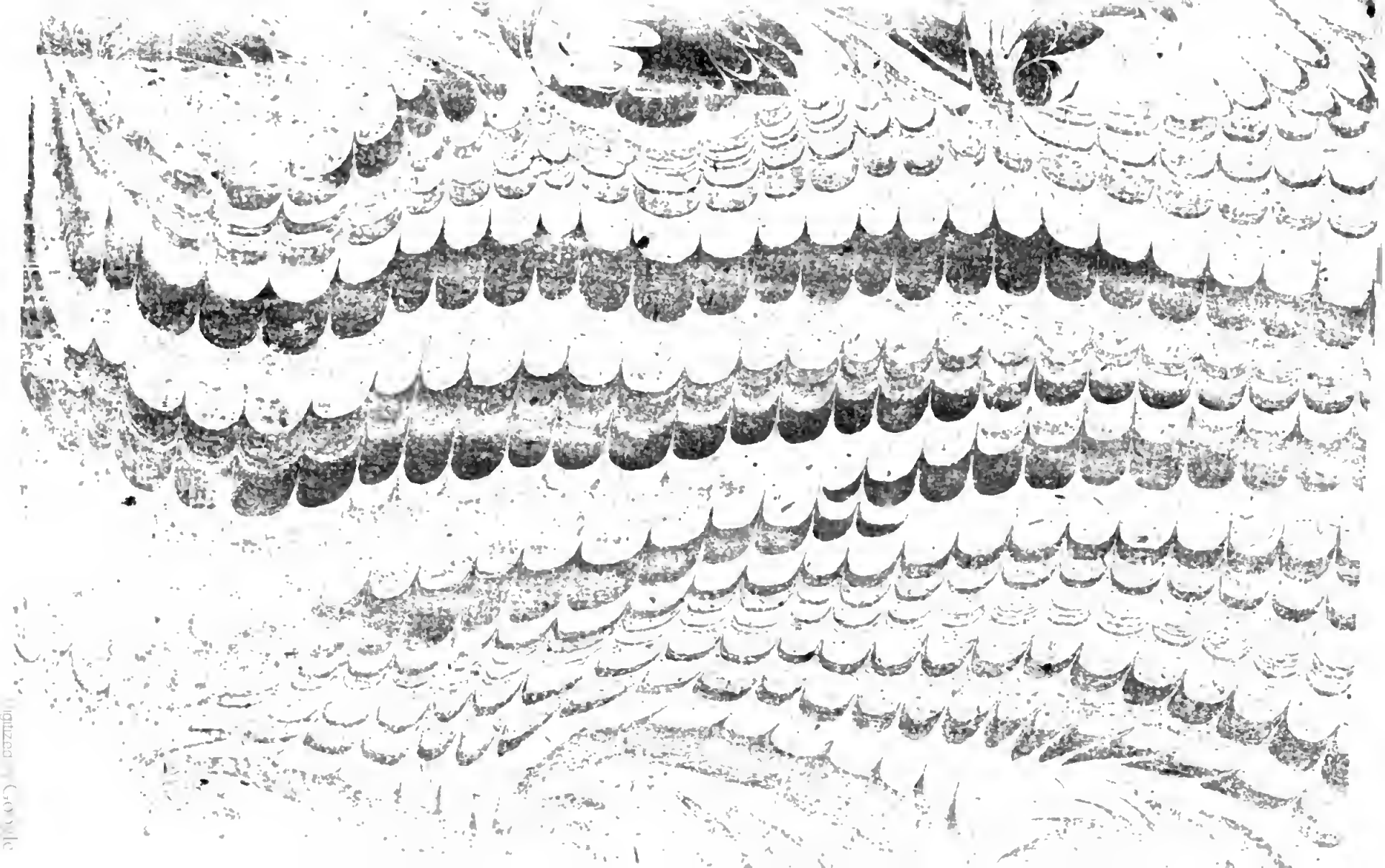
6
N



7254

Palat XXXIV 75

38.380

HISTOIRE
DES
CONJURATIONS,
CONSPIRATIONS
ET
REVOLUTIONS CELEBRES,
TANT ANCIENNES QUE MODERNES.

Par M. DU PORT DU TERTRE.

TOME CINQUIÉME.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S[illegible]
au bas de la Fontaine S. Beno[illegible]
au Temple du Goût.

BIBLIOTECA NAZIONALE
VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

M. DCC. LVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CONJURATIONS ET CONSPIRATIONS DES FLAMANDS CONTRE L'ESPAGNE.

LA Flandre qu'on regardoit autrefois comme la troiſiéme partie de la Gaule, étoit bornée à l'Orient par le Rhin ; au Midi, par la Segre ; à l'Occident & au Septentrion, par l'Océan. Elle contenoit dix-ſept Provinces, dont la plus conſidérable étoit celle de Flandre, qui donna ſon nom à tout le pays. Ces dix-ſept Provinces furent auſſi appellées Pays-Bas, parce qu'on n'y trouve preſqu'aucune montagne, & que quantité de rivieres deſcendent par-là dans la Mer. La Flandre, qui forma dans

la ſuite une Souveraineté d'une aſſez grande étenduë, éprouva diverſes révolutions; une partie de ce pays fut longtems ſous la domination des (*a*) François. Lyderick de Harlebec, y fut envoyé (*b*) en qualité de Commandant perpétuel, & ſa poſtérité lui ſuccéda juſqu'au tems où Baudouin, ſurnommé *Bras de fer*, obtint la Flandre (*c*) ſous le titre de Marquiſat, ou de Comté. Depuis Baudouin juſqu'à Arnoul VIII. les Princes de cette Maiſon demeurerent poſſeſſeurs du pays. Une héritiere de cette Souveraineté épouſa dans la ſuite Guillaume de Dampierre, de la Maiſon d'Archambaut de Bourbon: leurs deſcendans poſſéderent la Flandre. Après quelques générations il ne reſta qu'une fille, appellée Marguerite, qui fut mariée à Philippe Duc de Bourgogne, frere de Charles V. cette Maiſon ſe trouva auſſi réduite à

(*a*) La Province de Flandres, le Pays de Bruges, le territoire de Gand & le Comté d'Artois étoient à la France dès le tems de Clovis.

(*b*) Sous l'Empire de Charlemagne.

(*c*) Ce fut Charles-le-Chauve qui mit Baudouin en poſſeſſion de la Flandre.

une ſeule héritiere, qui épouſa Maximilien d'Autriche. Il ne tenoit qu'à Louis XI. d'obtenir, pour ſon fils, la Princeſſe dont je viens de parler ; mais ce Monarque, qui ne ſçut jamais faire qu'un très-mauvais uſage de ſon eſprit, laiſſa échapper, par ſa faute, une ſi belle occaſion d'ajouter de vaſtes Domaines à ſes Etats, & fournit à une Puiſſance rivale, les moyens de s'agrandir & de ſe rendre formidable à tous ſes voiſins ; car ce fut par ce mariage de Maximilien avec l'héritiere du Duché (*a*) de Bourgogne, que la Maiſon d'Autriche, qui n'étoit pas alors fort puiſſante, ſe mit en état (*b*) de jouer un grand rôle dans l'Europe.

Tous les Souverains de la Flandre, depuis Lyderick, ont ren-

(*a*) Quand Philippe Duc de Bourgogne eut épouſé l'héritiere du Comté de Flandres, on donna à tous ſes Etats le nom de Duché de Bourgogne.

(*b*) On ſçait que la Maiſon d'Autriche a fait de grandes acquiſitions par le moyen des mariages ; c'eſt ce qui a donné lieu aux Vers ſuivans.

Bella gerant alii, tu, felix Auſtria, nube ;
Qua dat Mars aliis, dat tibi regna Venus.

du hommage à nos Rois, juſqu'au tems où François I. renonça à ce droit, pour lui & pour ſes ſucceſſeurs. Les Pays-Bas, qui ne formoient autrefois qu'un ſeul Etat, ſont aujourd'hui partagés entre le Roi de France, la Reine de Hongrie & les Hollandois. Comment ces derniers ſont-ils venus à bout de détacher quelques Provinces de la Flandre, d'en former une puiſſante République, de faire ſortir des Villes ſuperbes du fond des marais, de captiver un Elément dont rien ne peut arrêter la furie, de remplacer des barques de pêcheurs par des flottes formidables, de rendre fertile le ſol le plus ingrat, d'attirer des richeſſes immenſes dans un pays qui n'étoit connu que par la pauvreté de ſes habitans, de changer des hommes groſſiers & preſque ſtupides, en autant de Politiques capables de le diſputer aux Nations les plus déliées de l'Europe? Voilà ce que produit l'amour de la liberté, ſurtout quand on a éprouvé les horreurs de la tyrannie : voyons ce qui a donné lieu à une révolution qui a ſi fort changé la face de toute la Flandre.

Philippe II. Roi d'Eſpagne, donna le Gouvernement des Pays-Bas à Marguerite ſa ſœur, Ducheſſe de Parme, & lui recommanda de s'oppoſer aux progrès du Luthéraniſme; on commença donc à rechercher les perſonnes qui étoient ſuſpectes en fait de Religion, & on les punit rigoureuſement. Comme on venoit d'ériger en Flandre de nouveaux Evêchés, les Proteſtans ſe douterent qu'on vouloit établir l'Inquiſition; ils dreſſerent une Confeſſion de foi pour être préſentée à Philippe II. & ils demanderent qu'après que la lecture en auroit été faite, on ceſſât de perſécuter des innocens, & de les condamner ſans les avoir entendus. Ils repréſenterent que ce n'étoit pas par la violence qu'on gagnoit les eſprits, & pour ôter tout ſoupçon de révolte, ils déclarerent à la fin de leur Requête, qu'il falloit obéir aux Puiſſances que Dieu avoit établies, leur payer les impôts, leur rendre toutes ſortes de ſoumiſſions & de reſpects, & prier le Ciel pour leur conſervation.

Les Flamands voyant qu'on n'a-

voit aucun égard à leurs remontrances, réſolurent de ſecouer le joug de la tyrannie ; ils haiſſoient mortellement le Cardinal de Grandvelle, que Philippe II. avoit laiſſé en Flandre, avec ordre à la Ducheſſe de Parme, de gouverner ſuivant les avis de ce Prélat : Granvelle avoit été nommé Archevêque de Malines, après l'établiſſement des nouveaux Evêchés. Il uſurpa la Primatie, comme étant Chef de l'Inquiſition qu'on vouloit établir ; tous les principaux Seigneurs, qui rougiſſoient de ſe voir en quelque ſorte les eſclaves d'un Prêtre, dont la naiſſance étoit fort obſcure, & qui ne cherchoit qu'à les deſſervir, éclaterent bientôt en murmures. Le Peuple n'étoit pas plus content ; mais les Moines ſurtout étoient fort indignés qu'on employât les revenus de leurs Couvens, à nourrir les nouveaux Evêques, qui n'avoient pas encore de revenus aſſurés. Floris de Montmorenci, Baron de Montigni, fut envoyé en Eſpagne pour informer le Roi de la triſte ſituation où ſe trouvoit pour lors la Flandre ; d'un autre côté la Ville d'Anvers nomma

auſſi quelques Députés, qui eurent ordre de repréſenter à Sa Majeſté Catholique, que l'établiſſement de l'Inquiſition ne pouvoit qu'être préjudiciable au commerce & à la liberté du Pays. Philippe ſe contenta de répondre que les habitans d'Anvers ne ſouffriroient aucune incommodité de ce Tribunal, & il promit que pour le préſent, on ne parleroit pas davantage d'établir de nouveaux Prélats.

La doctrine de Luther faiſoit 1563.
tous les jours de rapides progrès dans la Flandre; on ne voyoit plus que buchers allumés pour punir les Hérétiques : ces terribles exécutions ne ſervirent qu'à mettre le Peuple en fureur. Un Carme appellé Chriſtophe Fabri, ayant été conduit au ſupplice, & jetté au milieu des flammes, le Bourreau fut contraint par une grêle de pierres, de laiſſer le corps à demi brûlé : comme on n'oſoit plus faire mourir publiquement ceux qui avoient été condamnés, on les exécutoit en priſon; on lioit ces malheureux la tête avec les genoux, & on les jettoit dans une cuve pleine d'eau, où on les ſuffo-

quoit peu-à-peu : le Peuple en ayant été inſtruit, les priſons furent forcées, & on en fit ſortir quantité de perſonnes.

On publia le Concile de Trente, & cette publication fut ſuivie de pluſieurs Ordonnances contre les Hérétiques, qu'on pourſuivit plus rigoureuſement que jamais, ſous prétexte qu'ils avoient été condamnés par le Concile. Une conduite ſi violente excita l'indignation du Peuple & de la Nobleſſe ; le Prince d'Orange, le Comte d'Egmond, & le Comte de Horn, écrivirent au Roi, & lui manderent qu'ils ne voyoient point d'autre moyen de pacifier la Flandre, que d'éloigner du Gouvernement le Cardinal de Granvelle, qui s'étoit rendu odieux à toute la Nation. Ce Prélat qui voyoit les eſprits diſpoſés à la révolte, & qui craignoit avec raiſon d'être la premiere victime qu'on immoleroit, ſe retira à Beſançon, lieu de ſa naiſſance, pour y attendre les événemens. La retraite du Cardinal fit beaucoup de plaiſir à la Gouvernante, qui reſtoit par-là en poſſeſſion de toute l'autorité ; mais cette Princeſſe ne fut pas longtems ſans s'ap-

percevoir que Granvelle, malgré ſon éloignement, gouvernoit encore la Flandre, par le moyen de ſes Emiſſaires répandus dans les trois Conſeils (*a*) ſouverains que Philippe II. avoit établis en quittant les Pays-Bas. Comme les choſes ſe brouilloient de plus en plus, on réſolut d'envoyer à la Cour de Madrid, le Comte d'Egmond, dont on connoiſſoit la fidélité, & qu'on ſçavoit être agréable à Philippe, à cauſe des ſervices qu'il lui avoit rendus. Ce Seigneur ſe rendit en Eſpagne, & repréſenta au Roi, avec beaucoup de liberté, que l'exécution ſévére des ordonnances de la Cour, étoit capable d'exciter les plus grands troubles dans les Pays-Bas, que le nom ſeul de l'Inquiſition faiſoit horreur à tout le monde, que les Grands & la Nobleſſe murmuroient de ce qu'on donnoit atteinte à leurs priviléges, & que le Peuple ſe plaignoit dans les Villes, dans les Bourgs, & dans les Villages; il termina ſon diſcours en repréſentant qu'il n'y avoit point d'autre reméde à tous ces

(*a*) Le Conſeil d'Etat, le Conſeil Privé, & le Conſeil des Finances.

maux, qu'en révoquant, ou du moins, en modérant les Edits & les Ordonnances touchant la Religion, en aboliſſant les nouveaux Evêques, & en rétabliſſant l'ancienne liberté.

Le Comte d'Egmond fut reçu, écouté, & renvoyé honorablement en apparence, & il eut lieu de croire qu'on ſatisferoit bientôt à une partie de ſes demandes ; il revint donc en Flandres avec de belles promeſſes, & fit entendre à ſes Compatriotes, qu'ils avoient tout à eſpérer de la bonté du Roi. Cependant Philippe II. étoit bien déterminé à introduire l'Inquiſition dans les Pays-Bas, & à traiter les Flamands avec la derniere rigueur, s'ils vouloient s'oppoſer à ſes deſſeins. Il écrivit à la Ducheſſe de Parme, & lui manda de faire obſerver exactement, tant les anciennes que les nouvelles Ordonnances, parce qu'il croyoit qu'une trop grande douceur avoit occaſionné les progrès de l'Héréſie. » Si certains Ju» ges, diſoit-il, font difficulté d'exé» cuter mes ordres, par la crainte » de quelque ſédition, il faut leur » ſignifier qu'on les remplacera par

» d'autres, qui auront plus de réſo-
» lution & de courage ; il ſe trouve-
» ra encore dans la Flandre des Ci-
» toyens zélés, qui travailleront
» avec ardeur à conſerver l'ancienne
» Religion, & l'obéiſſance qui eſt
» duë à la Majeſté Royale. » Le Roi ajouta dans ſes lettres, qu'il prétendoit qu'on n'inquiétât point les Officiers de l'Inquiſition, lorſqu'ils exerceroient leur emploi, & même que chacun leur donnât du ſecours, s'ils en avoient beſoin. On enjoignoit à la Gouvernante, de ne plus permettre, à l'avenir, qu'on délibérât ſur un établiſſement ſi néceſſaire : il y eut ordre auſſi de recevoir le Concile de Trente, & d'en faire obſerver religieuſement tous les decrets.

La Ducheſſe de Parme envoya copie de ces lettres dans toutes les Provinces, & déclara qu'il falloit obéir au Roi. Les nouveaux Evêques tinrent des Synodes Provinciaux, & firent divers Réglemens, qui ne tendoient, il eſt vrai, qu'à conſerver l'ancienne Religion, mais qui révoltérent extrêmement, parce qu'on en exigeoit l'obſervation avec

beaucoup de dureté. Les Etats de Brabant s'oppoſerent les premiers aux entrepriſes de la Cour & du Clergé, en diſant qu'elles ne pouvoient avoir lieu ſans violer le ſerment que le Roi avoit fait, de conſerver les priviléges de la Province ; ils déclarerent que ſi on vouloit donner quelque atteinte à leurs droits, ils en porteroient leurs plaintes aux Etats-Généaux de la Flandre, & implореroient leurs ſecours.

Les Sectateurs de la nouvelle Doctrine voyant qu'on cherchoit à les détruire, firent courir des ſatyres & des libelles diffamatoires, qu'on attacha aux portes des Egliſes & du Palais. Ils trouverent le moyen de faire tomber entre les mains de la Gouvernante, un livre dans lequel on faiſoit voir que les Etats de la Flandre devoient réſiſter aux ordres de la Cour, à l'Inquiſition, & aux Décrets des Evêques. Ce livre étoit rempli de menaces contre ceux, qui, par crainte ou par d'autres motifs, abandonnoient la cauſe publique. La Ducheſſe, qui ſentit bien que ces libelles ſéditieux annonçoient une

révolte ouverte, fit publier un Ecrit 1566.
dont le contenu étoit que, puiſqu'il n'y avoit point eu d'Inquiſition dans le Brabant, depuis l'année 1550, ce n'étoit point l'intention du Roi qu'on tourmentât les habitans du pays; qu'au contraire, il prétendoit qu'ils euſſent pleine jouiſſance de leurs priviléges & de leurs immunités.

Les Etats ayant obtenu une partie de ce qu'ils ſouhaitoient, porterent plus loin leurs prétentions; ils demanderent qu'on leur donnât des aſſurances qu'on n'introduiroit jamais l'Inquiſition dans le Brabant, que le Juge ordinaire connoîtroit de toutes ſortes de crimes, & même de l'Héréſie: la Gouvernante répondit qu'elle en délibéreroit avec les Seigneurs & les Membres du Conſeil.

Cependant la haute Nobleſſe & les ſimples Gentilshommes, qui reſtoient dans leurs Terres, pendant ces tems de troubles & de diviſion, voyant que le Roi d'Eſpagne, ſans s'embarraſſer de ſes ſermens, cherchoit à opprimer leur pays, s'aſſemblerent à Sainte Gertrude, proche d'Anvers, & firent une Confédération pour le ſoutien de la liberté publique. » Puiſ-

» que des Etrangers, diſoient-ils, qui
» ne cherchent qu'à aſſouvir leur am-
» bition & leur avarice, ont entre-
» pris, ſous prétexte de conſerver
» la Religion, d'établir un Tribunal
» ſanguinaire, capable d'entraîner
» la ruine des Pays-Bas, nous pre-
» nons Dieu à témoin, qu'unique-
» ment en vuë de détourner un pareil
» malheur, nous avons fait enſem-
» ble une Confédération pour main-
» tenir l'obéiſſance que nous devons
» au Roi, & pour conſerver la liber-
» té du pays & les priviléges de la
» Nation. Nous nous obligeons donc,
» par ſerment, d'empêcher que l'In-
» quiſition ne s'introduiſe en Flandre,
» & nous déclarons en même tems
» que nous ne voulons rien entre-
» prendre contre la gloire de Dieu,
» ni contre la Majeſté du Roi, &
» que nous ne ſouhaitons autre choſe
» que de pouvoir remédier aux maux
» qui déſolent ce pays. »

Les Confédérés dreſſerent, d'un commun conſentement, une Requête pour être préſentée à la Gouvernante, au nom des Etats de Flandres. Les principaux de cette Aſſemblée étoient Henri de Brederode,

Louis de Naſſau, le Comte de Culembourg & le Comte de Berg ; ces Seigneurs, accompagnés de plus de quatre cens Gentilshommes, ſe rendirent à Bruxelles, & demanderent à être préſentés à la Gouvernante ; ils allerent au Palais quatre à quatre, & gardant un profond ſilence ; ils étoient tous vêtus de gris, ayant de petites écuelles de bois attachées à leurs chapeaux, & une médaille d'or au col, ſur un côté de laquelle étoit l'image du Roi, & au revers une beſace ſuſpendue par deux mains entrelacées, avec cette inſcription, *Fideles au Roi juſqu'à la beſace.* Lorſqu'ils eurent été introduits auprès de la Gouvernante, Brederode porta la parole, & dit à la Princeſſe que ſes compagnons, & lui, étoient venus pour préſenter leur Requête, avec toute la ſoumiſſion poſſible. Il ſe plaignit enſuite de ce qu'on l'accuſoit, ainſi que tous les Seigneurs qui étoient préſens, de ſédition, de révolte, & de perfidie : il demanda que les accuſateurs fuſſent nommés, afin qu'on pût connoître qui étoient les vrais coupables.

La Ducheſſe de Parme, après avoir reçu la Requête, promit qu'elle ne tarderoit pas à faire réponſe, & renvoya les Confédérés. Comme ils ſortoient, le Comte de Barlaimont dit à la Gouvernante : *Vous n'avez rien à craindre de ces gens-là, ce ne ſont que des Gueux.* Cette plaiſanterie faiſoit alluſion à leur habillement ; depuis ce tems on donna en Flandres le nom de *Gueux*, à ceux qu'on appelloit en France, *les Huguenots.* La Gouvernante fit lire le lendemain, en plein Conſeil, la Requête dont le contenu étoit que les Confédérés avoient mieux aimé courir le riſque d'être blâmés, que de manquer à ce qu'ils devoient au Prince & à la Patrie ; qu'ils s'étoient aſſemblés dans le deſſein de prévenir les malheurs dont le pays étoit menacé ; qu'ils demandoient qu'on n'impoſât point à des perſonnes libres, le joug inſupportable de l'Inquiſition ; qu'on abolît les nouveaux Evêques qui étoient chargés d'établir cet odieux Tribunal ; qu'on adoucît la ſévérité des Ordonnances, & qu'on permît à chacun la liberté de conſcience ; qu'ils ne demandoient toutes

:es choſes que parce qu'ils pré-
'oyoient les maux qui arriveroient
nfailliblement à la Flandre, ſi on
'avoit point d'égard à leur Requête.
Enſuite ils prenoient Dieu à témoin
le leur fidélité & de leur obéiſſance,
& proteſtoient qu'après la démarche
qu'ils venoient de faire, ils n'au-
oient point à ſe reprocher les trou-
bles, ni les diviſions funeſtes qui
pourroient un jour ſurvenir.

Après qu'on eut lû cette Requête,
les ſentimens furent partagés au ſujet
de la réponſe qu'on devoit faire. Le
Comte de Horn fut d'avis qu'on ne
négligeât aucun moyen de ſatisfaire
les Confédérés, ſi on ne vouloit pas
s'expoſer aux horreurs d'une guerre
civile; mais les Eſpagnols rejette-
rent bien loin un conſeil ſi prudent:
a Gouvernante ſe trouvoit fort em-
barraſſée. Cette Princeſſe voyoit que
es eſprits étoient diſpoſés à la ré-
volte, & auroit bien voulu uſer de
condeſcendance en pareille circonſ-
tance: mais elle ne le pouvoit à
cauſe des ordres qu'elle avoit reçus
du Roi, ſon frere; elle ſe contenta
donc de répondre aux Confédérés,
qu'elle auroit ſouhaité de tout ſon

cœur pouvoir ſatisfaire à leurs demandes, mais qu'elle ne pouvoit rien faire de ſa propre autorité ; » Je députerai quelqu'un au Roi, » ajouta-t-elle, & je tâcherai, autant qu'il me ſera poſſible, de vous » le rendre favorable par mes lettres » & par mes prieres ; cependant je » vous conjure de prendre garde que » la tranquillité publique ne ſoit » troublée : de mon côté j'aurai ſoin » que les Inquiſiteurs ſe comportent » avec autant de modération que de » prudence ; bien plus, je ferai tous » mes efforts auprès du Roi afin que » ces Provinces ſoient délivrées de » l'Inquiſition. »

Les Confédérés remercierent la Gouvernante d'une réponſe ſi favorable, & promirent de ſe comporter avec beaucoup de circonſpection : la Gouvernante les aſſura que la Cour de Bruxelles n'ordonneroit rien ſur le ſujet de la Religion, juſqu'à ce que le Roi eût fait connoître ſa volonté. On ne tarda pas à envoyer en Eſpagne le Baron de Montigni, & le Comte de Berg, pour demander qu'on n'exigeât pas, à la rigueur, l'exécution des Ordonnances : on les

etint longtems ſans leur donner de éponſe poſitive. Cependant on pulia une formule de réformation es Edits, qui excita l'indignation es Flamands, & qui fit rire tous eux qui n'étoient point parties inéreſſées; car il étoit ordonné, par ette nouvelle Declaration, qu'on ouloit faire paſſer pour une grande aveur, que les Proteſtans, les Miiſtres, leurs hôtes, & tous ceux qui onneroient quelque ſujet de méontentement & de ſcandale, ne ſeoient pas brûlés, mais pendus: ette ridicule Déclaration fut prooſée par la Cour, aux Etats de haque Province, afin qu'ils la ratiaſſent. Les habitans d'Arras, de Haiaut & de Namur y ſouſcrivirent, & nſuite elle fut publiée dans la Flanre & dans le Brabant; mais on ne la ropoſa point aux Hollandois, aux élandois, aux Peuples de la Friſe, à quelques autres, parce qu'on avoit bien qu'ils ne l'accepteroient mais.

Le bruit courut que Philippe II. voit deſſein de ſe rendre dans les ays-bas, pour châtier les Flamands, ette nouvelle, au lieu de répandre

la conſternation parmi le Peuple, ne ſervit qu'à augmenter ſon audace ; car on commença à aſſiſter publiquement aux Prêches, avec un grand concours de monde, dans la Flandre, le Brabant, la Friſe, & en pluſieurs autres lieux, tant à la Ville qu'à la Campagne. Les Proteſtans vinrent d'abord ſans armes dans leurs aſſemblées, enſuite ils prirent des épées, & enfin des arquebuſes, pour être en état de ſe défendre. Le Conſeil d'Anvers appréhendant quelque ſédition, écrivit à la Gouvernante, pour la prier de venir à la Ville, afin de contenir les ſéditieux par ſa préſence : cette Princeſſe ne jugea pas à propos d'expoſer ſa perſonne. Les Sectaires voyant qu'on commençoit à les redouter, préſenterent une Requête au Conſeil, dans laquelle ils s'efforçoient de prouver, par pluſieurs raiſons, que les Prêches qui ſe faiſoient auparavant en ſecret, devoient ſe faire alors publiquement, à cauſe du grand nombre des Auditeurs : ils demanderent, en conſéquence, qu'on leur aſſignât un lieu, dans la Ville, pour y pratiquer les cérémonies de

ur Religion : le Conſeil envoya ette Requête à la Gouvernante, & ria encore cette Princeſſe de ſe ren- re à Anvers ; mais elle n'y voulut oint conſentir, à moins que de ire entrer dans la Ville une garni- n de gens de guerre : ce que les ha- itans d'Anvers n'avoient garde d'ac- order. On vint cependant à bout engager les Proteſtans à mettre as les armes : mais ce fut par la erſuaſion, & non par la force.

Quelque tems après le bruit cou- it qu'Eric de Brunſwick, qui étoit u ſervice de l'Eſpagne, avoit levé es troupes, par ordre de Philippe, deſſein de les employer contre la landre. Quand on vit auſſi le Grand- revôt qui parcouroit tout le Bra- ant, avec ſes Archers, on s'imagi- a que c'étoit pour empêcher le cuple d'aſſiſter aux Prêches : ce upçon parut d'autant mieux fon- é, qu'on avoit vû à Malines des ariots pleins d'armes, & des ba- aux chargés de canon. Les Proteſ- ns prirent alors le parti de ſe te- ir ſur leurs gardes, & ne marche- nt plus qu'en troupes, & bien ar- és : le Prince d'Orange eut beau-

coup de peine à les contenir, & fut obligé d'employer, tour-à-tour, les prieres & les menaces.

Les Confédérés voyant qu'on ne parloit point de convoquer les Etats Généraux de la Flandre, s'aſſemblerent à S. Tron, au pays de Liége, & de là ils allerent à Arſchot, & enſuite à Duffel. La Gouvernante leur envoya le Prince d'Orange & le Comte d'Egmond, pour traiter avec eux, & pour les avertir, qu'en leur conſidération, l'on avoit député en Eſpagne, le Baron de Montigni & le Marquis de Berg. On repréſenta aux Confédérés que depuis leur derniere Requête, on n'avoit rien entrepris en faveur de l'Inquiſition; on les exhorta à demeurer dans le devoir, à ne pas donner de nouveaux ſujets de plainte au Roi, qui vouloit bien oublier tout ce qui s'étoit paſſé & à réprimer l'inſolence des Sectaires, qui menaçoient d'en venir à la ſédition & à la révolte, étant ſûrs d'être appuyés par les François. Les Confédérés répondirent par écrit qu'ils remercioient Son Alteſſe, au ſujet des ordres qu'elle avoit envoyés à tous les Gouverneurs.

verneurs, de ne point chagriner les Proteſtans. » Cependant, ajoute-» rent-ils, on n'a aucun égard à ces » ordres dans les Villes de Tournai, » de Lille, de Mons, d'Aire, d'Aht, » & de Bruxelles, puiſque pluſieurs » perſonnes ont été empriſonnées » pour cauſe de Religion; nous » avons fait tout notre poſſible pour » empêcher les Aſſemblées dont on » ſe plaint ſi fort: mais nous n'a-» vons rien pû obtenir du peuple, » qui a conçu des ſoupçons, parce » que la réponſe que la Gouvernan-» te avoit promis de donner dans » deux mois, n'eſt pas encore venue » d'Eſpagne, & parce qu'on ne par-» le plus de la convocation des Etats-» Généraux de Flandres que l'on nous » avoit fait eſpérer. On prétend que » les François ont promis de nous » ſecourir, en cas que nous euſſions » beſoin de leur aſſiſtance: c'eſt ce » que nous ignorons abſolument; » nous proteſtons même que chacun » de nous eſt prêt à prendre les ar-» mes pour s'oppoſer aux entrepri-» ſes de toute Puiſſance Etrangere. » A l'égard du reproche qu'on nous » fait d'avoir excité les peuples à

» s'aſſembler pour l'exercice de ſa
» Religion, nous ne demandons pas
» mieux que de nous purger de cet-
» te calomnie, & du crime de rébel-
» lion, dont on nous accuſe pareil-
» lement. Quoique la plupart d'en-
» tre-nous ayent embraſſé la Doctri-
» ne des Proteſtans, nous n'en ſom-
» mes pas moins diſpoſés à rendre
» au Roi tout ce que nous lui de-
» vons : nous ne nous défions pas de
» la clémence de Sa Majeſté ; mais
» comme nous ne nous ſommes
» rendus coupables d'aucun crime,
» nous n'avons beſoin ni de pardon
» ni de grace.

Les Confédérés ſe plaignoient encore qu'on cherchoit à les rendre odieux ; que les principaux Seigneurs du pays les évitoient avec ſoin, ſur le bruit que le Roi devoit bientôt venir en Flandres pour punir ceux qu'il traitoit de rebelles ; que Philippe avoit déja demandé paſſage par la France ; que le Duc de Savoye lui avoit offert ſes ſervices, & que le Clergé devoit fournir beaucoup d'argent. » Puiſqu'on ne veut point,
» diſoient-ils, pourvoir à notre ſû-
» reté, nous ne diſſimulons pas que

» nous nous ſommes faits des amis
» en Allemagne à qui nous aurons
» recours, s'il en eſt beſoin. Ce n'eſt
» point avec les François, nous le
» répetons encore, que nous avons
» pris des arrangemens pour la dé-
» fenſe de notre liberté. Si l'on veut
» que nous ſoyons bien convaincus
» qu'on ne cherche point à nous
» perdre, nous demandons que le
» Prince d'Orange, les Comtes
» d'Horn & d'Egmond ſoient admis
» dans le Conſeil de la Gouvernan-
» te, & qu'on n'entreprenne rien
» ſans leur participation. On con-
» noît le mérite & la fidélité des
» trois Seigneurs à qui nous vou-
» lons confier nos intérêts. C'eſt
» pourquoi ils ne peuvent cauſer
» d'ombrage. Nous promettons de
» mettre bas les armes, à condition
» qu'on aura ſoin de pourvoir à no-
» tre ſûreté, ſi quelques eſprits vio-
» lens forment des entrepriſes con-
» tre nous. Il ne nous reſte plus
» qu'à ſupplier Son Alteſſe d'établir
» dans chaque Province quelqu'un
» des Confédérés pour veiller à nos
» intérêts. Si on ne remédie de bon-
» ne heure aux malheurs dont ce

» pays eſt menacé, il pourroit bien
» ſe faire que les François ennemis
» perpétuels de la Flandre vou-
» droient ſe mêler, & profiteroient
» peut-être de nos diviſions domeſ-
» tiques. »

La réponſe des Confédérés ne ſervit qu'à rendre ſuſpecte la fidélité des Comtes d'Horn & d'Egmond, & occaſionna dans la ſuite la perte de ces deux Seigneurs. La Gouvernante qui n'avoit point encore reçu les nouveaux ordres qu'elle attendoit de Madrid, ne ſçavoit pas trop quel parti prendre en des conjonctures ſi délicates. Tandis que cette Princeſſe ſongeoit aux moyens de calmer les Proteſtans, elle apprit qu'en pluſieurs Villes de la Flandre ils avoient pillé les Egliſes, renverſé les Autels, briſé les Images, & commis toutes ſortes de violences. Le tumulte & le déſordre furent pouſſés plus loin dans la Ville d'Anvers que partout ailleurs. Après une Proceſſion ſolemnelle, dans laquelle on avoit porté l'Image de la Vierge, quelques jeunes gens qui ſe trouverent à la porte de l'Egliſe s'aviſerent de plaiſanter ſur cette cérémonie. *Il faut*, dit l'un

d'entr'eux, *que cette Divinité ſoit bien timide, puiſqu'elle s'eſt retirée promptement dans ſa niche.* D'autres jeunes gens, qui étoient dans l'Egliſe, ſe mirent à contrefaire les Prédicateurs. Le plus âgé de la bande monta ſur un pupitre, & commença un Sermon burleſque : pendant ce tems-là ſes camarades lui jettoient de petites pierres qu'il tâchoit de parer avec des bâtons. Un Matelot indigné de cette inſolence, vint par derriere le pupitre, & renverſa le Prédicateur. Auſſi-tôt tout l'Auditoire ſe jetta ſur le Matelot qui eut bien de la peine à ſe ſauver, & qui fut bleſſé à la cuiſſe. On amena auſſi des enfans à l'Egliſe, & on leur fit apoſtropher d'une maniere très-injurieuſe l'Image de la Vierge. Une vieille femme qui vendoit des cierges & des bougies à la porte de l'Egliſe, commença par jetter de la boue au viſage de ces enfans, & enſuite elle leur fauta aux yeux. Cette action occaſionna du bruit. Les Archers s'en mêlerent : mais ils furent contraints de ſe retirer bien vîte, de peur d'être mis en piéces par la populace, qui ſe porta aux plus grands

excès. On enfonça les portes des Egliſes, & on pilla les Monaſteres d'hommes & de femmes à la clarté des flambeaux. Ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt qu'il ne s'éleva aucune diſpute pour le partage du butin, & qu'il n'y eut perſonne de bleſſé par tant de pierres qui tomboient, lorſqu'on abattoit les Statues de toutes les Egliſes.

Cependant les Magiſtrats, les principaux Citoyens, & même un grand nombre de Proteſtans qui n'approuvoient pas ces violences, mirent des gardes dans les rues, dans la crainte que cette populace furieuſe, après avoir dépouillé les Egliſes, ne vînt piller les maiſons des Particuliers. On ferma auſſi les portes de la Ville, & on n'en laiſſa qu'une ouverte, par laquelle ſortit une partie de ces Briſeurs d'images, & alla exercer ſa fureur ſur les Egliſes des Fauxbourgs & de la Campagne. Ceux qui reſterent dans la Ville continuerent leurs ravages: mais à la fin les Magiſtrats & la plûpart des habitans prirent les armes pour repouſſer ces furieux. On en ſaiſit pluſieurs. Les uns furent

pendus & d'autres punis de différentes manieres. Il fut ordonné ſous peine de mort de mettre fin à tous ces deſordres, & de rapporter tout ce qui avoit été pris & enlevé. On tâcha ſurtout de faire rendre quantité d'excellens tableaux qui faiſoient le plus bel ornement des Egliſes, & l'admiration des vrais connoiſſeurs. Combien de Monumens précieux, de chef-d'œuvres ineſtimables ont été quelquefois détruits dans un inſtant par une populace furieuſe & ſtupide !

Les principaux Proteſtans ſe doutant bien qu'on leur imputeroit tous les déſordres qui venoient d'arriver, eurent ſoin de publier par un Ecrit que c'étoit contre leur gré & à leur inſçu qu'on s'étoit porté à de pareils excès ; que bien qu'ils ſouhaitaſſent la deſtruction des images, parce qu'il étoit de la gloire de Dieu d'abolir un ſemblable culte, cependant ils déſapprouvoient une action qui avoit été faite ſans l'autorité du Magiſtrat ; qu'ils déteſtoient les vols, les rapines, en un mot toutes ſortes de violences, & qu'ils donneroient ordre à leurs Mi-

niſtres de faire avertir tous ceux de leur Religion, de rendre les choſes qui avoient été priſes; qu'ils ſçavoient bien que les Magiſtrats avoient été inſtitués par Dieu même; qu'on devoit par conſéquent leur obéir, & qu'ils étoient prêts, ſi on l'exigeoit, à renouveller leur ſerment de fidélité & d'obéiſſance: ils demandoient enſuite qu'on leur accordât un lieu où ils puſſent s'aſſembler, & s'excuſoient de ce que la néceſſité les forçoit à ſe ſervir de quelques Egliſes pour faire leurs Prêches. Enfin ils ſupplioient qu'il fût défendu par un Edit de leur dire des injures ou de leur faire quelque outrage à cauſe de leur Religion. Il leur fut accordé par le Magiſtrat, qu'ils s'aſſembleroient dans la Ville neuve, & on permit à un Prédicateur qui profeſſoit la Confeſſion d'Auſbourg de prêcher dans l'Egliſe de S. George.

Cependant les Magiſtrats d'Anvers écrivirent quantité de lettres au Prince d'Orange pour le prier de venir dans leur Ville. Il n'y voulut jamais conſentir qu'à condition qu'on le laiſſeroit entierement maî-

tre du Gouvernement ; ce qui lui avoit déja été refuſé. On fit aſſembler pour ce ſujet le Conſeil de la Ville, & il fut ordonné qu'on obéiroit au Prince d'Orange, qu'il gouverneroit ſous Marguerite Ducheſſe de Parme avec un plein pouvoir, qu'il diſpoſeroit des troupes & des garniſons, qu'il feroit des Loix & des Ordonnances comme il le jugeroit à propos pour l'intérêt commun & la tranquillité publique, pourvu que cela ne préjudiciât point aux priviléges & aux coutumes de la Ville. Le Prince d'Orange voyant qu'on lui avoit accordé tout ce qu'il demandoit, ſe rendit à Anvers où il fut reçu comme un Souverain.

La fureur de briſer les images s'étoit répanduë par toute la Flandre, & avoit ſurtout cauſé de terribles ravages dans preſque toutes les Provinces qui compoſent aujourd'hui la République de Hollande. La Gouvernante commença à craindre pour ſa perſonne. D'abord elle réſolut de quitter Bruxelles & de ſe retirer à Mons, où elle devoit être conduite par les Gouverneurs des Provinces avec une bonne eſcorte ; mais ayant

été avertie que les habitans avoient deſſein de fermer les portes de la Ville pour l'empêcher de ſortir, elle confia le ſoin de garder Bruxelles au Comte de Mansfeld. Celui-ci fit aſſembler les plus notables Bourgeois dans l'Hôtel de Ville où ſe trouverent auſſi le Prince d'Orange (*a*), les Comtes d'Egmond & d'Hocſtrate, qui déclarerent que la Gouvernante vouloit bien demeurer dans la Ville, à condition qu'on n'y feroit point de Prêches, & qu'on ne ſe porteroit à aucune violence contre les Egliſes. La Gouvernante exigea auſſi qu'on obéît en toutes choſes au Comte de Mansfeld. Les habitans y conſentirent & s'y engagerent même par ſerment.

La Ducheſſe de Parme ſe trouva ainſi délivrée d'une grande inquiétude : mais ce ne fut pas pour longtems ; car elle apprit preſqu'auſſi-tôt que les Factieux avoient réſolu de briſer les images, de tuer le Prince de (*b*) Ligne avec le Comte de Bar-

(*a*) Ce fut avant le départ du Prince d'Orange pour Anvers.

(*b*) Jean de Ligne, Prince de Barbançon, & Comte d'Aremberg.

laymont, & de ſe ſaiſir de la Gouvernante elle-même. Les Proteſtans avoient fait courir ce bruit, afin que la Ducheſſe de Parme traitât avec eux, & leur accordât des conditions avantageuſes. Cet artifice leur réuſſit; car la Princeſſe craignant une révolte générale crut qu'il falloit céder au tems, & conſentit de l'avis des principaux Seigneurs qu'on fit des Prêches dans les lieux où l'on avoit coutume d'en faire: mais elle ne le permit qu'à condition qu'on quitteroit les armes, & qu'on ne jouiroit de la faveur qu'elle vouloit bien accorder, que juſqu'à ce que le Roi en eût ordonné autrement.

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmond, d'Horn, de Montmorenci, d'Achicourt & d'Aſſouville eurent ordre de traiter avec les Confédérés. Ceux-ci députerent Louis de Naſſau, Euſtache de Fiennes, Montigni & quelques autres Seigneurs. Après bien des conférences, la Gouvernante déclara par un Ecrit qui fut (*a*) publié, que juſqu'à ce

(*a*) Le 23 Août 1556.

qu'elle eût reçu de la Cour de Madrid une réponſe poſitive, l'Inquiſition n'auroit point lieu dans la Flandre, & qu'on ne pourſuivroit perſonne à l'occaſion des troubles qui étoient arrivés depuis quelque tems. Elle témoigna auſſi qu'elle étoit prête à donner aux Confédérés des aſſurances en telle forme qu'ils voudroient, pourvû qu'ils promiſſent de ne rien entreprendre à l'avenir contre l'autorité du Roi & la tranquillité publique. Elle exigeoit auſſi que les Confédérés fiſſent tous leurs efforts pour ramener les Factieux dans le devoir, & pour empêcher le pillage des Egliſes; elle ordonnoit de plus qu'on ne fît aucune violence au Clergé, aux Miniſtres de la Juſtice, aux Gentilshommes & aux autres Sujets du Roi; qu'on ne s'aſſemblât point avec des armes dans les lieux où l'on permettoit aux Confédérés de faire les exercices de leur Religion; qu'on chaſſât tous les Etrangers qui avoient eu quelque part aux derniers troubles, & enfin qu'on ſe ſoumît aux Décrets & aux Ordonnances qui ſe feroient par le Roi & par les Etats Généraux de Flandres pour tout ce

qui regardoit la Religion & le repos public. Quelques jours après on dreſſa une formule par laquelle la Gouvernante engageoit ſa foi, que le Roi ni elle n'imputeroient jamais rien aux Proteſtans à cauſe de leur Requête & de leur Confédération. Elle manda aux Gouverneurs & aux Chevaliers de la Toiſon d'Or, au Conſeil privé & à tous les Chefs de Juſtice, qu'ils euſſent ſoin que les Proteſtans puſſent jouir des avantages qu'on venoit de leur accorder, ſans qu'on y apportât aucun obſtacle. Les Confédérés s'engagerent auſſi à obſerver les conditions qui leur avoient été preſcrites.

La Gouvernante écrivit enſuite dans toutes les Provinces, & manda que le Roi vouloit & entendoit qu'on gardât l'ancienne Religion, & elle avertit les Gouverneurs & les Magiſtrats de prendre garde que l'Etat ne reçût aucun préjudice, juſqu'à ce que le Roi vînt en perſonne pour donner ſes ordres. Elle leur recommanda enſuite d'apporter tous leurs ſoins pour empêcher les troubles & pour réprimer les ſéditieux. Ce fut ainſi qu'on tâcha de pourvoir à la ſureté

des deux partis, juſqu'à ce qu'il en fût ordonné autrement par le Roi, par ſon Conſeil & par les Etats Généraux de la Flandre. Tous ces arrangemens ne furent pas capables de rétablir la tranquillité publique.

Tous les Gentilshommes qui étoient parmi les Confédérés ayant obtenu ce qu'ils deſiroient, ſe retirerent chacun chez eux, & les Gouverneurs de Provinces furent renvoyés dans leurs Gouvernemens. Le Comte d'Egmond alla dans la (*a*) Flandre où il ſe comporta avec beaucoup d'équité & de modération pour ſe conformer au dernier Edit : il permit les Prêches ; mais il diminua peu-à-peu le nombre des lieux où les Proteſtans pouvoient s'aſſembler, & fit punir ſéverement les deſtructeurs des Images & des Autels. Les Confédérés eux-mêmes applaudirent à ſa conduite, pour faire connoître qu'ils déſapprouvoient toutes les violences exercées par les gens de leur Religion. Le Comte d'Aremberg n'agit

(*a*) C'eſt-à-dire dans la Province de Flandre.

pas avec moins de prudence dans le pays d'Overiſſel ; de ſorte qu'en peu de tems il n'y eut point de Province plus tranquille, quoique celle-ci fût plus expoſée qu'une autre aux troubles & aux mouvemens à cauſe du voiſinage de l'Allemagne.

Le Prince d'Orange étant parti d'Anvers, Philippe de Lallain Comte d'Hocſtrate Gouverneur de Malines fut mis en ſa place, & avec le ſecours des Bourgeois, non ſeulement il repouſſa les ſéditieux qui vouloient abattre encore une fois les images ; mais il prit les principaux auteurs de la ſédition, & en fit pendre ſix pour intimider les autres. Un Miniſtre qui s'aviſa de prêcher dans un lieu où cela n'étoit pas permis, fut puni à Aloſt du dernier ſupplice. Les Proteſtans qui ſentirent bien que leur conduite les avoit rendus extrêmement odieux, préſenterent au Comte d'Hocſtrate une Requête dans laquelle ils accuſoient le Magiſtrat & les Echevins d'avoir occaſionné tous les troubles qui déſoloient la Ville d'Anvers. Ils cherchoient auſſi à ſe juſtifier d'avoir pris les armes pour ſe rendre dans leurs Aſſemblées publi-

ques, diſant que ce n'étoit pas à deſſein d'attaquer perſonne, mais pour ſe défendre en cas qu'on vînt les inſulter. Ils ajoutoient que le maſſacre de (*a*) Vaſſy les faiſoit trembler, & que la crainte d'un pareil traitement leur avoit fait prendre les armes. Enſuite ils faiſoient voir par un long diſcours que la Religion s'inſinuoit dans l'eſprit des hommes par une opération de la grace divine, & non point par l'autorité des puiſſances de la Terre. » La rigueur dont on uſe à » notre égard ne ſervira, diſoient-» ils, qu'à nous donner plus d'hor-» reur pour certaines opinions qu'on » voudroit nous faire adopter : nous » admettons comme vous les prin-» cipaux articles de la foi contenus » dans le Symbole, & dans les qua-» tre Conciles Œcumeniques. Nous » ne refuſons pas de nous ſoumettre » librement à la confeſſion de foi re-» çuë en Allemagne, en France & en » Angleterre. Nous ne demandons » que la liberté qu'on accorde par-» tout ailleurs à ceux qui ont les mê-

(*a*) Ce maſſacre s'étoit fait en France quelque tems auparavant.

» mes ſentimens que nous ſur la Re-
» ligion. On nous trouvera toujours
» diſpoſés à rendre ce qui eſt dû au
» Souverain, & nous offrons (*a*) dès
» aujourd'hui une partie de nos biens
» pour dégager les Domaines (*b*)
» du Roi. Pourquoi n'auroit-on pas
» pour nous la même indulgence
» qu'ont eue autrefois les Empereurs
» Chrétiens pour quelques-uns de
» leurs ſujets qu'ils regardoient com-
» me des hérétiques ? Le Pape lui-
» même ſouffre les Juifs qui ſont les
» plus cruels ennemis du Chriſtia-
» niſme. Combien de graces l'Empe-
» reur Charles-Quint n'a-t-il pas ac-
» cordées aux Proteſtans d'Allema-
» gne ? Ceux de France ne jouiſſent-
» ils pas à préſent de la plus grande
» tranquillité ? Il n'y a point à crain-
» dre que nous entreprenions jamais
» rien dans nos Aſſemblées contre la
» Majeſté Royale, puiſque nous agiſ-
» ſons ouvertement, & que le Ma-

(*a*) Ils offroient une ſomme de trois cent mille florins.

(*b*) Une grande partie des Domaines du Roi étoit alors engagée dans les Pays-Bas.

» giſtrat peut aſſiſter à toutes nos dé-
» libérations.

Le Comte d'Hocſtrate envoya cette Requête à la Ducheſſe de Parme, & lui fit entendre qu'il y avoit tout à craindre dans les Pays-Bas, ſi le Roi ne cherchoit à ſatisfaire le Peuple en ſe relâchant ſur la ſévérité des Ordonnances. Quelque tems auparavant la Gouvernante avoit reçu des lettres de Philippe II. qui paroiſſoit fort irrité à cauſe des troubles & des déſordres arrivés dans la Flandre. Il vouloit qu'on employât toutes ſortes de moyens pour conſerver la Religion Catholique, & qu'on travaillât à étouffer toutes les ſemences de révolte, promettant d'envoyer des troupes pour réduire les factieux. Cependant il tâchoit de calmer les eſprits des Seigneurs Flamands, en leur écrivant de maniere à les perſuader qu'il n'avoit pour eux que des ſentimens de bienveillance.

La Nobleſſe donna dans ce piége & abandonna le parti des Sectaires. Lorſque la Gouvernante eut reconnu que les forces des Confédérés étoient affoiblies par cette diviſion, elle leva

des troupes ſous prétexte de punir ceux qui abattoient les images ; enſuite elle ôta peu-à-peu aux Proteſtans la liberté de s'aſſembler, fit informer contre les Miniſtres comme s'ils euſſent porté les eſprits à la révolte, commanda que quelques-uns fuſſent punis, interpréta à ſa maniere les lettres de ſureté qu'ils avoient obtenuës, & commença à déclarer ouvertement que c'étoit par force qu'elle avoit accordé certaines permiſſions dont les Proteſtans oſoient ſe prévaloir.

Le Prince d'Orange, les Comtes d'Egmond, d'Horn, d'Hocſtrate & Louis de Naſſau s'aſſemblerent à Dendermonde, & ayant produit les lettres du Baron de Montigni & du Marquis de Bergh qu'on retenoit toujours en Eſpagne, & qui mandoient que le Roi étoit fort irrité contre les Flamands, ils tinrent alors conſeil pour voir quel parti ils avoient à prendre en pareille occaſion. Le Prince d'Orange montra enſuite d'autres lettres écrites par un Seigneur Eſpagnol, & qui avoient été ſurpriſes, par leſquelles on avertiſſoit la Gouvernante de témoigner à l'exté-

rieur beaucoup d'amitié au Prince d'Orange, aux Comtes d'Horn & d'Egmond, qu'on ſçavoit être les principaux auteurs de tous les troubles. On marquoit auſſi à la Ducheſſe de Parme que le Roi uſoit de diſſimulation, afin de ſe mettre en état de punir plus ſûrement les coupables.

Après qu'on eut fait la lecture de ces lettres, le Prince d'Orange voulut engager les Seigneurs qui étoient préſens à prendre des meſures pour ſe garantir du péril. » Je connois, » diſoit-il, le génie des Eſpagnols : » ils aiment mieux nous voir rebel- » les que ſoumis, parce qu'ils ne cher- » chent qu'une occaſion de nous faire » la guerre & de piller les Pays-Bas. » Ils conſeillent tous les jours au Roi » d'aſſujettir ces Provinces, que leurs » immunités & leurs priviléges ren- » dent ſi ſuperbes. Il n'y a que notre » bonne intelligence qui puiſſe nous » garantir des malheurs dont nous » ſommes menacés. Le Comte d'Egmond qui s'imaginoit que ſes ſervices lui avoient acquis beaucoup de crédit auprès du Roi, ne voulut point entrer dans les vues du Prince d'Orange ; de ſorte que l'on

ne put rien conclure alors, & l'on remit cette affaire à un autre tems.

Sur ces entrefaites la Gouvernante qui n'étoit plus ſi timide depuis qu'elle avoit levé des troupes, écrivit aux habitans de Valenciennes, & leur commanda de recevoir les gens de guerre que conduiſoit Philippe de Sainte Aldegonde. Le prétexte dont ſe ſervit la Ducheſſe pour faire paſſer des troupes à Valenciennes, fut la crainte des Proteſtans François qui pouvoient ſe gliſſer dans la Ville & s'en rendre maîtres. Ces habitans alléguerent leurs priviléges pour ne pas recevoir garniſon. Comme ils refuſerent conſtamment d'obéïr, & qu'ils firent même tirer le canon ſur les troupes du Roi, ils furent déclarés criminels de Leſe-Majeſté, & Philippe de Ste Aldegonde aſſiégea leur Ville.

Tandis que la Ville de Valenciennes étoit aſſiégée, le Baron de Norkermes aſſembla des troupes & attaqua les Confédérés entre Waterlo & Lanoi. Les Proteſtans furent battus. Jean Soreau qui les commandoit reçut une bleſſure, il eut bien de la peine à ſe ſauver. Norkermes pour-

ſuivant ſa victoire ſe préſenta devant Tournai où les Proteſtans s'étoient retirés après leur défaite. Il ſe rendit maître de la Ville, & fit mourir quelques habitans attachés à la nouvelle doctrine.

1567. Brederode qui étoit le Chef des Confédérés écrivit en leur nom à la Gouvernante, ſe plaignit de la conduite qu'on tenoit à leur égard, & demanda permiſſion de venir à la Cour. On ne jugea pas à propos de lui accorder ce qu'il ſollicitoit, & on mit une garniſon à Bruxelles pour empêcher la Nobleſſe de venir en cette Ville. Brederode écrivit une ſeconde fois, & repréſenta que ce n'étoit point aux Confédérés qu'il falloit imputer les troubles des Pays-Bas, mais au projet d'établir l'Inquiſition. Il ſe plaignoit enſuite des violences qu'on exerçoit tous les jours contre les gens de ſon parti, & demandoit qu'on s'en tînt à l'obſervation des derniers Edits.

La Gouvernante répondit à cette Requête, & témoigna qu'elle étoit ſurpriſe qu'on redoutât l'établiſſement de l'Inquiſition, puiſque le Roi avoit déja ſatisfait les Confédérés

ſur cet article. Elle convenoit qu'elle avoit permis de faire des Prêches publiquement, mais à condition qu'on n'offenſeroit perſonne,& qu'on n'exciteroit point de troubles. Après avoir expoſé les inconvéniens qui réſultoient du changement qu'on vouloit introduire dans la Religion, elle déclara qu'elle n'avoit jamais eu deſſein de laiſſer chacun maître d'agir ſelon ſa croyance. Enfin elle exhorta les Confédérés à ſe comporter de maniere que le Roi qui devoit bientôt venir en Flandres pût approuver leur conduite, & elle ajouta que ſi on ne vouloit pas ſe conformer à ſes avis, elle ſçauroit employer des remédes efficaces.

Les Confédérés furent extrêmement irrités de cette réponſe, & réſolurent de ſoutenir leurs prétentions les armes à la main. Ils leverent des troupes & ſe mirent en état de défenſe. Antoine de Bombergue trouva le moyen de ſoulever les habitans de Bois-le-Duc, & fit mettre en priſon quelques Seigneurs que la Gouvernante avoit envoyés pour tenir la Ville dans l'obéïſſance. Il y avoit beaucoup de méſintelli-

gence parmi les Bourgeois. Les uns craignant l'interruption du Commerce, étoient d'avis qu'on prît le parti de la ſoumiſſion ; d'autres ſoutenoient qu'il falloit défendre par les armes la liberté qu'on ne pouvoit plus garder par les loix, & qu'on ne devoit pas craindre d'expoſer ſa vie pour la conſervation du plus précieux de tous les biens. Le Comte de Megue qui ſe tenoit à quelque diſtance de la Ville avec des troupes, & qui étoit parfaitement inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit dans la Ville, s'adreſſa aux Partiſans de la Cour, leur fit de magnifiques promeſſes, & convint avec eux que pendant la nuit on lui livreroit la Place. Ce projet réuſſit. Le Comte de Megue entra dans Bois-le-Duc, fit informer contre les ſéditieux, en condamna pluſieurs à mort, & chaſſa les autres de la Ville. Bombergue ſe ſauva promptement, & fournit aux gens de ſon parti les moyens de ſe mettre en ſureté : il mena ſes troupes en Hollande où les Confédérés ſongeoient à former de nouvelles entrepriſes.

Il s'éleva encore des troubles dans la

la Ville d'Anvers. La Gouvernante y envoya le Prince d'Orange & le Comte d'Hocſtrate qui furent mal reçus d'abord. Un habitant eut l'audace de préſenter la pointe de ſon épée aux yeux du Prince d'Orange ; mais celui-ci qui avoit l'heureux talent de concilier tous les cœurs, vint à bout par ſa patience de calmer les habitans de cette grande Ville & d'empêcher les ſuites funeſtes de leurs diviſions. Bien plus, les Bourgeois d'Anvers envoyerent des Députés à la Gouvernante, & traiterent avec cette Princeſſe aux conditions ſuivantes : Que les Proteſtans ne tiendroient plus d'Aſſemblées ; que les Prédicateurs Catholiques ſeroient rétablis ; qu'on remettroit les Egliſes dans leur premier état ; qu'on garderoit les Edits précédens ; que perſonne ne ſeroit puni pour tout ce qui s'étoit paſſé juſqu'à ce que le Roi en eût ordonné autrement par le Conſeil des Etats. Les Prophanateurs des Egliſes & les Briſeurs d'images n'étoient point compris dans ce pardon général. Cependant la Gouvernante promit d'écrire en leur faveur, & de ſolliciter leur grace.

Toutes ces conditions furent ratifiées par les habitans d'Anvers qui conſentirent que la Ducheſſe de Parme vînt dans leur Ville & y mît garniſon. Enſuite on donna congé aux Prédicateurs Proteſtans qui en partant accuſerent d'ingratitude le Peuple d'Anvers, & le menacerent de la vengeance divine.

Quelque tems après le Prince d'Orange eut diverſes conférences avec les Comtes d'Horn & d'Egmond. Il exhorta ces deux Seigneurs à prendre ſoin de l'Etat & à faire tous leurs efforts pour empêcher les Eſpagnols d'entrer dans la Province; mais le Comte d'Egmond répondit qu'il étoit perſuadé que quand il n'y auroit plus de Prêches, & que les principaux Sectaires auroient été punis, le Roi ne chercheroit pas à étendre plus loin les effets de ſon reſſentiment. » Puiſqu'on ne veut pas ſuivre mes » conſeils, repliqua le Prince d'O» range, on ne pourra pas du moins » me reprocher d'avoir trahi ces Pro» vinces ni mes amis. Il eſt étonnant » que vous ne ſentiez pas le péril qui » vous menace. Je vous déclare que » ſi vous perſiſtez dans vos ſenti-

» mens, non ſeulement votre perte » eſt aſſurée : mais encore celle » des principaux Seigneurs du pays. »Lorſque les Eſpagnols ſeront en» trés en Flandre par votre moyen, » vous pouvez être ſûr que votre tête » leur ſervira de trophée. » Après cet entretien le Prince d'Orange embraſſa le Comte d'Egmond. Ils répandirent des larmes de part & d'autre, & enſuite ils ſe ſéparerent. Le Prince s'en alla d'abord à Breda, & de là en Allemagne, comme pour donner ordre à ſes affaires domeſtiques. Quelques Gentilshommes profiterent de ſes avis & quitterent la Flandre ; mais le Comte d'Horn & pluſieurs autres Seigneurs demeurerent avec d'Egmond, ne croyant pas qu'il y eût rien à craindre de la part des Eſpagnols. L'événement nous fera voir ſi le conſeil du Prince d'Orange étoit bon à ſuivre.

On défendit les Prêches dans la plûpart des Villes de Flandres, & la crainte des punitions contint les Proteſtans dans le devoir. On continuoit toujours le ſiége de Valenciennes. Les habitans préſenterent une Requête qui ne ſervit qu'à indiſpoſer davan-

tage contre-eux la Gouvernante des Pays-bas. Néanmoins cette Princeſſe leur envoya Philippe de Croy Duc d'Arſchot, & le Comte d'Egmond pour leur faire des propoſitions qui ne furent pas acceptées. Alors Norkermes foudroya les murailles avec ſon artillerie. Les Bourgeois ayant compté ſur des ſecours qui leur manquerent, furent contraints de ſe rendre à diſcrétion. Le Général des Aſſiégeans entra dans la Ville, dont il fit auſſitôt fermer les portes. Un des principaux habitans de Valenciennes qu'on accuſoit d'être l'auteur de la révolte, laiſſa ſa tête ſur un échaffaut. Son fils eut le même ſort. Quelques Prédicateurs Proteſtans furent pendus. On prétend qu'il y eut plus de deux cens perſonnes condamnées à mort & exécutées. Norkermes mena ſes troupes à Cateau-Cambreſis qui ſervoit de retraite aux Proteſtans. Cette Place ne fit aucune réſiſtance, & n'en fut pas moins livrée au pillage.

Le bruit s'étant répandu que le Roi d'Eſpagne s'appaiſeroit par l'entremiſe de la Gouvernante, & abandonneroit le deſſein d'envoyer une Armée en Flandre, ſi on rétabliſſoit

partout l'exercice de la Religion Romaine, tous les Seigneurs Flamands réſolurent de ſe conformer aux intentions du Roi. Ainſi on défendit les Prêches, & les images furent rétablies avec plus d'ardeur qu'elles n'avoient été renverſées. On abattit les Temples que les Proteſtans avoient fait bâtir depuis peu à Ypres, à Bailleul, à Armentieres & à Comines. Du bois qui avoit ſervi à la conſtruction de ces édifices, on fit des potences où furent pendus pluſieurs Sectaires accuſés & convaincus d'avoir pillé les Egliſes ou commis quelques déſordres ſemblables.

La Gouvernante envoya auſſi des troupes en Hollande où la doctrine des Proteſtans avoit jetté de plus profondes racines. Brederode qui avoit toujours témoigné beaucoup de zéle pour les intérêts de ſa Secte, voyant que preſque toutes les Villes de Flandres étoient réduites à l'obéiſſance par la force ou par la crainte, prit le parti de ſe retirer en Allemagne où il mourut bientôt de chagrin. Les habitans d'Aſſelt ſoutinrent un long ſiége; mais quand

ils virent leurs murailles renverſées; & qu'il n'y avoit point d'eſpérance de ſecours, ils ſe rendirent à Girard Grosbek leur Evêque & leur Prince. Les conditions que leur impoſa le vainqueur furent qu'ils feroient rétablir les Egliſes à leurs dépens, qu'ils payeroient les frais de la guerre, qu'à l'avenir ils feroient profeſſion de la Religion Catholique, qu'ils rejetteroient toutes les Sectes & recevroient garniſon.

Quelque tems après, cinq cens Proteſtans étant ſortis de Ruremonde pour aller au Prêche, le Magiſtrat les empêcha de rentrer dans la Ville de peur qu'ils n'y excitaſſent quelque ſédition. La Gouvernante ſe rendit à Anvers avec des troupes, ordonna des Proceſſions, & fit pendre des Proteſtans. Les Confédérés avoient renvoyé environ cinq mille hommes de guerre ſans les payer. Ces troupes chercherent à ſe dédommager aux dépens des Egliſes. On les pourſuivit, mais inutilement. La plupart ayant paſſé la Meuſe ſe retirerent à Cleves. Quelques-uns de leurs principaux Chefs s'étant embarqués furent trahis par le Pilote

qui fit échouer ſon (*a*) vaiſſeau ſur des écueils. Ces malheureux furent mis en priſon & punis de différentes manieres.

Tandis que ces choſes ſe paſſoient dans les Pays-bas, Philippe II. tenoit ſouvent des Conſeils en Eſpagne pour voir comment on pourroit appaiſer les troubles de la Flandre. Les gens ſages étoient d'avis qu'on employât plutôt la clémence que la ſévérité ; mais Ferdinand Alvarez de Tolede Duc d'Albe, crut qu'il n'y avoit point de repentir ni de ſatisfaction capable d'expier la rebellion des Flamands, il fit entendre au Roi qu'il manqueroit à ſa dignité s'il ne ſe ſervoit pas du glaive que Dieu lui avoit mis entre les mains pour ſoutenir les intérêts de la Religion. Le Cardinal de Granvelle appuya ce ſentiment, & Philippe n'eut garde de rejetter un avis qui étoit ſi conforme à ſes inclinations vindicatives & ſanguinaires. Le Roi voulant faire ſentir aux Flamands de quelle maniere il avoit deſſein d'agir à leur égard, commença par faire

(*a*) Entre la Hollande & la Friſe.

mettre en priſon les Députés qu'ils lui avoient envoyés l'année précédente ; on amuſa longtems ces Députés par de flatteuſes eſpérances, enfin on les traita de la façon que je viens de dire. Le Marquis de Berg outré d'un pareil procédé en mourut de douleur : le ſort du Baron de Montigni fut encore plus triſte ; il fut tranſporté à Medina-Cœli où il eut la tête tranchée. Ce fut ainſi qu'on en uſa à l'égard de deux Seigneurs qui n'avoient commis d'autre crime que d'être venus en Eſpagne pour faire des remontrances au Roi de la part de leurs compatriotes.

Philippe déclara qu'il iroit en Flandre avec une armée au printems prochain. La Gouvernante avoit menacé plus d'une fois les Flamands de l'arrivée de ce Prince qui paroiſſoit réellement très-diſpoſé à entreprendre le voyage des Pays-bas ; mais tout-à-coup il changea de deſſein & réſolut d'envoyer un Lieutenant avec plein pouvoir. Par le conſeil du Cardinal de Granvelle & du Préſident de l'Inquiſition, on nomma le Duc d'Albe pour commander en Flandre. On ne pouvoit faire un meilleur

choix, puiſqu'il s'agiſſoit de porter la déſolation dans ces malheureuſes Provinces. En même tems on aſſembla des troupes pour cette expédition. Le Duc d'Albe partit, arriva à Bruxelles, & montra les ordres du Roi qui lui attribuoient le commandement des armées, la connoiſſance des affaires de Religion avec le pouvoir de punir les Magiſtrats, de les dépoſer, d'en mettre d'autres à leur place, & de faire grace à qui il le jugeroit à propos. On ne laiſſoit à la Gouvernante que l'adminiſtration des affaires civiles, & comme il pouvoit naître des conteſtations à ce ſujet, on accordoit encore au Duc d'Albe le droit de régler ſeul & avec une entiere autorité ce qui ſeroit de ſa fonction & de celle de la Gouvernante. Enfin le Duc préſenta à la Princeſſe des lettres que le Roi avoit lui-même écrites, & par leſquelles il mandoit à ſa ſœur qu'il avoit chargé le Duc d'Albe d'exécuter certaines entrepriſes dont on lui donneroit avis quand il en ſeroit tems. La Princeſſe ayant demandé au Duc de quoi il s'agiſſoit, celui-ci répondit avec un ton inſolent & railleur qu'il ne s'en

ſouvenoit pas pour le préſent, mais qu'avec le tems il pourroit s'en rappeller la mémoire, & qu'alors il lui en feroit part. La Gouvernante fut extrêmement ſenſible à cette réponſe, & ſentant bien qu'on ne lui laiſſoit plus qu'une ombre d'autorité, elle réſolut de ſe démettre à la premiere occaſion d'un emploi qu'elle avoit exercé avec beaucoup de modération & de juſtice.

Le Duc d'Albe après avoir répandu ſes troupes dans le Brabant, déclara que l'intention de la Cour de Madrid étoit de faire revivre les Ordonnances de l'Empereur Charles-Quint & de Philippe II. touchant l'Inquiſition. Il ôta toute eſpérance de modérer ces Edits ſévéres, & de convoquer les Etats Généraux de la Flandre. Le Comte d'Egmond étant venu pour le ſaluer, le Duc dit à ceux qui l'environnoient: *voici le grand Hérétique.* Ces paroles que d'Egmond entendit lui donnerent de l'inquiétude, mais le Duc chercha à le raſſurer, lui diſant que c'étoit une plaiſanterie, & il l'embraſſa.

Le Duc d'Albe s'apperçut dans une converſation qu'il eut avec la Gou-

vernante que cette Princeſſe n'approuvoit pas les partis violens. Elle aſſura que non ſeulement les Comtes d'Horn & d'Egmond mais le Prince d'Orange même, & les autres Seigneurs demeureroient ſoumis ſi on les traitoit avec douceur, & elle fit entendre en même tems que la ſévérité pourroit avoir des ſuites fâcheuſes. » Je connois, continua-t-elle, le » génie des Flamands. Ces Peuples » ſont capables de tout entreprendre » pour la défenſe de leur liberté. La » moindre innovation peut les exci- » ter à la révolte : mais un acte » d'indulgence les fait rentrer promp- » tement dans le devoir. Ainſi ce » ſeroit rendre un mauvais ſervice » au Roi que de ne pas employer les » moyens qui peuvent aſſurer le re- » pos & la tranquillité de la Flandre.

Le Duc d'Albe fit bientôt connoître qu'il ne goutoit pas de ſi ſages avis. Il écrivit aux Comtes d'Horn & d'Egmond de ſe rendre à Bruxelles. pour une affaire d'importance qu'il vouloit leur communiquer. Lorſque ces deux Seigneurs furent arrivés, il aſſembla le Conſeil, & propoſa de faire bâtir une Citadelle à Anvers

dont il montra le plan. Pendant ce tems-là on arrêtoit par ſon ordre Antoine Stralen homme fort riche & qui avoit un grand crédit parmi les Bourgeois d'Anvers ſes compatriotes. Quand le Duc d'Albe eut appris que Stralen étoit en priſon, il congédia le Conſeil. Quelques Officiers du Duc qui accompagnoient les Comtes d'Horn & d'Egmond ſous prétexte de leur faire honneur, les firent ſortir chacun par une porte différente, afin de les arrêter plus facilement. Lorſqu'on commanda au Comte d'Egmond de la part du Roi de rendre ſon épée: *Je la quitte avec regret*, répondit-il, *je l'ai toujours tirée heureuſement pour le ſervice de mon Prince & de ma Patrie.* Le Comte de Horn ſe voyant arrêté demanda où étoit le Comte d'Egmond, comme on ne lui répondoit rien il leva les yeux au Ciel, & dit en ſoupirant, *il eſt juſte que je ſois le compagnon de fortune de celui dont j'ai ſuivi les conſeils.* Il ſe rappella dans ce moment les ſages avis que lui avoit donnés le Prince d'Orange. Le Duc d'Albe apprit à la Gouvernante ce qui venoit de ſe paſſer, il lui déclara que c'étoit

là le ſecret dont le Roi vouloit parler dans ſes lettres ; cette Princeſſe fut très-indignée d'une pareille action, & jugea qu'elle ne pourroit plus reſter avec honneur dans la Flandre.

On empriſonna pluſieurs autres perſonnes, le Comte d'Hocſtrate qui avoit auſſi été mandé par le Duc d'Albe s'étoit déja mis en chemin, mais ſoit qu'il fût malade, ou qu'il feignît de l'être, il ne vint pas à Bruxelles & ſe ſauva par ce moyen. Les Comtes d'Horn & d'Egmond furent renfermés dans la Citadelle de Gand. Pierre Erneſt de Mansfeld craignant pour ſon fils qui avoit eu quelques liaiſons avec les Confédérés ; l'avertit de ſe retirer promptement, & de ne ſe fier ni au crédit que ſon pere avoit acquis auprès du Roi par ſa fidélité & par ſes ſervices, ni à l'amitié du Duc d'Albe qui étoit un homme inéxorable. Le jeune Mansfeld ſe retira en France où il fut très-bien reçu, & où il ſe diſtingua par ſon courage.

La terreur ſe répandit dans tous les Pays-bas, & la plupart des habitans ne ſe croyant pas aſſurés par leur innocence contre la cruauté des Eſ-

pagnols, ſe retirerent en France, en Angleterre & en Allemagne. On établit en Flandre un Conſeil compoſé de ſept perſonnes entiérement dévouées au Roi d'Eſpagne. Le Duc attribua à ce nouveau Tribunal dont il étoit Préſident, la connoiſſance de toutes les affaires qui concernoient la Religion & le crime de Léze-Majeſté. Il en étendit ſi loin la Juriſprudence que toutes les Cours Souveraines ne pouvoient plus juger en dernier reſſort. Après l'établiſſement de cet odieux Tribunal, on mit une infinité de perſonnes en priſon à Tournai, à Malines, à Gand & à Anvers. Jamais on ne vit tant d'exécutions. Les arrêts de mort qu'on portoit tous les jours dans ce Conſeil le firent appeller *Conſeil de troubles & de ſang.*

Le Duc d'Albe ſe rendit à Anvers où l'on avoit déja commencé à bâtir une forte Citadelle. Il y avoit à chaque angle un grand (*a*) baſtion. L'ou-

(*a*) Le Duc d'Albe fit donner à quatre de ces Baſtions les noms qu'il portoit. L'un fut appellé *le Duc*, l'autre *d'Albe*, le troiſiéme *Ferdinand*, & le quatriéme *Tolède*: le cinquiéme fut appellé *Paciotti*, qui étoit le nom de l'Architecte.

vrage fut achevé en peu de tems, parce qu'on employa deux mille ouvriers qui travailloient ſans ceſſe. Les habitans d'Anvers furent contraints de payer quatre cents mille florins pour la conſtruction de cette Citadelle, qui ne fut élevée que pour les tenir dans la dépendance, ou plutôt dans une eſpéce de ſervitude. Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que le feu prit à l'Arcenal de Malines, & fit de terribles ravages dans la Ville. Il ſemble que tout conſpiroit contre les malheureux Flamands. Mais les incendies & les autres accidens de cette nature n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus à craindre. Le Duc d'Albe étoit un fleau bien plus redoutable.

Au mois de Janvier de l'an 1568 on cita Guillaume de Naſſau Prince d'Orange, & Antoine de Lallain Comte d'Hoſtracte à comparoître devant le Conſeil ; le Prince, parce qu'après avoir été comblé de biens & d'honneurs par l'Empereur Charles-Quint, il avoit ſollicité les Peuples à la révolte, & conſpiré contre le Roi à deſſein de ſe rendre maître des Pays-bas. On faiſoit à-peu-près

les mêmes reproches au Comte d'Hoſtracte. Celui-ci, & le Prince d'Orange firent une réponſe juſtificative, & rejetterent ſur l'Inquiſition la cauſe des troubles qui déſoloient les Pays-bas. Ils faiſoient voir que les Eſpagnols ſe ſervoient du prétexte de la Religion pour ôter aux Flamands leurs Priviléges & la liberté. Enſuite ils déclamoient vivement contre la création des nouveaux Evêques, contre la publication du Concile de Trente, contre l'ambition du Cardinal de Granvelle, & ils ſoutenoient que toutes leurs démarches n'avoient eu pour objet que de rétablir la tranquillité dans la Flandre.

On apprit en ce tems-là que le Roi d'Eſpagne avoit fait arrêter ſon fils Dom Carlos. Cet événement donna lieu à bien des conjectures. On prétendoit que le jeune Prince qui étoit vif & ambitieux avoit fait ſoupçonner qu'il formoit quelque entrepriſe contre ſon pere. Il parut, à en juger par quelques-uns de ſes propos, qu'il déploroit la miſérable condition des Flamands, & qu'il excuſoit leur révolte. D'ailleurs il haïſ-

ſoit mortellement le Duc d'Albe, Ruï Gomez de Sylva, & Jean (*a*) d'Autriche qui avoient tout crédit à la Cour. Philippe ſe mit auſſi en tête que Dom Carlos vouloit attenter à la vie de ſon pere, parce qu'il portoit toujours des piſtolets & prenoit certaines (*b*) précautions dont on ne ſe ſert que quand on médite un mauvais coup. La veille de Noël, Dom Carlos déclara à ſon Confeſſeur qu'il avoit deſſein de tuer un

(*a*) C'étoit un Bâtard de Charles-Quint. La Ducheſſe de Parme, Gouvernante des Pays-bas, étoit auſſi fille naturelle du même Charles V.

(*b*) Dom Carlos engagea Louis de Foix Pariſien, habile Architecte, à lui faire un livre de telle peſanteur qu'il en pût tuer un homme d'un ſeul coup. De Foix en fit un compoſé de douze tablettes, long de ſix pouces & large de quatre, couvert de lames d'acier, & pardeſſus de lames d'or. Dom Carlos avoit commandé qu'on lui fît ce livre, parce qu'il avoit lû dans les Annales d'Eſpagne qu'un certain Evêque qu'on retenoit priſonnier, ordonna qu'on couvrît de cuir une brique de la grandeur d'un Breviaire, avec laquelle il avoit tué celui qui le gardoit & s'étoit ſauvé par ce moyen. Charles s'étoit fait faire auſſi par le même Archirecte une machine avec laquelle par le moyen de quelques poulies, il pouvoit étant au lit ouvrir & fermer ſa porte. Ce Prince ne dormoit point qu'il n'eût ſous ſon chevet deux épées nuës & autant de piſtolets.

homme : ſur quoi le Prêtre lui refuſa l'abſolution. » *Si je ne puis com-* » *munier*, dit le jeune Prince, *au* » *moins pour éviter le ſcandale, don-* » *nez-moi devant le Peuple du pain* » *qui ne ſoit pas conſacré.* Cela fut encore refuſé par le Confeſſeur qui, dit-on, rapporta tout au Roi. Philippe répondit : *Je vois bien que je ſuis cet homme qu'on veut tuer, mais j'y prendrai garde.*

Un jour que Dom Carlos ſortoit de la chambre de la Reine avec laquelle il avoit des entretiens familiers, on l'entendit qui ſe plaignoit vivement de ce que ſon pere lui avoit enlevé une Princeſſe qui lui étoit deſtinée (*a*) pour épouſe.

Philippe II. qui étoit ſoupçonneux & jaloux réſolut de prévenir les entrepriſes de ſon fils. Il conſulta les Inquiſiteurs qui approuverent le deſſein du Roi. Il ne s'agiſſoit plus que de s'aſſurer de la perſonne du jeune

(*a*) Philippe II. avoit fait demander en mariage pour ſon fils, Eliſabeth de France, Sœur de Henri III. Mais le Roi étant devenu veuf par la mort de Marie Reine d'Angleterre, épouſa cette même Eliſabeth qu'il deſtinoit à ſon fils.

Prince. On jugea qu'il falloit prendre des précautions; car Dom Carlos étoit hardi & violent. La nuit parut le tems le plus favorable pour l'exécution du projet. On trouva le moyen d'ouvrir la porte de la chambre du Prince ſans faire de bruit. Le Comte de Lerme eut ordre d'entrer le premier & de ſaiſir les épées & les armes à feu : ce qui fut exécuté. Dom Carlos dormoit d'un profond ſomeil, on le réveilla, & on s'empara de ſa perſonne. Quand il apperçut ſon pere, il s'écria, *Je ſuis mort*, & pria les Aſſiſtans de le tuer. Le Roi lui dit : *Je ne ſuis point venu pour vous faire mourir, mais pour vous ramener à votre devoir par une correction paternelle.* Enſuite il prend un air ſévére & ordonne au Prince de ſe lever. Auſſitôt Dom Carlos fut environné de Gardes, qui ôterent les tapiſſeries de la Chambre, & les autres meubles, ne laiſſant qu'un miſérable lit compoſé d'un ſeul matelas. On apporta enſuite une robbe noire que ce Prince fut obligé de prendre à la place de ſes autres vêtemens.

Quand Dom Carlos ſe vit dans ce triſte habillement, il ſe livra au

plus affreux déſeſpoir. On avoit fait un grand feu dans ſa chambre ; il ſe précipita dedans la tête la premiere, & on eut bien de la peine à l'en retirer. Comme ce moyen ne lui avoit pas réuſſi, il demeura deux jours ſans boire, & le troiſiéme il but tant d'eau froide qu'il penſa en périr. Il s'abſtint auſſi pendant quelques jours de prendre aucune nourriture, & mangea enſuite avec excès des viandes difficiles à digérer. En un mot il fit tout ce qu'il put pour ceſſer bientôt de vivre. Philippe voyant que ſon fils cherchoit à s'arracher la vie, voulut lui épargner un crime ; & ayant droit de le juger en qualité de Roi, il le condamna à mort : mais au lieu de le livrer au glaive des bourreaux, il lui fit donner un poiſon qui termina les jours de ce jeune Prince à l'âge de vingt-trois ans.

Quoiqu'on ne puiſſe conteſter aux Souverains le droit de juger leurs Sujets, je doute fort que la condamnation de Dom Carlos fût bien réguliere. Avoit-on des preuves certaines qu'il eût attenté à la vie du Roi ? Quelques propos imprudens qui lui étoient échappés méritoient-

lls un ſi cruel traitement ? Quand bien même il auroit été incorrigible, comme on le prétendoit, étoit-ce une raiſon ſuffiſante pour le condamner à mort ? Tout le monde eſt perſuadé actuellement que la jalouſie ſeule détermina Philippe à devenir le Bourreau de ſon fils. Cette paſſion qui eſt ſi commune parmi les Eſpagnols agiſſoit puiſſamment ſur l'ame d'un Monarque qui n'étoit capable que d'inſpirer des ſentimens d'averſion à une épouſe jeune & aimable. Tout ce qu'on peut dire en faveur de Philippe, c'eſt qu'il prévoyoit qu'un Prince du caractere de Dom Carlos ne pourroit que rendre ſes Sujets malheureux, s'il fût parvenu au Thrône, & qu'il jaima mieux faire périr ſon fils, que d'expoſer l'Eſpagne à une domination tyrannique. Mais un Prince tel que Philippe II. pouvoit-il alléguer des raiſons ſemblables pour juſtifier ſa conduite ? Quelques mois après la fin tragique de Dom Carlos, la Reine d'Eſpagne qui étoit groſſe mourut âgée de vingt ans. On ſoupçonna qu'elle avoit été empoiſonnée. Cependant le Roi parut très-

affligé de ſa perte. Ce n'eſt pas une preuve qu'il n'avoit eu aucune part à la mort de cette Princeſſe.

La ſévérité ou plutôt la barbarie que Philippe venoit d'exercer envers Dom Carlos jetta l'épouvante parmi les Peuples qui étoient ſous la domination Eſpagnole, & ſurtout parmi les Flamands révoltés qui n'eſpererent plus de trouver grace auprès d'un Prince qui n'avoit pas épargné ſon propre fils. Le Pape Pie V. approuva la conduite du Roi : mais les Flamands qui avoient ſujet de trembler, réſolurent de tout entreprendre pour ſe mettre à couvert du péril, d'autant plus qu'ils avoient oui dire que l'Inquiſition avoit prononcé contre eux auſſi ſévérement que contre le malheureux Dom Carlos. En effet les Inquiſiteurs avoient décidé que tous les habitans de ces Provinces, excepté ceux qui avoient donné des preuves authentiques de leur foi, étoient Apoſtats, rebelles & criminels de Léze-Majeſté, non ſeulement ceux qui avoient renoncé à l'obéïſſance qu'ils devoient à Dieu, à l'Egliſe & au Roi, mais encore tous ceux qui

feignant d'être Catholiques avoient manqué à leur devoir par une prudence purement humaine, en ne s'oppoſant pas aux entrepriſes des ſéditieux; qu'outre ceux-là les Gentilshommes qui avoient préſenté & publié des Requêtes au nom des Sujets du Roi, & fait des plaintes contre la ſainte Inquiſition, étoient tous coupables du crime de Léze-Majeſté.

Ce fut en conſéquence de cette déciſion que le Roi envoya ordre au Duc d'Albe d'informer à la rigueur contre les Sectaires & les rebelles: on propoſa donc dans ce Conſeil qu'on appelloit *le Conſeil de Sang*, certains articles ſuivant leſquels les Juges devoient prononcer contre les coupables. Par cette Juriſprudence, les innocens ſe trouvoient confondus avec les criminels. On agiſſoit contre ceux qui étoient préſens, par des amendes, des exils & des ſupplices. On vendoit, ou l'on confiſquoit le bien des abſens. Cette tyrannie irrita tellement les Peuples qu'ils ſe jetterent ſur les Prêtres & les Moines dans la Flandre Occidentale, & partout où ils trouverent des gens

d'Egliſe, ils les dépouilloient & leur coupoient par dériſion le nez & les oreilles.

La Ducheſſe de Parme qui ne pouvoit plus reſter avec honneur dans les Pays-bas où elle ne jouiſſoit plus d'aucune autorité, demanda au Roi ſon frere la permiſſion de ſe retirer en Italie. Après avoir attendu quelque tems les ordres de la Cour de Madrid, elle reçut enfin des lettres pleines de témoignages de bienveillance, comme ſont ordinairement celles qu'on écrit pour remercier les perſonnes à qui l'on a ôté un grand emploi. Cette Princeſſe partit de Bruxelles fort regrettée de tous les Flamands & méritant de l'être par la douceur de ſon Gouvernement. Elle alla rejoindre ſon époux en Italie, & laiſſa la Flandre expoſée aux fureurs du Duc d'Albe. Celui-ci découvrit à-peu-près dans ce tems-là une conſpiration contre ſa perſonne. Il s'agiſſoit d'aſſaſſiner le tyran des Pays-bas dans le bois de Soigni. On choiſit un jour que le Duc devoit aller faire ſes dévotions au Monaſtere de Groënendale. On mit à la Queſtion un des Conjurés, qui avoua tout

tout & fut cruellement puni. Les autres eurent le bonheur de ne pas tomber entre les mains du vindicatif Eſpagnol.

Les Confédérés levoient des troupes pour s'oppoſer aux ſanglantes perſécutions qu'on leur faiſoit tous les jours eſſuyer. Le Duc d'Albe qui en fut bientôt inſtruit réſolut de les prévenir. Les Officiers qu'il nomma pour cette expédition ſe rendirent à Ruremonde, qui étoit une Ville forte ſituée ſur les frontieres de la Gueldre.

Il y eut une action entre les deux partis. Les Confédérés furent battus. Ils perdirent beaucoup de monde. Ceux qu'on fit priſonniers périrent par la main d'un Bourreau, trois Officiers nommés Coqueville, Vaillant & S. Amand tirerent des troupes de l'Artois, de la Flandre, de l'Angleterre, & à l'inſtigation du Prince de Condé, firent des courſes dans les Pays-bas en faveur des Proteſtans. Le Duc d'Albe s'en plaignit à Charles IX. Roi de France qui demanda au Prince de Condé ſi c'étoit par ſes ordres que les trois Officiers François agiſſoient contre les Eſpa-

gnols. Condé ayant répondu qu'il n'avoit aucune part à cette affaire, le Roi ordonna au Maréchal de Coſſé de prendre quelques Garniſons de la Picardie, & de pourſuivre ces Brigands qui déſoloient la Flandre. Le Maréchal les atteignit à S. Valeri, les repouſſa dans la Ville avec toutes leurs troupes, aſſiégea la Place, s'en rendit maître, fit paſſer au fil de l'épée tous les Flamands, épargna les François, conduiſit leurs Chefs à Paris où ils furent punis du dernier ſupplice.

Louis de Naſſau après avoir raſſemblé plus de huit mille hommes, deſcendit dans la Friſe pour aſſurer, diſoit-il, la liberté de ſa patrie, & celle des conſciences. Le Duc d'Albe donna ordre au Comte d'Aremberg de marcher contre les Confédérés & de les chaſſer de la Province. Les deux partis en vinrent aux mains. Après un long combat, les Eſpagnols furent défaits & perdirent le Comte d'Aremberg leur Général. Cette bataille qui ſe donna entre Wingſchoten & Heyligerſée fut encore plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que pour en

réparer la perte, le Duc d'Albe fit mourir un grand nombre de Seigneurs, comme nous le dirons dans la ſuite.

Louis de Naſſau après ſa victoire, fit approcher ſes troupes de Groningue, prit un Monaſtère qui n'en étoit pas loin, & y mit une Garniſon. Le Duc d'Albe envoya des Eſpagnols à Namur & à Maſtricht pour garder ces deux Places importantes. Enſuite il fit publier un Edit par lequel il étoit enjoint à tous ceux qui avoient quitté le pays pour cauſe de Religion, de retourner en Flandres ſous peine d'être punis par la confiſcation de leurs biens & par un banniſſement perpétuel; mais comme perſonne n'obéiſſoit à cet Edit, par la crainte qu'inſpiroit le Duc d'Albe, celui-ci réſolut de faire éclater la haine qu'il avoit conçue contre la Nobleſſe des Pays-bas. Ainſi il fit exécuter à Bruxelles pluſieurs perſonnes de diſtinction. Les plus illuſtres victimes qu'on immola furent le Comte d'Egmond & Philippe de Montmorenci Comte de Horn. Ces deux Seigneurs qui étoient dans les priſons de Gand furent amenés à

Bruxelles avec une bonne eſcorte ; & on ne tarda pas à inſtruire leur procès. On accuſoit le Comte d'Egmond d'avoir ſouſcrit au Traité du Prince d'Orange, de s'être déclaré contre l'établiſſement de l'Inquiſition, d'avoir pris la défenſe de la Nobleſſe, d'avoir contribué à la ruine de la Religion Catholique en ne réprimant pas la fureur & la rage des Proteſtans ; en un mot d'être un des principaux auteurs de tous les troubles arrivés dans les Pays-bas. On reprocha à-peu-près les mêmes choſes au Comte de Horn ; le Duc d'Albe comme Juge ſouverain du Conſeil prononça contre ces deux Seigneurs une Sentence de mort qu'il ſe hâta de faire exécuter.

Le Comte d'Egmond après avoir entendu la lecture de ce terrible Arrêt, dit qu'il n'auroit jamais cru que ſes ſervices duſſent être récompenſés de la ſorte ; que néanmoins s'il étoit coupable, il prioit qu'on n'étendît point la punition de ſon crime ſur ſa femme & ſes enfans ; qu'au reſte il étoit prêt d'endurer la mort pour ſatisfaire à la Juſtice divine & humaine. Il demanda une plume & écrivit au

Roi une lettre dans laquelle il proteſtoit qu'il ne croyoit pas avoir manqué jamais à la fidélité qu'il devoit à ſon Souverain, qu'il n'avoit rien entrepris contre la Religion Romaine, & que toutes ſes démarches n'avoient eu pour objet que la tranquillité publique. » Si j'ai failli, » ajoutoit-il, je ſupplie Votre Majeſ» té de me pardonner cette faute, & » de ne point envelopper dans ma » diſgrace mon épouſe, mes enfans » & mes domeſtiques. Il ſe confeſſa à l'Evêque d'Ypres, & après en avoir reçu l'abſolution, il ſe coucha. Le lendemain il demanda comme une grace qu'on ne différât pas ſon exécution, parce qu'il craignoit que ſon imagination frappée vivement par la crainte de la mort, ne le fît tomber dans le déſeſpoir. On le mena donc vers le Midi dans la Place où l'on avoit dreſſé un échaffaut couvert d'une tenture noire. Deux Officiers Eſpagnols & l'Evêque d'Ypres l'accompagnerent au lieu du ſupplice. On avoit eu ſoin de diſtribuer des ſoldats dans tous les quartiers de la Ville pour contenir les habitans.

Après qu'il eut été décapité, on amena le Comte de Horn qui ſouhaita toutes ſortes de bonheur à ceux qui étoient préſens. Il ne voulut jamais convenir d'avoir offenſé le Roi d'Eſpagne. Enfin ayant quitté ſon manteau, il ſe proſterna ſur un carreau, & après avoir recommandé ſon ame à Dieu, il reçut le coup mortel. Sa tête & celle du Comte d'Egmond furent expoſées pendant deux heures à la vue du Public. On mit leurs corps dans un cercueil de plomb, & on les porta dans l'Egliſe de Sainte Claire. Celui du Comte d'Egmond fut depuis inhumé à Sottinghem en Flandres, & celui du Comte d'Horn à Kempen dans le Brabant.

L'Hôtel du Comte de Culembourg, où les Confédérés avoient formé leur projet fut raſé par un Décret du Conſeil, & on éleva au même endroit une colomne de marbre avec des inſcriptions qui apprenoient que cet Hôtel avoit été détruit à cauſe des complots déteſtables qui y avoient été tramés contre la Religion Catholique & la Majeſté Royale.

Le Duc d'Albe envoya de nouvel-

les troupes en Friſe & nomma Vitelli pour remplacer le Comte de Staremberg qui avoit été tué, comme je l'ai dit, après avoir été vaincu par les Confédérés. Louis de Naſſau tout fier de ſa victoire fit avancer ſon armée vers Groningue, & fut attaqué pluſieurs fois par les (*a*) Eſpagnols. Ceux-ci eurent preſque toujours l'avantage. Le Duc d'Albe vint ſe mettre à leur tête, & obligea Louis de Naſſau d'abandonner ſon camp. Les Confédérés ſe retirerent à (*b*) Gemingen, où ils furent pourſuivis par le Duc d'Albe qui leur livra le combat & tailla leur armée en pieces. Louis de Naſſau combattit courageuſement; mais ſe voyant ſur le point de tomber entre les mains des vainqueurs, il traverſa la riviere d'Ems à la nage, & s'étant jetté enſuite dans un petit batteau, il ſe rendit à Emdem. On attribue ſa défaite à la

(*a*) Toutes les troupes du Duc d'Albe n'étoient pas compoſées d'Eſpagnols. Il y avoit des Flamands, des Allemands, des Italiens, &c.

(*b*) Village du Comté d'Emden, ſitué proche l'embouchure de la riviere d'Ems.

mutinerie de quelques Soldats qui ne furent pas payés de leur ſolde dans le tems qu'on avoit promis.

Les Confédérés perdirent, à ce qu'on prétend, plus de ſept mille hommes, & il n'y eut que huit hommes de tués du côté des Eſpagnols. Le Duc d'Albe reſta deux jours à Gemingen, & alla enſuite à Dam. Les Valets de l'armée brulerent preſque (*a*) tous les Villages qu'ils trouverent dans leur route. Quelques-uns de ces Incendiaires furent arrêtés par les Payſans & conduits à Louis de Naſſau qui ne fit mourir que ceux qui étoient Eſpagnols. Le Duc d'Albe revint à Groningue & fit bâtir une citadelle pour contenir dans le devoir les habitans de cette Ville qui paroiſſoit très-diſpoſée à la révolte. Il ſe rendit enſuite à Utrecht où Frederic ſon fils vint le trouver avec deux mille cinq cens hommes d'Infanterie Eſpagnole. Le Duc qui ſaiſiſſoit toujours avec plaiſir l'occaſion d'inti-

(*a*) Pour venger la mort de leurs Maîtres qui avoient été tués dans la bataille que perdit le Comte d'Aremberg.

mider le Peuple par des actes de ſévérité, fit couper dans Amſterdam la tête à une Dame fort riche âgée de quatre-vingts ans pour avoir retiré chez elle un Prêcheur hérétique.

Pendant ce tems-là le Prince d'Orange levoit des troupes en Allemagne, & ſupplioit l'Empereur Maximilien d'avoir compaſſion des Pays-bas qui étoient en proye à la cruauté des Eſpagnols. Il faiſoit une expoſition touchante de tous les malheurs que la Flandre venoit d'éprouver, & conjuroit Sa Majeſté Impériale de ſolliciter le Roi d'Eſpagne en faveur d'un Peuple dont il ſembloit qu'on eût juré la ruine. L'Empereur s'intéreſſa volontiers pour les Flamands ; mais les démarches qu'il fit à ce ſujet, n'eurent point de ſuccès. Philippe II. & le Duc d'Albe ne connoiſſoient d'autre moyen pour tenir les Peuples dans la dépendance que les châtimens & les ſupplices.

Après que le Prince d'Orange eut aſſemblé ſon armée, il publia un Manifeſte dans lequel il expoſoit les motifs qui l'engageoient à marcher au ſecours de la Flandre, enſuite il ſe rendit dans les Pays-bas, & par-

courut tout le Brabant, harcelant ſans ceſſe le Duc d'Albe, à deſſein de l'engager à livrer bataille; la premiere action qu'il y eut entre les deux Partis, ne fut pas avantageuſe au Prince d'Orange; il perdit beaucoup de monde. Le Comte d'Hocſtrate reçut une bleſſure dont il mourut. Le Commandant (*a*) de l'Infanterie Flamande fut pris & eut la tête tranchée à Bruxelles. Quelque tems après le Prince d'Orange ſe vengea de ſa défaite. Il attaqua dans le Cambreſis les troupes Eſpagnoles, & en tailla une partie en pieces. Cet avantage ne le mit pas en état de continuer la guerre. Il fut contraint de congédier ſes troupes qui ſe mutinerent de tems en tems, parce qu'elles étoient mal payées, & il ſortit des Pays-bas ſans avoir rien fait de conſidérable en faveur de ſes Partiſans.

Les cruautés des Eſpagnols dépeuploient la Flandre. Pluſieurs Ouvriers ſe retirerent en différens Pays & principalement en Angleterre où

(*a*) Evrard de Vele, Seigneur de Lonwerval.

ils porterent le ſecret des plus belles Manufactures. La conduite du Duc d'Albe lui attira les plus magnifiques éloges de la part du ſouverain Pontife. On lui donnoit le titre de défenſeur de la Religion Catholique, & le Pape lui envoya une épée d'or & un chapeau garni de pierreries, de ſorte que le même homme qui paſſoit en Flandres pour un Tyran, étoit regardé à Rome comme le Protecteur de l'Egliſe.

On travailloit continuellement aux Fortereſſes qui avoient été commencées dans les Pays-bas, & principalement à celle d'Anvers. Lorſque cette derniere fut preſque achevée, le Duc d'Albe fit élever ſa Statue au milieu de la principale Place de la Ville. Jamais on ne vit peut-être de monument plus faſtueux ni plus inſolent. Au pied de cette Statue on en voyoit deux autres qui tenoient des bourſes, des haches rompues, des maillets, des flambeaux, & qui préſentoient des requêtes. Des écuelles de bois leur pendoient des oreilles, & elles portoient au cou des beſaces d'où ſortoient des ſerpens, des cou-

leuvres, & des maſques. Sur la face de devant du piedeſtal, on avoit gravé l'Inſcription ſuivante. *A Ferdinand Alvarez de Tolede, Duc d'Albe, Gouverneur des Pays-bas pour Philippe II. Roi des Eſpagnes, Miniſtre très-fidèle d'un très-bon Roi, pour avoir rétabli la paix dans ces Provinces, en étouffant la ſédition, en chaſſant les rebelles, en défendant la Religion, & en cultivant la Juſtice.* Sur un des côtés du piedeſtal, on voyoit un Berger qui menoit paître ſes troupeaux; des loups fuyoient devant lui. On avoit auſſi repréſenté l'Aurore qui à ſon lever diſſipoit une troupe de hiboux & de chauve-ſouris. Sur l'autre côté du pied-d'eſtal on voyoit *la Piété* aſſiſe ſur des trophées & ſur différentes machines de guerre. Il y avoit partout des Inſcriptions qui avoient rapport au Sujet, & au-deſſous de la Statue on liſoit ces paroles: *Ouvrage de Jongeling fait du canon* (a) *pris ſur l'Ennemi.* Un pareil monument contribua

(a) Cette Statue fut faite des canons que le Duc d'Albe prit à Gemmingem, dans la bataille qu'il livra à Louis de Naſſau.

encore plus que toutes les cruautés des Eſpagnols à rendre le Duc d'Albe odieux aux Flamands. Cette Statue fut renverſée par ordre du Roi d'Eſpagne, lorſque Louis de Requeſens vint commander dans les Pays-bas ; & on en a fait un Crucifix (*a*) qu'on voit aujourd'hui dans la grande Place d'Anvers.

Les Flamands étoient obligés de fournir des ſommes conſidérables pour l'entretien des troupes qu'on employoit contre eux ; la rigueur avec laquelle on levoit les impôts, excita de nouveaux troubles. Un habitant de Bois-le-Duc appellé Herman le Ruiter, homme hardi & entreprenant, s'étant déguiſé en Cordelier, entra dans le Château (*b*) de Lovenſtein, & s'en rendit maître avec le ſecours de trois de ſes amis, tua le Gouverneur & mit une garniſon dans la Place. Il avoit tenté cette

(*a*) Les Flamands diſent que du Diable ; ils en ont fait un Dieu.

(*b*) Ce Château appartenoit au Duc de Cleves, il eſt ſitué dans l'Iſle de Bommel, que forment la Meuſe & le Vahal aux environs de Gorcam.

entrepriſe à l'inſtigation du Prince d'Orange, qu'il ſervoit ſecrettement. Les Eſpagnols ne tarderent pas à aſſiéger le Château, ils l'attaquerent avec furie. Ruiter n'étant point ſecouru comme il l'avoit eſpéré, & ſentant bien qu'on ne lui feroit aucune grace, entra dans une chambre pleine de poudre à canon, & tenant ſon épée d'une main, & de l'autre une mêche allumée, il mit le feu aux poudres & fit périr avec lui pluſieurs Eſpagnols qui s'étoient approchés pour le prendre. Sa tête fut portée à Bois-le-Duc, & attachée à un poteau : on prit pluſieurs de ſes partiſans qui furent pendus ou écartelés.

Il y eut beaucoup de tumulte dans la Ville de Bruxelles à l'occaſion des impôts qu'on venoit d'établir : les Marchands & les Ouvriers fermerent leurs boutiques, de ſorte que le Public manqua bientôt des choſes les plus néceſſaires (*a*) à la vie. Cette démarche rendit le Duc d'Albe furieux, il réſolut de placer des corps-

(*a*) Les Boulangers ne vouloient plus vendre de pain.

de-garde en différens quartiers de la Ville, & de faire pendre aux portes des maiſons tous ceux qui refuſeroient d'ouvrir leurs boutiques : les Bourreaux avoient déja reçu des ordres pour l'exécution de cette horrible ſentence, lorſqu'on apprit une nouvelle qui cauſa beaucoup d'inquiétude au Duc d'Albe, & qui arrêta les effets de ſon reſſentiment contre les Bruxellois.

La Brille qui eſt une des plus fortes Places de la Hollande venoit d'être priſe par les Confédérés. Ceux-ci qui s'étoient vûs contraints d'abandonner leur Pays, trouverent un aſyle en Angleterre. Ils équiperent une flotte d'environ quarante voiles, & ſe mirent à faire des courſes dans les mers voiſines. Le Duc d'Albe s'en plaignit à la Reine Eliſabeth. Quoique cette Princeſſe n'aimât pas les Eſpagnols, elle ne vouloit pas cependant ſe brouiller avec eux. C'eſt pourquoi elle avertit d'abord les Confédérés d'arranger leurs affaires, & leur ordonna enſuite de ſortir de ſes Ports de mer, & principalement de Douvre. Cet ordre parut bien dur ; mais il fallut obéir. Les Con-

fédérés ne prirent alors conſeil que de la néceſſité, & le péril augmenta leur hardieſſe. Ils mirent à la voile, & prirent quelques vaiſſeaux d'Anvers qui venoient d'Eſpagne & qui étoient chargés de riches marchandiſes. Le vent les contraignit d'aborder dans l'Iſle de la Brille, & l'occaſion leur inſpira l'envie d'exécuter une entrepriſe à laquelle ils n'avoient point penſé. Ils attaquerent la Ville, qui porte le nom de l'Iſle, renverſerent la porte avec de la poudre à canon, monterent ſur la muraille & ſe rendirent maîtres de la Place, pil-
1572. lerent toutes les Egliſes & les Couvents, briſerent les Images, & firent fortifier la Ville auſſitôt qu'ils s'en furent emparés.

Le Duc d'Albe qui vouloit enlever cette Place aux Confédérés, y envoya promptement des troupes ſous la conduite du Comte de Boſſu. Cette expédition ne réuſſit pas aux Eſpagnols ; on brûla leurs vaiſſeaux. Une partie de leurs Soldats furent taillés en pieces. Ceux qui purent ſe ſauver par la fuite, voulurent ſe retirer à Dordrecht : mais on refuſa de les recevoir. Ils ſe préſenterent

devant Roterdam ; on leur en ouvrit les portes à condition qu'il n'entreroit qu'un certain nombre de troupes, & que le reſte demeureroit hors de la Ville. Les Eſpagnols qu'on venoit d'introduire dans la Place, ſe croyant aſſez forts pour employer la violence contre les habitans, rompirent les portes, firent entrer leurs compagnons, tuerent un grand nombre de Bourgeois & pillerent la Ville. En même tems ils ſe rendirent maîtres de Delfshaven Ville commode par ſon Port, & y mirent une garniſon.

L'aventure de Roterdam ſervit à augmenter conſidérablement le nombre des Confédérés, par l'horreur qu'inſpira la conduite des Eſpagnols: c'eſt pourquoi le Duc d'Albe qui craignoit de perdre la Zélande, réſolut de faire fortifier Fleſſingue ; il y envoya des troupes dont il donna le commandement à un Officier Eſpagnol, nommé Oſorio de Angulo : quelques Fouriers qui précédoient ces troupes, étant entrés dans la Ville, eurent diſpute avec les (*a*) ha-

(*a*) A l'occaſion d'un ſoufflet qu'un des Fouriers donna à un habitant.

bitans : ceux-ci prennent auſſitôt les armes, maltraitent les Fouriers & les contraignent de ſortir de la Ville. Pierre Pachecho qui étoit chargé de faire les fortifications, fut tué dans le tumulte, & on mit ſa tête au bout d'une perche ſur les murailles de la Ville. Oſorio fut contraint de retourner à Bergues, d'où il étoit parti, ſans avoir pû exécuter les ordres que lui avoit donnés le Duc d'Albe.

Les Confédérés envoyerent des Députés au Prince d'Orange pour lui demander ſon aſſiſtance, & ils implorerent auſſi le ſecours de la Reine Eliſabeth. Louis de Naſſau fit partir cinq cens François pour garder Fleſſingue, & quelque tems après on y envoya encore un pareil nombre de Soldats de la même Nation. Toutes les Villes de la Zélande paroiſſoient diſpoſées à ſecouer le joug des Eſpagnols ; il n'y eut que la Ville de Midelbourg & la Forteresſe d'Armuide qui refuſerent de ſe joindre aux Confédérés : ceux-ci animés par les ſuccès réſolurent d'aſſiéger Midelbourg & vinrent camper devant cette Place : mais leur

projet ne réuſſit pas, & ils furent repouſſés avec perte par les Eſpagnols. Les Confédérés reçurent alors des nouvelles qui les conſolerent du mauvais ſuccès de leur entrepriſe. On apprit qu'Enchuſe qui étoit un des principaux Ports de la Hollande, étoit entré dans la Confédération, & que la Ville de Valenciennes (*a*) venoit de ſe révolter auſſi contre les Eſpagnols; mais ce qui mit le comble à la joye des Confédérés fut la priſe de Mons Capitale du Haynaut. Voici de quelle maniere on ſe rendit maître d'une Place ſi importante.

Antoine Olivier, Herault d'Armes de la Province étant venu en France, fit entendre au Comte de Naſſau & à l'Amiral Coligni que s'ils pouvoient approcher de Mons, & y entrer ſans bruit, & en petit nombre, plus de ſept cens habitans ſe joindroient à eux, & leur aideroient à ſe rendre maîtres de la Ville. Ce projet fut gouté, & on aſſigna un

(*a*) Les Eſpagnols conſerverent cette Ville, qui fut ſur le point d'être priſe par quatre cens François, que commandoit un Gentilhomme appellé François de la Noue.

jour (*a*) pour l'exécution. Olivier étant revenu à Mons avec trois charettes chargées de tonneaux remplis d'armes, feignit qu'il devoit partir de grand matin, & obtint de ceux qui gardoient la porte de Berthamont qu'elle ſeroit ouverte au point du jour. Louis de Naſſau qui étoit inſtruit de cette manœuvre, s'approcha de la Ville & y entra accompagné de peu de monde, en criant, *France*, *Liberté*, *Ville priſe*. Mais voyant que perſonne ne ſe joignoit à lui, il dit que le Duc d'Albe venoit d'être pris par le Prince d'Orange, & que les Eſpagnols avoient été taillés en pieces. Comme cette fauſſe nouvelle ne produiſit aucun effet, Louis de Naſſau craignit de s'être trop hazardé, & ſortit promptement de la Ville. A peine en fut-il dehors, qu'il apperçut quantité de gens de ſon parti qui venoient pour l'aider dans cette expédition. Il s'agiſſoit de rentrer dans Mons. On avoit déja commencé à lever le Pont, lorſqu'un Gentilhomme François

(*a*) Le 24 de Mai 1572.

nommé Chaumont, montant un fort Cheval d'Eſpagne, ſaute ſur le Pont, & le fait baiſſer par ſa peſanteur. Tous les autres le ſuivent, & on s'empare ainſi de la Ville ſans répandre une ſeule goutte de ſang.

En ce tems-là, Jean de la Cerda Duc de Médina-Céli que la Cour de Madrid avoit nommé pour ſuccéder au Duc d'Albe dans le gouvernement des Pays-bas, arriva à Oſtende avec une flotte de cinquante vaiſſeaux, ſur laquelle il y avoit ſeize cens hommes de guerre : il ſe rendit à Bruxelles où il trouva les choſes dans un état bien différent de ce qu'il s'étoit imaginé : voyant la ſituation des affaires, il s'excuſa de prendre le gouvernement de la Flandre, & dit qu'il ſerviroit plutôt ſous les ordres du Duc d'Albe. Sur ces entrefaites, le Prince d'Orange qui avoit levé en Allemagne une nouvelle armée compoſée de treize mille hommes de pied, & de ſept mille chevaux, deſcendit dans la Gueldre, où il fut joint par le Comte de Battembourg qui lui amenoit un renfort (*a*) conſiderable. Le Duc d'Albe

(*a*) 6900 hommes d'Infanterie & 1500 chevaux.

ſe trouvoit dans une poſition bien embarraſſante : la plupart des Villes s'étoient révoltées, une armée nombreuſe venoit appuyer la rébellion des Flamands, tout annonçoit une révolution générale. Le Général Eſpagnol trouva des reſſources dans la grandeur de ſon courage ; il tâcha d'abord d'enlever Mons aux rebelles : ſes troupes vinrent camper proche de la Ville, il y eut quelques eſcarmouches entre les deux Partis, trente Cavaliers François qui voulurent entrer dans la Place, furent trompés par leurs guides, & tomberent entre les mains des Eſpagnols. Dix-ſept de ces Cavaliers furent mis à l'Inquiſition, on en poignarda quelques-uns, & on pendit le reſte : leurs corps furent jettés dans la riviere, & on défendit de les retirer de l'eau & de leur accorder la ſépulture.

Louis de Naſſau envoya demander du ſecours en France, & obtint quatre mille hommes d'Infanterie, deux cens Gendarmes, & quelques Compagnies de Cavalerie. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne fit à ce ſujet des plaintes au Roi de France qui répon-

dit que tout cela s'étoit fait contre ſa volonté, & qu'il étoit obligé de ſouffrir bien des choſes, juſqu'à ce que les troubles occaſionnés par les guerres civiles ſuſſent entierement appaiſés dans ſon Royaume. Les François qu'on envoyoit au ſecours de Mons ne purent arriver dans cette Ville. Ils furent ſurpris & attaqués pendant qu'ils étoient en marche. On les mit en fuite, & il en reſta un grand nombre ſur le champ de bataille. Un Soldat François ayant été percé d'un coup de lance, ne voulut jamais ſe retirer. Il s'appuya ſur la même lance dont il avoit été bleſſé & qu'il trouva par terre, attendit de pied ferme un Cavalier Eſpagnol qui venoit à lui, & combattit juſqu'à ce que les forces plutôt que le courage venant à lui manquer, il fut contraint de céder la victoire à ſon ennemi.

Après que les troupes Françoiſes eurent été defaites, le Duc d'Albe aſſembla ſon Conſeil (*a*) à Bruxelles,

(*a*) Le Duc d'Albe étoit reſté à Bruxelles tandis qu'on faiſoit le ſiége de Mons ; il ſe rendit enſuite devant cette derniere Place.

pour pouvoir déliberer ſur les affaires préſentes. Il fut décidé qu'on continueroit le ſiége de Mons. Pendant qu'on attaquoit cette Place, les Aſſiégeans apprirent la nouvelle du maſſacre de la S. Barthelemi. Ils louerent hautement cette action dont les François ne ſe ſouviennent qu'avec horreur. Charles IX. fut regardé par les Eſpagnols comme un Prince véritablement Chrétien, qui ne craignoit pas de répandre le ſang de ſes Sujets pour ſauver la Religion Romaine. C'eſt ainſi que la ſuperſtition érige en vertus ſublimes les cruautés les plus affreuſes.

Lorſque les Aſſiégés eurent été inſtruits de cet horrible événement, ils commencerent à perdre courage, & ne firent plus qu'une foible réſiſtance, n'attendant plus de ſecours de la part des François. Cependant le Prince d'Orange ayant paſſé le Rhin, s'approcha de la Meuſe, ſe rendit maître de Ruremonde, de Louvain, de Malines & d'Oudenarde. Les Confédérés ſe portèrent à toutes ſortes de violences dans cette derniere Ville. Ils poignarderent le grand Bailli & le jetterent enſuite dans

dans la riviere. Pluſieurs Prêtres furent égorgés, on pilla les Egliſes & les Couvens, & on pouſſa la fureur juſqu'à détruire les tombeaux.

Le Prince d'Orange après s'être encore emparé de quelques autres Villes, entreprit de délivrer Louis de Naſſau ſon frere aſſiégé dans Mons. Il s'approcha de cette Place, de ſorte que les Eſpagnols ſe trouverent entre la Ville & l'Armée du Prince. Le Duc d'Albe continuoit de foudroyer Mons avec ſon Artillerie, étant bien déterminé à pourſuivre ſon entrepriſe. Il attaqua en même tems les Confédérés & les obligea de ſe retirer ſans avoir pû faire entrer du ſecours dans la Ville. Les Aſſiégés perdirent alors toute eſpérance. Ils tinrent conſeil, & prirent le parti de ſe rendre aux conditions ſuivantes : Que les Flamands & les François ſortiroient de la Ville ; les François avec leurs armes, leurs chevaux, leurs habits & tous leurs biens tant meubles qu'immeubles : que Louis de Naſſau, tous ſes Domeſtiques & les Gentilshommes Flamands ſeroient traités comme les François, mais que les Soldats Flamands ne ſortiroient qu'avec leurs

épées & les habits dont ils étoient vêtus : qu'il ſeroit libre aux habitans qui avoient porté les armes contre le Roi d'Eſpagne de ſortir ſans armes mais avec leurs effets : que tous les autres qui voudroient reſter dans la Ville ne ſeroient point inquiétés, excepté ceux qui étoient redevables au Roi pour raiſon des deniers publics : que ceux qui faiſoient profeſſion d'une autre Religion que de l'ancienne, ſeroient obligés de ſorti de la Ville aux mêmes conditions que les Soldats : que pour le préſent on ne leur feroit aucune peine à cauſe du paſſé, mais qu'ils pourroient être pourſuivis, ſi dans la ſuite ils venoient à déſobéir au Roi : que les Gentilshommes, les Soldats & les Habitans qui ſortiroient de la Ville, s'engageroient par ſerment à ne point porter les armes pendant un an contre les Rois d'Eſpagne & de France, ſi ce n'étoit ſous les auſpices de Sa Majeſté Catholique : mais que Louis de Naſſau, les Allemands & les Anglois ne ſeroient point obligés à ce ſerment : tels furent les articles de la Capitulation.

Quelque tems après le Prince d'O-

range ſortit de Malines & y laiſſa quelques troupes. Cette Ville fut bientôt inveſtie par les Eſpagnols ; la Garniſon ne ſe trouvant pas en état de réſiſter, ſe ſauva par la fuite. Un des grands Vicaires de l'Archevêque & tous les Chanoines revêtus de leurs habits Sacerdotaux parurent avec la Croix ſur les murailles, & ſupplierent qu'on épargnât les habitans. Malgré le reſpect qu'ont ordinairement les Eſpagnols pour l'extéricur de la Religion, ils eſcaladerent la Place, s'en rendirent maîtres, & y exercerent toutes ſortes de cruautés & de violences. Oudenarde ſe rendit auſſi aux Eſpagnols, & quelques Soldats de la Garniſon furent brûlés dans les maiſons où ils s'étoient cachés.

Les Confédérés formerent contre l'Iſle de (*a*) Tergoes une entrepriſe qui n'eut point de ſuccès. Ils ne réuſſirent pas mieux, lorſqu'ils voulurent attirer dans leur parti la Ville d'Amſterdam. Tout ce qu'ils purent faire fut de brûler une centaine de Vaiſſeaux qui étoient dans le Port. Le Comte de Bergue beau-frere du Prin-

(*a*) Dans la Zélande.

ce d'Orange ayant aſſemblé une Armée de ſix mille hommes ſe rendit maître ſans combat de pluſieurs Villes & Bourgs dans la Gueldre, & dans les Provinces voiſines.

Le Duc d'Albe après la priſe de Mons ſe rendit à Nimegue où il ſéjourna quelque tems pour faire ſes préparatifs. Quand il fut en état d'entreprendre des Siéges, il vint camper devant Zutphen, qui eſt ſituée ſur la riviere d'Iſſel. La Garniſon craignant la cruauté des Eſpagnols, ſe retira pendant la nuit, & laiſſa la garde de la Place aux habitans, qui voulurent ſe rendre le matin; mais on les prévint, & on entra dans la Ville par la brêche. Les Eſpagnols ſe ſignalerent encore par leur inhumanité. Ils ſe comporterent de la même façon à Narden. Cette Ville fut pillée. On mit le feu aux maiſons, de ſorte qu'il n'y demeura qu'une Egliſe & un Couvent de Religieuſes. On s'imagine bien que les habitans ne furent pas épargnés. On fit ſouffrir la plus cruelle torture à un Bourgeois que l'on croyoit fort opulent, pour le contraindre de déclarer où il avoit caché ſes richeſſes. Il eut beau dire

qu'il n'avoit point d'argent, on ne le voulut pas croire, & par un rafinement de cruauté, on viola ſa femme devant lui. Cet outrage lui fut plus ſenſible que tout le reſte. Après que ſa douleur & ſa rage eurent éclaté en injures, car il ne pouvoit ſe venger autrement, on le poignarda en préſence de ſon épouſe. Celle-ci ne fut pas traitée d'une maniere moins barbare; pour la forcer auſſi à dire où étoit ſon argent, on lui lia les mains derriere le dos, & on la pendit par un pied la tête en bas devant ſon fils qui avoit été ſpectateur de la mort de ſon pere, & de l'affront que l'on avoit fait à ſa mere. Ce jeune homme fut lié lui-même, & paſſa deux jours ſans manger, ayant toujours devant les yeux l'affreux ſpectacle d'une mere qui ſouffroit les plus vives douleurs, & qu'il ne pouvoit ſecourir.

Les Eſpagnols voulurent réduire Harlem. Cette Ville étoit diviſée en deux Factions, dont l'une favoriſoit le Prince d'Orange, & l'autre étoit attachée au Parti du Roi. Il fut queſtion de ſçavoir en faveur de qui on ſe déclareroit. Un des principaux

habitans, nommé Riperda déclama vivement contre l'inhumanité des Eſpagnols, & offrit à ſes Compatriotes d'être leur Chef, s'ils vouloient combattre courageuſement pour la conſervation de leurs jours & de leur liberté. Il fut réſolu qu'on s'expoſeroit à toutes ſortes de périls plutôt que de ſe livrer aux Eſpagnols. Frederic de Tolede fils du Duc d'Albe entreprit d'aſſiéger Harlem, quoiqu'on fût au fort de l'hyver, & il ne tarda pas à exécuter ſon projet. Les Eſpagnols jetterent dans la Ville la tête d'Antoine Olivier (*a*), pour faire connoître de quelle maniere on traitoit les rebelles. Les Aſſiégés pour ſe venger de cette inſulte firent pendre douze hommes, ſéparerent les têtes de chaque corps, en couperent la barbe & les cheveux pour les faire reſſembler à des Mendians. Enſuite on mit ces têtes dans un ſac, & on les envoya aux Eſpagnols avec cette Inſcription : *Porte ces têtes au*

(*a*) C'eſt cet Antoine Olivier qui avoit livré la Ville de Mons à Louis de Naſſau. Il fut tué à Amſterdam, & on apporta ſa tête à Frederic de Tolede.

Duc d'Albe pour le Dixiéme (a) *qu'on n'a pas encore payé, & qui eſt cauſe qu'on aſſiége les Iſles de Flandres, & principalement Harlem ; mais afin qu'il ne puiſſe ſe plaindre qu'on a trop différé le payement, on lui envoye deux têtes de plus pour l'intérêt.*

Les Aſſiégés faiſoient de fréquentes ſorties pour favoriſer les convois & les ſecours qu'on leur amenoit ; de ſorte qu'on fit entrer dans la Place plus de ſix cens hommes de diverſes Nations, ſans compter une grande quantité de chariots chargés de vivres & de munitions. Pluſieurs Villes de la Hollande écrivirent aux habitans de Harlem qu'on n'avoit qu'à leur envoyer les femmes, les enfans, les Vieillards, en un mot toutes les perſonnes inutiles & qu'on auroit ſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance. Comme les Aſſiégés craignoient plus la famine que l'ennemi, on fit des réglemens fort ſages pour la diſtribution des vivres.

Les Eſpagnols furent tentés plus

(a) C'étoit une impoſition qui parut très-onéreuſe aux Flamands.

d'une fois d'abandonner une entrepriſe qui leur coutoit une infinité de Soldats : mais Frederic de Tolede eſpéra toujours qu'il forceroit la Ville à ſe rendre. Pendant ce Siége qui dura huit mois entiers, on tira dix mille deux cens cinquante-ſix coups de canon : il y eut deux aſſauts qui furent courageuſement ſoutenus. On livra quatre eſpéces de batailles, l'une navale, où les Confédérés perdirent beaucoup de vaiſſeaux ; deux ſur terre, où les troupes auxiliaires furent défaites par les Eſpagnols ; dans la quatriéme, les Allemands qui étoient au ſervice de l'Eſpagne, eſſuyerent une perte conſidérable. On fit jouer des mines & des contremines qui furent funeſtes à beaucoup de monde. Enfin les Aſſiégés ſe trouverent réduits à une telle extrêmité faute de troupes (*a*) & de proviſions, qu'ils demanderent à capituler, quoique le Prince d'Orange qui n'étoit pas loin, eût promis de leur envoyer du ſecours.

(*a*) De quatre mille hommes de guerre qui étoient d'abord dans la Ville, il n'en reſtoit plus que quinze cens.

Frederic ſçachant en quelles diſpoſitions étoient les habitans d'Harlem leur donna le choix ou de ſortir de la Ville ſans armes, ou de l'abandonner à la diſcrétion du vainqueur. Ils prirent ce dernier parti ; & auſſitôt on publia que Frederic faiſoit grace de la vie aux Ecoſſois & aux Allemands, & qu'il décideroit du ſort des autres. Un Capitaine François nommé Bordet, vaillant homme, & qui avoit porté les armes dans Mons, pria un de ſes amis de lui caſſer la tête d'un coup de piſtolet pour n'être pas expoſé aux inſultes & à la cruauté des Eſpagnols. Le Duc d'Albe ſe rendit à Harlem, & à ſon arrivée on pendit trois cens Flamands. On trancha la tête à quelques-uns des principaux Officiers. On ne ſe borna pas à ces exécutions : elles furent réitérées plus d'une fois. On prétend qu'il périt plus de deux mille hommes par la main des bourreaux. Voilà ce qu'il en coûta aux malheureux habitans de Harlem, pour s'être abandonnés à la foi d'un ennemi cruel & barbare.

Alcmar fut enſuite aſſiégée par Frederic de Tolede ; mais cette Place

fit une ſi vigoureuſe réſiſtance que les Eſpagnols furent contraints de renoncer à leur entrepriſe. On leva donc le ſiége, & les troupes furent diſtribuées dans les quartiers d'hyver. Le Duc d'Albe qui ſçavoit bien que ſa conduite n'étoit pas approuvée même en Eſpagne, & qu'on l'accuſoit d'avoir réduit au déſeſpoir les Peuples des Pays-bas, demanda un ſucceſſeur dans la crainte qu'on ne le rappellât honteuſement. On nomma, comme je l'ai déja dit, pour le remplacer le Duc de Medina-Céli. Celui-ci n'étoit recommandable par aucune belle action. Il ne voulut point prendre l'adminiſtration des affaires, dont il n'étoit pas réellement capable de ſoutenir le fardeau. Ce ne fut point par modeſtie, ni par la connoiſſance de ſon peu de mérite qu'il refuſa de ſe charger du Commandement. Il étoit bien-aiſe ſeulement qu'un autre fût l'objet de l'exécration publique. Le Duc d'Albe écrivit au Roi d'Eſpagne que ſi on vouloit ſauver la Flandre, il falloit un autre Gouverneur que Medina-Céli. On les rappella donc l'un & l'autre, & l'on envoya pour com-

mander dans les Pays-bas Louis de Requeſens grand Commandeur de Caſtille, & Gouverneur du Milanois. Il arriva à Bruxelles le 17 de Novembre de l'année 1573. Le Duc d'Albe partit le mois ſuivant avec ſon fils Frederic, & ſe rendit en Eſpagne. On ne lui fit pas un accueil auſſi favorable qu'il l'avoit eſpéré. Il eſt certain qu'il avoit montré beaucoup de zéle pour les intérêts de ſon Souverain. Mais ſa cruauté effaça le mérite de ſes grandes actions, & contribua à cette fameuſe révolution qui fit perdre à l'Eſpagne la Souveraineté de la plus grande partie des Pays-bas.

Dom Louis de Requeſens étoit un homme d'une grande expérience & d'une modération extrême. La Cour de Madrid s'imagina que la douceur & l'équité du nouveau Commandant feroient oublier la rigueur inflexible de celui à qui il alloit ſuccéder ; mais les playes que la tyrannie du Duc d'Albe avoit faites ſaignoient encore ; de ſorte que Requeſens ſe vit contraint de ſoutenir une guerre que ſon Prédéceſſeur avoit commencée, & les

Flamands le mirent dans la triſte néceſſité de ne pouvoir faire uſage que de ſa valeur.

Les Eſpagnols entrerent dans la Province de Hollande & s'emparerent de pluſieurs Places. Leyde fut aſſiégée ; comme il n'y avoit point de troupes dans la Ville, les Bourgeois ſe virent obligés de prendre les armes. On voulut les engager à accepter les conditions que leur offroit Sa Majeſté Catholique. » Nous » çavons bien, répondirent-ils, que » le deſſein des Eſpagnols eſt de ré» duire la Place par la famine, mais » nos ennemis ſeront toujours bien » loin de leur compte tant qu'on en» tendra dans cette Ville des vaches » meugler & des chiens aboyer ; ſi ce » ſecours & toute autre eſpece de » vivres venoient à nous manquer, il » nous reſtera un bras gauche à man» ger tandis que le droit nous ſervira » à écraſer nos tyrans. Quand bien » même nous ſerions privés de tout, » nous nous réſoudrons plutôt à mou» rir de faim qu'à tomber entre les » mains d'un ennemi cruel. Tels » ſont les ſentimens que nous inſpire

» la barbarie qu'on a exercée (*a*) ſur
» les habitans de ces malheureuſes
» Provinces. En un mot nous ſom-
» mes déterminés à réduire en cen-
» dres nous, nos femmes, nos en-
» fans & notre Ville plutôt que de
» nous rendre à quelque condition
» que ce ſoit.

Cependant les Aſſiégés écrivoient lettres ſur lettres au Prince d'Orange pour lui demander du ſecours: comme ils n'en recevoient point de nouvelles, ils prirent le parti de lâcher toutes les Ecluſes, de rompre les Digues de la Meuſe & de l'Iſſel & d'inonder tous les environs de la Ville.

Ils ne tarderent pas à exécuter leur projet. Bientôt toutes les campagnes des environs de Leyde furent inondées. Ces plaines auparavant ſi fertiles ſe changerent tout-à-coup en une vaſte mer, & la flotte des Confédérés s'approcha de la Ville & apporta des proviſions dont les habitans commençoient à avoir un extrême be-

(*a*) On veut parler ici des cruautés que les Eſpagnols exercerent dans les Villes de Harlem, de Narden, de Zutphen & de Malines.

foin. Ce fut un ſpectacle bien ſurprenant de voir d'un côté les gens de la campagne ſuivis de leurs familles & de leurs troupeaux chercher un aſyle contre un élément redoutable, & de l'autre les Eſpagnols qui peu auparavant ſerroient la Place de ſi près, aſſiégés eux-mêmes par les flots dans leurs propres retranchemens.

La Flotte & la Ville ſe ſalurent réciproquement par une décharge de tout leur canon. On débarqua les proviſions qui devinrent funeſtes à pluſieurs habitans par la trop grande avidité avec laquelle ils en uſèrent d'abord. Les Eſpagnols leverent le Siége, & on ſe mit à leur pourſuite. Il y en eut beaucoup de noyés. Pluſieurs périrent par la main des ennemis qui les attiroient à eux avec des crocs. Un Sergent Eſpagnol ayant été accroché de la ſorte fut jetté dans une barque. On le croyoit mort, mais on s'apperçut bientôt qu'il étoit très-vivant. Il ſaiſit le moment où les Hollandois étoient occupés à faire jouer leurs crocs, il ſe leve tout à coup, attaque courageuſement les gens de la Barque, en tuë trois de ſa pique qu'on lui avoit laiſſée, force

les autres de ſe jetter dans l'eau, & vient rejoindre ſes camarades en triomphe, maître de la Barque & des vivres dont elle étoit chargée. On prétend que la nuit même que les Eſpagnols leverent le Siége, il tomba plus de vingt-ſix toiſes de murs de la Ville : de ſorte que cette Place ne fut jamais plus proche de ſa ruine que dans le moment qu'elle l'évitoit. En effet il n'auroit pas été bien difficile d'entrer par une ſi belle bréche dans une Ville qui n'avoit pour ſa défenſe que quelques Bourgeois exténués par la faim. Le Prince d'Orange qui ſe trouvoit un peu rétabli de la maladie qui l'avoit retenu au lit pendant tout le tems du Siége, vint à Leyde, & y fit les réglemens qu'il crut néceſſaires dans les circonſtances préſentes.

Les Aſſiégeans perdirent plus de mille hommes de leurs troupes. On dit que de Valde qui les commandoit ſe voyant forcé de renoncer à ſon entrepriſe, tourna de tems en tems ſes regards vers ces travaux immenſes dont il avoit couvert la Terre, & qu'il ne put ſans ſoupirer abandonner ces retranchemens d'où la fureur indomptable des flots le chaſ-

ſoit plutôt que la valeur des ennemis. Les habitans de Leyde ne furent redevables de leur délivrance qu'à la réſolution qu'ils prirent de rompre ces digues. Ils aimerent mieux s'expoſer aux ravages que cauſe une inondation, que de tomber entre les mains des Eſpagnols. Tant les cruautés du Duc d'Albe avoient répandu de terreur parmi les Peuples des Pays-bas: de Valdes s'empara de quelques Places (*a*) dans la Hollande; mais ſes troupes qui n'étoient point payées ſe mutinerent, arrêterent leur Commandant, & nommerent un autre Chef. On eut bien de la peine à les faire rentrer dans le devoir. Ce ne fut qu'avec de l'argent qu'on réuſſit à les appaiſer. On leur aſſigna des quartiers d'hyver à Tenremonde & dans quelques autres Places du Brabant.

On découvrit à-peu-près dans ce tems-là une conſpiration des habitans d'Anvers qui vouloient livrer la Ville aux Confédérés. Requeſens fit entrer dans la Place quelques Ré-

(*a*) De Worckum & de Wateringen.

gimens Eſpagnols le jour même qu'on devoit exécuter le projet. D'ailleurs la nuit qui précéda, il s'éleva une ſi furieuſe tempête, que quelque choſe qu'on pût faire, la flotte qui portoit les Confédérés ne put aborder à Anvers. Ainſi les troupes qu'on avoit déja introduites dans la Ville ſe diſperſerent. On arrêta pluſieurs des Conjurés ; mais quoiqu'on eût de violens ſoupçons contr'eux, comme on manquoit de preuves pour les convaincre, on en uſa à leur égard avec beaucoup de modération. Requeſens crut que cet acte de clémence étoit néceſſaire dans les conjonctures préſentes.

Le nouveau Gouverneur des Pays-bas tenoit une conduite toute oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur. Son unique but tendoit à la paix. L'Empereur qui ſouhaitoit auſſi de pacifier les troubles de ces malheureuſes Provinces, envoya en Flandres Gontier de Schwartzembourg Comte de l'Empire. Ce Seigneur Allemand arriva à Dordrecht où le Prince d'Orange ſe rendit auſſi accompagné des Députés de Hollande & de Zelande. On s'aſſembla, & le

Comte de Schwartzembourg ſe portant au nom de l'Empereur ſon Maître pour Médiateur entre le Roi d'Eſpagne & les Flamands ; expoſa ſa commiſſion qu'il donna enſuite par écrit, & qu'il rendit publique. Elle contenoit en ſubſtance que S. M. I. ne voyoit qu'avec douleur les maux qui affligeoient la Flandre, & dont l'Allemagne même étoit menacée ; que l'Empereur ſouhaitoit qu'on prît des meſures juſtes & efficaces pour rétablir l'union entre le Roi Catholique & ceux de ſes Sujets qui s'étoient ſouſtraits à ſon obéiſſance ; que S. M. I. avoit dépêché quelqu'un en Eſpagne pour faire les mêmes pourſuites auprès de Philippe II.

Le Prince d'Orange & les Députés répondirent qu'ils s'en tenoient à la requête qu'on avoit préſentée l'année précédente au ſieur de Champigny par le Chevalier de Ste Aldegonde ; qu'ils demandoient donc qu'avant toutes choſes on fît ſortir les troupes étrangeres des Pays-bas, & qu'on tînt une Aſſemblée générale des Etats de Flandres. Le Comte de Schwartzembourg obtint de Dom Louis de Requeſens qu'on s'aſſem-

bleroit à Breda pour tâcher de conclure cette importante affaire. Lorſqu'on ſe fut aſſemblé dans cette Ville, un des Députés du Roi d'Eſpagne déclara au nom de ſon Maître que Sa Majeſté Catholique ne ſouffriroit jamais qu'on traitât d'étrangers les Eſpagnols qui étoient ſes Sujets; que les François, les Allemands, les Anglois, tous ceux enfin qui ſuivoient le Prince d'Orange méritoient ce nom à plus juſte titre; que ce ſeroit dégrader la majeſté du Thrône que de vouloir obliger un Roi à ne pouvoir faire la paix ou la guerre que de l'avis de ſes Sujets; que Sa Majeſté Catholique ne prétendoit pourtant pas après la paix conclue retenir les troupes Eſpagnoles dans les Pays-bas, à moins qu'elle n'y fût forcée par les circonſtances; qu'elle ne refuſeroit pas même de prendre l'avis & le conſentement des Etats dans les affaires qui ſeroient de leur reſſort, & que l'uſage vouloit qu'on leur communiquât; mais qu'elle ne feroit jamais dépendre de leur déciſion ce qui reſſortiſſoit immédiatement de ſon Tribunal ou de ſon Conſeil, du Gou-

verneur Général des Pays-bas qui la repréſente, ou du Conſeil ſuprême qu'elle a établi ; qu'il falloit bien du tems avant que de pouvoir tenir une Aſſemblée générale des Etats ; que la choſe ſouffroit même des difficultés preſque inſurmontables ; que par conſéquent la Hollande, la Zelande & les Villes Confédérées devoient déſarmer, rentrer dans l'obéiſſance, & ſe réunir au reſte de la Flandre ; qu'après cela on ſatisferoit à toutes leurs demandes.

Le même Député du Roi d'Eſpagne propoſa comme autant d'articles dont on conviendroit, que S. M. C. promettroit d'oublier tout le paſſé depuis l'année 1566 : qu'on reſtitueroit de bonne foi ce qui auroit été enlevé de part & d'autre, pourvu qu'il fût encore en nature ; qu'on remettroit à S. M. outre les Villes, Forts & Châteaux, Vaiſſeaux & l'Artillerie ; que les priſonniers & ſurtout le Comte de Boſſu ſeroient relâchés ſans rançon ; qu'on rétabliroit partout l'exercice de la Religion Catholique, tel qu'il étoit au tems de l'avénement de Philippe à la Couronne ; que ceux qui voudroient faire

profeſſion de la nouvelle Doctrine auroient permiſſion pour cette fois ſeulement de ſortir des Pays-bas, & qu'on leur donneroit un certain tems pour ſe défaire de leurs biens; que S. M. promettroit d'obſerver fidélement ces conditions, & qu'on ſe contenteroit de ſa parole; que ſi cependant on exigeoit de plus grandes aſſurances, le Roi donneroit telles ſuretés qu'on demanderoit, pourvu qu'elles fuſſent raiſonnables.

Le Prince d'Orange & les autres Députés des Confédérés répondirent par un écrit à ces propoſitions. Ils inſiſtoient principalement ſur deux Chefs, ſçavoir ſur l'éloignement des troupes étrangeres, & ſur la convocation d'une Aſſemblée générale des Etats. A l'égard du premier chef, ils diſoient: » Nous reconnoiſſons les Eſ-
» pagnols pour Sujets naturels de
» S. M. mais leur cruauté & la haine
» qu'ils nous portent ne nous ſont pas
» moins connues. Ils en ont laiſſé de fu-
» neſtes marques à Gand, à Tournai,
» à Anvers, à Malines, à Liere, à
» Boſleduc, à Deventer, à Utrecht.
» La Nobleſſe & le Peuple ne peuvent
» plus ſouffrir leur domination. Si les

» Eſpagnols ont bien ſervi leur Prin-
» ce, les Flamands ne leur cédent
» point de ce côté-là. N'avons-nous
» pas ſignalé notre attachement en
» Afrique, en Italie & dans les der-
» nieres guerres de Flandres ? On ne
» doit point regarder comme des
» troupes étrangeres les Allemands
» qui ſervent dans notre Armée,
» puiſque pluſieurs Provinces des
» Pays-bas ſont regardées comme
» des Fiefs de l'Empire. A l'égard des
» François, des Anglois, des Ecoſ-
» ſois, la néceſſité ſeule les a fait ap-
» peller en Flandres, & on les en
» verra bientôt éloignés, quand les
» Eſpagnols en ſeront ſortis.

Ils prouvoient enſuite la néceſſité de convoquer les Etats-Généraux, & l'autorité qui réſide dans cette Aſſemblée. Ils rappelloient la mauvaiſe conduite des Eſpagnols, & les complots ſecrets qu'ils avoient formés de ruiner la Flandre. » Ce projet, ajou-
» toient-ils, eſt devenu public par
» les lettres que Dom François d'A-
» lava écrivoit autrefois de France au
» Duc de Parme. Ces lettres ont été
» interceptées, & on a reconnu que
» le deſſein des Eſpagnols étoit de ſe

» défaire des principales têtes de » Flandres, d'ôter enſuite aux Fla- » mands leurs priviléges, de les ac- » cabler de nouveaux impôts, & de » réduire ces riches pays à la der- » niere miſere. » Enfin ils ſe défen- doient du crime de rébellion dont on cherchoit à les noircir, proteſtant de leur obéiſſance tant qu'ils n'au- roient point à craindre pour leur Re- ligion & pour leur liberté. Ils de- mandoient qu'on les raſſurât contre la crainte d'un joug tyrannique, & d'un ſort ſemblable à celui qu'a- voient éprouvé les Comtes d'Horn & d'Egmond. » Si on veut nous don- » ner des ſuretés, continuoient-ils, » nous promettons de recevoir telles » conditions qu'on voudra nous preſ- » crire, de remettre à S. M. les Vil- » les, Forts & Châteaux que nous » poſſédons, & que la néceſſité ſeule » d'une juſte défenſe nous a fait re- » chercher comme autant d'aſyles. » Mais ſi on refuſe d'acquieſcer à des » prétentions légitimes, nous pren- » drons nos meſures & nous ne ſui- » vrons pas l'exemple des brebis de » la fable, qui dans le traité qu'elles » firent avec les loups, eurent l'im-

» prudence de leur livrer leurs chiens » qui étoient leurs gardiens & leurs » défenſeurs.

Cet écrit en attira un autre de la part des Eſpagnols. Ils s'arrêterent ſurtout au trait de la fable qui marquoit, diſoient-ils, une défiance injurieuſe à Sa Majeſté Catholique: venant enſuite à l'article de la Religion, ils ſe déclaroient abſolument contre la liberté de conſcience, prétendant que l'expérience avoit appris que ſous prétexte de tenir des Prêches, des Conſiſtoires & des Synodes, on ne s'aſſembloit que pour cabaler contre le Gouvernement. Ils ſoutenoient, que la Flandre ne ſeroit paiſible que quand on auroit banni toute doctrine étrangere, & les Miniſtres qui l'enſeignoient. Les Confédérés demanderent aux Députés de la Cour d'Eſpagne ſi c'étoient-là tous leurs pouvoirs & la derniere réſolution de S. M. C. les Députés répondirent qu'ils n'avoient point ordre de faire d'autres propoſitions. On ſe ſépara ſans rien conclure, & on ne parla plus de la paix juſqu'à l'aſſemblée de Gand qui ſe tint l'année ſuivante.

Les

Les Confédérés voulant, diſoient-ils, que toute la Flandre fût témoin de leurs bonnes intentions, & reconnût la fauſſeté des calomnies dont on cherchoit à les noircir, publierent pour leur juſtification un long écrit dans lequel la Cour d'Eſpagne étoit fort mal traitée. Ils reprenoient l'affaire dès ſon origine, & faiſoient voir que depuis la requête préſentée au ſieur de Champigny, les Eſpagnols avoient toujours agi de mauvaiſe foi, qu'ils n'avoient rien moins ſouhaité que la paix, que tout leur but avoit été de gagner du tems par des réponſes ambigues & des délais affectés pour endormir les Confédérés & les accabler plus aiſément. Enfin ils demandoient qu'on nommât de nouveaux Députés non ſuſpects pour traiter de la réunion, & qu'on en donnât avis au Prince d'Orange, avant qu'on reprît les armes.

Les Eſpagnols ſe juſtifierent par une longue réplique prenant le Ciel & la Terre à témoin de la facilité avec laquelle ils ſe prêtoient à tout, ſans avoir jamais donné occaſion à la rupture des Conférences, & ils

proteſtoient que du moment qu'on auroit notifié aux Flamands les intentions du Roi, les Confédérés ſeroient eux ſeuls reſponſables des ſuites, s'ils refuſoient de comparoître pour achever l'ouvrage de la réunion. Ainſi finirent les Conférences de Breda, dont on attribua tout le mauvais ſuccès aux Miniſtres d'Eſpagne. Elles ſervirent au contraire à gagner au Prince d'Orange la confiance de tous les Peuples Flamands en faveur de qui il perſiſta toujours à demander la confirmation de leurs anciens Priviléges, l'éloignement des troupes étrangeres, le rétabliſſement des Etats dans tous leurs droits, & ſurtout la liberté de conſcience.

En même tems Frideric Furio Ceriolano publia un modéle de Traité de pacification entre S. M. C. & les Provinces Confédérées. Cet Ecrit contenoit en ſubſtance que tous ceux qui étoient bien intentionnés pour la paix devoient ſe mettre dans la diſpoſition de préférer le bien public à leurs avantages particuliers; que c'étoit à eux à réfléchir que la diviſion entre les Princes Chrétiens & leurs Sujets entraînoit avec la ruine

des Princes mêmes & des Peuples celle de la Religion & de l'Etat ; que les Pays-bas étoient à la veille de ſe voir expoſés aux mêmes malheurs qui avoient déſolé l'Afrique, la Paleſtine, l'Aſie, la Gréce, & la Hongrie ; qu'il falloit par conſéquent de part & d'autre relâcher un peu de ſes droits & de ſes prétentions ; que S. M. rétabliroit les Flamands dans ſes bonnes graces, dans tous leurs biens, titres & priviléges ; que les Confédérés de leur côté rentreroient dans l'obéiſſance, & rendroient l'hommage qui étoit dû au Roi ; que le Traité ſeroit exécuté de bonne foi de part & d'autre ; que ſi on demandoit de plus grandes ſuretés à la Cour d'Eſpagne, elle ſe chargeroit ſuivant l'ancien uſage pratiqué du tems des Maures de faire ſigner le Traité par tous les Seigneurs d'Eſpagne tant Eccléſiaſtiques que Séculiers ; qu'on engageroit les Princes Allemands à la même choſe, & que quelques-unes même des principales Villes de Flandres ſigneroient la garantie à certaines conditions.

„ Trois choſes, diſoit Cériolano ;

» ont été la ſource de tous les trou-
» bles qui déſolent la Flandre, la
» crainte de l'Inquiſition, les Ordon-
» nances pour l'exécution des Régle-
» mens qui ont été faits au ſujet de
» la Religion, & l'établiſſement des
» nouveaux impôts, principalement
» celui du dixiéme denier. Par rap-
» port à l'Inquiſition, elle n'eſt point
» encore établie, & il n'en ſera pas
» déſormais queſtion non plus que du
» Dixiéme. Pour ce qui eſt des Or-
» donnances de Sa Majeſté, on pren-
» dra de concert & du conſentement
» des Etats des meſures qui paroî-
» tront les plus convenables pour en
» arrêter la rigueur. Ceux qui ne s'en
» accommoderont pas ſeront libres de
» rentrer dans le ſein de l'Egliſe Ro-
» maine ou de ſuivre l'uſage qui s'ob-
» ſerve au ſujet de la Religion dans
» toutes les Provinces de l'Empire.
» Ils auront la liberté par conſéquent
» d'abandonner les Pays de l'obéiſſan-
» ce du Roi, ſans que leurs biens en
» ſouffrent, en ſorte qu'ils pourront
» les donner à ferme, en percevoir
» les fruits, ou les aliéner.

» Quoique les Troupes étrangeres
» ne ſoient point à charge aux Pro-

» vinces, cependant elles ſeront li-
» centiées & ſortiront de la Flandre
» ſi on l'exige abſolument, à condition
» qu'on donnera auparavant au Roi
» telles aſſurances qu'il exigera de ne
» rien tenter qui ſoit préjudiciable à
» ſes intérêts. Il faut commencer d'a-
» bord à traiter de la réunion avec
» toute la ſoumiſſion convenable, &
» que le Prince d'Orange écrive à
» S. M. d'une façon reſpectueuſe. Ses
» lettres ne manqueront pas d'avan-
» cer beaucoup la négociation, ſur-
» tout s'il fait les mêmes avances aux
» deux premiers Miniſtres de la
» Cour d'Eſpagne. Suppoſé qu'on
» goute les propoſitions que je viens
» de faire pour rétablir la paix, je
» m'engage à me rendre auſſitôt à
» Madrid & à rapporter dans peu
» une réponſe favorable de S. M. C.
» avec des aſſurances raiſonnables au
» ſujet de la Religion & de l'éloigne-
» ment des troupes étrangeres.

Le Prince d'Orange répondit que toute la difficulté rouloit ſur les aſſurances que la Cour d'Eſpagne pouvoit donner aux Provinces Confédérées; que celles qu'on propoſoit ne ſeroient jamais jugées aſſez ſolides par un

homme ſage, puiſque le Pape pourroit aiſément diſpenſer & abſoudre les Eſpagnols de leur ſerment, s'ils n'étoient pas d'humeur de l'obſerver; que ces ſuretés ne levoient donc pas les défiances, & que puiſque ces propoſitions venoient trop tard, il croyoit devoir préférer une guerre ouverte, quoique douteuſe dans l'événement, à une paix incertaine qui l'expoſeroit aux artifices de ſes ennemis.

Après la rupture des Conférences, les deux partis firent leurs préparatifs pour la continuation de la guerre. Requeſens fit élever deux nouveaux Forts, l'un en Flandres à l'embouchure de l'Eſcaut, l'autre proche de Boſleduc. Enſuite il donna ordre au Baron d'Hierges d'attaquer toutes les Places qui ſervoient de barriere à la Province de Hollande, & de s'ouvrir par leur priſe un paſſage pour faire entrer une armée. Le Baron ſe mit en marche avec ſes troupes, & alla aſſiéger la Ville de Buren. Cette Place qui étoit aſſez bien fortifiée ne fit pas une longue réſiſtance. Peu de tems après cette expédition, les Zelandois ſurprirent, & brulerent près de Roſen-

dal douze vaiſſeaux de guerre tous neufs ; ce qui fut une grande perte pour les Eſpagnols.

Dom Louis de Requeſens voulant s'ouvrir un paſſage aux Iſles dont les Confédérés avoient fait leurs Places d'armes fit d'abord attaquer l'Iſle de Finart ſituée au Nord du Brabant. Cette entrepriſe réuſſit ſans avoir couté beaucoup de peine aux Eſpagnols, enſuite on aſſiégea la Ville de Bommel. Un François nommé Ste Marie commandoit dans cette Place, & ſe diſpoſa à faire une belle défenſe ; lorſque la brêche fut ouverte, on monta à l'aſſaut. Pendant plus de cinq quarts d'heure on ſe battit avec une égale animoſité, & il y eut bien du ſang de répandu. Les Soldats de la Garniſon étoient ſur la brêche en habits Sacerdotaux; car le Gouverneur avoit voulu qu'ils paruſſent en cet équipage pour braver les ennemis. Une partie des Aſſiégés faiſoit pleuvoir ſur les Eſpagnols une grêle de pierres, les autres verſoient de la poix bouillante ou du plomb fondu, ou lançoient des feux d'artifice ; enfin la Garniſon ſuccomba ſous le nombre. Tous furent paſſés au fil de l'é-

pée. On ne fit quartier à perſonne : les femmes & les enfans même ne furent pas épargnés.

Les Eſpagnols après avoir ainſi ſaccagé cette malheureuſe Ville, ſe rendirent maîtres de Schoonhoven dont le Gouverneur nommé la Garde étoit François. Cette Place ne réſiſta pas longtems. Il en fut de même de quelques autres Villes qui furent attaquées pas les Eſpagnols, de ſorte que les Confédérés ſe virent chaſſés de preſque tout le continent. Il ne leur reſtoit plus que leurs Iſles : Requeſens ſe mit en tête de les leur enlever ; mais il s'agiſſoit de pénétrer dans le Pays, & cette entrepriſe paroiſſoit très-difficile. Ces différentes Iſles dont les Confédérés étoient poſſeſſeurs, portent aujourd'hui le nom de Zelande qui veut dire pays maritime. Elles ſervent comme de liſieres aux Provinces de Flandres, de Brabant, & de Hollande qui ſont dans le continent. On comptoit autrefois quinze de ces Iſles (*a*) ; mais

(*a*) Walcheren eſt la premiere & la plus conſidérable de ces Iſles. Ses Villes ſont Mid-

quelques-unes ayant été englouties par la mer, celles qui ſont reſtées ne ſe ſoutiennent qu'à force de digues contre ce terrible élément.

La Zelande ſervoit de retraite aux Confédérés depuis qu'ils avoient été chaſſés du Continent. Requeſens réſolut de leur enlever ce Pays. On conſtruiſit par ſon ordre des galeres & des batteaux propres à voguer dans ces parages, & quand il

---

delbourg, Arnmuyden, la Vere & Fleſſingue. L'autre Iſle eſt celle de Schonwen qui a pour Capitale Zirikzée qui fut bâtie par l'Empereur Lothaire l'an 834. La mer a détruit plus de la moitié de l'Iſle de Zuidbeveland. Les flots en ont ſéparé Romerswale qui forme aujourd'hui une Iſle parfaite. Celle de Tolen, dont la Capitale porte le même nom, n'eſt ſéparée du Brabant que par un petit bras de mer. Un ſimple courant la ſépare d'une autre Iſle où l'on trouve Annenland & Martensdiick. On trouve auſſi dans la Zelande les Iſles de Duyvelande, de Goérée, la Brille & Iſſelmonde. Les Zélandois prétendent que la mer leur a englouti plus de cent mille arpens de terrein ; mais elle leur en a rendu auſſi beaucoup d'autres que leur induſtrie a ſçu mettre à profit. Un ſeul coup de mer peut leur donner pluſieurs Iſles, & ce qu'ils perdent d'un côté, ils le regagnent de l'autre.

eut fait tous ſes préparatifs, il ſe mit en marche à la tête de ſes troupes. Toute l'armée monta ſur les galeres & entra dans (*a*) Philpſland. Il fallut que les Eſpagnols ſe jettaſſent dans l'eau pour arriver à terre. La flotte des Confédérés faiſoit un feu continuel; mais comme elle étoit trop éloignée, l'Artillerie ne pouvoit faire aucun mal. Tandis que l'avant-garde des Eſpagnols paſſoit le gué, les Soldats de la Flotte lançoient ſur eux de tous côtés des grapins & des mains de fer attachées à de longues cordes pour les accrocher. Ne pouvant en venir à bout, ils ſembloient du moins plaindre le ſort de leurs ennemis. » Malheureux, di» ſoient-ils, où allez-vous ? Victimes » de l'ambition de vos Chefs, quel » aveuglement vous fait courir à la » boucherie ſans eſpoir & ſans défen» ſe ? » Mais ces diſcours ne furent pas capables d'empêcher les troupes Eſpagnoles de continuer leur marche au milieu de la mer.

A peine eurent-elles mis pied à

(*a*) C'eſt une Iſle que les flots de la mer ont enſevelie dans les ſables.

terre qu'elles ſe virent attaquées par les ennemis ; quoiqu'elles fuſſent encore toutes mouillées & fatiguées de l'agitation des flots, elles ſoutinrent ce choc avec valeur, & repouſſerent les Confédérés. Ceux-ci ſe retirerent dans Vianen. On ſomma la Place de ſe rendre. Sur le refus de la Garniſon, on détacha des troupes pour en faire le Siége. La Ville ne tarda pas à ſe rendre. Il fut queſtion enſuite d'aſſiéger Zirikzée : trois hommes ſortis de cette Ville vinrent ſe rendre au camp des Eſpagnols, & promirent de leur livrer la Place & la Flotte des Confédérés, pourvu que le Gouverneur des Pays-bas leur aſſurât quelque récompenſe. Ils obtinrent permiſſion de paſſer ſur la Flotte pour traiter, diſoient-ils, avec les Officiers qui la commandoient; mais lorſqu'ils y furent, ils conſeillerent aux Confédérés de rompre les Ecluſes & d'inonder tout le plat pays. Après cette négociation, ils revinrent au camp, parlerent de la promeſſe qu'ils avoient faite comme d'une affaire déja concluë, & demanderent encore quelque tems pour gagner la Garniſon. Ils l'obtinrent & rentrerent dans la

Place. Les Eſpagnols ne s'apperçurent que longtems après qu'on les avoit joués. Requeſens & les principaux Officiers tinrent conſeil pour voir quel parti on devoit prendre. On propoſa divers avis, & enfin on décida qu'il falloit d'abord s'emparer du Port de Bomené.

La Place étoit défendue par le Capitaine Lis François, vieux guerrier qui avoit avec lui environ cinq cens hommes de garniſon tant François qu'Anglois & Ecoſſois. Douze piéces de canon foudroyerent la Ville pendant trois jours. Le Gouverneur demanda à capituler : on lui répondit fiérement que les Aſſiégés étoient des rebelles qui n'avoient pas plus de cœur que des poules, & qu'on ne pouvoit leur accorder d'autre grace que celle de ſe jetter la tête la premiere dans leur foſſé. On renoua cependant la négociation ; mais pendant la conférence un Officier Eſpagnol ayant examiné la Place & remarqué un endroit foible, l'attaqua avec ſa Compagnie. Sa témérité n'eut pas un heureux ſuccès. Il fut tué avec trente de ſes Soldats. » Voilà donc la

» ſeconde fois, dit le Capitaine Lis
» aux Eſpagnols, que vous violez
» votre parole : peut-on déſormais
» compter ſur vous ? Vous nous
» donnez par mépris le nom de pou-
» les, & vous venez de ſentir à vos
» dépens ce que nous ſommes : puiſ-
» qu'il ne peut y avoir de ſureté à
» traiter avec vous, & que vous
» nous forcez d'en venir aux der-
» nieres extrêmités, nous allons
» nous y préparer.

Le lendemain on donna l'aſſaut. Les Aſſiégés furent repouſſés & perdirent plus de deux cens hommes. Il y en eut plus de trois cens de bleſſés, & la plûpart ne pouvant ſe retirer aſſez vîte, furent engloutis par les flots. Cet échec ne ſervit qu'à animer davantage les Généraux Eſpagnols. Ils ordonnerent un aſſaut général, & ſe ſervirent d'un ſtratagême qui leur réuſſit. Les Vivandiers, Goujats, & autres Valets de l'armée, eurent ordre de paroître en armes ſur la digue, lorſqu'on ſeroit aux mains, & de battre à l'Eſpagnole. Ils décidérent véritablement de la victoire. Car dès qu'ils eurent été apperçus par les Aſſiégés, ceux-ci qui s'imaginérent que

c'étoient de nouvelles troupes ; perdirent courage après avoir bien combattu pendant quatre heures. La Place fut priſe d'aſſaut & tout ce qui ſe préſenta paſſé au fil de l'épée.

Après cette expédition, les Eſpagnols retournérent au Siége de Zirikzée où ils ne comptoient pas trouver une longue réſiſtance : mais ils furent trompés dans leur attente. On rompit les digues & tout le Pays fut inondé. Les Eſpagnols déſeſperant de prendre la Ville par force, convertirent le Siége en blocus. Dom Louis de Requeſens partagea le commandement entre les principaux Officiers & s'en retourna à Anvers. Sur ces entrefaites, on envoya un Ambaſſadeur à Londres pour prier la Reine Eliſabeth de ne point accorder de retraite dans ſes Etats aux Flamands réfugiés. Cette Princeſſe fit ſentir qu'on ne pouvoit ſans inhumanité avoir égard à une pareille priere. Cependant, comme elle craignoit de violer les Traités faits avec l'Eſpagne, elle chargea l'Ambaſſadeur de repréſenter au Commandant des Pays-bas que c'étoit une injuſtice criante de refuſer

un aſyle à des gens qui ne cherchoient qu'à mettre à couvert leur conſcience & leur liberté; qu'on devoit ſe ſouvenir des malheurs qui en étoient arrivés cinq ans auparavant, lorſque le Duc d'Albe avoit fait la même demande au nom du Roi ſon Maître; que le Comte de la Mark & pluſieurs autres Seigneurs de Flandres avoient pris ce prétexte pour armer une flotte, s'emparer de la Brille, & exciter des troubles dans ces Provinces; qu'il étoit à craindre, ſi on vouloit uſer de la même ſévérité envers les Flamands réfugiés en Angleterre, que le déſeſpoir ne leur fît encore prendre un ſemblable parti. Cependant la Reine voulant faire voir combien elle étoit diſpoſée à entretenir l'union entre les deux Couronnes, écrivit à tous les Gouverneurs des Côtes de ne recevoir dans les Ports du Royaume aucun des Réfugiés de Flandres, ni de ceux qui portoient les armes contre le Roi d'Eſpagne.

Les Confédérés délibéroient alors d'une grande affaire dans l'Aſſemblée des Etats. Ils ſentoient bien qu'il n'y avoit point de paix à attendre qu'à

des conditions honteuſes. Mais ils manquoient d'argent pour continuer la guerre, & ils avoient peu de troupes. Le ſeul reméde à tant de maux étoit de ſe mettre ſous la protection de quelque Prince voiſin aſſez puiſſant pour les ſoutenir. Les avis furent longtems partagés ſur le choix qu'on devoit faire. Les uns vouloient qu'on s'adreſsât aux Princes & aux Villes libres de l'Empire ; d'autres inclinoient pour le Roi de France ; d'autres penchoient pour la Reine Eliſabeth. Ce dernier parti l'emporta. La conformité des Religions, la bonté des Ports d'Angleterre, la forme du Gouvernement, la puiſſance d'Eliſabeth ; tels furent les motifs qui déterminerent les Flamands à choiſir la Reine d'Angleterre préférablement à tous les Princes de l'Europe. En conſéquence de cette détermination on envoya des Ambaſſadeurs à Londres pour terminer, s'il étoit poſſible, une affaire de ſi grande importance.

Eliſabeth s'excuſa d'accepter les offres des Flamands ſur la crainte de ſe brouiller avec l'Eſpagne, & de donner de la jalouſie à la France, &

ſur les grands frais auſquels cette guerre l'engageroit. La Reine ne rejetta cependant pas abſolument la propoſition des Etats. Elle fit dire à Champigny qu'il étoit tems enfin qu'on prît des meſures juſtes pour pacifier la Flandre avant que les Confédérés fuſſent réduits au dernier déſeſpoir ; ajoutant que ſi le Roi d'Eſpagne & ſon Conſeil négligeoient de profiter de cet avis, ils ne trouvaſſent pas mauvais, ſi pour ſa propre ſureté elle prenoit la Hollande & la Zelande ſous ſa protection, plutôt que de voir ces Provinces obligées de ſe donner à la France toujours ennemie de l'Angleterre. Ce fut avec cette réponſe qu'Eliſabeth congédia Champigny & les Députés des Etats. Elle leur permit auſſi de lever des troupes, & de faire des proviſions dans le Royaume. Cette Princeſſe envoya en même tems un Ambaſſadeur à Madrid pour porter Philippe II. à la paix, & pour lui offrir ſa médiation.

La flotte que l'Eſpagne avoit équipée pour ſervir contre la Flandre, aborda en Angleterre. Eliſabeth la

fit conduire à *(a)* Dunkerque où l'on débarqua les troupes & l'argent. Il s'éleva une furieuſe tempête qui briſa entiérement cette flotte. La même choſe arriva encore dans la ſuite. Il ſembloit que la fortune eût réſolu de ſe jouer toujours des forces maritimes que l'Eſpagne deſtinoit contre les Pays-bas.

Ce fut dans ces circonſtances que les Etats, comme s'ils euſſent joui d'une paix profonde, voulurent au milieu même de la guerre faire fleurir les beaux Arts & pourvoir à l'éducation de la jeuneſſe. Dans ce deſſein ils fonderent l'Univerſité de Leyde & y attacherent de grands revenus qu'ils tirerent du Domaine Eccléſiaſtique. Cette Univerſité devint fameuſe par le grand nombre des Etudians & des ſçavans Hommes qui la compoſoient. Elle égala bientôt la réputation des plus célèbres Académies de l'Europe.

Zirikzée étoit toujours inveſtie; mais on trouva le moyen de faire en-

---

(a) Dunkerque appartenoit encore alors aux Anglois.

trer des vivres dans la Ville malgré tous les efforts des Eſpagnols. Ce fut pendant le tems qu'on étoit occupé à faire le Siége de cette Place importante que mourut Dom Louis 1576.
de Requeſens. Il avoit reçu de Philippe II. un pouvoir par écrit de ſe nommer un Succeſſeur en cas qu'il s'y vît forcé par les circonſtances : mais ſa maladie fut ſi violente, & ſa mort ſi précipitée qu'il ne put choiſir perſonne pour remplir ſa place. Le Conſeil d'Etat s'empara de toute l'autorité, juſqu'à ce que la Cour eût nommé un nouveau Gouverneur.

Les habitans de Zirikzée après avoir fait une longue & vigoureuſe réſiſtance, étoient ſur le point de ſe rendre, lorſqu'un événement auquel on ne s'attendoit pas, occaſionna en Flandres une nouvelle révolution. La Cavalerie Eſpagnole s'étoit révoltée faute de payement. Pour arrêter les courſes que ces mutins faiſoient dans les campagnes, Requeſens avoit publié quelque tems avant ſa mort un Edit par lequel il permettoit aux Payſans de prendre les armes & de repouſſer la force par la force. L'Infanterie ne tarda pas à ſui-

vre l'exemple de la Cavalerie. Cet événement fut comme le ſignal d'une révolte générale, & on vit alors les troupes Eſpagnoles ſe lier avec les Proteſtans dont elles avoient auparavant juré la ruine. Le Comte de Mansfeld mit tout en uſage pour engager les Séditieux à rentrer dans le devoir. Prieres, careſſes, menaces, tout fut employé. On leur repréſenta le danger & la honte auſquels ils alloient expoſer la Nation. » Que vous ſerviront, leur dit Mans» feld, tant de travaux eſſuyés, tant » de gloire que vous avez acquiſe, ſi » après toutes ces guerres heureuſe» ment terminées, prêts à recueil» lir le fruit de vos victoires, vous » vous en fruſtrez vous-mêmes par » une fierté hors de ſaiſon ? Peu de » tems ſuffira pour inſtruire le Prin» ce de ce qui ſe paſſe, & pour ſa» tisfaire aux promeſſes qu'on vous » a faites. Ce court eſpace doit-il » donc vous couter tant à attendre ? » Non, ce n'eſt point une valeur » fougueuſe qui fait réuſſir les gran» des entrepriſes. Il n'y a que la » conſtance qui en vienne à bout. » C'eſt la vertu propre des Eſpa-

» gnols. C'eſt par là qu'on les a vû
» pénétrer heureuſement dans ces
» Royaumes (*a*) éloignés, inconnus
» à nos peres, lutter contre divers
» obſtacles, & contre les incommo-
» dités d'un climat étranger, & s'aſ-
» ſurer enfin la poſſeſſion d'un Pays
» où ils avoient été conduits par leur
» valeur. Tout céde d'abord à l'ef-
» fort des autres Nations; rien n'eſt
» invincible à leurs armes : mais
» bientôt ce premier feu ſe ralen-
» tit : elles perdent enſuite avec
» honte, & ſouvent après bien du
» ſang répandu ce qu'elles avoient
» eu la gloire de conquérir. Qu'il
» me ſoit permis de le dire, ſans
» prétendre offenſer des Peuples ja-
» loux, il ne faut pas aller bien
» loin pour en trouver des exem-
» ples. Souvenez-vous donc de vos
» victoires, & de la fidélité que
» vous avez jurée au meilleur de
» tous les Maîtres. Ce ne ſont pas
» ſeulement ſes intérêts, c'eſt la
» cauſe de Dieu que ſoutient votre
» Roi. Ne l'abandonnez pas dans

(*a*) Il veut parler de la Conquête du Mexique.

» une louable entrepriſe, & en voulant pourſuivre vos droits avec » trop de vivacité, ne réduiſez pas » au déſeſpoir des Peuples que la » force ou le repentir commencent à » ramener à leur devoir. Encore un » peu de conſtance. Un inſtant va » vous rendre avec uſure ● que » vous demandez ſi juſtement, & » vous mériter de plus la gloire » d'avoir conquis & pacifié la Flandre.

Ce diſcours ne fit aucune impreſſion ſur les eſprits. Le ſoulévement devint général, & preſque tous les Peuples de la Flandre eurent bientôt les armes à la main. Les ſéditieux ſe rendirent maîtres de la Ville d'Aloſt, & en firent le Siége d'un Gouvernement Militaire qu'ils y établirent de leur autorité. Les Flamands craignirent que cette ſédition ne cachât quelque complot contre leur liberté. Guillaume de Horn Gouverneur de Bruxelles, après avoir fait arrêter quelques membres du Conſeil qu'on ſoupçonnoit d'être d'intelligence avec les Eſpagnols, publia un Manifeſte dans lequel il avança que l'Eſpagne avoit formé le projet d'exter-

miner la Nobleſſe des Pays-bas, pour exercer une cruelle tyrannie ſur ces Provinces & y établir l'Inquiſition. Ce Manifeſte étoit ſuivi d'une proteſtation par laquelle les Etats du Brabant déclaroient qu'ils ne prétendoient préjudicier en rien aux droits de la Religion Catholique & du Roi; que la néceſſité ſeule de s'oppoſer aux injuſtes deſſeins des Eſpagnols les avoit forcés de prendre les armes; qu'ils ſeroient toujours diſpoſés à rendre l'obéiſſance qui étoit due au Souverain, dès qu'on ceſſeroit d'attenter à leur liberté.

Les Etats du Brabant, de la Flandre, du Haynaut, & de l'Artois ſe liguerent enſemble & renouvellerent l'arrêt de proſcription porté contre les Eſpagnols & leurs Partiſans. Le Clergé même entra dans cette ligue, & ne craignit pas de confondre ſes intérêts avec ceux des nouveaux Sectaires; tout le monde étoit perſuadé que ſi on pouvoit une fois ſecouer le joug de l'Eſpagne, il ne ſeroit pas difficile entre Concitoyens d'accorder les diſputes de Religion. Ceux des Eſpagnols qui étoient demeurés fidé-

les au Roi voulurent réprimer les Séditieux ; mais il n'étoit pas facile de réduire des hommes qui combattoient pour leur liberté. Les Etats offrirent de nouveau à la Reine d'Angleterre de prendre les Pays-bas ſous ſa protection ; & comme il y avoit à craindre qu'Eliſabeth refusât d'y conſentir, on ſonda le Duc (*a*) d'Alençon, & on eut tout lieu de croire que ce jeune Prince accepteroit volontiers le parti qu'on lui propoſoit.

Alfonſe de Vargas ayant rallié autour de lui la Cavalerie diſperſée dans les environs de Bruxelles, ſe diſpoſa à marcher contre les Séditieux d'Aloſt. Il trouva leur armée entre Louvain & Tillemont. On combattit, & les rebelles furent vaincus. La plupart des Etudians de Louvain qui étoient ſortis de la Ville pour être ſpectateurs du combat, ayant eu l'imprudence de s'avancer un peu trop, furent maſſacrés par les Eſpagnols. Cette victoire ne fut pas capable de réduire les Séditieux.

(*a*) Frere de Henri III. qui régnoit alors en France.

Ils

Ils déclarerent qu'ils ne ſerviroient point pour l'Eſpagne qu'on ne les eût payés. Comme il étoit impoſſible aux Généraux Eſpagnols de rien entreprendre faute de troupes, ils prirent le parti de repaſſer l'Eſcaut & de rentrer dans le Brabant. Ils en partirent bientôt pour enlever Maſtricht aux révoltés. Cette entrepriſe leur réuſſit, & répandit la terreur du nom Eſpagnol dans toute la Flandre.

Les vainqueurs prirent enſuite la route d'Anvers dans le deſſein de s'emparer de cette Ville opulente & de s'y enrichir par le pillage. Les Habitans ſe défendirent avec courage. Mais ils furent contraints enfin de céder à la ſupériorité des ennemis. On paſſa au fil de l'épée pluſieurs des principaux Bourgeois. La nuit empêcha les Eſpagnols de continuer le carnage. Ils laiſſerent repoſer leur fureur juſqu'au lendemain. Dès que le jour parut, on égorgea avec la derniere inhumanité tout ce qui ſe trouva de Soldats Flamands & François. Après cela, les Eſpagnols ne penſerent plus qu'à ſatisfaire leur avarice; le pillage dura trois jours; on ne s'amuſa ni aux meu-

bles ni aux marchandiſes. L'argent ſeul fut l'objet des recherches, & pour en tirer de ceux qui n'en avoient point, ou pour découvrir celui qu'on avoit caché, il n'y eut ſortes de tourmens qu'on ne mît en uſage. Les femmes furent ſuſpendues en l'air toutes nues, ayant aux pieds des pierres d'un poids immenſe, les hommes attachés & étendus contre le plancher, abandonnés à la douleur & à la faim, éprouvant tout ce que la brutalité peut imaginer de plus honteux & de plus cruel; il n'y avoit pas juſqu'aux enfans qu'on mettoit à la torture ſous les yeux de ceux qui leur avoient donné le jour, & qu'on faiſoit expirer dans les ſupplices. On prétend que les Eſpagnols tirerent d'Anvers par ces moyens barbares juſqu'à deux millions d'écus d'or, ſans y comprendre les pierreries & les bijoux précieux. Le feu qu'on mit en différens quartiers de la Ville cauſa encore plus de dommage; des édifices immenſes & magnifiques furent conſumés par les flammes. C'étoit un ſpectacle bien triſte de voir toute cette grande Ville en feu, & les Bourgeois ſurpris dans leurs maiſons, obligés de ſe jetter par les

fenêtres pour éviter la fureur des flammés répandues de toutes parts. L'honneur des femmes courût peu de riſque avec des hommes que l'amour du butin rendoit peu ſenſibles à toute autre ſorte de plaiſir.

Après le pillage d'Anvers, on vit dans la grande place de cette Ville des tables de jeu dreſſées, & de ſimples Soldats y perdre en un ſeul jour juſqu'à dix mille écus d'or. Les plus ſages croyant qu'il n'y avoit pas de ſureté pour eux à émporter leur proye hors de la Ville, ſe firent faire des gardes d'épées & des poignards, des caſques & cuiraſſes d'or maſſif qu'on couvroit de ſandaraque, afin qu'on ne pût les diſtinguer à la couleur ; mais les Orfévres mêlerent adroitement avec l'or une moitié d'airain & de cuivre, & reprirent ainſi ſur leurs voleurs une partie de ce qu'on leur avoit enlevé. Les habitans d'Anvers ne ſe contenterent pas d'employer de pareils artifices contre leurs Tyrans. Tandis que les Eſpagnols fatigués de leur expédition étoient plongés dans un profond ſommeil, on les égorgea dans leurs lits, & on jetta par les fenêtres leurs

cadavres qui ſe trouverent confondus avec ceux des habitans. C'eſt ainſi que la Flandre étoit depuis quelques années un affreux théâtre où s'exécutoient les plus ſanglantes tragédies.

Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint, venoit d'être nommé Gouverneur des Pays-bas. Auſſitôt qu'il fut arrivé à Bruxelles, il écrivit aux Etats pour notifier ſon arrivée. » Je ſuis venu, leur mandoit-» il, dans le deſſein de rétablir la » tranquillité, de réprimer l'inſolen-» ce des troupes étrangeres, & de » rendre à ces Provinces leurs immu-» nités & leurs priviléges. En même tems il envoya ordre aux Généraux des troupes Eſpagnoles de ſuſpendre tout acte d'hoſtilité. Ces lettres ne firent point changer de réſolution aux Etats. Aigris plus que jamais par la maniere dont on avoit traité la Ville d'Anvers, ils ſongerent à ſe rendre maîtres de la Citadelle de Gand, & reprirent en même tems les Conférences commencées à Breda l'année précédente.

Les Etats, le Clergé & la Nobleſſe envoyerent leurs Députés, & après

bien des conteſtations, on convint qu'on commenceroit par oublier tout le paſſé; qu'il y auroit déſormais une paix ſolide & une amitié conſtante entre les Etats des différentes Provinces; qu'on réuniroit toutes les forces des Pays-Bas pour chaſſer de la Flandre les Eſpagnols & toutes les troupes étrangeres; qu'on tiendroit une Aſſemblée des Etats-Généraux où l'on régleroit tout ce qui avoit rapport au Gouvernement & à la Religion; qu'on continueroit au Prince d'Orange la charge d'Amiral avec le Gouvernement de Hollande & de Zelande; que tous les monumens érigés à la honte du nom Flamand ſeroient renverſés & détruits. Tels furent les principaux articles de la Pacification de Gand qui fut publiée dans le camp du Roi d'Eſpagne. On continua enſuite à preſſer le ſiége de la Citadelle. Comme la Garniſon manquoit de vivres & de poudre, & qu'il n'y avoit point de ſecours à eſperer, le Gouverneur ſe rendit après avoir fait une capitulation honorable. Les Etats ſe rendirent maîtres auſſi de Tenremonde, de Cambrai & de la Citadelle de Valenciennes.

Comme les Eſpagnols par la priſe d'Anvers barroient le commerce de l'Eſcaut, les Etats firent ouvrir les digues de Borcht, détournerent par-là le cours de la riviere, & ouvrirent un chemin aux habitans de Bruxelles & de Malines pour paſſer en Zélande. Il ne reſtoit plus aux Eſpagnols que la Friſe & les Provinces voiſines de l'Allemagne. C'étoit une clef qu'ils avoient pour rentrer dans les Pays-Bas à la premiere occaſion; auſſi, les Etats comprirent toute la néceſſité de leur enlever cette reſſource, & ils eurent le bonheur de réuſſir.

Quoique Dom Juan d'Autriche eût déclaré en arrivant en Flandres qu'il n'avoit que des deſſeins pacifiques, cependant on ſe défia toujours d'un Prince élevé en Eſpagne, & qui ſçavoit auſſi bien employer l'artifice que la valeur contre ſes ennemis. D'ailleurs, le Prince d'Orange avertit les Flamands d'uſer de toutes les précautions poſſibles avec Dom Juan qui commençoit à marcher ſur les traces de ſes prédéceſſeurs, de ne jamais ſe déſaiſir de l'autorité qu'ils avoient en main, & de ne faire aucun traité avec le Prince que préa-

lablement les troupes Eſpagnoles & étrangeres ne fuſſent ſorties des Pays-bas. Il exhortoit enſuite les Flamands à prendre des meſures pour la conſervation de leurs droits, priviléges & libertés, qui devoient leur être plus chers que leur propre vie, & qu'ils étoient obligés de défendre juſqu'au dernier ſoupir.

» Si Dom Juan, ajouta-t-il, eſt » bien intentionné pour vous, il » n'eſt pas néceſſaire qu'il vienne ac- » compagné de tant de troupes : de » pareilles précautions ſont un ſigne » évident qu'il cache de mauvais » deſſeins. Tenez-vous donc ſur vos » gardes : il ne s'agit plus ni d'hon- » neur ni de devoir : ce ſont autant » de vains noms dont on éblouit le » Peuple ; ſouvenez-vous toujours » que vos compatriotes ſont deve- » nus à Maſtricht & à Anvers, les » triſtes victimes de la cruauté & » de la perfidie. Au reſte, vous ne » devez point craindre ni la colere » ni l'indignation de la Cour d'Eſpa- » gne. Si après les indignes traite- » ments que vous avez eſſuyés, vous » veniez à ſacrifier vos ſuccès, on » attribueroit ce ménagement à vo-

» tre foibleſſe, plutôt qu'à votre reſ-
» pect pour la perſonne du Roi. Je
» connois le caractere des Souverains.
» Ils ne perdent jamais le ſouvenir des
» outrages qu'ils croyent avoir reçus
» de leurs Sujets. S'ils diſſimulent quel-
» quefois leur reſſentiment, c'eſt qu'ils
» ne peuvent pour lors ſatisfaire leur
» vengeance. Tous ceux qui ſont re-
» vêtus de l'autorité ſuprême, ne
» craignent rien tant que d'être ſoup-
» çonnés de foibleſſe; auſſi, lorſqu'ils
» ſont obligés de ſuſpendre les châ-
» timens, ils ne ſongent jour & nuit
» qu'à trouver une occaſion favorable
» de faire éclater leur colere. »

Ces conſeils acheverent d'indiſpoſer les eſprits contre la Cour d'Eſpagne: ils envoyerent demander du ſecours en France & en Angleterre, tandis que le Prince d'Orange levoit lui-même des troupes en Allemagne. La crainte qu'eut Eliſabeth de voir les Flamands ſe jetter entre les bras de la France, ſi elle venoit à les abandonner, détermina cette Princeſſe à leur prêter quarante-mille écus d'or. Elle leur en promit encore davantage pour la ſuite, en les exhortant de demeurer fidéles à leur Souverain,

& tâchant de leur perſuader que les Eſpagnols ſeroient dans peu rappellés des Pays-Bas. Cette habile Princeſſe fit jouer tous les reſſorts de ſa Politique pour empêcher les François de s'établir dans la Flandre.

Dom Juan d'Autriche voyant qu'il n'étoit pas en état de tenir tête au parti des Confédérés, changea tout-à-coup de perſonnage. Ce Prince naturellement fier & hautain, devenu tout-à-coup traitable & populaire, déclara qu'il ne vouloit plus déſormais agir que par le conſeil des Flamands. Conduite qui parut d'autant plus ſuſpecte aux perſonnes judicieuſes, que ce jeune Prince n'étoit pas homme à ſe laiſſer conduire, quoiqu'il ne fût pas trop capable de gouverner par lui-même. Auſſi, le comparoit-on à une lampe ſans lumiere. Il fit avec les Etats un traité qui confirmoit la Pacification de Gand, & par lequel on reſſerroit dans des bornes très-étroites l'autorité du Gouverneur des Pays-Bas. Après la concluſion de ce traité, contre lequel le Prince d'Orange fit ſes proteſtations, les Eſpagnols furent congédiés, & emporterent les dépouilles des mal-

heureux Flamands. Ils prirent la route d'Italie, tous fiers d'avoir pillé & ravagé la Flandre.

Le traité qu'on venoit de conclure ne rendit pas la paix aux Pays-Bas. Dom Juan qui vouloit être auſſi abſolu que l'avoient été ſes Prédéceſſeurs, ne tarda pas à ſe brouiller avec les Confédérés. Il chercha à renouveller la guerre; mais comme depuis le départ des Eſpagnols, il n'étoit reſté en Flandres que les troupes Allemandes qu'on n'avoit pû renvoyer faute de payement, Dom Juan ſentit bien qu'il lui ſeroit impoſſible de rien entreprendre avec un ſi foible ſecours. Il demanda au Roi d'Eſpagne qu'on lui fournît les moyens de réduire les Flamands. Philippe qui avoit lieu de craindre que ſon frere dont il connoiſſoit l'ambition, ne ſongeât à ſe faire une Souveraineté en Flandres, n'eut garde de le mettre en état d'exécuter ſes deſſeins: cela n'empêcha pas Dom Juan de pourſuivre ſes ambitieux projets; il entreprit de ſe rendre maître de pluſieurs (*a*) Places importantes:

(*a*) De la Citadelle d'Anvers, de Bergop-

mais comme le ſuccès étoit douteux, & qu'il appréhendoit que ſi ſes deſſeins venoient à éclater, les Etats ne lui fiſſent un mauvais parti, il ſortit de Bruxelles & paſſa à Malines ſous prétexte de vouloir traiter avec les Allemands pour leur ſortie des Pays-bas. Ne ſe trouvant pas encore aſſez éloigné, il ſe rendit ſur les Frontieres de la Flandre ſous prétexte de recevoir la Reine (*a*) Marguerite qui alloit aux caux de Spa. Le Prince, en paſſant par le Haynaut, fit ſur la Ville de Mons une tentative qui ne réuſſit pas. Il rabattit ſur Charlemont dont il ſe rendit maître, & ſurprit auſſi la Citadelle de Namur.

Dom Juan pour juſtifier de pareilles entrepriſes, publia qu'on avoit voulu l'enlever, lorſqu'il étoit à Malines, & le conduire en Zelande; il ajouta qu'il ne s'étoit emparé de quelques Villes que pour mettre ſa per-

---

zoom, de Breda, de Bolduc, de Tolen, de Deventer, de Campen, de Ruremonde & de Tenremonde.

(*a*) C'étoit la femme de Henri IV. Roi de France, qui n'étoit pour lors que Roi de Navarre.

ſonne en ſureté. Les Etats députerent au Prince pour le prier d'effacer de ſon eſprit des ſoupçons qui étoient ſans fondement, & pour l'engager à revenir à Bruxelles. Dom Juan qui ſe croyoit déja maître d'Anvers, où il avoit des intelligences, ſe mocqua des propoſitions que lui firent les Députés des Etats, leur dit en plaiſantant qu'ils n'auroient bientôt plus beſoin de Meſſagers ; qu'il iroit lui-même en perſonne traiter avec eux, & qu'il auroit enfin dans le Brabant une place, où il pourroit être en ſureté. On eut ſoin de le prévenir. Les Allemands qui pouvoient ſeuls favoriſer ſes deſſeins, étoient en marche pour ſe rendre à Anvers. On alla au-devant d'eux, & on les tailla en pieces ſans autre formalité. Les autres troupes Allemandes qui étoient dans la Ville demanderent ſatisfaction & menacerent de renouveller les horreurs du dernier pillage. Les Bourgeois ſe croyoient déja perdus ſans reſſource, lorſque tout-à-coup on vit paroître quatre vaiſſeaux que le Prince d'Orange envoyoit au ſecours de la Ville. A peine eurent-ils tiré quelques coups de canon, que la terreur ſe ré-

pandit parmi les Allemands. Moins occupés du ſoin de ſe battre que de celui de ſe ſauver, ils ſortirent en foule, & ſans s'amuſer à demander le payement de ce qui leur étoit dû, ils ne penſerent qu'à mettre leur vie à couvert par une fuite honteuſe. Ils ne ſe donnerent pas même le tems d'emporter leur bagage, & ſe retirerent à Breda & à Berghe.

Les Confédérés s'emparerent enſuite de pluſieurs Places voiſines, & écrivirent au Roi d'Eſpagne que c'étoit à Dom Juan qu'il falloit imputer le renouvellement de la guerre; qu'au lieu de travailler à faire ſortir les Allemands des Pays-Bas, il les avoit engagés lui-même à y reſter, & les avoit ſollicités à ſe rendre maîtres d'Anvers; qu'il avoit pris le prétexte d'une conjuration imaginaire pour s'emparer de pluſieurs Places, & pour replonger la Flandre en de nouveaux troubles; ils ſupplioient Sa Majeſté d'ordonner à Dom Juan de ſe conformer en tout à la Pacification de Gand qui avoit été ratifiée par Sa Majeſté même, & de ménager les intérêts & les Priviléges des Flamands ſes Su-

jets fidéles. Les Confédérés reconnoiſſoient toujours Philippe II. pour leur Souverain, & ne ſe regardoient point comme des rebelles, quoiqu'ils euſſent pris les armes pour s'oppoſer aux entrepriſes de la Cour d'Eſpagne.

Dom Juan fut inſtruit de ce qu'on avoit écrit au Roi, & vit avec douleur tous ſes projets s'évanouir en un inſtant; pour ſe reconcilier avec les Etats, il fit des propoſitions qui ne furent pas acceptées. Les Confédérés lui enleverent Breda & Bolduc, d'où ils chaſſerent toutes les troupes Allemandes. Après cette expédition, le Prince d'Orange paſſa à Anvers, où il fut reçu avec un applaudiſſement général. Il ſe rendit enſuite à Bruxelles & y entra comme en triomphe. Il n'y reſta que quelques jours, & repartit pour Anvers, où du conſentement unanime de tous les Bourgeois, il fut proclamé Gouverneur de la Ville & du Brabant. Cette démarche excita la jalouſie des autres Seigneurs qui appréhenderent que ce Prince ne voulût ſe frayer un chemin au Gouvernement général des Pays-Bas. La Nobleſſe Flamande tint conſeil, & il fut

décidé qu'il falloit confier le commandement de toutes les Provinces à un homme qui ſecondât les vues des Confédérés. On jetta les yeux ſur l'Archiduc Mathias, frere de l'Empereur Rodolphe II. & on le ſollicita de paſſer en Flandres. Il ſe rendit aux inſtances des Seigneurs Flamands, & vint pour prendre poſſeſſion de la place qu'on lui offrit.

Le Prince d'Orange & les Etats furent extrêmement piqués de ce qu'on avoit fait une pareille démarche ſans les conſulter. Comme il y avoit beaucoup de Proteſtans en Flandres, le Prince d'Orange ſentit bien qu'il ne pouvoit y avoir d'union durable entre des gens qui penſoient ſi différemment ſur la Religion, & il prévit que cette diverſité de ſentimens pourroit avoir des ſuites fâcheuſes. Cependant il diſſimula avec prudence l'affront qu'on venoit de lui faire, & il conſeilla lui-même de députer à l'Archiduc, & de l'inviter à venir prendre les rênes du Gouvernement. Les Bourgeois de Gand excités ſous main ſe ſouleverent contre les Seigneurs qui avoient appellé l'Archiduc. Celui-ci reconnut bientôt

qu'il n'y avoit que le Prince d'Orange qui fût véritablement maître dans la Flandre. Il auroit bien voulu ſortir du mauvais pas où on l'avoit engagé ; mais il ſe vit contraint d'accepter un Gouvernement qui ne lui donnoit preſque aucun pouvoir, & de ſe déclarer pour le parti des Etats. Il ſe rendit à Anvers, où les habitans lui firent une entrée magnifique. Enſuite après l'avoir proclamé Gouverneur des Pays-Bas, en attendant que Sa Majeſté Catholique en eût autrement ordonné du conſentement des Etats Généraux, ils ratifierent la Pacification de Gand, s'engagerent réciproquement tant Proteſtans que Catholiques à ſe ſoutenir mutuellement, & jurerent de ne jamais permettre qu'on vexât ou qu'on inquiétât ni les uns ni les autres, & qu'on fit la moindre brêche à leurs libertés & priviléges. On déclara Dom Juan perturbateur du repos public, & on cita ſes partiſans à comparoître dans la quinzaine, faute de quoi ils ſeroient regardés comme proſcrits & ennemis de la patrie.

Après avoir pris ces meſures, les Etats paſſerent avec Eliſabeth un

traité par lequel on convint que Sa Majeſté Britannique permettroit aux Flamands d'emprunter à Londres cent mille livres ſterling, à condition qu'on rembourſeroit cette ſomme dans un an, & que la Reine nommeroit telle ville de Flandres qu'elle voudroit pour ſervir de caution; que Sa Majeſté fourniroit mille chevaux & cinq mille hommes d'Infanterie qui ſeroient entretenus par les Confédérés; que le Commandant de ces troupes auroit ſéance dans les Etats, & qu'on ne prendroit aucune réſolution concernant la paix ou la guerre ſans le conſulter; que les Flamands ne pourroient contracter aucune alliance que du conſentement de la Reine, qui auroit la liberté d'y entrer, ſi elle le jugeoit à propos; qu'au cas que Sa Majeſté mît une Flotte en mer, ils ſeroient obligés de lui fournir onze Vaiſſeaux bien équipés, dont le moindre ne ſeroit pas au-deſſous de quarante tonneaux; que ces Vaiſſeaux obéiroient à l'Amiral Anglois, & ſeroient entretenus aux dépens de la Reine; enfin qu'ils n'accorderoient point de retraite aux Rebelles d'Angleterre, & que ſi les

Flamands traitoient avec la Cour d'Eſpagne, ils feroient en ſorte que S. M. B. fût la maîtreſſe de faire confirmer ces articles en entier, ou du moins en partie.

Eliſabeth qui prévit bien qu'on lui feroit un crime de favoriſer des Rebelles, fit partir ſur le champ pour l'Eſpagne un Ambaſſadeur qui étoit chargé de juſtifier auprès de Philippe la conduite de la Reine. Cet Ambaſſadeur repréſenta à S. M. C. qu'Eliſabeth ne s'étoit déclarée en faveur des Flamands que pour ménager les intérêts de l'Eſpagne; que cette Princeſſe avoit ſouvent averti le Roi & ſes Miniſtres, & le Duc d'Albe d'avoir plus de douceur pour un Peuple libre, & de ne le pas mettre dans la néceſſité de manquer à ſon devoir; que la liberté étoit l'objet des vœux de tous les hommes, & qu'elle étoit ſur-tout deſirable en matiere de Religion, puiſque la foi ne s'inſinuë point par la force, & que le joug le plus inſupportable eſt celui qu'on veut impoſer aux conſciences; que la Reine d'Angleterre avoit tout mis en uſage auprès du Prince d'Orange & des autres Réformés de Flandres pour les engager à

mettre bas les armes, à chercher la paix & à rendre à S.M. C. l'obéiſſance qui lui étoit due ; qu'elle ne diſconvenoit point de les avoir aſſiſtés d'argent & de Soldats, mais qu'elle n'avoit point en vuë de favoriſer la révolte ; que tout ſon but étoit de donner le tems au Roi & à ſes Miniſtres de connoître leurs véritables intérêts, de ſe relâcher de leur premiere ſévérité, & de prendre les voyes convenables pour appaiſer ces troubles ; que la Reine avoit cherché auſſi à empêcher que le déſeſpoir ne fît prendre aux Flamands des réſolutions qui ne pouvoient manquer de leur être funeſtes, en allant ſe jetter entre les bras de quelque Prince étranger ; qu'après avoir averti pluſieurs fois S. M. C. des deſſeins qu'ils formoient pour cela, la Reine avoit jugé que ſon devoir & ſa propre ſureté exigeoient qu'elle arrêtât ſur le bord du précipice des gens que le déſeſpoir y alloit plonger, & qu'elle veillât à la conſervation d'un Peuple malheureux, puiſque ceux qui y étoient le plus intéreſſés s'en mettoient ſi peu en peine.

L'Ambaſſadeur ajouta qu'on avoit intercepté des lettres de Dom Juan

qui faiſoient foi des ſourdes pratiques par leſquelles les Eſpagnols de concert avec la Reine d'Ecoſſe, cherchoient à troubler ſes Etats; comme ſi leur deſſein étoit non ſeulement d'anéantir la Flandre, mais d'envelopper encore l'Angleterre dans ſa ruine; que malgré de ſi juſtes ſujets de mécontentement, elle ne ſongeoit qu'aux intérêts de S.M.C. qu'elle la prioit en conſéquence d'empêcher les Flamands de ſecouer entierement le joug de la ſoumiſſion, de leur rendre ſes bonnes graces, de leur accorder un pardon général de tout le paſſé, de confirmer leurs libertés & leurs Priviléges, d'avoir ſoin que ceux qui les gouverneroient à l'avenir ſe conformaſſent en tout au dernier accommodement, de rappeller Dom Juan des Pays-Bas, & de choiſir quelqu'un pour le remplacer; que ſi le Roi vouloit exécuter ce qu'on lui propoſoit, il ſeroit peut-être facile d'appaiſer les troubles & de faire rentrer les Flamands dans le devoir; mais que ſi les conſeils ſalutaires qu'elle lui donnoit ne pouvoient changer ſa premiere réſolution, & qu'il fût toujours diſpoſé à

employer la violence, elle lui déclaroit que conformément aux Articles du dernier traité, elle aſſiſteroit les Flamands de tout ſon pouvoir.

Philippe fut très-ſenſible à un pareil procédé; mais il dévora ſon chagrin, & manda à Eliſabeth qu'il la prioit de continuer dans les bonnes diſpoſitions où elle étoit pour la paix, & de ne pas prêter l'oreille aux faux rapports qu'on pouvoit lui faire contre un Prince qui faiſoit profeſſion d'être ſon ami: il ajouta que dans peu il donneroit des ordres qui prouveroient aux Flamands & aux Princes voiſins l'envie qu'il avoit de leur faire plaiſir. Je n'examine point ſi la Reine d'Angleterre étoit excuſable d'appuyer la révolte des Pays-Bas. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'Eliſabeth ne ſe détermina à ſecourir la Flandre qu'après avoir fait tous ſes efforts pour réconcilier ces malheureuſes Provinces avec le Roi d'Eſpagne. Philippe II. ne dut s'en prendre qu'à lui-même ſi les Princes voiſins chercherent à entretenir dans ſes Etats le feu de la rébellion. Le Monarque Eſpagnol ſe

perſuada fauſſement que la Religion l'obligeoit de faire égorger ſes Sujets; la Reine crut que ſa conſcience lui ordonnoit de s'intéreſſer en faveur d'un Peuple opprimé.

L'Archiduc Mathias après avoir fait ſon traité avec les Etats, vint à Bruxelles accompagné du Prince d'Orange qui fut déclaré Lieutenant-Général du nouveau Gouverneur. Dom Juan de ſon côté publia un écrit par lequel il prétendoit prouver que la démarche de l'Archiduc étoit contraire au ſerment que les Etats avoient fait; qu'elle tendoit à troubler la paix des Provinces & attaquoit manifeſtement l'autorité du Roi. En même tems il aſſembla des troupes dans le Duché de Luxembourg, & ſe prépara à la guerre. Ce Prince avoit reçu depuis peu de nouveaux ſecours. Alexandre (*a*) Farneſe étoit venu le joindre à la tête de pluſieurs Régimens Eſpagnols & Italiens tirés de la Lombardie. Le Comte de Mansfeld lui avoit auſſi

(*a*) Il étoit fils d'Octave Duc de Parme & de la Princeſſe Marguerite qui avoit été Gouvernante des Pays-Bas.

amené quelques troupes Françoiſes ; en ſorte que toute ſon armée en y comprenant les levées qu'il avoit fait faire en Franche-Comté & en Allemagne montoit à ſeize mille hommes de pied & à deux mille chevaux. Dom Juan faiſoit porter devant lui l'étendart Royal ſur lequel étoit peinte une Croix accompagnée d'une Deviſe Latine dont le ſens étoit (*a*) que comme Dom Juan avoit été vainqueur des Turcs en mettant ſa confiance dans la Croix, aidé du même ſecours, il triompheroit encore des hérétiques.

A la tête de cette armée, Dom Juan publia un Manifeſte par lequel il déclaroit qu'il n'avoit pris les armes que, parce qu'il s'y étoit vû forcé pour défendre la Religion contre les attentats de l'héréſie, & pour ſoutenir l'autorité du Roi dans les Pays-Bas, promettant de grandes récompenſes à ceux qui voudroient ſuivre ſon parti. Les Etats par un autre écrit entreprirent de ſe juſtifier ſur ces deux

(*a*) *In hoc ſigno vici Turcos, in hoc ſigno vincam hæreticos.*

chefs d'accuſation. Ils aſſiégerent enſuite Ruremonde & Weert. Dom Juan envoya des troupes au ſecours de ces deux Places, & en fit lever le Siége. Les Etats contens d'avoir oppoſé une armée à ce Prince, & auſſi tranquilles au milieu de la guerre que s'ils avoient été dans une paix profonde, perdoient le tems à délibérer mal-à-propos ſur les affaires du Gouvernement. Ils étoient maîtres d'Anvers, de Bergopzoom, de Tertolen, de Steemberghen, de Breda, de Boſleduc & de toutes les Places des environs. Ils avoient fait raſer les Châteaux de Gand & d'Utrecht, les Citadelles de Lille, de Valenciennes, d'Aire, de Bethune & de Bapaume; & ils comptoient que toutes ces Villes reſteroient conſtamment attachées à leur parti. Arras avoit accédé à la Confédération. Ils venoient de payer aux vieilles troupes toutes les ſommes qui leur étoient dues. Après avoir pris toutes ces meſures, ils ſe repoſoient tranquillement ſur la force de tant de Villes dont ils ſe croyoient aſſurés, négligeant toutes les autres précautions, & s'amuſant au milieu du plus grand feu de

la

la guerre à faire des réglemens qui ne pouvoient convenir que dans la paix. Leur armée qui étoit dans le voiſinage de Namur paſſa tout l'hyver ſans en venir à aucune action conſidérable. On ſe contenta de ſe rendre maître de Bovines ſur la Meuſe & on prit le Château de Deſpontin.

Le Prince d'Orange vouloit qu'au lieu de ſoutenir les efforts des ennemis on allât les attaquer eux-mêmes, ſans quoi les Villes Confédérées ſe rebuteroient d'une guerre à laquelle on ne verroit point de fin, & deviendroient auſſi diſpoſées à ſubir le joug du plus fort qu'elles avoient d'abord fait paroître d'ardeur pour recouvrer leur liberté. Mais les États ne cherchoient qu'à traîner les affaires en longueur & à gagner du tems juſqu'au retour des Députés qu'ils avoient envoyés en Eſpagne.

Pendant ce tems-là Dom Juan reçut une Bulle du Pape par laquelle S. S. accordoit au Prince & à tous ceux qui ſuivoient ſon parti une entiere rémiſſion de leurs péchés. Animé par cette faveur du Pontife, Dom Juan range ſes troupes dans les campagnes de Namur, réſolu d'en-

trer dans le Brabant. Les Flamands de leur côté ſe mettent en bataille à deſſein de lui fermer le paſſage. On ne tarda pas à en venir aux mains. Le combat ſe donna auprès de la petite Ville de Giblou. Les Eſpagnols furent vainqueurs. Dom Juan ſe rendit maître enſuite de Louvain, de Tillemont & de Sichem. Il n'y eut que cette derniere Ville qui fit une vigoureuſe réſiſtance. Elle fut emportée d'aſſaut : mais les Aſſiégeans perdirent beaucoup de monde. Dom Juan s'en vengea de la maniere la plus cruelle. Il fit pendre le Gouverneur avec tous les Officiers de la garniſon. Tout ce qui tomba ſous la main des Eſpagnols ſoldats & habitans fut maſſacré ou précipité dans la riviere voiſine. La Ville de Nivelle fut auſſi aſſiégée. Le Gouverneur de cette Place, après avoir ſoutenu courageuſement quatre aſſauts conſécutifs, & voyant qu'il n'y avoit aucune eſpérance de ſecours, fit une Capitulation honorable, qui fut aſſez bien obſervée d'abord par reſpect pour la perſonne de Dom Juan qui étoit préſent : mais à peine ce Prince ſe fut retiré que toute la rage des Aſſiégeans

tomba ſur les bleſſés & ſur les malades, & on égorgea ces malheureux que la guerre avoit épargnés. Quantité de Places (*a*) ſe rendirent aux Eſpagnols. Dom Juan fit ſur Maſtricht une tentative qui ne réuſſit pas. Les Anglois qui étoient dans cette Place empêcherent qu'elle ne fût livrée aux ennemis.

Les Députés que les Etats avoient envoyés en Eſpagne apporterent la réponſe de S. M. C. Philippe ſuppoſoit dans ſa lettre que les Confédérés s'étoient engagés à rétablir en Flandres la Religion Catholique ſur le même pied où elle étoit dans ces Provinces du vivant de l'Empereur Charles-Quint. Cet article étoit directement contraire à la Pacification de Gand que Dom Juan avoit promis d'obſerver, & qui avoit été confirmée par S. M. C. Ainſi les Etats jugerent que ni Philippe, ni le Prince ne vouloient point s'en tenir à cette Pacification, & qu'ils ne cherchoient qu'un prétexte d'y donner atteinte. Ils prirent donc la réponſe du Roi pour

(*a*) Roeux, Soignies, Bins, Beaumont, Walcourt, Maubeuge.

une dénonciation de guerre : de ſorte que la Députation des Etats ne ſervit qu'à faire connoître aux Flamands qu'il n'y avoit point d'accommodement à eſperer avec la Cour d'Eſpagne.

Après la bataille de Giblou, l'Archiduc & le Prince d'Orange perſuadés que Dom Juan ne manqueroit pas de venir attaquer Bruxelles, avoient fait tous les préparatifs néceſſaires pour ſoutenir un ſiége. Ils envoyerent auſſi une forte garniſon à Malines, & lorſqu'ils eurent pris tous leurs arrangemens pour la défenſe de ces Places, ils s'en retournerent à Anvers. Ce fut à-peu-près dans ce tems-là qu'Amſterdam embraſſa le parti des Confédérés. Cette Ville ſi riche & ſi puiſſante avoit toujours été contraire aux Proteſtans. Les Cordeliers par leurs exhortations continuelles avoient toujours empêché les habitans de ſecouer le joug de la domination Eſpagnole : mais le Prince d'Orange vint enfin à bout de gagner les principaux Bourgeois, & de leur faire accepter la Pacification de Gand. Ce fut alors que les Proteſtans réſolurent de ſe venger. Ils

courent aux armes, chaſſent de la Ville les Eccléſiaſtiques & les Moines, pillent les Egliſes, briſent les ſtatuës & les images, & aboliſſent entierement l'exercice de la Religion Romaine. Cette révolution qui fut peut-être alors avantageuſe au Prince d'Orange, lui attira bien des ennemis & lui fit beaucoup de tort dans la ſuite.

Dom Juan de ſon côté ne s'endormoit pas. Après avoir manqué Maſtricht, il penſa à faire le ſiége de Philippeville. On ouvrit la tranchée. Le Prince montroit l'exemple, portant des faſcines & travaillant comme le dernier Soldat. Il ſe fatigua tellement qu'il contracta une maladie qui contribua beaucoup à ſa mort. Les Aſſiégés ſe défendirent courageuſement; mais un Gentilhomme François, & le Gouverneur même de la Place conſeillerent à la Garniſon de ſe rendre, & les Flamands y conſentirent enfin. La maladie de Dom Juan ne lui permit pas de reſter à l'Armée, & il retourna à Namur. Le Prince de Parme ſon Lieutenant entra dans le Limbourg, & ſe rendit maître d'abord de quelques petites Places, &

enſuite de la (*a*) Capitale du Pays. Valckembourg ne tarda pas à ſe rendre ; on força la Ville de Dalem qui fut miſe à feu & à ſang. Après ces expéditions, Alexandre de Parme partagea ſon Armée avec Octave de Gonzague. Celui-ci alla ravager les environs de Bruxelles & de Mons, eſpérant que les intelligences qu'il avoit dans Malines feroient quelques mouvemens en ſa faveur ; mais il fut trompé dans ſon attente. Les Etats mirent en même tems des troupes nombreuſes en campagne, & Gonzague fut contraint de ſe retirer après avoir été battu. Les Eſpagnols abandonnerent donc toutes les petites Places qu'ils venoient de prendre. Ils jetterent des troupes dans Louvain, dans Leewe & dans Nivelle, & allerent camper ſous Tillemont. Il y eut une action auprès de Bolduc, où l'avantage fut aſſez égal de part & d'autre.

Le Duc (*b*) d'Anjou qui aſpiroit

(*a*) Cette Capitale s'appelloit Limbourg.

(*b*) C'étoit celui qu'on appelloit auparavant le Duc d'Alençon, & à qui les Flamands avoient fait des propoſitions, comme je l'ai dit ailleurs.

depuis longtems à ſe faire un Etabliſſement dans les Pays-Bas, députa quelques Seigneurs aux Etats pour leur offrir ſa perſonne, ſes amis & ſon crédit. On ſe contenta de répondre aux Envoyés qu'on verroit le Prince avec plaiſir. Le Duc d'Anjou avoit déja levé ſix mille hommes d'Infanterie & mille de Cavalerie : mais comme ces troupes n'étoient point payées, on ne ſçauroit exprimer le dégât qu'elles firent de toutes parts. Le Roi de France qui ſouhaitoit ardemment de voir ſon frere hors du Royaume, fermoit les yeux ſur de pareils déſordres. Enfin les François entrerent en Flandres moins en amis, qu'en ennemis cruels portant par tout le ravage.

L'arrivée du Duc d'Anjou ralentit un peu les progrès de Dom Juan. Celui-ci pour empêcher que les Flamands ne priſſent des liaiſons plus étroites avec la France, publia auſſitôt les derniers ordres qu'il avoit reçus de la Cour d'Eſpagne, & par leſquels ce Prince étoit revêtu de toute l'autorité du Roi, qui lui donnoit le pouvoir d'accorder une amniſtie générale, à condition qu'on met-

troit les armes bas dans l'eſpace de vingt jours, qu'on établiroit ſolidement la Religion Catholique en Flandres, & qu'on ſe ſoumettroit de bonne foi à l'obéiſſance de S. M. C. En même tems pour donner quelque ſatisfaction aux Etats, Dom Juan aſſura de nouveau qu'il étoit réſolu de faire ſortir les troupes étrangeres des Pays-Bas; & afin de juſtifier ſes promeſſes par ſa conduite, il congédia les François qui ſervoient dans ſon armée: mais ce ne fut que parce qu'ils lui étoient devenus ſuſpects depuis que le Duc d'Anjou avoit mis le pied dans les: Pays-Bas.

Cependant l'Empereur Rodolphe ſur les inſtances de Philippe II. nomma des Ambaſſadeurs pour travailler à un accommodement entre la Cour d'Eſpagne & les Etats de Flandres. Ces Plénipotentiaires étoient les Electeurs de Treve & de Cologne, l'Archevêque de Saltzbourg, le Duc de Baviere & le Comte de Schwartzenbourg. Ce dernier partit avant ſes collegues, & ſe rendit en Flandres. Après qu'il eut fait part aux Etats des bonnes intentions de S. M. I. & déploré la ſituation funeſte où leurs di-

viſions les avoient réduits, il inſiſta principalement ſur deux chefs, ſçavoir le rétabliſſement de la Religion Romaine, & l'obéiſſance duë à leur Souverain. Les Etats prirent cette occaſion de publier un long écrit dans lequel ils prétendoient prouver que par la Pacification de Gand, ils avoient ſatisfait autant qu'il étoit poſſible à ces deux articles ; mais qu'il ne dépendoit pas d'eux de rétablir la Religion ſur le même pied où elle étoit du vivant de l'Empereur Charles Quint ; qu'on ne pourroit tenter cette entrepriſe ſans rallumer le flambeau de la guerre civile ; que toutes les Provinces & principalement la Hollande & la Zélande ne conſentiroient jamais à ſe ſoumettre au joug de l'Inquiſition. On ſe plaignoit enſuite de Dom Juan & des Miniſtres d'Eſpagne, qui en donnant au Roi de pernicieux conſeils avoient forcé les Flamands de recourir aux moyens les plus violens pour la conſervation de leur liberté. » Nous ſupplions l'Empereur, ajou-» toient-ils, de prendre compaſſion » de ces malheureuſes Provinces qui » ſont une portion aſſez conſidérable

» de l'Empire, d'employer cette au-
» torité que Dieu lui a miſe en main
» pour éteindre l'incendie allumé par
» la guerre civile, & empêcher qu'il
» ne faſſe de plus grands ravages,
» pour établir en Flandres une paix
» juſte & ſolide, & pour affermir
» en ce pays la Religion Catholique
» & l'autorité du Roi. »

Les Etats publierent enſuite à Anvers une ordonnance qui confirmoit de nouveau la Pacification de Gand, & qui enjoignoit à tous les Flamands de l'obſerver avec exactitude. Mais comme on défendoit l'exercice de la Religion Prétenduë-Réformée, excepté dans les Provinces de Zélande & de Hollande, ce nouveau Réglement ne put avoir ſon effet; parce que le nombre des Proteſtans étoit devenu trop conſidérable, & qu'on avoit beſoin de leur ſecours pour ſe ſoutenir contre les entrepriſes de l'Eſpagne. On cita tout le Clergé d'Anvers pour jurer l'obſervation de la derniere ordonnance. Les Prélats prêterent ſerment ſans difficulté; mais les Jeſuites refuſerent d'obéir, & furent chaſſés de la Ville. Les Cordeliers voulurent faire auſſi quelque

réſiſtance. Sur quarante il y en eut vingt qui ſe ſoumirent : les autres perſiſterent dans leur refus & eurent le même ſort que les Jéſuites. Cet événement réveilla la haine qu'on avoit déja contre les Cordeliers. Un des plus fameux Prédicateurs de leur Ordre ne contribua pas peu auſſi à rendre ſes confreres odieux. Il lui étoit échappé plus d'une fois des traits ſatyriques dans ſes Sermons contre les Etats & la Nobleſſe de Flandres : on lui reprochoit auſſi l'établiſſement d'une Congrégation de Dévotes auxquelles il avoit donné certains Réglemens ſecrets qui paroiſſoient bleſſer la pudeur. Ce déchaînement univerſel eut de terribles ſuites pour les Cordeliers. Quelques-uns des Freres Laïcs, qui étoient mécontens de ces Religieux, les accuſerent devant les Magiſtrats des crimes les plus abominables. On les arrêta, & on inſtruiſit leur Procès. Pluſieurs ſe trouverent coupables, & il y en eut trois qui furent condamnés au feu, & trois autres à être fouettés par les carrefours. On ne les traita pas à Gand avec moins de rigueur. Quatre Cordeliers & un

Auguſtin convaincus du même crime furent brulés en Place publique. Il y en eut pluſieurs de condamnés au fouet, & on chaſſa de la Ville les quatre Ordres Mendians. Comme on n'avoit rien à reprocher aux Jéſuites du côté des mœurs, leur expulſion d'Anvers fut le ſeul châtiment qu'on leur infligea.

L'Empereur ayant convoqué la Diete à Wormes, l'Archiduc y députa le ſieur de Sainte Aldegonde qui déclama vivement contre la tyrannie des Eſpagnols. Il implora le ſecours de tous les Membres de l'Empire, & leur repréſenta, que l'incendie qui s'étoit allumé en Flandres les menaçoit eux-mêmes, ſi l'on ne prenoit ſoin d'en arrêter les progrès. Les Etats de leur côté réſolurent de pouſſer vigoureuſement la guerre contre Dom Juan. Eliſabeth leur fournit des ſecours d'argent qu'ils employerent à lever des troupes. Ce fut alors que les Catholiques qui s'imaginerent que le Prince d'Orange ſongeoit à détruire la Religion Romaine, firent un nouveau parti, afin de ſe précautionner contre les entrepriſes des Proteſtans.

Lorſque le Duc d'Anjou fut arrivé

en Flandres, ce Prince publia un Manifeſte dans lequel il déclara que ſon deſſein n'étoit point de prendre la défenſe d'un Peuple révolté contre ſon Maître légitime, mais qu'il n'avoit en vuë que d'entretenir la paix & l'union entre les Provinces Confédérées, de corriger les abus qui s'étoient introduits dans le Gouvernement, de décharger les Flamands de toutes les impoſitions onéreuſes, & de les rétablir dans la poſſeſſion de leurs priviléges. Il prenoit le Ciel à témoin que ce n'étoit ni l'avarice ni l'ambition qui lui avoient fait prendre les armes, que la vuë ſeule de ſon devoir, & le deſir de ſoulager un Peuple malheureux étoient les ſeuls motifs qui le déterminoient à faire la guerre; & il invitoit tous ceux qui voudroient le ſervir dans un projet ſi louable à venir partager avec lui les avantages & la gloire qui étoient inſéparables d'une pareille entrepriſe. Il eſt rare que les Souverains agiſſent par de ſemblables motifs. Auſſi leur conduite ne s'accorde guéres avec tous ces beaux ſentimens qu'ils étalent dans leurs Manifeſtes.

Le Duc & les Etats conclurent un traité dont voici les principaux articles : Que le Prince prendroit la défenſe des Pays-Bas, & ſeroit déclaré Protecteur de la liberté Belgique ; qu'il partageroit à la tête des Armées le nom & l'autorité de Général avec les Etats repréſentés par celui qu'ils nommeroient à cet effet, & qui dans l'abſence du Prince auroit ſeul le commandement ; que le Gouvernement de toutes les Provinces reſteroit entre les mains des Etats, à condition qu'ils s'engageroient à ne point choiſir d'autre Maître que le Duc d'Anjou, en cas qu'ils euſſent envie de ſe ſouſtraire entierement à la domination Eſpagnole ; que le Prince garderoit toutes les Conquêtes qu'il feroit au-delà de la Meuſe, & que celles d'en-deça appartiendroient aux Etats ; qu'il regarderoit comme ſes ennemis tous ceux qui auroient été proſcrits par les Confédérés, ſurtout les Eſpagnols & leurs partiſans.

Cependant les troupes s'aſſembloient en grand nombre ſur la frontiere, & comme la licence régnoit également dans l'Armée des Fran-

çois & dans celle des Eſpagnols, le pays voiſin étoit expoſé chaque jour à reſſentir les effets de l'avarice & de la brutalité du Soldat. On rapporte à ce ſujet deux traits qui méritent d'avoir place en cette hiſtoire. Le Capitaine Pont François avoit ſon logement au Village de Becourt chez un riche Laboureur nommé Jean Millet qui avoit trois filles fort belles. L'aînée qui ſurpaſſoit encore ſes ſœurs en beauté, avoit grand ſoin que rien ne manquât au Capitaine. Les attentions de cette aimable villageoiſe donnerent occaſion à l'Officier François de la conſiderer attentivement. Il fut épris de ſes charmes, & ne ſongea plus qu'aux moyens de ſatisfaire ſa paſſion. Un jour qu'il étoit à table avec pluſieurs de ſes camarades il pria le pere & la fille de ſe joindre à la compagnie. La propoſition fut acceptée. Vers le milieu du repas, lorſque le vin commençoit à ajouter de nouvelles forces à l'amour, le Capitaine demanda en badinant à ſon hôte s'il vouloit lui donner ſa fille en mariage. Le Laboureur qui ne manquoit pas de bon ſens, comprit auſſitôt de quoi il s'agiſſoit. Il répondit le plus hon-

nêtement qu'il lui fut poſſible, & s'excuſa ſur l'inégalité des conditions; mais l'Officier entrant en fureur & faiſant des juremens affreux le jetta rudement hors de la ſalle. La jeune fille ſuivoit ſon pere, mais elle fut retenue par quelques Soldats, & malgré ſes cris & ſes larmes le Capitaine lui fait le plus ſanglant des outrages, & la livre enſuite à la brutalité de ſes camarades. Ils ſe remettent enſuite à table, & forcent cette jeune fille à venir s'aſſeoir avec eux. Comme elle avoit des ſentimens au-deſſus de ſa condition, elle ne s'amuſe point à pleurer ſon malheur, & ne s'occupe que du ſoin de ſa vengeance; mais elle diſſimule ſon reſſentiment & paroît d'un air gai, comme ſi elle eût été inſenſible à l'affront qu'elle venoit de recevoir. Il lui fallut eſſuyer tous les inſolens diſcours qu'on doit attendre d'une troupe de gens ſans pudeur. Toujours attentive à ſon projet, elle ſaiſit le moment que le Capitaine eſt tourné vers un de ſes gens qui lui parloit à l'oreille pour lui percer le cœur d'un coup de couteau.

Après cette action elle renverſe la

table, & tandis que les Soldats ſont autour de leur Capitaine, elle ſort, court à ſon pere, lui raconte ce qui vient d'arriver & l'exhorte à prendre la fuite. Ne voulant pas ſurvivre à ſon deshonneur, elle attend avec intrépidité les Soldats qui la pourſuivent. Ils la ſaiſiſſent & l'attachent à un arbre dans le deſſein de la faire mourir à coups d'Arquebuſes. Cette courageuſe fille après avoir recommandé ſon ame à Dieu s'adreſſe à ſes Bourreaux & leur dit: » Tirez, barbares, après les indignes traitemens que j'ai eſſuyés de votre part, » je recevrai comme un préſent la » mort que vos coups vont porter » dans mon cœur. Le Ciel qui vient » de me venger par la perte de votre » Capitaine, ne laiſſera pas non plus » cette derniere horreur impunie. » L'évenement juſtifia cette prédiction; car le pere ayant été inſtruit du ſort de ſa fille, ce dernier coup mit le comble à ſon déſeſpoir. Il fit prendre les armes à tous les Payſans des environs & ils maſſacrerent non ſeulement ces furieux, mais encore quatre Compagnies Françoiſes dont il ne reſta pas un ſeul homme. L'autre trait

n'eſt pas moins atroce, mais il eut un ſuccès tout différent. Un Capitaine Eſpagnol d'une ancienne Nobleſſe, étoit logé proche Lille chez un Avocat qui avoit une fille d'une rare beauté. L'Officier en fut épris, & ayant trouvé moyen de la tirer un jour à l'écart, il ſe mit en devoir de lui faire violence, mais cette vertueuſe fille ſe ſaiſit du poignard de l'Eſpagnol, & lui en porta un ſi furieux coup qu'il tomba par terre baigné dans ſon ſang ; comme ſa bleſſure étoit mortelle, il demanda un Confeſſeur, & après lui avoir fait l'aveu de ſon crime, pénétré du plus vif repentir il pria qu'on lui amenât cette jeune fille. On la fit venir & le mourant lui dit : » j'aurois pû me contenter d'obtenir de vous avant que de » mourir le pardon de l'outrage que » vous avez reçu de moi ; mais il m'a » paru que je devois réparer ma faute » d'une façon plus convenable. Puiſque mon crime & votre vertu m'ont » mis hors d'état de pouvoir vous » offrir ma perſonne, recevez du » moins avec le nom de mon épouſe » que je vous donne, le préſent que » je vous fais de tous mes biens. Ceux

» qui ſçauront l'affront que vous avez
» été ſur le point de recevoir, appren-
» dront en même tems qu'un maria-
» ge honorable a été le prix des ef-
» forts que j'ai faits pour vous dés-ho-
» norer. » Il épouſa enſuite la fille & expira un inſtant après.

Trente mille hommes compoſoient l'Armée des Confédérés. Celle des Eſpagnols n'étoit pas moins nombreuſe. Dom Juan qui ſe portoit un peu mieux, ſe mit à la tête de ſes troupes, & vint ſe préſenter devant les ennemis qui campoient entre Liere & Herentals. Il y eut une action des plus vives qui dura depuis le matin juſqu'au ſoir. La chaleur étoit (*a*) ſi grande que la plupart des Soldats furent obligés de tirer leurs chemiſes & de combattre tous nuds. L'Armée Eſpagnole fut défaite & laiſſa environ neuf cens hommes ſur le champ de bataille. Le nombre des morts fut un peu moindre du côté des Confédérés. Dom Juan dont la ſanté s'affoibliſſoit de jour en jour, ſe retira aux environs de Namur, &

(*a*) C'étoit le premier d'Août 1578.

alla camper ſur les bords de la Meuſe, pour attendre les troupes qu'on devoit lui envoyer d'Allemagne. La Ville d'Arſchot fut ſurpriſe par les Flamands qui taillerent en pieces la Garniſon, pillerent la Place, & l'abandonnerent enſuite pour aller rejoindre leur Armée. A peine en étoient-ils ſortis que quelques troupes Eſpagnoles y rentrerent, comme ſi elles fuſſent venues au ſecours, firent main-baſſe ſur tous ceux des habitans qui oſerent ſe mettre en défenſe, enleverent le peu qui avoit échappé aux recherches des Flamands, & mirent enfin le feu à la Place. Le Duc d'Anjou s'empara des Châteaux du Sart & de la Motte. Genap & Nivelle ſe rendirent par capitulation.

Les Proteſtans dont le nombre s'étoit fort augmenté dans toute la Flandre préſenterent une Requête à l'Archiduc & aux Etats, par laquelle ils demandoient qu'on leur accordât le libre exercice de leur Religion. Ils apportoient les raiſons qui les avoient engagés à ſe ſéparer de l'Egliſe Romaine, & ſe déchaînoient ſurtout contre la cruauté du Duc d'Albe, qu'ils accuſoient d'avoir fait mourir juſqu'à

dix-huit mille perſonnes par la main du Bourreau. Dom Louis de Requeſens n'étoit pas plus épargné. On ne lui reprochoit pas d'avoir employer le fer, mais l'exil & les proſcriptions pour opprimer un Peuple innocent. Ils s'efforçoient de montrer par pluſieurs raiſonnemens qu'on peut ſouffrir deux Religions différentes ſans intéreſſer la tranquillité publique ; ce qu'ils prouvoient par l'exemple des premiers Chrétiens & des Empereurs, ſurtout des quatre derniers qui avoient gouverné l'Allemagne, ſans parler de pluſieurs autres Princes, & du Pape lui-même qui permettoit aux Juifs d'avoir des Synagogues juſques dans Rome.

L'Archiduc & les Etats jugerent qu'il falloit donner quelque ſatisfaction au Peuple, qui dans preſque toutes les Villes de Flandres ſe trouvoit imbu des nouvelles opinions. Il fut donc décidé qu'on accorderoit la liberté de conſcience, à condition qu'elle n'auroit lieu que dans les Villes qui voudroient en jouir. L'Edit qui fut publié à cette occaſion contenoit trente-ſix Articles dont aucun n'étoit contraire à la Pacifica-

tion de Gand. En conſéquence de cet Edit, on aſſigna des Temples aux Proteſtans dans pluſieurs Villes (*a*) de Flandres.

Les Plénipotentiaires nommés par l'Empereur, le Roi de France & la Reine d'Angleterre pour ménager un accommodement entre les Peuples des Pays-Bas & la Cour d'Eſpagne, ne purent jamais rien gagner ſur l'eſprit de Dom Juan d'Autriche. Ce Prince perſiſta longtems à ne vouloir écouter aucune propoſition, que les Etats ne ſe fuſſent engagés préalablement à ne point ſouffrir en Flandres l'exercice de la Religion Proteſtante, à mettre les armes bas, & à renvoyer le Prince d'Orange en Hollande. Perſuadé que les Etats faute d'argent ne pourroient pas entretenir longtems les troupes étrangeres qu'ils avoient priſes à leur ſervice, Dom Juan réſolut de les épuiſer en traînant la guerre en longueur. Il s'éleva de nouveaux troubles en Flandres dans le tems même

(*a*) A Anvers, à Bruxelles, à Malines, à Berghe, à Breda, à Liere, à Bruges, à Ypres, dans toute la Friſe & la Gueldre.

qu'on tenoit des conférences pour tâcher de procurer la paix à ces malheureuſes Provinces.

La plupart des Gantois qui étoient Proteſtans ſe porterent à toutes ſortes d'excès contre les Catholiques. Perſonne n'obſervoit moins exactement qu'eux la Pacification qui portoit le nom de leur Ville. Bien plus, ils refuſoient de fournir aux contributions qu'on levoit ſur toutes les Villes de Flandres, & ſembloient par cette conduite vouloir ſe ſouſtraire, non ſeulement à la domination Eſpagnole, mais même à l'obéiſſance qu'ils devoient aux Etats. Ils engagerent Bruges & Ypres dans leur parti, & y mirent des Gouverneurs, auſſi bien que dans les Villes de Dermonde, d'Oudenarde, d'Aloſt, & dans toutes les autres petites Places de Flandres. De leur propre autorité ils leverent des troupes, rétablirent les fortifications (*a*) de leur Ville, raſſemblerent toutes les cloches des Egliſes, & en y joignant du cuivre & de l'airain,

(*a*) Charles-Quint avoit fait abattre les murailles de Gand à cauſe d'une ſédition qui s'éleva en 1539.

fondirent un nombre de canons très-conſidérables. Non contens d'avoir confiſqué tous les biens du Clergé, ils les firent vendre à l'encan, démolirent les Monaſteres & les Egliſes, & abolirent entierement l'exercice de la Religion Romaine.

Les principaux Chefs des Séditieux étoit Jean d'Imbiſe, Gille Boucluyt, & Joſſe de Trieſt. Tout paſſoit par les mains de ce Triumvirat qui fit donner à d'Imbiſe la charge (*a*) de Conſul. C'étoit un homme fier, avare & ambitieux ; mais comme on devoit principalement à ſes ſoins les nouvelles fortifications de Gand, & qu'il avoit pour ainſi dire rendu à cette Ville ſon ancienne ſplendeur, il s'étoit attiré par-là l'affection du Peuple. Michel de la Huguerie & Sarrazin, tous deux François étoient les Confidens de ce Triumvir. Il ne ſe conduiſoit que par leurs conſeils, & ils ne manquoient pas de lui fournir continuellement matiere pour faire naître de nouvelles ſéditions.

(*a*) C'étoit la principale Charge de la Ville.

Ce

Ce fut alors que s'éleva la Faction (*a*) des Mécontens ; elle n'étoit gueres compoſée que des Seigneurs Catholiques & de la Nobleſſe des Provinces Wallones qui accoutumées à remplir les premiers emplois dans les armées, ne pouvoient ſouffrir que le Peuple voulût leur donner la Loi. Ces Seigneurs prétendoient auſſi qu'après les ſervices qu'ils avoient rendus à l'Etat, ils devoient avoir la meilleure part au Gouvernement, & ſouffroient avec peine que les Villes de Flandres euſſent remis toute l'autorité entre les mains du Prince d'Orange. Ainſi ils réſolurent d'employer à ſoutenir leurs intérêts particuliers les contributions que les Etats avoient impoſées pour la défenſe de la cauſe commune, & ils leverent une armée afin de ſoutenir, diſoient-ils, les intérêts de la Religion, la liberté du Pays & les droits

(*a*) Les Proteſtans nommoient ceux qui entrerent dans cette Faction les Soldats du *Pater noſter*. Les François les appellerent *les yeux blancs*, tirant cette dénomination de ce qui arrive aux Brebis à qui les yeux blanchiſſent dans certaines maladies internes.

de la Nobleſſe. Les Chefs de ce nouveau parti étoient Matthieu Moulard Evêque d'Arras, Henri de Ives Abbé de Marolles, & Jean de Linden. Ils avoient paru juſqu'alors les ennemis les plus déclarés du Gouvernement Eſpagnol ; mais quand ils virent que le Prince d'Orange ſoutenu de la faveur du Peuple attiroit inſenſiblement à lui toute l'autorité, ils ſe repentirent de leur propre ouvrage, & changerent de conduite. Ils publierent un Manifeſte par lequel ils proteſtoient contre l'Acte qui accordoit la liberté de conſcience, & déclarerent qu'ils étoient réſolus de s'y oppoſer aux dépens de leurs biens & même de leur propre vie.

Les Soldats Wallons perſuadés que c'étoient les Gantois qui arrêtoient leur paye, ſe jetterent ſur la Flandre où ils firent toutes ſortes de ravages. En huit mois ils tirerent près de trois cens mille florins des malheureux habitans de cette Province. Les Gantois mirent auſſi leur armée en campagne ; mais comme leurs troupes étoient plus propres à faire la guerre aux Prêtres, aux Moines & aux Religieuſes qu'à combat-

tre de vieux Soldats tels que ceux qu'on leur oppoſoit, elles furent preſque toujours battuës. Lorſqu'elles ſe virent ſupérieures en nombre, elles oſerent paſſer les Frontieres de la Province, & firent des courſes juſques dans le territoire de Lille. Comme toutes ces diviſions arrêtoient les remiſes que chaque Province étoit obligée de faire pour les frais communs de la guerre, rien n'avançoit & on ne prenoit aucunes meſures.

Le Prince d'Orange pour ſe juſtifier du ſoupçon qu'on avoit qu'il étoit l'auteur des troubles de Gand, voulut qu'on ne dût qu'à lui ſeul la gloire de les avoir appaiſés; il alla donc trouver les Gantois, & après leur avoir donné des avis très-ſages, on convint enfin de certains articles qui mettoient du moins en quelque ſorte les intérêts de la Religion Romaine à couvert. On en rétablit l'éxercice; mais avec des reſtrictions. Il fut auſſi arrêté que les Proteſtans & les Catholiques, ſoit en Public ou en particulier, & ſurtout dans les Sermons, ne ſe diroient point d'injures, & qu'on ne s'atta-

queroit point réciproquement par des reproches capables de rallumer la ſédition ; que les uns & les autres ſe ſoumettroient aux Réglemens particuliers du Magiſtrat qui les gouvernoit, & ſe conformeroient aux ordres des Etats Généraux.

Après avoir pacifié les troubles de Gand, il ne reſtoit plus qu'à ſe raccommoder avec les Seigneurs & les habitans des Provinces Wallones; mais cette entrepriſe n'étoit pas facile. Ils refuſoient conſtamment de ſouſcrire au dernier Edit donné en faveur des Proteſtans, & penſoient déja à changer de parti & à ſe rejetter du côté des Eſpagnols. Ceux-ci venoient de perdre Dom Juan d'Autriche qui mourut au camp de Namur le premier d'Octobre 1578. On prétend que le chagrin qu'il eut de voir que Philippe II. ne lui envoyoit aucun ſecours, & ſembloit vouloir en faire le jouet de ſes ennemis, lui avoit fait contracter depuis longtems une langueur qui le conduiſit enfin au tombeau. Alexandre de Parme prit le Commandement des troupes après la mort de Dom Juan, & fit bientôt oublier par ſes actions le

ſouvenir du Prince auquel il ſuccédoit. Ce nouveau Général entra dans le Brabant & ſe rendit maître d'abord de Falckembourg & de Wert. De-là il marcha contre Carpen dont la garniſon conſiſtoit en quarante-cinq hommes. Cependant le Gouverneur eut le courage, ou peut-être la témérité de vouloir ſe défendre. Les Eſpagnols foudroyerent cette petite Place avec douze pieces de canon, & l'emporterent d'aſſaut. Tous les Soldats, leurs Officiers & le Commandant furent pendus. Le Prince de Parme s'empara encore de quelques autres petites Places, & traita la garniſon avec la même rigueur.

Le Prince Caſimir qui étoit au ſervice des Etats, & qui commandoit les Reîtres, alla faire un voyage en Angleterre. Dans une converſation qu'il eut avec la Reine Eliſabeth, cette Princeſſe lui demanda un jour pourquoi cette grande armée des Etats s'étoit diſſipée d'elle même, ſans avoir rien fait de mémorable. Le Palatin lui répondit qu'il falloit en accuſer les François, qui avoient toujours été d'intelligence avec Dom Juan, & qui étoient entrés en Flan-

dres, moins pour ſecourir ces malheureuſes Provinces que pour déſoler les Pays-Bas de concert avec les Eſpagnols. Il répétoit ſouvent la même choſe & s'emportoit vivement contre les François ſans qu'il y eût là perſonne qui pût prendre le parti de notre Nation. Sur ces entrefaites, celui qui commandoit les Allemands en la place du Prince Caſimir, ayant été obligé d'en venir aux mains avec l'Armée Eſpagnole, perdit la bataille & ſe retira en bon ordre. Les vaincus envoyerent des Députés au Prince de Parme pour lui repréſenter que leur ſortie des Pays-Bas ſeroit fort avantageuſe aux Eſpagnols; qu'ainſi ils étoient prêts de repaſſer en Allemagne, pourvu qu'on leur payât une montre de ſept mois, moyennant quoi ils s'engageroient à ne point porter les armes contre le Roi d'Eſpagne pendant un certain tems dont on conviendroit.

Le Prince de Parme trouva cette propoſition bien extraordinaire, & il y répondit ſur le champ en ces termes. » Meſſieurs les Allemands, qui » vous faites un plaiſir de troubler » le repos de la Chrétienté, & qui ne

» cherchez qu'à vous enrichir des dé-
» pouilles des malheureux, apprenez
» que vous avez affaire à des hom-
» mes dont vous avez déja éprouvé
» les armes victorieuſes, & qui avec
» l'aide de Dieu protecteur de la juſ-
» tice, vous feront ſentir toute la
» grandeur du péril auquel vous vous
» êtes expoſés par votre faute. Ne
» vous attendez pas de trouver par-
» mi nous cette humanité dont les
» François uſent envers leurs enne-
» mis. Sçachez que ce n'eſt pas en
» France que vous faites aujourd'hui
» la guerre, & que nous n'avons pas
» réſolu de ſervir auſſi mal notre maî-
» tre qu'ils font le leur. Vous nous
» demandez de l'argent pour ſortir
» de Flandres, & nous au contraire
» nous demandons que vous nous en
» donniez, ſi vous voulez obtenir la
» liberté de vous retirer ſains &
» ſauves. Ainſi préparez-vous à com-
» battre; car le courrier eſt déja tout
» prêt pour porter en Eſpagne la liſte
» des morts qui vont tomber ſous
» nos coups.

Les Allemands voyant qu'on ſe moquoit de leurs prétentions, prirent le parti de ſe retirer du mieux

qu'il leur fut poſſible. Ainſi ils ſortirent des Pays-Bas avec plus de honte & d'ignominie qu'ils n'avoient acquis de gloire en y entrant. Eliſabeth ayant appris cette nouvelle dans le tems même que le Palatin traitoit ſi mal les François, lui dit en ſouriant : » Mon Couſin, je vois » bien que vos troupes que vous me » vantez ſi fort ne veulent point de » mon argent, puiſqu'elles aiment » mieux en recevoir du Prince de » Parme & des Eſpagnols. Du reſte » je vous plains & je vous offre pour » vous conſoler de cet accident tous » les ſecours que vous pouvez & que » vous devez attendre d'une Reine » qui fait profeſſion d'être votre amie.

Caſimir, qui étoit naturellement fier, fut piqué de ce diſcours, auquel il n'y avoit point de réponſe. Cela ne l'empêcha cependant pas d'accepter une penſion que lui donna la Reine, après quoi il ſortit d'Angleterre & ſe rendit à Fleſſingue. Il en partit plein d'indignation ſans voir ni l'Archiduc ni aucun des Seigneurs Flamands. Etant arrivé en Allemagne il reprocha à ſes troupes les propoſitions honteuſes qu'elles avoient faites aux Eſpa-

gnols, & elles ſe plaignirent de leur côté de ce qu'il s'étoit approprié l'argent qu'il avoit reçu d'Angleterre.

Le Prince de Parme qui ne craignoit plus les Allemands ni les François, car ceux-ci avoient auſſi quitté le ſervice des Etats, s'approcha d'Anvers après avoir détaché un de ſes Officiers Généraux avec ordre de ſe rendre maître de toutes les petites Places qui ſont aux environs de cette Ville. Enſuite l'Armée Eſpagnole arriva à Borgerhout (*a*) où l'Armée des Etats campoit dans de bons retranchemens. Il y eut d'abord une action peu conſidérable entre les deux partis; mais les Confédérés ſentant qu'ils avoient trop peu de Cavalerie pour riſquer une bataille, firent leur retraite inſenſiblement juſques ſous les murs d'Anvers. Le Prince de Parme mit le feu à leur camp & fit mine de vouloir les attaquer; mais ſes troupes furent repouſſées par l'artillerie de la Ville qui les foudroyoit. De-là le Général Eſpagnol voyant que ſon Armée manquoit de vivres marcha vers

(*a*) Village ou Fauxbourg à un mille & demi d'Anvers.

Maſtricht, réſolu de s'en rendre maître à quelque prix que ce fût, parce qu'en enlevant cette Place aux Confédérés il fortifioit beaucoup ſon parti & fermoit le paſſage aux ſecours que les ennemis pouvoient faire venir d'Allemagne. Chemin faiſant, il s'empara du Château de Grobbendonc, y mit le feu, fit pendre tous les Soldats Flamands qui étoient dans cette Place. Il continua ſa route & arriva le 12 de Mars 1579 devant Maſtricht dont il forma le ſiége. La Noue Gentilhomme François & l'un des Généraux de l'Armée des Etats, tâcha de faire entrer quelque ſecours dans la Ville; mais il ne put réuſſir.

Les habitans d'Anvers travailloient à amaſſer de l'argent pour lever des troupes, lorſque l'obſtination des Catholiques mit tous les eſprits en mouvement. Fiers de la protection de l'Archiduc & des Seigneurs Wallons, ils réſolurent de faire une Proceſſion ſolemnelle, & de paſſer dans toutes les rues de la Ville, malgré les remontrances du Magiſtrat qui leur conſeilla de ne pas ſortir de l'enceinte de leur Egliſe: mais à peine ſe furent-ils mis en marche que la garde les

arrêta, le Peuple courut enſuite aux armes, tomba ſur tous les gens de la Proceſſion, en tua quelques-uns, & obligea les autres à reprendre le chemin de leur Egliſe avec tant de promptitude & de confuſion qu'il y en eut pluſieurs de renverſés & d'écraſés en ce tumulte. Le Prince d'Orange tâcha d'appaiſer la ſédition, & obtint une Trêve de trois heures, pendant laquelle on travailleroit à reconcilier les deux partis. L'Archiduc ſe plaignit hautement de cet attentat comme d'un affront qui rejailliſſoit juſques ſur ſa perſonne. On lui remit la connoiſſance de ce différend, & on convint qu'on accorderoit une eſpece de liberté de conſcience, en ſorte que le Clergé auroit quelques Egliſes dans la Ville, à condition que les Moines & les Chapitres ſeroient exceptés & n'auroient point de part à cette grace.

Le Prince de Parme étoit occupé au ſiége de Maſtricht, dont la Garniſon étoit compoſée d'environ mille hommes partie François, Anglois, Ecoſſois ou Flamands, & la Bourgeoiſie fourniſſoit encore douze cens hommes bien armés. La Place fut

très-bien défenduë, & on fit de fréquentes ſorties qui couterent bien du monde aux Eſpagnols ; les troupes de la garniſon ſe trouverent à la fin épuiſées par les travaux, les veilles, les bleſſures & les maladies; leur nombre étoit ſi conſidérablement diminué qu'il reſtoit à peine quatre cens hommes en état de porter les armes. Enfin après quatre mois de ſiége la baſſe Ville fut priſe d'aſſaut, les aſſiégés ſe retirerent dans la haute avec un ſi grand déſordre que les femmes & les enfans ſe trouvant trop ſerrés à ce paſſage pour pouvoir entrer aſſez promptement, devinrent la victime des Eſpagnols qui les précipitoient des deux côtés du Pont dans la riviere.

Tous ceux qui s'étoient retirés dans la haute Ville n'y tinrent pas longtems, & furent contraints de ſe rendre à diſcrétion. Pendant trois heures les vainqueurs paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe préſenta. On chercha Moncade & Tapin qui commandoient dans la Place. On trouva l'un & l'autre. Le premier qui étoit Eſpagnol fut pendu. On traita différemment le ſecond qui étoit Fran-

çois, & qui avoit montré beaucoup de courage. Le Prince de Parme lui fit des offres très-avantageuſes pour l'engager à paſſer au ſervice d'Eſpagne. Tapin refuſa toujours de les accepter. Quelques jours après étant à ſa fenêtre il fut tué d'un coup d'arquebuſe, ſoit par un accident, ſoit par l'envie que les Eſpagnols avoient de ſe défaire d'un homme dont le courage leur parut redoutable. Maſtricht fut livrée au pillage, & cette malheureuſe Ville qui étoit une des plus peuplées de la Flandre devint ſi déſerte qu'on y comptoit à peine trois cens habitans. Ils l'abandonnerent même dans la ſuite, & elle ſe remplit inſenſiblement de Liégeois & des Payſans des environs; l'Armée Eſpagnole étoit trop épuiſée pour pouvoir rien entreprendre, & le Prince de Parme y avoit contracté lui-même une maladie qui fut très-dangereuſe.

Cependant on avoit fait l'ouverture des Conférences indiquées à Cologne l'année précédente. Chaque parti ayant donné ſes prétentions par écrit, les Députés de l'Empereur en formerent un projet d'accommode-

ment qu'ils remirent aux Députés des Etats, en leur conſeillant de l'accepter ; mais les Confédérés ne voulurent jamais ſe prêter à ce nouvel arrangement, qui ſelon eux ne remédioit pas ſuffiſamment aux déſordres que la diverſité de Religion avoit introduits en Flandres, & ne leur donnoit aucune eſpérance d'obtenir quelque adouciſſement aux ordres de la Cour d'Eſpagne. En effet excepté la Hollande, la Zélande & Bommel, à qui on permettoit de ſe conformer à la pacification de Gand, Philippe avoit abſolument réſolu de ne ſouffrir dans tous les pays de ſon obéiſſance que la ſeule Religion Catholique, à l'excluſion de toute autre.

Les Actes des Conférences de Cologne furent rendus publics, & on y répondit bientôt par un écrit dans lequel l'Auteur s'attachoit à démontrer que la révolte des Pays-Bas, dont il accuſoit le Duc d'Albe & les autres Miniſtres d'Eſpagne d'avoir été la cauſe, n'étoit point une raiſon ſuffiſante pour traiter les Flamands de traîtres à Dieu & au Roi : » On nous » reproche, diſoit-il, de n'avoir pas » empêché, comme nous le pou-

» vions, la ruine & la profanation
» des Egliſes. A la vérité tous les
» gens ſages n'ont jamais approuvé
» de pareils excès, & ils auroient
» ſouhaité de tout leur cœur qu'on
» ne ſe fût point porté à de telles
» violences. Si cependant on veut
» pénétrer plus avant & ſonder la
» profondeur des Jugemens de Dieu
» autant que les bornes de notre eſ-
» prit peuvent le permettre, on ſera
» contraint d'avouer que la Provi-
» dence n'a permis ces ſcandales, que
» pour apprendre aux Etats, à la
» Nation, au Roi, que ſi les Eſpa-
» gnols regardent comme un ſacrilé-
» ge d'abattre & de mettre en piéces
» des images & des ſtatues de pierre
» ou de bois, c'eſt encore un bien
» plus grand crime devant Dieu d'a-
» voir perſécuté ſi cruellement pen-
» dant tant d'années par le feu, le
» fer & l'exil, ſans diſtinction d'âge
» ni de ſexe, tant de malheureux qui
» avoient l'honneur de porter le ti-
» tre de Chrétiens, & que Dieu re-
» garde comme ſes vivantes images.
On voit que le deſſein de cet Au-
teur étoit de confirmer dans le parti
des Etats tous ceux des Flamands qui

ſongeoient à retourner ſous la domination Eſpagnole.

Les Gantois exciterent encore de nouveaux troubles, que le Prince d'Orange vint à bout de calmer. Au milieu de tous ces mouvemens, le Prince de Parme ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit ſervir à fortifier ſon parti. Il fit ſonder les Villes de Douai, de Lille & d'Orchies pour ſçavoir ſi elles étoient ſatisfaites de leur union avec la Nobleſſe Wallone, & des Articles arrêtés à Cologne. Pour les engager plus efficacement à rentrer ſous l'obéiſſance de S. M. C. il retira toutes les troupes étrangeres qui étoient en garniſon dans les Villes & Châteaux des Provinces Wallones, & en exécutant ainſi les promeſſes qu'il avoit faites, il mit beaucoup de Seigneurs dans ſes intérêts.

Les Etats s'emparerent de pluſieurs Places importantes. Ils furent redevables de la plupart de leurs conquêtes à la valeur de nos troupes. Ces ſuccès réitérés avoient donné tant de courage aux François que la Noue commandoit, les exemples de ce ſage & habile Général leur avoient tellement inſpiré l'amour de la vé-

ritable gloire, qu'ils ne ſongeoient ni à s'enrichir par le pillage, ni même à leur ſolde. Uniquement attentifs à obéir aux ordres de leur Commandant, nul obſtacle n'étoit capable de les arrêter, & quoi qu'il pût exiger de ſes Soldats, il les trouvoit toujours diſpoſés à le ſuivre. On vint les avertir qu'on avoit envoyé à Menin les ſommes néceſſaires pour leur paye. *Nous ne pouvons pas*, répondirent-ils, *nous amuſer à compter de l'argent, nous n'avons que le tems de vaincre.* Beau modéle à propoſer à certains Généraux qui ne ſoupirent après la guerre, que pour avoir occaſion de s'enrichir! Et de quel front oſent-ils faire punir le Soldat pour quelque leger brigandage, tandis qu'ils déſolent eux-mêmes un Pays par toutes ſortes de déprédations? Un Général plus paſſionné pour l'argent que pour la gloire, peut, il eſt vrai, réuſſir dans ſes entrepriſes: mais tous ſes ſuccès ne le feront paſſer que pour un guerrier heureux, & jamais pour un grand homme. Tandis que la plupart de nos Seigneurs & de nos Généraux gâtés par les vices du Siècle ou de la Cour,

rendoient notre Nation mépriſable, la Noue ſçut lui ſeul ſoutenir & dans ſon propre Pays & chez les Etrangers la gloire ancienne du nom François par ſa probité, ſa valeur, ſa prudence & ſa ſévérité à faire obſerver la diſcipline militaire : qualités qui dans lui n'étoient mêlées d'aucuns vices, & qu'il poſſedoit dans un degré éminent. C'étoit un Général de ce caractere que le Roi d'Eſpagne auroit dû envoyer dans les Pays-Bas dès le commencement de la révolte. Philippe n'auroit pas eu le chagrin de perdre pluſieurs Provinces qui faiſoient partie de ſes vaſtes domaines.

1580. Si les Provinces de Flandres avoient été bien unies, elles auroient pû ſe flatter de faire leur paix avec l'Eſpagne à des conditions raiſonnables, au lieu que leurs diviſions les forcerent non pas à implorer le ſecours d'un Prince Etranger comme autrefois, mais à ſe ſoumettre abſolument à ſa domination. Le Duc d'Anjou étoit celui que les Etats avoient envie de choiſir pour leur Souverain. On conſulta le Prince d'Orange ſur les moyens de rétablir

la paix, ſur les ſubſides dont on avoit beſoin, ſur le traité qu'on devoit faire avec le Duc d'Anjou, & ſur le Gouvernement général des Provinces. Dans la réponſe que le Prince donna par écrit, il commença par ſe juſtifier ſur le reproche odieux qu'on lui faiſoit d'avoir empêché qu'on n'acceptât les conditions de paix offertes par les Eſpagnols; il fit une expoſition touchante de tous les malheurs que la guerre avoit attirés ſur lui. » Perſonne n'i-» gnore, diſoit-il, que tous mes » biens ſont au pouvoir des ennemis, » ſans que j'aye jamais reçu aucun » dédommagement; que j'ai perdu » pluſieurs de mes freres que je pleu-» re encore tous les jours; qu'un fils » tendrement aimé, dont la ſépara-» tion m'accable de la plus vive » douleur, eſt détenu priſonnier en » Eſpagne contre toutes les loix: » mais je puis dire, que mon » zéle pour la Religion & pour la » liberté de la patrie l'a emporté ſur » toutes ces conſidérations. Si ces » deux articles importans étoient à » couvert, peut-on douter que l'a-» mour du repos ſi naturel à mon

» âge, & l'horreur d'une guerre qui » m'a été ſi funeſte, ne me fiſſent » accepter avec joie une paix qu'on » feroit à des conditions raiſonna- » bles ? A l'égard des ſubſides, c'eſt » une affaire qui regarde les Dépu- » tés aſſemblés à Utrecht. Quant au » Duc d'Anjou, s'il n'y a point d'eſ- » pérance d'obtenir une paix ſûre & » ſolide, & s'il faut implorer le ſe- » cours d'un Prince Etranger, je n'en » vois point en Europe qu'on doive » lui préférer, ſoit qu'on regarde ſa » puiſſance & ſon voiſinage, ſoit » qu'on conſidere ſes qualités per- » ſonnelles & la circonſtance des » tems. D'ailleurs ce Prince eſt très- » bien avec la Reine d'Angleterre, » qui ne ceſſe de le recommander & » par ſes lettres & par ſes Ambaſſa- » deurs.

La réponſe du Prince ſur le Gouvernement des Provinces fut, qu'avant toutes choſes il falloit remédier à un mal pernicieux qui étoit la déſobéiſſance. Il fit ſentir que le défaut de diſcipline & de ſubordination étoit cauſe que les plus fortes armées ſe diſſipoient ſans rien faire, & ſervoient plus à ruiner un Pays qu'à le

défendre. Il ſe plaignoit auſſi de ce qu'on avoit retenu frauduleuſement, ou employé à d'autres uſages les ſommes deſtinées pour payer les troupes. On m'offre, ajoutoit-il, la Charge de Lieutenant Général des Pays-Bas. Le ſouvenir de tout ce qui m'eſt arrivé me donne de grandes inquiétudes, & je ſouhaiterois qu'on choisît un autre que moi pour remplir une Place ſi importante. Mais ſi on veut abſolument que j'accepte un ſi pénible emploi, on peut compter que je n'oublierai rien pour ſoutenir la cauſe de la Religion & de la liberté publique. Je me crois obligé de vous avertir que le refus que quelques Villes ont fait de recevoir des garniſons, leur ont attiré de grands maux. On en reçoit en quelques endroits, mais de ſi foibles que, quand l'ennemi fait des courſes juſqu'aux portes de la Ville & qu'il ravage le plat Pays, au lieu de le repouſſer, on ſe tient renfermé dans ſes murailles, & l'on perd dans une lâche oiſiveté l'habitude de ſe ſervir de ſes armes. Les Places les moins fortes ſe don-

» nent la licence de ſuivre des exem-
» ples ſi funeſtes, d'où il arrive que
» les gens de la campagne ſont ex-
» poſés tous les jours au pillage, ſans
» que tant de troupes entretenues à
» grands frais leur ſoient d'aucun ſe-
» cours. Il faut donc mettre ſur la
» frontiere des garniſons capables
» d'empêcher les ravages & d'aſſurer
» la paix & la tranquillité de tout le
» Pays. Il faut payer régulierement
» les troupes, afin de maintenir la
» diſcipline & de les contenir dans
» le devoir. Il faut me donner un
» pouvoir abſolu de régler ce qu'il
» y aura à faire ſur la frontiere, de
» mettre des Garniſons dans les Pla-
» ces & de les en retirer, quand je le
» jugerai à propos. Je crois de plus
» que, pour éviter les longueurs tou-
» jours nuiſibles dans les affaires qui
» demandent une prompte expédi-
» tion, il eſt néceſſaire que les Etats
» établiſſent un Conſeil pour décider
» à la pluralité des voix toutes les
» affaires qui ſurviennent d'un jour
» à l'autre, excepté celles dont les
» Provinces ſe ſeroient réſervé la
» connoiſſance. Je demande enfin
» que, pour ne plus tomber dans la

» diſette d'argent qui a fait déſerter » les troupes auxiliaires, & qui a » rendu inutiles celles du pays, on » faſſe payer à la rigueur les contri- » butions qui auront été ordonnées » par le conſentement unanime des » Etats, & qu'il ſoit permis de pour- » ſuivre ſelon les loix ceux qui refu- » ſeroient de payer leur taxe, ou qui » ne la payeroient pas aſſez promp- » tement. » Tous ces articles furent envoyés pour être mis ſur le Bureau des Etats qui alloient ſe tenir à Anvers : mais on ne prit là-deſſus aucune réſolution.

Le Prince d'Orange voyant que tout étoit dans une confuſion horrible, que les armées ſe trouvoient ſans Chefs & les Conſeils ſans pouvoir, tâcha de remédier à tous ces déſordres. Il fit de nouvelles inſtances auprès des Députés des Etats pour l'érection d'un Conſeil, & déclara que, ſi on n'établiſſoit promptement une autorité capable de mettre ordre aux affaires, les malheurs paſſés alloient être ſuivis d'autres encore plus grands. Il fit voir que la perte du Tourneſis, de la Flandre Occidentale & de Maſtricht, n'étoit

que le prélude des maux dont on étoit menaçé; qu'il falloit pour les prévenir avoir une Puiſſante armée ſur pied & ne pas, toucher aux garniſons, qu'on ne pouvoit ôter des Places ſans beaucoup de péril; que cette armée devoit être au moins de douze mille hommes d'Infanterie, de quatre mille chevaux & de deux mille tant Pionniers que Mineurs; qu'il falloit faire ces levées en Allemagne; qu'on pourroit cependant y mêler des troupes d'autres Nations, & qu'il ſeroit bon de régler la formule du ſerment qu'on leur feroit prêter, afin qu'elles ne puſſent pas dire dans la ſuite qu'elles en avoient prêté un autre au Roi d'Eſpagne.

Quelques jours après, on agita une affaire bien plus importante. Il s'agiſſoit de choiſir un nouveau Souverain & de renoncer à l'obéiſſance de Philippe II. qu'on prétendoit déchu de tout droit ſur les Pays-Bas, à cauſe des cruautés & des injuſtices qu'il y avoit exercées, & qu'il y exerçoit encore tous les jours. Voici les raiſons qu'on alléguoit pour montrer qu'on ne pouvoit ſe diſpenſer abſolument

lument d'en venir à cette extrémité.

» Les Pays-Bas, diſoit-on, ſont » déchirés par différentes factions; » il n'y a point d'union entre les » Grands & le Peuple : tout ce qu'on » peut donc faire dans ces circonſ- » tances, c'eſt de ſe tenir ſur la dé- » fenſive ; ainſi la guerre ſera lon- » gue & d'un ſuccès au moins dou- » teux ; nos finances pendant ce » tems-là s'épuiſeront, nous ne pour- » rons plus payer nos troupes, & » nous ſerons réduits à demander » la paix : alors il faudra rentrer ſous » le joug de l'Eſpagne, & faire re- » tomber les Provinces dans le pré- » cipice qu'elles veulent éviter, & » c'eſt-là en effet le plan de la Pa- » cification de Pologne. Si nous vou- » lons donc ſecouer le joug d'un » ennemi ſi terrible, ſongeons à ter- » miner la guerre par la force, & » non pas à nous accommoder par » un traité de paix. Mais comme » les Provinces-unies ne ſont pas » en état par elles-mêmes de pouſ- » ſer la guerre avec vigueur, il faut » rechercher le ſecours de quelque » Prince puiſſant & bien intention- » né pour les Etats. Prenons donc

» notre parti, tandis que nos affai-
» res ne ſont pas encore déſeſpérées,
» de peur que la longueur de nos
» délibérations ne donne à notre
» ennemi le tems de nous accabler:
» ſi nous différons davantage, il
» eſt à craindre que nous ne puiſſions,
» même en nous ſoumettant aux
» conditions les plus dures, trou-
» ver un Prince qui veuille prendre
» des engagemens avec nous.

» De tous ceux que nous pouvons
» appeller à notre ſecours, le Duc
» d'Anjou frere du Roi de France,
» eſt le plus capable de nous défen-
» dre; il eſt aſſez puiſſant pour faire
» tête à l'Eſpagne, & il eſt cher
» aux François qui le regardent com-
» me l'Héritier (*a*) préſomptif de la
» Couronne. A l'égard de notre Re-
» ligion & de notre liberté, il n'y
» a point de Prince de qui nous
» puiſſions en eſpérer plus ſurement

(*a*) Comme Henri III. n'avoit point d'enfans, le Duc d'Anjou devoit lui ſuccéder; mais ce Prince étant mort avant le Roi ſon frere, la Couronne paſſa de la Branche des Valois dans celle des Bourbons. Ce fut Henri le Grand qui ſucceda à Henri III.

» la confirmation. Sur quel fonde-
» ment attendrions-nous un ſembla-
» ble avantage de la part des Eſ-
» pagnols ? Ne ſçait-on pas que
» pluſieurs de nos compatriotes ont
» tramé une étroite confédération
» entre la Cour & la plupart des Gou-
» verneurs de nos Provinces ? Ces
» traîtres déja corrompus par l'ar-
» gent des Eſpagnols, & avides de
» s'enrichir de plus en plus, ſeront
» toujours diſpoſés à vendre les
» droits & la liberté de leur Patrie.

» Il n'y a aucune apparence que le
» Duc d'Anjou cherche à aſſujettir
» nos Provinces : combien de tems
» ne lui faudroit-il pas pour exécu-
» ter une entrepriſe pareille ? Phi-
» lippe au contraire, ſurtout depuis
» l'union (*a*) du Portugal avec l'Eſ-
» pagne, nous réduira ſous le joug
» quand il voudra, à moins que
» nous n'ayons un protecteur capa-
» ble de nous défendre : mais pou-
» vons-nous douter de ſa mauvaiſe

i

(*a*) Après la mort de Dom Sebaſtien Ro de Portugal, Philippe II. s'empara de cette Couronne, dont la Maiſon de Bragance ſe remit depuis en poſſeſſion.

» volonté, après tant de meurtres,
» de proſcriptions, & de cruautés
» exercées par ſon ordre contre les
» Mores d'Andalouſie & de Grena-
» de, auſſi bien que dans les Indes
» Occidentales & en Italie? Et pour-
» quoi avoir recours à des exemples
» étrangers? Le ſang de nos compa-
» triotes ne fume-t-il pas encore?
» Combien de Seigneurs Flamands
» & de Citoyens égorgés par le fer
» des Eſpagnols? combien d'habitans
» de ces malheureuſes Provinces li-
» vrés aux tourmens les plus cruels
» par ces maîtres impitoyables? Mais
» s'ils en ont uſé ainſi avec nous avant
» que nous priſſions les armes, à
» quoi devons-nous nous attendre de-
» puis que la néceſſité d'une juſte dé-
» fenſe nous a forcés d'outrager cette
» nation?

» Le plus ſage des Monarques a eu
» raiſon de dire que la colere du Roi
» eſt l'avant-coureur de la mort. En
» effet il n'arrive preſque jamais, ou
» du moins fort rarement, que des
» Princes puiſſants laiſſent impunie
» une injure faite à leur autorité.
» Quelquefois ils diſſimulent une of-
» fenſe; mais jamais ils ne l'oublient,

» Nous en avons un exemple terrible
» dans la vie de Chriſtierne Roi de
» Dannemarck. Ce Prince ayant été
» chaſſé du Trône à cauſe de ſes cruau-
» tés, & rétabli enſuite à certaines
» conditions, gouverna pendant quel-
» que tems avec aſſez de modéra-
» tion : mais toujours occupé du de-
» ſir de ſe venger, il invita à un feſtin
» les Grands de ſon Royaume ; & les
» fit tous périr au milieu du repas
» par la main des bourreaux. Non
» content encore de cette barbarie,
» il fit maſſacrer juſqu'à leurs enfans.
» La Flandre nous fournit un exem-
» ple ſemblable. La Ville de Bruges
» ayant offenſé mortellement Maxi-
» milien (*a*), ce Prince irrité traita
» avec les habitans & leur pardonna.
» Il en tira dans la ſuite une ven-
» geance dont le ſimple récit fait
» horreur. Et pourquoi tout récem-
» ment Charles IX. Roi de France a-
» t-il ſacrifié à ſa colere l'Amiral de
» Coligni & tous les autres Chefs du
» parti Proteſtant ? Pourquoi a-t-il
» enveloppé dans le même malheur

(*a*) Ayeul de Charles-Quint.

» tant d'innocentes victimes ? c'eſt
» que ce Prince n'a jamais pû oublier
» l'injure qu'on lui avoit faite en l'o-
» bligeant de ſe ſauver de la Ville de
» Meaux ? Les Eſpagnols chez qui
» la vengeance eſt une vertu, la
» ſatisferont d'autant plus volontiers
» qu'en ruinant toutes les Places for-
» tes des Pays-Bas, comme fit Char-
» les-Quint en 1539 pour punir la
» révolte des Gantois, ils compte-
» ront épargner des ſommes immen-
» ſes que leur coute la garde de ces
» Provinces.

« Philippe, nous dit-on, engage-
» ra ſa parole Royale, & ſcellera
» ſes promeſſes de la maniere la
» plus forte & la plus ſolemnelle.
» Mais peut-on douter qu'il ne trou-
» vera pas le Pape toujours prêt à
» le relever de ſon ſerment, puiſ-
» que c'eſt un principe de la Cour
» de Rome qu'on ne doit point
» garder la foi aux hérétiques, &
» que les Proteſtans y ſont regar-
» dés comme tels ; mais quand bien
» même le Roi d'Eſpagne voudroit
» garder ſa parole, il n'en ſeroit
» pas le maître. Le Pape & l'Inqui-
» ſition repréſenteroient à ce Prince

» religieux qu'il ne le peut en con-
» ſcience, & ils le forceroient à faire
» la guerre aux Proteſtans : c'eſt
» ainſi que malgré les ſermens les
» plus ſolemnels, Charles IX. ordon-
» na le fameux maſſacre de Paris
» qui s'étendit enſuite ſur toute la
» France ; action déteſtable qui a
» cauſé tant de remords au Prince
» qui s'y étoit laiſſé engager. En
» effet un complot ſi affreux n'eſt
» pas dans le caractere de la Nation
» Françoiſe : cette horreur a été
» conçuë en Italie & perfectionnée
» en Eſpagne, d'où elle a paſſé
» dans l'eſprit d'un jeune Roi irrité
» depuis longtems d'une inſulte fai-
» te à ſa perſonne.

» Il n'y a donc point de réconci-
» liation ſincere à eſperer de Phi-
» lippe ; car s'il a ſuivi ſon penchant
» dans les carnages & les proſcrip-
» tions qui ont déſolé les Pays-
» Bas, on ſçait que quelque effort
» qu'on faſſe pour chaſſer la natu-
» re elle revient toujours : en ſup-
» poſant qu'il n'a exercé tant de
» violences qu'à l'inſtigation des per-
» ſonnes qui l'approchent, peut-on
» douter qu'il ne continue de prê-

» ter l'oreille à ces conſeillers arti-
» ficieux qui l'ont porté à violer
» toutes les loix? Sollicité continuelle-
» ment par le Pape & par les Inquiſi-
» teurs, ceſſera-t-il de traiter les Fla-
» mands avec moins d'inhumanité?

» L'arrivée de Dom Juan d'Au-
» triche ne nous a que trop fait
» connoître combien la puiſſance des
» Eſpagnols eſt redoutable. Si ce
» Prince eût un peu mieux caché ſes
» deſſeins, & ſi des lettres intercep-
» tées n'euſſent dévoilé tout le myſ-
» tere, il eſt certain qu'avec le grand
» nombre de Places dont il pouvoit
» diſpoſer, il lui étoit facile de ſou-
» mettre tout le pays, & que ſi au
» lieu d'attaquer Malines, il eût été
» droit à Anvers, il pouvoit s'empa-
» rer de la Ville & de la Citadelle.

» Bien des choſes doivent nous
» déterminer à faire choix du Duc
» d'Anjou, & rien ne peut nous
» donner de lui aucun juſte ſujet
» de crainte. Comme étranger il n'a
» point d'ennemis particuliers par-
» mi nous; il fera accueil à tout le
» monde & il pourra éteindre le feu
» des diviſions dont toutes ces Pro-
» vinces ſont embraſées. D'ailleurs

» comme, il ne poſſede ici ni Places,
» ni Fortereſſes, il travaillera plu-
» tôt à gagner les cœurs par ſes bien-
» faits qu'à enlever par force des Vil-
» les qui ſeront diſpoſées d'elles-
» mêmes à venir ſe ſoumettre à ſon
» obéiſſance. Quand on a conquis
» des Provinces par les armes, il
» faut des Places fortes pour les
» garder : mais quand un Peuple ſe
» ſoumet volontairement, on n'a
» pas beſoin de toutes ces précau-
» tions. La proximité du ſecours
» qu'on attend du Duc d'Anjou, eſt
» un point important, & dès que
» le Roi ſon frere n'eſt pas oppo-
» ſé à ſes vuës, on peut s'aſſurer
» que la Nobleſſe Françoiſe, qui hait
» autant le repos qu'elle aime la gloi-
» re, ſe fera un honneur de ſervir ſous
» lui. Quant à la Religion qui eſt le
» point capital, il eſt conſtant que
» ce Prince n'a point d'averſion pour
» les Proteſtans, ou que du moins leur
» cauſe ne lui eſt pas ſi odieuſe, puiſ-
» qu'il a au-dedans & au dehors du
» Royaume beaucoup d'amis de cette
» Religion, & qu'il a eu horreur du
» maſſacre de Paris. Nous avons donc
» lieu d'eſperer que ce Prince accou-

» tumé ſous le Roi ſon frere à ſup-
» porter les deux Religions donnera
» aux Proteſtans toutes les ſuretés
» néceſſaires. Le caractere du Roi
» ſemble en répondre. On parle beau-
» coup de ſa modération & de ſa clé-
» mence, & il a toujours montré de
» l'éloignement pour les projets de
» guerre contre les Proteſtans, & s'il
» y a pris part quelquefois, il l'a fait
» de façon à prouver qu'il avoit moins
» d'envie d'allumer la guerre que
» d'ôter tous les prétextes de la faire.
» En ſuppoſant même qu'il ne ſoit
» pas ami des Proteſtans, il ſera tou-
» jours obligé de les ſoutenir ou par
» la néceſſité de ſes affaires, ou par
» la crainte de la Faction d'Eſpagne.

» Nous ne pouvons donc rien faire
» de mieux que de choiſir le Duc
» d'Anjou pour notre Prince. Par-là
» nous ôtons aux Eſpagnols le ſecours
» de la France, d'où il eſt sûr
» qu'ils ont tiré juſqu'ici leurs armes,
» leurs vivres & toutes leurs provi-
» ſions de guerre; & certainement
» ils auroient échoué au ſiége de
» Maſtricht, ſi la France ne leur eût
» fourni tout ce qui étoit néceſſaire
» pour cette entrepriſe. D'ailleurs le

» choix que nous voulons faire réu-
» nira vraiſemblablement l'Artois &
» le Haynaut aux autres Provinces de
» la Flandre, & comme nous ne
» devons pas craindre, ſi nous l'ap-
» pellons les premiers, qu'il nous pré-
» fere le Haynaut & l'Artois, auſſi
» ne devons-nous pas eſperer qu'il
» ait beaucoup de conſidération pour
» nous, ſi nous nous laiſſons prévenir,
» & ſi nous attendons que ces deux
» Provinces qui ſe ſont détachées de
» toutes les autres, ſe ſoient miſes
» ſous la protection du Prince Fran-
» çois.

» On dira que le Duc d'Anjou ne
» voudra peut-être pas ſouſcrire à la
» Pacification de Gand, & que ce-
» pendant la Flandre ne peut ſe flat-
» ter d'être jamais bien avec la Reine
» Eliſabeth, ſi l'on donne atteinte au
» traité conclu entre les Etats & la
» Couronne d'Angleterre. Mais pour-
» quoi le Duc d'Anjou refuſeroit-il de
» ſouſcrire à un traité qui a été fait
» contre l'Eſpagne ? D'ailleurs ne
» ſçait-on pas que la Reine Eliſabeth
» eſt bien intentionnée pour le Duc
» d'Anjou, qu'il y a même eu des pro-
» poſitions faites pour marier ce

» Prince avec la Reine ; & en ſuppo-
» ſant que ce mariage n'aura pas lieu,
» les Seigneurs Anglois préfereront
» toujours par rapport à la Religion
» le Prince François au Monarque
» Eſpagnol, & ils penſeront toujours
» que le Duc d'Anjou, occupé contre
» l'Eſpagne, n'entreprendra rien ni
» contre eux ni contre leur Religion.
» Outre cela n'eſt-il pas ſtatué par un
» Décret des Etats que quelque Prin-
» ce qu'on choiſiſſe, on comprendra
» l'Angleterre dans le traité qu'on
» fera avec lui ?

» Il eſt vrai que quelques eſprits
» ſoupçonneux parlent d'un traité ſe-
» cret entre le Roi d'Eſpagne & le Duc
» d'Anjou, & qu'ils prétendent que
» Philippe ſe flatte de recouvrer par
» ce ſecours, ou pour mieux dire, par
» la trahiſon des François, la ſouverai-
» neté des Pays-Bas qu'il a perduë :
» mais peut-on rien imaginer qui
» ſoit plus éloigné de toute vraiſem-
» blance ? Outre que toutes les ac-
» tions & toutes les paroles du Duc
» d'Anjou prouvent le contraire,
» peut-on penſer que Philippe voulût
» recevoir les Pays-Bas d'un Prince
» François qui ne les lui remettroit cer-

» tainement qu'à des conditions plus » dures que celles que nous lui of- » frons ? » Tels furent les motifs qu'on employa pour ſoutenir que puiſqu'il falloit recourir à la protection d'une Puiſſance étrangere, le bien public demandoit qu'on donnât la préférence au Duc d'Anjou.

Pendant que les Etats étoient occupés de cet objet important, Alexandre Farneſe Vice-Roi des Pays-Bas ſe rendit maître de S. Amand & de Mortaigne en Haynaut, & ravagea la campagne autour de Lille. Les Politiques ou (*a*) Mécontens d'Artois joignirent leurs troupes à celles de Farneſe, & prirent par ruſe la Ville de Courtrai qu'ils abandonnerent au pillage. La perte de cette Place cauſa beaucoup de chagrin aux Confédérés ; mais la fortune qui change ſans ceſſe les conſola bientôt par d'heureux ſuccès. Le brave la Noue enleva la Ville de Ninove & fit le Comte d'Egmond (*b*) priſon-

(*a*) J'ai dit ailleurs qui étoient ceux à qui on donna le nom de *Mécontens* ; on les appelloit auſſi *Politiques*.

(*b*) Il fut d'abord conduit à la Citadelle de

nier. Malines retomba auſſi ſous la puiſſance des Etats, la diſcorde s'étant miſe entre la garniſon & les habitans. On étoit convenu avec les Anglois que, ſi on prenoit cette Ville, elle ne ſeroit point pillée, & qu'on leur payeroit la ſolde de quelques mois; mais comme ils étoient les plus forts, ils n'eurent aucun égard à cette convention, & ſe porterent à des excès dont ont n'avoit point encore vû d'exemple. Depuis que duroit la guerre toutes les défenſes des Officiers ne purent ſauver rien du pillage. Les Egliſes, les Maiſons Religieuſes, & juſqu'aux tombeaux, rien ne fut épargné. Tout ce qu'il y avoit de précieux fut enlevé par les Anglois & tranſporté dans leur pays. Ce ſac qui fut le ſecond qu'eſſuya Malines, la réduiſit preſque en ſolitude.

Les Etats ſe virent quelque tems après privés du ſecours d'un homme qui leur avoit rendu de grands ſervices, & qui pouvoit encore en rendre de plus ſignalés. Je veux par-

---

Gand, & de-là transferé dans le Fort de Rammekens en Zélande, où il reſta cinq ans.

ler de la Noue, qui pour n'avoir pas été obéi dans une circonſtance importante, eſſuya un échec conſidérable, & tomba entre les mains des Eſpagnols qui le retinrent longtems priſonnier, & ne lui accorderent la liberté qu'à des conditions très-dures. La déſobéiſſance des Officiers & même des Soldats occaſionnerent la défaite & la détention de ce ſage & habile Général.

Les Eſpagnols firent ſur Bouchain une tentative qui ne leur réuſſit pas, ayant été trahis par un Officier de la garniſon qui avoit promis de leur livrer une porte. Le malheureux ſuccès de cette entrepriſe attira toute l'armée des Eſpagnols de ce côté-là, & ils voulurent prendre par la force ce qu'ils avoient manqué par la ruſe. Ils vinrent donc camper devant la Place, qui ſe rendit à des conditions honorables. Le Gouverneur en ſortant de la Ville y laiſſa toute la poudre à canon avec des méches allumées à la diſtance qu'il falloit pour que lui & ſa garniſon fuſſent en ſureté, lorſque le feu prendroit aux poudres. La choſe réuſſit comme il l'avoit prévu, & pluſieurs Eſpagnols ſauterent en l'air.

Les Etats après bien des délibérations ſe déterminerent enfin à déférer au Duc d'Anjou le commandement général de toutes les Provinces. On envoya des Députés en France qui ſe rendirent au Pleſſis-lez-Tours où étoit alors le Prince, & qui firent leur Traité avec lui ſuivant les conditions dont on étoit convenu. En mémoire de cet événement on fit frapper pluſieurs Médailles avec différentes (*a*) Inſcrip-

(*a*) Sur ces Médailles de la Province de Brabant, qui a un Lion pour armes, l'on voyoit d'un côté un Lion attaché avec un collier à une colomne ſurmontée de la ſtatue d'un vainqueur, & un Rat qui rongeoit le collier, avec cette Inſcription : *Raſis Leonem loris mus liberat. Le Rat en rongeant cette courroye délivre le Lion.* Etoit-ce le Duc d'Anjou qui étoit le Rat ? On ne lui faiſoit pas jouer un brillant perſonnage. Sur le revers de la même Médaille on voyoit le Pape & Philippe II. fort empreſſés à mettre un collier au Lion, ſous l'appas trompeur d'une paix inviolable, avec ces mots : *Liber revinciri Leo pernegat. Le Lion, qui s'eſt mis en liberté, ne veut plus ſouffrir de lien.* On en frappa d'autres à Gand, où l'on voyoit d'un côté deux mains jointes & des anneaux attachés enſemble, avec ces mots : *Pro Chriſto, lege, grege & patriâ. Pour Jeſus-Chriſt, la*

tions. L'Archiduc Matthias qui avoit joué un rôle peu brillant dans la Flandre, voyant que les Etats avoient choiſi un autre Prince pour Commandant Général des Pays-Bas, prit le parti de ſe retirer. Comme les Flamands n'avoient que ſujet de ſe louer de lui, ils s'engagerent à payer les dettes qu'il avoit contractées, & lui

---

Loi, le troupeau & la patrie. Et ſur le revers il y avoit une couronne de chêne avec cette Inſcription : *Religione & Juſtitiâ reducibus ; vocato ex Galliâ pacatâ Duce Andium, Belgicæ libertatis vindice. La Religion & la Juſtice rétablies par le Duc d'Anjou appellé de la France pour être le défenſeur de la liberté Belgique.* Comme les Etats avoient toujours eu grande attention aux intérêts des Provinces de Zélande & de Hollande, dont le Négoce faiſoit preſque toute la richeſſe, ce fut par alluſion à cet avantage que la Zélande fit frapper des médailles qui avoient d'un côté les armes des Provinces-Unies, ſçavoir un Lion élevé au-deſſus des eaux avec cette Légende : *Vos terris, at ego excubo Ponto. Vous gardez la terre & moi la mer.* Au revers étoit un homme qui plantoit des arbres, & l'on voyoit derriere lui au bout d'une lance un chapeau qui eſt le ſymbole de la Liberté, avec ces mots : *ſi non nobis ſaltem poſteris. Si ce n'eſt pas pour nous, ce ſera pour notre poſtérité.*

aſſignerent une penſion proportionnée à ſon rang.

Marguerite de Parme, mere d'Alexandre Farneſe Gouverneur des Pays-Bas, & qui en avoit été elle-même autrefois Gouvernante, arriva en Flandre pour exécuter au nom du Roi ſon frere le traité que Philippe avoit fait avec quelques Provinces qui s'étoient ſoumiſes. Comme ſon Gouvernement avoit été fort doux, & que ſa mémoire étoit en grande vénération parmi les Flamands, le Roi d'Eſpagne la crut très-propre à une négociation ſi importante. Mais la Ducheſſe ne s'étant point trouvée d'accord avec ſon fils ſur les meſures qu'il falloit prendre pour réuſſir, les affaires ne paroiſſant pas d'ailleurs ſuſceptibles d'un accommodement, Philippe rappella Marguerite, & confirma Alexandre Farneſe dans le Gouvernement de la Flandre.

La Friſe où commandoit George de Lalain, Comte de Rennebourg, & quelques autres Provinces au-delà du Rhin ne furent pas exemptes des troubles qui agiterent le reſte des Pays-Bas. Cornelie de Lalain, ſœur du Comte, étant venu trouver

ſon frere avec des propoſitions du Prince de Parme, n'oublia rien pour l'attacher au parti des Etats. Exhortations, careſſes, menaces, tout fut employé avec autant de force que d'adreſſe: » Juſques à quand, lui dit-» elle, vous verrons-nous manquer » à la foi que vous devez à Dieu & » à votre Souverain? ne ceſſerez-» vous donc jamais de combattre » pour des hérétiques, & de déshonorer votre famille en ſervant des » Corroyeurs, des Tiſſerans, des » Savetiers & toute cette canaille de » vils artiſans? N'avez-vous pas aſſez » travaillé pour cette Faction dont » les démarches paroiſſoient dabord » avoir quelque juſtice, parce que la » liberté en étoit le prétexte? Mais » ce prétexte ne ſubſiſte plus. Ce » n'eſt point pour la Patrie que vous » combattez à préſent; c'eſt ici une » guerre de Religion, & vous ſçavez » que les fautes en ce genre ont des » ſuites terribles. Du côté du Roi les » honneurs, les dignités, les richeſſes » peuvent flatter votre eſpérance; » mais de cette vile populace que » pouvez-vous attendre autre choſe » qu'ignominie, qu'inſultes & qu'in-

» gratitude? Telle ſera la récompenſe » de vos ſervices. Vous vous repen- » tirez de les avoir rendus : mais il ne » ſera plus tems. Prenez donc une » bonne fois le parti de la raiſon & » ſuivez l'exemple de tant de Sei- » gneurs, dont la conduite mérite les » plus grands éloges.

Rennebourg ébranlé par ces raiſons ſongea à quitter le ſervice des Etats & le parti des Proteſtans ; mais il tint ſon deſſein fort caché. Cependant le Prince d'Orange, qui en eut quelque ſoupçon, réſolut de paſſer en Friſe. Il jugea qu'il étoit important & pour ſes intérêts & pour ſa gloire de contenir dans le devoir un homme de grande naiſſance, eſtimable par ſa probité & par ſon courage, mais que ſa jeuneſſe expoſoit à ſe laiſſer gagner par des careſſes & par l'appas d'une fortune plus brillante. Le Prince ſentit qu'il falloit ménager cet eſprit inconſtant & employer la douceur plutôt que la force. Là-deſſus il réſolut de ne point agir avec le Comte comme avec un ennemi déclaré, & de lui ôter ſeulement les moyens de ſe ſéparer des Etats. Pour y réuſſir le Prince fit démolir pluſieurs

Places fortes. Ces démolitions donnerent de l'inquiétude à Rennebourg. Il ſe plaignit qu'on violoit les traités, & qu'on ſe comportoit à ſon égard comme s'il étoit un traître. » Eſt-ce là, diſoit-il, la récompenſe » de ce que j'ai fait à Malines, à » Valenciennes, à Groningue & à » Campen pour le ſervice des Etats » & pour la liberté de ma patrie? » Peut-on payer d'une ſi horrible in- » gratitude les ſervices que j'ai ren- » dus? » Quelques-uns de ſes Officiers tâcherent de le conſoler en lui diſant: » Il ne faut pas paroître ſi » ſenſible à ce qui vient d'arriver: » vous ſçavez bien que les Peuples » de cette Province ſouhaitoient ar- » demment la deſtruction de toutes » les Citadelles: ſi vous continuez » à vous en plaindre, c'eſt le moyen » d'augmenter les ſoupçons qu'on a » contre vous, & de faire croire à » tout le monde que vous êtes cou- » pable. Ne prêtez point l'oreille » aux perſonnes qui cherchent à » vous ſéduire, & n'écoutez pas » ſurtout les conſeils de votre ſœur » qui tâchera de vous attirer dans » le parti des Eſpagnols, & qui

» vous engagera à préférer des eſ-
» pérances incertaines à des avan-
» tages aſſurés. Que ces grands mots
» de la puiſſance & de la religion
» du Roi d'Eſpagne ne vous en im-
» poſent point. Philippe II. & Char-
» les IX. avoient réſolu de concert
» d'exterminer les Proteſtans, & ils
» n'en ſont pas venus à bout. Les
» Eſpagnols ne ſont maîtres que
» des Villes éloignées de la mer, &
» vous les verrez bientôt réduits aux
» dernieres extrêmités. Tous les
» Ports ſont au pouvoir des Etats.
» Que les Eſpagnols ravagent tant
» qu'ils voudront le plat Pays, l'em-
» pire de la mer fournira toujours
» aux Confédérés de quoi payer leurs
» troupes, & de quoi ſoutenir leur
» commerce qui fait toute la richeſſe
» du Pays.

Rennebourg écouta tranquillement ces remontrances & parut ébranlé; mais ſa ſœur qui étoit une femme impérieuſe revint à la charge & le confirma dans ſon premier deſſein. On avertit les Habitans de Groningue, Proteſtans zélés, de ſe tenir en garde contre lui. Le Comte informé que le Prince d'Orange de-

voit bientôt arriver, jugea qu'il étoit tems d'agir : il raſſembla tous les Partiſans d'Eſpagne, & leur ayant expoſé ce qu'il vouloit faire, il les exhorte à ſe comporter en gens de cœur. A l'inſtant ils prennent les armes & ſe rendent maîtres de Groningue. Rennebourg ſollicita enſuite les Villes de la Province d'Over-Iſſel de ſe déclarer en faveur de l'Eſpagne ; mais ce fut inutilement. Il s'empara de pluſieurs Places, & ſe ſoutint contre toutes les forces des Etats cependant il ne put ſe rendre maître de Steemwick dont le Siége dura quatre mois. Il y eut pluſieurs émotions dans la Ville, parce qu'une partie des habitans vouloit qu'on ſe rendît. Un Boucher s'écria un jour : » que de-» viendrons-nous, quand il n'y aura » plus rien à manger ? Nous n'en ſom-» mes pas encore là, répondit le » Commandant ; mais quand nous y » ſerons, nous commencerons par » te manger, & tout ce qu'il y aura » de coquins comme toi. » La joye qu'eurent les habitans de voir leurs ennemis contraints de lever le ſiége ne fut pas de longue durée. L'infection des cadavres occaſionna la peſ-

te, & fit périr tout ce qui reſtoit dans la Ville; de ſorte que ce lieu étant demeuré déſert, les troupes Eſpagnoles s'en ſaiſirent, & ſe mirent ſans aucune peine en poſſeſſion de tous les biens que ces malheureux Habitants avoient conſervés avec beaucoup plus de ſoin que leur vie même.

Ce fut à-peu-près dans ce tems-là que Philippe II. envoya ordre à Alexandre Farneſe de proſcrire le Prince d'Orange dans les Pays-Bas. L'Acte en fut dreſſé à Maſtricht, & publié dans toutes les Villes de Flandres qui étoient ſoumiſes à l'Eſpagne. Le Roi reprochoit au Prince tous les bienfaits dont lui & ſon prédéceſſeur l'avoient comblé, & après un détail injurieux de toutes les trahiſons que ce Prince avoit tramées contre l'Eſpagne, il le déclara rebelle, ennemi de l'Etat, hérétique, hypocrite, homme ſans conſcience, un ſecond Caïn & un Judas. Il le chargea enſuite de malédictions comme une peſte de la Chrétienté & comme l'ennemi du genre humain. Sa tête fut miſe à prix, ſes biens donnés au pillage, & on

on promettoit une ſomme de vingt mille écus à quiconque le livreroit mort ou vif. Tous ſes Partiſans étoient également proſcrits par cet Acte.

Le Prince répondit pour le moins auſſi vivement. Après avoir extrêmement rabaiſſé les prétendus bienfaits qu'il avoit reçus de Philippe & de l'Empereur Charles-Quint, il expoſe les ſervices que ſa famille & lui avoient rendus au Roi d'Eſpagne & à ſon Prédéceſſeur, & il ſe juſtifie enſuite au ſujet des trahiſons qu'on lui imputoit. Comme Philippe lui reprochoit le troiſiéme mariage qu'il avoit contracté avec Charlotte (*a*) de Bourbon, le Prince prend de là occaſion d'attaquer avec beaucoup d'aigreur la réputation du Roi. Il avance que Philippe avant ſon mariage avec l'Infante de Portugal, avoit epouſé Iſabelle Oſoria dont il avoit eu des enfans; que depuis, il avoit débauché ſous promeſſe de mariage Dona Euphraſia, & qu'auſſitôt qu'il l'avoit vue groſſe, il s'en

(*a*) Fille du Duc de Montpenſier.

étoit débarraſſé en lui donnant un mari. Il accuſoit auſſi le Roi d'avoir fait périr Iſabelle de Valois ſa légitime épouſe, & ſoutenoit que Henri III. frere de cette Princeſſe étoit en état d'en fournir la preuve. Et pourquoi s'eſt-il porté à une action ſi déteſtable ? Afin de contracter un mariage inceſtueux avec Anne d'Autriche fille de l'Impératrice ſa ſœur, & de ſouiller la ſainteté du mariage par une union digne de ce Jupiter du Paganiſme qui épouſa ſa ſœur Junon. Les Etats donnerent à cette réponſe une approbation authentique.

Une eſpece de ſédition qui s'éleva à Bruxelles, & dont les Catholiques furent les auteurs, donna lieu à une Ordonnance du Sénat qui ſuſpendit l'exercice de la Religion Romaine. Après un long préambule ſur le culte des reliques, & ſur les artifices (*a*) qu'employoient les Gens

(*a*) Entre autres choſes on reprochoit aux Prêtres de faire des trous aux têtes des Statuës, & d'y faire couler de l'huile ou quelqu'autre liqueur, afin qu'il parût que ces têtes ſuoient ou pleuroient.

d'Egliſe afin d'extorquer l'argent d'un Peuple crédule, il étoit dit dans l'Ordonnance que pour abolir des ſuperſtitions ſi déteſtables, & pour étouffer l'avarice des Prêtres, le Sénat ordonnoit que les Egliſes & les Monaſteres ſeroient fermés, qu'on en enleveroit les ſtatuës & les images, qu'on mettroit à part ce qu'il y auroit de plus précieux, & qu'on en feroit de l'argent pour acquitter les dettes de la Ville, & ſoulager les Pauvres; enfin qu'on ſuſpendroit l'exercice de la Religion Romaine, juſqu'à ce que l'Etat fût plus tranquille. Il y eut une Ordonnance à peu près ſemblable à Anvers, & en conſéquence la plûpart des Eccléſiaſtiques furent obligés de ſortir de la Ville.

Pendant ce tems-là le Prince de Parme attaquoit des Places, & ſurprit Breda qui fut cruellement ſaccagé. Cambrai qu'il tenoit bloqué depuis longtems commençoit à manquer des choſes les plus néceſſaires; mais le Duc d'Anjou s'étant approché de cette Ville avec ſon armée, Farneſe décampa, diſtribua une partie de ſes troupes dans les Places voiſines & ſe

rendit à Valenciennes. Le Duc d'Anjou entra à Cambrai aux acclamations de tout le Peuple, qui le nommoit ſon libérateur. On ſollicita vivement ce Prince de paſſer au travers des ennemis & de pénétrer dans le Brabant ; mais de puiſſants motifs l'empêcherent de prendre ce parti, & le déterminerent à faire un voyage en Angleterre. Il vouloit engager Eliſabeth à tenir la promeſſe qu'elle lui avoit faite de l'épouſer, & il comptoit revenir en Flandres ſoutenu de toutes les forces de cette puiſſante Reine.

Sur ces entrefaites les Etats Généraux s'étant aſſemblés à la Haye renoncerent ſolemnellement à l'obéiſſance qu'ils avoient jurée au Roi d'Eſpagne. L'acte de cette renonciation portoit en ſubſtance que les Peuples ne ſont pas nés pour les Princes, mais que Dieu a établi les Princes pour les Peuples ; qu'il ne peut y avoir de Prince ſans Peuple, mais que le Peuple peut ſubſiſter ſans le Prince. Que le devoir du Prince eſt d'aimer ſes ſujets comme un pere aime ſes enfans, comme un Berger aime ſon troupeau, & de les gouverner avec

une égalité parfaite ; que ſi le Prince en uſe autrement, ce n'eſt plus un Prince, mais un Tyran, à qui le Peuple ne doit plus ni obéiſſance ni fidélité. Ils ſe plaignoient enſuite de la cruauté des Gouverneurs qu'on envoyoit aux Pays-Bas. » Nos vœux, diſoient-ils, » nos Requêtes & nos plaintes ont » été portés juſqu'au Roi, qui non » ſeulement n'y a point eu d'égard, » mais qui a voulu encore nous im- » poſer un joug inſupportable ſous » prétexte de protéger la Religion » Catholique que nous n'attaquions » pas. A ces cauſes, les Etats Géné- » raux réduits à la derniere extrémité » ont déclaré & déclarent que Philip- » pe II. Roi d'Eſpagne eſt déchu du » droit qu'il avoit à la Souveraineté » des Pays-Bas. Ils défendent en con- » ſéquence aux Magiſtrats, aux Juges, » aux Gouverneurs, à tous ceux qui » ſont en charge, aux Habitans, en » un mot à tous les Sujets des » Provinces-Unies d'employer à l'a- » venir le nom de Philippe dans les » actes Publics, & de le reconnoître » pour Souverain, & nous les délions » par ce décret du ſerment de fidéli- » té. Les Loix Divines & humaines

» violées tant de fois à notre égard
» par les Eſpagnols nous remettent
» dans la liberté naturelle, & nous
» donnent pouvoir d'élire un nouveau
» Prince pour nous gouverner ſui-
» vant nos libertés, priviléges &
» franchiſes, pour rendre également
» la juſtice aux Peuples, pour nous
» proteger & nous aimer en pere.
» Comme les Etats ont nommé le
» Duc d'Anjou, & que l'Archiduc
» Matthias s'eſt démis du Gouverne-
» ment que nous lui avions déféré,
» il ne reſte plus qu'à établir une for-
» me de Gouvernement, en atten-
» dant l'arrivée du Prince que nous
» avons élu. Notre avis eſt donc
» qu'on établiſſe un Conſeil commun,
» où tout ce qui regarde la guerre
» ſera réglé; à l'égard des autres
» affaires, chaque Province aura ſon
» Conſeil particulier; & juſqu'à ce
» que le Duc d'Anjou arrive, la Zé-
» lande & la Hollande expédieront
» tous les Actes Publics au nom du
» Prince d'Orange.

On envoya ordre à tous les Magiſtrats & à tous les Commandants des Provinces de ſe conformer à l'Acte de renonciation. Pluſieurs de ceux mê-

me qui haiſſoient le plus les Eſpagnols furent effrayés à la vuë des malheurs qu'une pareille démarche pouvoit attirer ſur la Flandre. » Si depuis long-» tems, diſoient-ils, nous avons fait la » guerre à notre Souverain, c'eſt une » conduite qui n'eſt pas nouvelle, ni » même inexcuſable, puiſqu'elle n'eſt » pas ſans exemples. Les Pays-Bas ont » ſouvent été témoins de ſemblables » révoltes ; mais aujourd'hui il s'a-» git de ſecouer entierement le joug » d'un ancien Maître, & de prendre un » nouveau Souverain: n'eſt-il pas fort » à craindre qu'un tel changement ne » cauſe la ruine des Provinces pour » le ſalut deſquelles on prétend tra-» vailler? Il y eut pluſieurs perſonnes qui ne crurent pas pouvoir en conſcience déférer à l'ordre des Etats. Un Député de Friſe fut ſi frappé de la nouvelle Formule, qu'il s'évanouit, lorſquon la lui propoſa, & mourut quelque tems après ſans avoir voulu prêter le ſerment qu'on exigeoit.

L'Archi-Duc Matthias, qui malgré ſon abdication étoit reſté en Flandres, n'y pouvant plus demeurer avec honneur, prit congé des Etats

& ſe retira en Autriche ; tout le fruit qu'il tira de ſon gouvernement des Pays-Bas, fut d'être haï mortellement du Roi d'Eſpagne, ſans être eſtimé des Flamands.

Tandis que les Etats cherchoient à ſe ſouſtraire entierement à la domination Eſpagnole, le Prince de Parme travailloit à faire rentrer pluſieurs Places de la Flandre ſous les loix de leur ancien maître : il aſſiégea Tournai, & força cette Ville à ſe rendre, & à payer deux cens mille florins pour ſe racheter du pillage. Le Prince d'Orange voyant que les affaires de Flandres alloient en décadence, & qu'on en rejettoit la faute ſur lui, ſe rendit à Anvers, & préſenta aux Magiſtrats & au Sénat un écrit dans lequel il déclaroit que leur ſécurité & leur négligence étoient la cauſe de tous leurs malheurs. » Je vous ai avertis » depuis longtems, diſoit il, que » vous avez beſoin de troupes étran- » geres pour arrêter les progrès de » vos ennemis. Il auroit fallu lever » deux bons Régimens d'Infanterie » & trois mille chevaux : mais je n'ai » parlé juſqu'à préſent qu'à des hom-

» mes peu touchés du bien public,
» & ſeulement occupés de leurs in-
» térêts particuliers. Cependant du
» ſuccès de la guerre préſente dépen-
» dent votre liberté & votre fortu-
» ne. Vous ſçavez que l'argent eſt le
» principal nerf de la guerre ; vous
» avez donc commis une faute énor-
» me en épuiſant les fonds publics.
» A quoi ſert ce Conſeil que vous avez
» établi depuis peu, s'il eſt ſans pouvoir
» & ſans autorité? Jamais je n'ai voulu
» me mêler de l'adminiſtration des
» Finances, ni manier les deniers
» publics : tout le monde le ſçait.
» Il y a néanmoins des eſprits pervers
» qui oſent me calomnier ſur cet ar-
» ticle. Vous voyez quelle eſt la
» ſituation de vos affaires. Tournai
» eſt au pouvoir des ennemis : Cam-
» brai auroit ſubi le même ſort ſans
» l'heureuſe arrivée du Duc d'Anjou.
» Tâchez de rentrer en vous-mêmes,
» & contribuez avec plaiſir aux dé-
» penſes qu'entraîne une guerre dont
» le ſuccès aſſurera votre repos &
» votre liberté. Je prends Dieu à té-
» moin qu'on ne pourra m'imputer
» les malheurs qui arriveront infail-

» liblement, ſi vous ne vous compor-
» tez pas plus ſagement à l'avenir.
» Je vous ai avertis plus d'une fois de
» votre devoir ; mais je vous déclare
» que je renoncerai à la charge de
» Gouverneur Général, ſi vous ne
» mettez pas un meilleur ordre dans
» les affaires. » Le Prince d'Orange, après avoir publié cet écrit, s'en alla en Zélande avec la permiſſion des Etats pour y attendre le Duc d'Anjou, qui devoit bientôt revenir d'Angleterre.

Les Eſpagnols formerent le deſſein de ſurprendre Berg-op-zoom. Ils trouverent le moyen de faire entrer quatre cens hommes dans la Ville par le trou d'une herſe. Un ſoldat de la garniſon ayant entendu du bruit, cria aux armes ; auſſitôt on ferma l'ouverture & on ſépara ainſi ceux qui étoient entrés d'avec ceux qui les ſuivoient. Les Eſpagnols qui étoient dans la Ville, voyant qu'ils avoient manqué leur coup, ſe diſperſerent de côté & d'autre. Il y en eut une partie qui ſe jetta du haut du rempart dans les foſſés. On en tua environ ſoixante-dix, & on en prit une centaine.

Ce fut à peu près dans ce tems-là

que mourut le Duc d'Albe, qui contribua ſi fort à rendre les Pays-Bas irréconciliables avec l'Eſpagne. C'étoit un des plus grands Généraux de ſon ſiécle. Il ſervit ſous l'Empereur Charles V. & ſous le Roi Philippe II. en Allemagne, en Italie, en Flandres & en Portugal. Il étoit meilleur pour la guerre que pour la paix. La grandeur de ſes ſervices l'avoit rendu fier & ambitieux. Il aimoit à rabaiſſer le mérite des autres, & n'eſtimoit que lui-même & ſa Nation; exceſſivement impérieux, & d'une ſévérité outrée, il paroiſſoit perſuadé qu'on doit plutôt conduire les Peuples par la terreur que par l'amour. Pour faire en deux mots le portrait du Duc d'Albe, on peut dire que ce fut un grand Capitaine & un méchant homme. Il mourut agé de ſoixante-dix-ſept ans.

Le Duc d'Anjou, après avoir paſſé l'hyver en Angleterre, débarqua à Fleſſingue & ſe rendit à Anvers où il fut proclamé Duc de Brabant. Les réjouiſſances qu'il y eut à cette occaſion furent ſuivies d'un événement qui répandit la conſternation dans tous les Pays-Bas. Un Biſcaien nommé Jean de Yſunca, qui avoit

été autrefois Commiſſaire des vivres en Flandres, cherchoit depuis longtems à faire fortune. Il crut que la proſcription du Prince d'Orange lui en fourniroit les moyens. Pendant qu'il étoit occupé de cette penſée, il apprit que Gaſpar Annaſtro ſon compatriote, & Banquier à Anvers, étoit ſur le point de faire banqueroute. Il lui écrivit de Liſbonne & le ſollicita à entreprendre une action qui ſeroit tout à la fois, diſoit-il, utile & glorieuſe, & il lui déclara en même tems qu'il s'agiſſoit d'aſſaſſiner le Prince d'Orange. Pour l'y encourager, il lui envoya un Brevet du Roi d'Eſpagne par lequel S. M. C. promettoit après l'action quatre-vingt mille ducats argent comptant, une Commanderie de S. Jacques & une fortune éclatante. Annaſtro balança longtems, mais comme le dérangement de ſes affaires augmentoit de jour en jour, il prit conſeil de ſon déſeſpoir, & communiqua à Venero ſon Caiſſier la propoſition qu'on venoit de lui faire. Il fondoit en pleurs en lui parlant, & Venero laiſſa auſſi tomber quelques larmes. Annaſtro voyant que ſon Caiſſier ne paroiſſoit pas diſpoſé à le ſervir dans une affaire ſi

périlleuſe, lui demanda ſi on pouvoit s'adreſſer à Jauregny ; celui-ci qui ſervoit à la Banque étoit un jeune homme d'environ vingt ans d'un caractere ſombre & opiniâtre, propre par conſéquent à perſiſter dans ſon deſſein, s'il ſe déterminoit une fois. Venero demanda à ſon maître ſi en conſcience il pouvoit expoſer un jeune étourdi à une mort certaine ; mais Annaſtro ſoutint que le Prince d'Orange ayant été déclaré criminel de Léze-Majeſté & proſcrit par le Roi, il étoit permis à tout le monde de le tuer ; que c'étoit le ſentiment de tous les Théologiens de l'Eſpagne, qu'ainſi il ne lui reſtoit aucun ſcrupule ſur cet article.

Le Banquier ayant renvoyé Venero, fait venir Jauregny, & jettant un grand ſoupir, il lui parle de la ſorte : » Si je ne connoiſſois votre fidé-» lité, votre conſtance & votre piété » ſincere, je ne m'adreſſerois pas à » vous dans l'état malheureux où ſont » les affaires publiques & les mien-» nes. Vous voyez mes yeux encore » tous rouges & baignés de pleurs, » & je crois que vous n'en ignorez » pas la cauſe ; car je remarque de-

» puis longtems que vous êtes ſenſi-
» ble aux outrages que l'on fait à no-
» tre Souverain, & quoique vous ſoyez
» né en Eſpagne auſſi bien que moi,
» vous ne laiſſez pas d'être touché des
» maux de ces Provinces qui ſont à
» notre égard comme une ſeconde
» Patrie. J'ai vu d'ailleurs que vous
» plaigniez ſincerement mon ſort &
» que vous étiez touché de me voir
» réduit à un état ſi déplorable par la
» faute & par le malheur d'autrui. Il y
» a longtems que je cherche quelque
» moyen de me tirer de l'abime où
» je ſuis, mais enfin voici une occa-
» ſion que m'offre la Providence.
» Vous pouvez, ſi vous avez du cou-
» rage, délivrer votre Roi, votre Pa-
» trie & votre Maître. Conſidérez
» qui eſt la cauſe & l'auteur de tous
» nos maux; c'eſt ſans doute le Prin-
» ce d'Orange qui, après avoir violé
» la foi qu'il devoit à Dieu, vient de
» renoncer hautement à celle qu'il
» avoit jurée à ſon Roi. Quoique
» proſcrit comme il le méritoit, il
» a eu l'inſolence de publier un écrit
» injurieux où il oſe attaquer le nom
» & la majeſté de ſon Prince; &
» pour comble d'attentat, après avoir

» faſciné les eſprits par ſes manieres
» populaires, il vient de donner aux
» habitans de ce Pays un Prince étran-
» ger pour Souverain. Notre Roi l'a
» donc juſtement condamné à mort.
» C'eſt de cet homme qu'il faut nous
» défaire, ſi nous voulons nous ac-
» quitter de ce que nous devons à
» Dieu, au Roi & à la Patrie. Notre
» Souverain promet de grandes ré-
» compenſes, mais j'en ſuis moins
» touché, quoiqu'elles puiſſent être
» utiles pour mes affaires & pour les
» vôtres, que du devoir que notre
» conſcience nous impoſe. Il me ſem-
» ble qu'elle nous reproche notre lâ-
» cheté, diſons plus, notre perfidie, ſi
» nous laiſſons vivre encore un tyran
» ennemi de Dieu & des hommes,
» & qui eſt né pour le malheur & la
» ruine de ces Provinces.

En parlant ainſi, Annaſtro fondoit en larmes; s'étant apperçu que ſon diſcours avoit fait impreſſion, il ſe jette au col du jeune homme & l'embraſſe tendrement. Alors Jauregny lui répondit avec un air intrépide:
» Je ſuis tout prêt, me voilà affermi
» dans un deſſein que je méditois
» depuis longtems. Je mépriſe le

» péril auſſi bien que les avantages
» qu'on me promet. Je ne veux rien
» & je ſuis réſolu de mourir. Voyez
» ſeulement de quelle maniere je
» dois m'y prendre, & s'il faut em-
» ployer le fer ou les armes pour l'e-
» xécution de mon projet. Je ne vous
» demande qu'une grace, c'eſt de prier
» Dieu pour moi, & d'obtenir du
» Roi qu'il ne laiſſe pas mourir ce
» vieillard dans la miſere. Je loue
» votre réſolution & votre fermeté,
» repliqua Annaſtro, mais il faut que
» vous ayez une meilleure idée du
» ſuccès. J'eſpere que vous vivrez, &
» que vous jouirez de la gloire que
» vous promet une ſi belle action.

Annaſtro voyant ce jeune homme bien affermi dans ſon deſſein, ſortit d'Anvers & ſe rendit à Tournai pour y attendre l'évenement. Le jour que Jauregny devoit exécuter ſon projet, il ſe confeſſa à un Dominicain nommé Timerman, & à la fin de ſa confeſſion, il déclara qu'il avoit réſolu de tuer le Prince d'Orange. J'approuve votre deſſein, lui dit le Dominicain, pourvu que ce ne ſoit point l'avarice qui vous détermine à faire un pareil coup, mais la

gloire de Dieu, le ſervice du Roi & le bien de la patrie. A ces conditions Jauregny fut abſous de ſes péchés & communia. Il dit enſuite à Venero qu'il partoit pour l'exécution de ſon entrepriſe & but un verre de vin. Enſuite il ſe rendit à la Citadelle où logeoit le Prince qui venoit de ſe mettre à table. Après le repas lorſque le Prince alloit dans ſa chambre, Jauregny qui s'étoit gliſſé parmi la foule, lui tire un coup de piſtolet. La bale entre pardeſſous l'oreille droite, paſſe par le palais ſous la mâchoire ſupérieure, & ſort par la joue gauche. Le Prince ne tomba point, mais il lui prit une foibleſſe, & lorſqu'il fut revenu à lui, il pria qu'on ne tuât point l'aſſaſſin, ajoutant qu'il lui pardonnoit de tout ſon cœur; mais tous les Gentilshommes qui étoient dans la chambre n'ayant pas été maîtres du premier mouvement, avoient percé Jauregny de pluſieurs coups, & les Gardes du Corps l'avoient achevé.

Le bruit de cet aſſaſſinat excita de grands troubles dans la Ville; lorſque les eſprits furent calmés, on chercha à approfondir le fait. Pour

y réuſſir, on mit le corps du meurtrier debout ſur un échaffaut qu'on dreſſa dans la Place publique, afin que tout le monde pût le voir. Dès qu'on fut aſſuré que c'étoit un des Domeſtiques d'Annaſtro, on courut à la maiſon, & on arrêta Venero qui y étoit demeuré en attendant le ſuccès de l'entrepriſe. On prit auſſi le Dominicain, parce qu'on ſçavoit qu'il alloit ſouvent dans cette maiſon. Venero voulut d'abord nier, mais enfin il avoua tout. Le Confeſſeur convint qu'il avoit d'abord approuvé le projet de Jauregny, mais il reconnut alors qu'il avoit été dans l'erreur. Cela ne l'empêcha pas d'être condamné à mort ainſi que Venero. Comme le Prince d'Orange avoit demandé qu'on ne les fit pas périr par de cruels ſupplices, on les étrangla ſur l'échaffaut, puis on coupa leurs corps en quatre quartiers, qu'on mit avec leurs têtes aux portes de la Ville & ſur les boulevards.

On fut quelque tems entre la crainte & l'eſpérance par rapport à la vie du Prince d'Orange. Les veines que la bale avoit coupées ſe reſſerrerent par le moyen du feu qu'on

y appliqua, & formerent une eſpece de cicatrice qui arrêta le ſang. Mais le dixiéme jour la croute tomba & le ſang commença à ſortir avec tant d'abondance qu'on déſeſpéra de pouvoir l'arrêter. Un Médecin Piémontois conſeilla de boucher la playe avec le pouce & de faire ſuccéder continuellement des hommes les uns aux autres pour la fermer de cette maniere. On arrêta ainſi le ſang qui avoit réſiſté à tous les autres remedes. La playe ſe referma au bout de quelques jours contre l'eſpérance de tout le monde, & le Prince recouvra la ſanté.

Annaſtro qui comme je l'ai dit, s'étoit rendu à Tournai, aſſura le Viceroi que la bleſſure du Prince d'Orange étoit mortelle ; Farneſe écrivit aux Villes d'Anvers, de Gand, de Bruges, d'Ypres & à quelques autres pour les engager à ſe ſoumettre aux Eſpagnols, en diſant que le Prince d'Orange, le principal auteur de tous les troubles, étant mort, il n'y avoit plus de difficulté à prendre ce parti : mais comme les Etats eurent ſoin en même tems d'informer toutes les Villes que la playe

du Prince alloit bien, rien ne branla; au contraire les Peuples irrités d'un ſi noir attentat ſe préparerent à la guerre avec plus d'ardeur que jamais. On ſe mit de part & d'autre en campagne. Les Confédérés ſe rendirent maitres d'Aloſt, & les Eſpagnols s'emparerent d'Oudenarde & ſurprirent Liere. Le Duc d'Anjou vint à Gand accompagné du Prince d'Orange. Son armée ſe trouvoit alors réduite à quatre mille hommes. Le Prince de Parme qui étoit ſupérieur en nombre réſolut de la venir attaquer. Il y eut une action entre les deux partis ſous les murs de Gand. Le Duc d'Anjou & le Prince d'Orange étoient aſſis ſur le rempart pour voir quel ſeroit le ſuccès de ce combat. Le choc fut rude, & il y eut beaucoup de monde tué de part & d'autre, ſans qu'aucun des deux partis pût ſe flatter d'avoir eu l'avantage.

Le Duc de Parme recevoit ſouvent des ſecours d'Eſpagne; de ſorte qu'il avoit environ ſoixante mille hommes ſous ſes ordres: il ſe plaignoit cependant de ne pouvoir mettre en campagne une armée un peu

conſidérable, parce qu'une grande partie de ſes troupes étoit employée à la garde des Places. Il attaqua l'Ecluſe, petite Ville auprès de Cambrai. Cette Place ſe rendit, dès qu'il eut fait approcher ſon canon. Cateau-Cambreſis ne fit pas plus de réſiſtance. Il prit pluſieurs autres poſtes des environs. Ninove ſe rendit, auſſitôt qu'elle eut été inveſtie. Quelques Fortereſſes qui ſont près de Bruxelles ſuivirent le torrent. Après toutes ces heureuſes expéditions, Farneſe réſolut de s'aller poſter dans le Pays de Vaes qui eſt très-fertile & qui n'avoit point encore été pillé par les troupes; mais le Duc d'Anjou l'en empêcha en rompant les digues & les chemins. Enſorte que l'armée Eſpagnole ſe trouva attaquée tout à la fois par le froid, par la faim & par le débordement des eaux. On perdoit tous les jours quantité de Soldats qui mouroient de maladie & de miſere. Le Général Eſpagnol fut donc contraint de renvoyer ſon armée dans les Places, & de laiſſer aux environs de Bruxelles plus de ſept cens malades, qui reſterent dans les digues expoſés à la compaſſion ou à la cruauté des Payſans.

Les troupes du Duc d'Anjou n'étoient pas beaucoup mieux. Comme on ne leur donnoit point d'argent, la miſere cauſa parmi les Soldats une maladie épidémique & en réduiſit un grand nombre à demander l'aumône. Cette armée reçut cependant quelques ſecours de la France, qui envoya en Flandres, ſous les ordres du Duc de Montpenſier, trois mille Suiſſes quatre mille Fantaſſins François & quelques Eſcadrons. Le Duc d'Anjou prit encore à ſon ſervice de la Cavalerie Allemande: tous les Officiers ſe rendirent à Anvers où il étoit alors, pour délibérer avec lui ſur l'ouverture de la campagne prochaine.

Ce Prince ſe trouvant à la tête d'une ſi belle armée pouvoit ſe promettre les plus brillans ſuccès; mais il n'employa que pour ſa ruine des forces qui pouvoient lui aſſurer une fortune ſolide. C'eſt ce que nous aurons occaſion de voir dans la ſuite. La guerre continuoit toujours dans la Friſe. Verdugo, Gouverneur de cette Province pour les Eſpagnols, fit des tentatives ſur pluſieurs Places. Il attaqua inutilement la Ville d'Oldemborn. Il aſſiégea en-

ſuite Lochem qui eſt ſur la riviere de Bekel dans le voiſinage de Zutphen. Les ſorties continuelles de la garniſon lui emportérent beaucoup de monde. Il fit aux Aſſiégés des menaces terribles, s'ils ne ſe rendoient: mais quoiqu'ils fuſſent dans une grande diſette, ils réſolurent de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité. Ils ne tarderent pas à recevoir du ſecours & ſurtout des vivres. Les Aſſiégeans, qui avoient toujours eſperé que la diſette forceroit la Place à ſe rendre, voyant qu'il entroit tous les jours des vivres dans la Ville, & que s'ils s'opiniâtroient à continuer le ſiége, ils pourroient bien ſe voir enveloppés par les ennemis, réſolurent d'abandonner leurs lignes & ne tarderent pas à exécuter ce deſſein. Verdugo, qui étoit actif, voulant réparer le tems que cette entrepriſe lui avoit fait perdre, après avoir tenté pluſieurs fois, & toujours inutilement, de ſe rendre maître par force de Steenwick, réſolut d'employer la ruſe. Un Payſan le ſervit beaucoup dans cette occaſion. Dans le foſſé de la Ville, qui étoit plein d'eau & très-profond, on avoit laiſſé un gué pour le beſoin,

Le Payſan le montra à Verdugo. Les Eſpagnols ayant obſervé le tems que la plus grande partie de la garniſon étoit ſortie de la Place, pour attaquer les Aſſiégeans, à la faveur d'une nuit très-obſcure, paſſerent ce gué, eſcaladerent les murs, maſſacrerent ſans quartier les corps de garde qu'ils trouverent & ſe rendirent maîtres de la Place. Cette conquête n'étoit pas bien importante ; car la peſte avoit tellement ravagé cette malheureuſe Ville qu'il n'y avoit preſque plus d'habitans, & comme il ſe trouvoit quantité de bonnes Places aux environs, la perte de celle-ci ne faiſoit pas grand tort aux Etats. Verdugo, qui étoit un des meilleurs Officiers des troupes Eſpagnoles & à qui on confia le Gouvernement de la Friſe, avoit commencé par être Palfrenier.

Tandis que le Duc d'Anjou tâchoit de ſe maintenir dans la ſouveraineté des Pays-Bas, on conſeilla au Roi ſon frere de ſe rendre maître de ces Provinces & de les réunir à la Monarchie Françoiſe, dont elles faiſoient autrefois partie. Les raiſons qu'on lui apporta pour

le

le déterminer à cette entrepriſe étoient aſſez ſolides en ſuppoſant que les Souverains doivent plutôt ſuivre les maximes de la politique que les régles de l'équité ; mais l'indolence de Henri III. l'empêcha de s'engager dans une guerre qui auroit troublé ſon repos & ſes plaiſirs.

Le Duc d'Anjou qui craignoit la légereté & l'inconſtance des Flamands, jugea à propos de s'aſſurer un aſyle, en cas que ces mêmes Peuples qui l'avoient appellé à leur ſecours & qui lui témoignoient alors beaucoup d'attachement, vinſſent à changer de ſentiment à ſon égard. Dans ce deſſein il réſolut de s'emparer de Bruges, d'Anvers, de Dunkerque, & de tous les Forts des environs. Il ſe mit bientôt en campagne, attaqua pluſieurs petites Places, s'en rendit maître, ſurprit Dunkerque, & fit ſur Aloſt, Nieuport, Oſtende, Bruges & Anvers, des tentatives dont le ſuccès ne fut pas heureux. Toutes ces entrepriſes du Duc d'Anjou le brouillerent avec les Etats-Généraux, de ſorte que quelque tems après il fut obligé de quitter la Flandre.

Pendant ce tems-là le Prince de

Parme travailloit toujours à réduire la Flandre ou du moins une partie des Provinces qui la compoſent. Il s'empara de Dunkerque, de Berg-Saint-Vinox, de Werne, de Dixmude & de Menin. La priſe de toutes ces Places déconcerta fort les Etats-Généraux. Il étoit queſtion d'arrêter les progrès des Eſpagnols, & la choſe ne paroiſſoit pas facile, parce qu'il y avoit peu d'intelligence entre les différentes Provinces. Les habitans d'Anvers ne pouvoient pardonner au Duc d'Anjou d'avoir voulu s'emparer de leur Ville par force, les Gantois qui ſongeoient depuis longtems à ſe réconcilier avec l'Eſpagne, ne vouloient pas ſouffrir qu'on employât les ſecours de la France pour la conſervation des Pays-Bas. D'ailleurs la plupart des Flamands commençoient à ſe défier du Prince d'Orange, & le ſoupçonnoient d'être plus dévoué aux François qu'à ſes compatriotes, parce que ce Prince ſage & prudent leur conſeilloit de ne point ſe brouiller avec le Duc d'Anjou qui pouvoit ſeul les empêcher de retomber ſous le joug de l'Eſpagne. Telle étoit la diſpoſition des eſprits, lorſ-

que les Etats s'aſſemblerent à Middelbourg.

Robert de Sorbiers ſieur de Pruneaux ſe trouva à cette Aſſemblée, & dit que le Duc d'Anjou ayant été nommé Lieutenant Général dans tout le Royaume de France, étoit plus en état que jamais de fournir des ſecours aux Flamands. Il ajouta en même tems que ce Prince ne vouloit point renoncer à ſon droit, ni perdre un titre qui lui avoit été accordé, & qu'il s'étoit encore acquis par ſon courage. Il fit enſuite l'énumération des ſervices que les François avoient rendus à la Flandre, tâcha de faire comprendre aux Etats qu'il étoit de leur intérêt de ménager la France dans la conjoncture préſente. Il leur donna lieu enſuite d'eſpérer que Henri III. déclareroit ouvertement la guerre à l'Eſpagne, pourvu néanmoins que ſi le Duc venoit à mourir ſans enfans, les Provinces-Unies appartiendroient au Roi comme héréditaires.

La playe d'Anvers étoit encore récente, & la haine qu'elle avoit attirée au Duc d'Anjou, l'emportoit ſur toutes les conſidérations du bien

public. D'ailleurs les intrigues des Gantois mettoient encore un grand obſtacle à la réuſſite de cette négociation. Comme on ne parla point d'accomodement avec le Duc à cauſe de l'oppoſition des Gantois, & de l'abſence des Députés de quelques-unes des Provinces, on indiqua par l'avis du Prince d'Orange, une autre aſſemblée à Dort, où ils perdirent le tems à tenir des Conférences que leurs diviſions rendoient inutiles. Pendant ce tems-là les Eſpagnols leur enlevérent un grand nombre de Places importantes, & il ne reſtoit de toute la Province de Flandre qu'Aloſt qui ne fût pas à leur pouvoir. Cette Ville ne tarda pas à leur être livrée par les intrigues des Partiſans de l'Eſpagne.

Les affaires des Pays-Bas étoient dans une confuſion extrême, les évenemens dont je vais parler contribuerent beaucoup à augmenter les troubles de ces malheureuſes Provinces. Le Duc d'Anjou fut attaqué d'une hémorragie ſi furieuſe que le ſang lui ſortoit de toutes les parties du corps. Il mourut le quarantiéme jour
1584. de ſa maladie le premier Mai 1584.

Ce Prince étoit d'une taille au-deſſous de la médiocre, mais bienfait. Il avoit le teint brun, le viſage un peu bouffi & marqué de la petite vérole. Vif, changeant, affable, brave, ambitieux, éloquent, magnifique & inquiet, voilà ſon caractere. Il étoit l'héritier préſomptif de la Couronne de France, parce que Henri III. ſon frere n'avoit point d'enfans. Sa mort fit paſſer le Sceptre en des mains bien plus dignes de le porter.

La Flandre perdit la même année ſon plus zélé défenſeur dans la perſonne du Prince d'Orange qui fut tué par un jeune homme appellé Baltazar Gérard natif de Villefans en Franche-Comté. Ce perfide aſſaſſin avoit trouvé le moyen de s'inſinuer dans les bonnes graces du Prince en affectant un grand zéle pour la Religion Proteſtante. Il aſſiſtoit réguliérement aux Prieres & à toutes les inſtructions, & on ne le trouvoit jamais ſans un Pſeautier ou un Nouveau-Teſtament à la main. Qui ſe ſeroit jamais imaginé qu'un extérieur ſi pieux cachât de mauvais deſſeins? Tout le monde fut la dupe d'une ſi exécrable hypocriſie. Un

jour que le Prince qui étoit pour lors à Delff, ſortoit de ſon Palais, Gerard qui l'attendoit à la porte de la Cour, le voyant paſſer, lui tire un coup de piſtolet chargé de trois balles. Le Prince ſe ſentant bleſſé, s'écria : *Seigneur, ayez pitié de mon ame & de ce Peuple.* Comme il chanceloit ſes domeſtiques le mirent ſur un degré voiſin, & déja il ne parloit plus : on le tranſporta enſuite ſur ſon lit où il expira un inſtant après.

Dès que le meurtrier eut fait ſon coup, il ſe ſauva par une porte de derriere, & jetta un ſecond piſtolet qu'il avoit encore. Il fut arrêté par les Gardes du Prince, lorſqu'il étoit prêt à monter ſur le rempart d'où il vouloit ſe précipiter dans les foſſés qui étoient pleins (*a*) d'eau. Auſſitôt le Sénat s'aſſembla pour l'interroger. Au lieu de répondre, il demanda du papier & une plume, promettant d'écrire toutes les choſes qu'on vouloit apprendre de lui. Il déclara donc que depuis ſix ans il

(*a*) Il avoit deux veſſies enflées, afin de ne ſe pas noyer en voulant traverſer ces foſſés.

avoit réſolu de tuer le Prince d'Orange, & entra dans quelques détails au ſujet du crime qu'il venoit de commettre. Il accuſa quelques Religieux d'avoir applaudi à ſon projet. Bien loin de donner aucun ſigne de repentir, il avoua que ſi le Prince vivoit il le tueroit encore quand on devroit lui faire ſouffrir mille tortures. Après avoir été appliqué à la Queſtion, il fut condamné à mort le 14 de Juillet 1584. La Sentence portoit qu'il ſeroit dreſſé un échaffaut devant l'Hôtel de Ville, qu'on y ameneroit le Criminel, qu'on lui bruleroit d'abord la main droite avec un fer rouge, & les parties charnues avec des tenailles, qu'on couperoit enſuite ſon corps vivant en quatre quartiers en commençant par le bas; qu'on lui ouvriroit le ventre, & qu'après lui avoir arraché le cœur on lui en battroit le viſage; qu'après cela on lui couperoit la tête qui ſeroit miſe au bout d'une pique plantée au haut d'une des tours (*a*) d'Anvers, & que les quatre parties du

(*a*) La Tour de l'Ecole.

corps ſeroient placées ſur quatre des baſtions de la Ville.

Lorſqu'on lui lut ſa Sentence, il parut d'abord effrayé, mais reprenant tout-à-coup un air de fermeté, il dit qu'il ſe regardoit comme un généreux Athlete de l'Egliſe Romaine, que les tourmens qu'on alloit lui faire ſouffrir, ſerviroient à l'expiation des péchés qu'il avoit commis autrefois, ſoutenant qu'il n'avoit point offenſé Dieu par cet aſſaſſinat, & qu'au contraire, il s'étoit acquis un droit au Ciel où il prieroit Dieu pour tout le monde.

Le lendemain comme on le menoit au ſupplice, il montra la même intrépidité, & elle ne ſe démentit pas lorſqu'il fut ſur l'échaffaut. Dans le tems qu'on lui bruloit la main, & qu'on le déchiroit avec des tenailles toutes rouges, il ne donna aucun ſigne de douleur, ne jetta aucuns cris, & ne fit aucune contorſion. Les Eccléſiaſtiques donnerent de grands éloges à ſa conſtance & le regarderent comme un Martyr.

Guillaume de Naſſau Prince d'Orange aux jours duquel on avoit

attenté plus d'une fois, & à qui on venoit enfin d'arracher la vie par un aſſaſſinat, fut un Prince recommandable par ſa prudence, ſa fermeté, ſon courage, ſa patience & ſa modération. L'attachement qu'il avoit pour la Religion Proteſtante fut cauſe qu'il ſe révolta contre l'Eſpagne, & qu'il paſſa preſque toute ſa vie dans des guerres. Il fut extrêmement regretté des Etats qui pour témoigner leur reconnoiſſance, lui firent des obſéques magnifiques. Lorſqu'il mourut, la cinquante-deuxiéme année de ſon âge étoit preſque accomplie. Ce Prince avoit eu quatre femmes (*a*) & laiſſa pluſieurs enfans.

(*a*) La premiere femme du Prince d'Orange fut Anne d'Egmond de laquelle il eut un fils appellé Philippe, & une fille appellée Marie. Philippe qui après la mort de ſon pere prit le titre de Prince d'Orange avoit été pris a Louvain par le Duc d'Albe, & emmené en Eſpagne où il reſta vingt-neuf ans en priſon. La ſeconde femme de Guillaume de Naſſau fut Anne de Saxe dont il eut le Comte Maurice, & deux filles Anne & Amelie La troiſiéme femme du Prince d'Orange fut Charlote de Bourbon fille du Duc de Montpenſier dont il eut ſix filles. Enfin la derniere de ſes femmes fut

La mort du Duc d'Anjou & celle du Prince d'Orange avoient extrêmement dérangé les affaires des Etats-Généraux. Bruges étoit déja rentré ſous la domination Eſpagnole. Les Gantois étoient ébranlés par les diſcours des Partiſans de l'Eſpagne qui leur repréſentoient ſans ceſſe qu'on ne doit jamais ſe révolter contre ſon Souverain, ni chercher à étendre la Religion par la voye des armes: enſuite ils tâchoient de prouver qu'on ne devoit pas compter ſur les François, & que le plus ſage parti étoit de ſe ſoumettre aux Eſpagnols leurs anciens Maîtres. Les Brabançons, les Hollandois & les Zélandois écrivirent de leur côté aux Gantois pour leur repréſenter que s'ils ſuivoient l'exemple de Bruges, le Traité qu'ils feroient avec les Eſpagnols au lieu de leur procurer la paix ſeroit la cauſe de leur ruine. Ces

---

Louiſe de Coligny fille de ce fameux Amiral de France qui fut tué pendant le maſſacre de la S. Barthelemi. Il n'eut de cette derniere épouſe qu'un fils appellé Henri Frederic. Le Prince d'Orange laiſſa auſſi un fils naturel qu'on appelloit Juſtin de Naſſau.

remontrances retarderent pendant quelque tems la concluſion du Traité. Bien plus, la populace de Gand qui déteſtoit les Eſpagnols, coupa le nez & les oreilles à quelques Soldats de cette Nation, & les renvoya enſuite à leur Régiment : mais les Eſpagnols qui n'étoient pas gens à ſe laiſſer vaincre en cruauté, maſſacrerent quelques Gantois, les attacherent ſur une planche & les mirent ſur la riviere avec cette Inſcription. *Les Gantois nous ayant envoyé nos priſonniers par terre, nous leur renvoyons les leurs par eau.*

Le Prince de Parme réſolu de forcer Gand à accepter les conditions qu'il offroit, tourna toutes ſes forces contre la Flandre. Il attaqua pluſieurs petites Places qui ſont aux environs d'Anvers, de ſorte qu'on s'apperçut qu'il en vouloit à cette Ville. Ce fut alors que les Gantois effrayés du progrès des Eſpagnols, ſe déterminerent enfin à faire leur accommodement. Le Traité fut conclu, & Gand rentra ſous la domination de l'Eſpagne. Alexandre Farneſe qui avoit deſſein d'aſſieger Anvers, conſtruiſit un Pont qu'il deſtinoit à

boucher l'Eſcaut, & employa ſept mois entiers à la conſtruction de cet ouvrage.

Pendant ce tems-là les Etats-Généraux qui ſe trouvoient dans la plus triſte ſituation & qui craignoient de retomber ſous le joug des Eſpagnols, réſolurent de ſe ſoumettre à la France aux conditions les plus avantageuſes qu'il ſeroit poſſible d'obtenir. Ils envoyerent une ambaſſade compoſée des Députés de chaque Province. Ces Ambaſſadeurs ſe rendirent en France où Henri III. leur donna audience le 12 de Février 1585. Leur harangue contenoit en ſubſtance qu'ils étoient venus pour ſupplier le Roi de vouloir bien les prendre ſous ſa protection comme ſes ſujets & ſes amis, aſſurant que S. M. T. C. les trouveroit diſpoſés à accepter toutes les propoſitions juſtes & raiſonnables qu'elle voudroit leur faire entendre.

Henri répondit d'une maniere très-obligeante aux Députés, mais il leur dit que l'affaire qu'ils lui propoſoient demandoit une mure délibération; les Partiſans des Guiſes qui avoient alors tout pouvoir dans l'E-

tat, & qui étoient entiérement dévoués à l'Eſpagne dont ils avoient beſoin pour fortifier le parti de la Ligue, empêcherent Henri III. de ſe mêler des affaires de la Flandre, & aimerent mieux plonger la France dans les horreurs d'une guerre civile que de contribuer par leurs conſeils à l'acquiſition de pluſieurs belles Provinces que nous verrions réunies préſentement à la Monarchie Françoiſe. Le Roi déclara donc aux Ambaſſadeurs de Flandres qu'il n'étoit pas alors en ſon pouvoir d'accepter leurs offres, mais il promit de les ſecourir auſſitôt que la tranquillité ſeroit rétablie dans ſon Royaume. Nimegue & Bruxelles rentrerent ſous la domination Eſpagnole. La perte de deux Villes ſi conſidérables fut extrêmement ſenſible aux Etats. Le Prince de Parme aſſiégeoit Anvers, & les habitans étoient déterminés à ſe défendre juſqu'à la derniere extrêmité.

L'Eſcaut eſt extraordinairement large & profond devant & deſſous Anvers, parce qu'en cet endroit il approche de ſon embouchure. Alexandre de Parme entreprit & vint

à bout de conſtruire au-deſſous de la Ville un Pont d'une conſtruction admirable pour empêcher les ſecours que le Aſſiegeans tiroient de la Zélande. Ce Pont bâti ſur d'énormes poutres qu'on enfonça dans l'eau ne put être pouſſé du côté d'Anvers que juſqu'à deux cens pieds, & à neuf (*a*) cens du côté du Brabant. Il reſtoit entre ces deux parties du Pont un eſpace de près de treize cens pieds où il étoit impoſſible d'enfoncer des pilotis à cauſe de la profondeur de la riviere en cet endroit. On remédia a cet inconvénient en joignant trente-deux Vaiſſeaux qui avoient chacun ſoixante-ſix pieds de long & douze de large. Ces vaiſſeaux ne ſe touchoient pas. Ils étoient éloignés de vingt pieds les uns des autres, & attachés enſemble avec de gros cables & avec des chaînes. Chaque vaiſſeau avoit une ancre à chaque bout qui étoit diſpoſée de telle ſorte que le pont ſe ſoulevoit ſans que les vaiſſeaux reçuſſent aucun

(*a*) Parce que l'eau n'étoit pas ſi profonde du côté du Brabant.

dommage. Dans l'eſpace qui étoit entre chaque vaiſſeau il y avoit de fortes piéces de bois qui alloient de l'un à l'autre & pardeſſus des planches de travers. Aux deux extrêmités du pont on bâtit un Fort qui devoit ſervir de place d'armes, & l'on y mit autant de canons qu'il y avoit d'angles. On plaça dans chaque vaiſſeau trente Soldats avec des gabions & quatre Matelots avec deux groſſes pieces d'artillerie, de ſorte qu'il y avoit pour la défenſe de tout le pont quatre-vingt-dix-ſept pieces de canon.

On conſtruiſit enſuite un autre ouvrage qui devoit ſervir à aſſurer le pont. Cette nouvelle invention conſiſtoit en trente-trois barques placées à côté les unes des autres dans la largeur de la riviere; elles étoient attachées trois à trois vis-à-vis le pont avec des pieces de bois & des mats de vaiſſeaux qui paſſoient pardeſſus en travers; mais elles étoient un peu éloignées les unes des autres. Il y avoit onze rangs de ces barques diſpoſées trois à trois de la façon que je viens de dire, & entre chaque rang il y avoit le même eſ-

pace. Il ſortoit de chaque rang de ces barques quarante longues pieces de bois ferrées en pointe par le bout qui comme une compagnie de Piquiers au front d'une bataille empêchoient l'approche des ennemis. Ces barques qui étoient pleines de futailles vuides, & arrêtées avec des ancres, ſervoient à couvrir le pont qui étoit encore defendu par quarante vaiſſeaux dont vingt furent placés du côté du côté du Brabant. Ce pont fermoit la riviere aux ennemis, & leur ôtoit toute eſpece de communication du côté de la mer.

Un Italien nommé Jambelli qui s'étoit jetté dans Anvers par mécontentement de ce que l'Eſpagne avoit refuſé ſes ſervices, prépara une de ces machines auſquelles on a donné à juſte titre le nom d'Infernales, pour détruire le pont des Eſpagnols. Il conſtruiſit quatre batteaux plats, mais très-hauts de bord, d'un bois extrêmement fort & épais, & il imagina de faire jouer des mines ſur l'eau de la maniere ſuivante. Il fit dans le fond des bateaux dans toute leur longueur un maçonnage de brique & de chaux de la hauteur d'un

pied, & de la largeur de cinq, il éleva tout à l'entour ſur les côtés deux petites murailles & fit la chambre de ſa mine haute & large de trois pieds. Il la remplit d'une poudre très-fine qu'il avoit faite lui-même, & dont il n'y avoit que lui qui eût la compoſition. Il couvrit cette mine avec des tombes, des meules de moulin & d'autres pierres d'une groſſeur extraordinaire. Il mit pardeſſus des boulets, des morceaux de marbre, des crocs, des cloux & d'autres férailles, & bâtit ſur tout cela une eſpece de toit de groſſes pierres. Ce toit n'étoit pas plat, mais en dos d'âne, afin que la mine venant à crever, l'effet ne s'en fît pas ſeulement de bas en haut, mais de tous côtés.

L'eſpace qui étoit entre les murailles de la mine & les côtés des bateaux, fut rempli de pierres de tailles, maçonnées & de poutres liées avec les pierres par des crampons de fer. Jambelli fit ſur toute la largeur des bateaux un plancher de groſſes planches qu'il couvrit encore d'une couche de briques, & ſur le milieu, il éleva un bucher de bois poiſſé pour

l'allumer quand les bateaux démareroient, afin qu'on prît ces bateaux pour des brulots ordinaires. Pour que le feu ne manquât pas de prendre à la mine, il ſe ſervit de deux moyens. Le premier fut une mêche enſouffrée d'une longueur proportionnée au tems qu'il falloit aux bateaux pour arriver au pont. L'autre moyen dont il ſe ſervit pour mettre le feu à la poudre, fut un de ces petits horloges qu'on appelle réveille-matin, qui en ſe détentant après un certain tems devoit battre le fuſil & faire tomber le feu ſur une traînée de poudre qui aboutiſſoit à la mine. Ces quatre bateaux ainſi préparés devoient être accompagnés de treize autres plus petits où il n'y avoit point de mines, mais qui étoient de ſimples brulots.

Alexandre de Parme ayant ſçu qu'on faiſoit à Anvers certains préparatifs dont on avoit grand ſoin de cacher le myſtere, crut que le deſſein des ennemis étoit ſeulement d'attaquer le pont en même tems au-deſſus du côté d'Anvers, & au-deſſous du côté de la Zélande. C'eſt pourquoi il diſtribua ſur le pont ſes

meilleures troupes qu'il expoſoit ſans le ſçavoir au plus affreux péril, en prenant des meſures pour l'éviter.

On vit ſortir d'abord trois brulots du Port d'Anvers, & puis trois autres, & le reſte dans le même ordre. On ſonna l'allarme, & tous les Soldats coururent à leur poſte ſur le pont. Le feu étoit ſi vivement allumé qu'il ſembloit que les vaiſſeaux même bruloient. Cela formoit un ſpectacle qui eût fait plaiſir, ſi on n'en avoit rien eu à craindre. Les Eſpagnols de leur côté avoient allumé un grand nombre de feux ſur leurs digues & dans leurs forts. Les Soldats étoient rangés en bataille ſur les deux bords de la riviere & ſur le pont, enſeignes déployées, avec les Officiers à leur tête, & les armes brilloient encore plus à la lueur de la flamme qu'elles n'auroient fait au plus beau Soleil.

Les Matelots étant arrivés à deux mille pas du pont, firent prendre aux quatre vaiſſeaux où étoient les mines le courant de l'eau, & ſe retirerent dans leurs eſquifs. On ne ſe mit pas ſi fort en peine de bien diriger la route des ſimples brulots.

Ceux-ci échouerent pour la plupart contre l'eſtacade (*a*) & aux deux bords de la riviere. Un des quatre vaiſſeaux deſtinés à rompre le pont coula à fond au milieu de la riviere. On en vit ſortir une épaiſſe fumée ſans autre effet: deux autres furent pouſſés par le vent ſur le rivage du côté de la Flandre. Il y eut pendant quelque tems ſujet de croire que la même choſe arriveroit au quatriéme.

Les Soldats Eſpagnols voyant que le feu paroiſſoit s'éteindre ſur la plupart de ces vaiſſeaux, commençoit à ſe mocquer de tout ce grand appareil qui n'aboutiſſoit à rien. Il y en eut même d'aſſez hardis pour entrer dans un des Vaiſſeaux qui avoient échoué, & ils enfonçoient leurs piques au travers du plancher pour découvrir ce qu'il y avoit deſſous. Mais dans ce moment le quatriéme Vaiſſeau qui étoit beaucoup plus grand & plus fort que les autres, ayant bri-

(*a*) On appelloit ainſi l'eſpece de barriere ou de paliſſade qu'on avoit enfoncée dans l'eau pour conſtruire les deux extrémités du pont.

ſé l'eſtacade, continua ſa route vers le pont. Alors les Soldats Eſpagnols jettèrent un grand cri. Le Prince de Parme accourut auſſitôt, & commanda ſur le champ des Soldats & des Matelots. Les uns pour détourner le vaiſſeau avec des crocs, les autres pour ſauter dedans & y éteindre le feu; le Prince ſe mit dans une eſpece de Château de bois bâti ſur la rive de Flandre. Il avoit avec lui les Seigneurs de Roubaix, Caëtan, Billi, du Guaſt, & les Officiers du Corps-de-garde de ce Château.

Un vieux Enſeigne, Domeſtique du Prince de Parme ſauva la vie à ſon maître. Cet homme, ſoit par un certain preſſentiment, ſoit qu'il eût quelques ſoupçons, s'approche du Prince de Parme, & le conjure de ſe retirer puſqu'il avoit donné tous les ordres néceſſaires. Il réitéra ſes inſtances & voyant qu'on ne l'écoutoit pas, il ſe jette aux pieds de ſon Maître, & lui dit, au nom de » Dieu, mon Prince, croyez ſeule» lement pour cette fois le plus af» fectionné de vos ſerviteurs; je vous » aſſure que vos jours ſont ici en » danger; puis ſe relevant, il entraî-

na pour ainſi dire le Prince avec lui. Aléxandre de Parme auſſi ſurpris de la liberté de cet homme, que du ton avec lequel il lui parloit, ſe détermina à le ſuivre accompagné de du Guaſt & de Caëtan. A peine ſont-ils arrivés au Fort de Ste Marie, que le vaiſſeau creve avec un fracas épouvantable : on voit une nuée de pierres, de poutres, de chaînes, & de boulets. Le château de bois auprès duquel la mine avoit joué, une partie des batteaux du pont, les canons qui étoient deſſus & les ſoldats ſont enlevés & jettés de tous côtés. L'Eſcaut s'enfonce en abîme, & l'eau eſt pouſſée d'une telle violence qu'elle paſſe ſur toutes les digues : on ſent la terre trembler à plus de quatre lieues à la ronde, quelques-unes de ces groſſes tombes dont la mine avoit été couverte, ſont tranſportées à mille pas de l'Eſcaut.

Un des autres bateaux qui avoit échoué contre le rivage de Flandre, produiſit auſſi un grand effet, ces deux machines infernales firent périr plus de huit cens perſonnes par différens genres de mort. Une infinité furent eſtropiés, & quelques-uns

échapperent par des hazards ſurprenans. Le Vicomte de Bruxelles fut tranſporté fort loin & tomba dans un navire ſans ſe faire aucun mal. Un des gardes du Prince de Parme fut porté de l'endroit du pont qui touchoit à la Flandre juſqu'à l'autre rivage du côté du Brabant, & ne fut qu'un peu bleſſé à l'épaule. Un Officier après avoir été quelque tems ſuſpendu en l'air tomba dans la riviere ; comme il ſçavoit nager & que dans le mouvement du tourbillon qui l'emporta, ſa cuiraſſe s'étoit détachée de ſon corps, il regagna en nageant le bord du rivage.

Pour ce qui eſt du Prince de Parme, on le crut mort : car comme il étoit prêt d'entrer dans le Fort de Ste Marie, il fut terraſſé par le mouvement de l'air, & frappé d'une poutre entre le caſque & les épaules. On le trouva évanoui & ſans connoiſſance. Mais il revint à lui un peu après, & la premiere choſe qu'il fit fut de donner ſes ordres pour remédier à une partie du dommage que venoit de cauſer cette infernale machine. Enfin après un long ſiége, Alexandre Farneſe ſe rendit maître de

la Ville d'Anvers. Un des principaux Articles de la Capitulation fut qu'on ne parleroit point pendant les quatre premieres années d'établir l'Inquiſition dans cette Ville. On voit par-là que les Eſpagnols avoient toujours deſſein d'introduire en Flandre cet affreux Tribunal.

Les Etats dont les affaires alloient fort mal, furent encore obligés de recourir à la protection d'une Puiſſance étrangere. La France qui étoit alors déchirée par des diviſions funeſtes, ne pouvoit guéres s'intéreſſer en leur faveur. Ils s'adreſſerent donc à la Reine Eliſabeth qui leur avoit déja rendu des ſervices ſignalés. Les Ambaſſadeurs qu'on envoya à cette Princeſſe ſe plaignirent d'abord de la tyrannie des Eſpagnols, & déclarerent qu'ils ne vouloient plus rentrer ſous la domination de ces Maîtres barbares qui vouloient les livrer aux fureurs de l'Inquiſition. » Nous ſommes chargés, ajouterent-» ils, d'offrir à V. M. la ſouveraineté » pleine & entiere des Pays-Bas, per-» ſuadés que nous ne pouvons man-» quer d'être heureux ſous votre » Gouvernement. Quoique nos Pro-

» vinces

» vinces ayent beaucoup ſouffert
» pendant le cours de ces guerres
» ſanglantes, il nous reſte cependant
» encore dans le Brabant, dans la
» Gueldre, dans la Flandre & dans
» l'Over-Yſſel, beaucoup de Villes
» & de fortes Places. Toute la Hol-
» lande, la Zélande & la Seigneurie
» d'Utrecht obéiſſent à nos ordres,
» & il ſe trouve dans ces Provinces
» un grand nombre de Villes, de
» Fortereſſes, & ſurtout de Ports
» célebres qui ſerviront non ſeu-
» lement à la gloire, mais encore à
» l'avantage de V. M. & de ſes Suc-
» ceſſeurs. En réuniſſant la Sou-
» veraineté de ces Provinces avec la
» poſſeſſion des Forts de l'Ecluſe &
» d'Oſtende, V. M. s'aſſurera l'Em-
» pire de l'Ocean, & affermira le
» Thrône Britannique contre les efforts
» de toutes les Puiſſances qui dans
» la ſuite voudroient l'attaquer.
» Nous vous ſupplions donc, grande
» Reine, de vouloir bien recevoir
» les Flamands au nombre de vos
» fideles ſujets, de vous déclarer
» leur Protectrice, & de prendre
» en main les intérêts de leur Re-
» ligion. »

Eliſabeth renvoya cette affaire à ſon Conſeil, & après bien des délibérations, l'Alliance fut enfin conclue entre S. M. B. & les Etats-Généraux. On avoit réſolu d'abord que la Reine accepteroit pour toujours la Souveraineté des Pays-Bas, mais la priſe d'Anvers fit changer de projet. La Reine s'engagea à fournir des troupes aux Flamands, & à leur envoyer un Gouverneur revêtu de toute l'autorité qui ſeroit néceſſaire pour le ſervice des Provinces-Unies. Les Etats s'obligeoient auſſi à dédommager la Reine de toutes les avances qu'elle ſeroit obligée de faire afin de les ſecourir. Le Comte de Leyceſter que la Reine d'Angleterre nomma Gouverneur des Pays-Bas, ſe rendit en Hollande, & fut reçu avec une joye univerſelle. Les Etats-Généraux aſſemblés à la Haye lui donnerent le Gouvernement abſolu des Provinces-Unies, & on lui laiſſa le pouvoir de faire à ſon gré la guerre par terre & par mer, d'établir de nouveaux impôts & de diſpoſer des deniers publics.

Le Comte de Leyceſter ne fut pas longtems ſans ſe brouiller avec les

Etats, & ces diviſions mirent Farneſe à portée d'avancer les affaires d'Eſpagne. Il n'y eut que le défaut de proviſions qui empêcha ce Prince pendant quelque tems d'exécuter ſes projets. Comme la guerre avoit interrompu la culture des terres dans preſque toutes les Provinces, & que d'ailleurs le tranſport des grains étoit difficile, la Flandre ſe trouva expoſée à toutes les horreurs de la famine. Les Villes étoient devenues des eſpeces de ſolitudes, où l'on voyoit errer librement les loups qui dévoroient les femmes & les enfants que la faim tiroit de leurs maiſons pour ſe répandre dans la campagne. Quantité d'honnêtes Bourgeois furent réduits à mendier leur pain, & à ramaſſer au milieu des ordures, des os à demi rongés & d'autres alimens encore plus dégoutans. Un chien qu'on jettoit dans la ruë ſervoit de repas à ces affamés. La cherté étoit ſi grande que la meſure de farine qui contient trois de nos boiſſeaux ſe vendoit huit cens florins. Cette affreuſe famine fut ſuivie de maladies contagieuſes qui emporterent bien du

monde. Telle étoit la ſituation de cette partie de la Flandre qui obéiſſoit à l'Eſpagne. Pendant ce tems-là les Provinces-Unies jouiſſoient d'une abondance entière, mais elles étoient déchirées par de funeſtes diviſions.

Lorſque les vivres commencerent à devenir plus communs, le Prince de Parme aſſembla ſon armée, & alla aſſiéger l'Ecluſe. Cette Place fit une très-belle défenſe, mais les aſſiégés ſe voyant enfin obligés de ſe rendre, s'engagerent par ſerment au cas que le Prince de Parme ne voulût pas leur accorder une capitulation honorable, à ſe faire tuer les armes à la main ou à chercher à ſe ſauver par la fuite au travers des campagnes inondées, après avoir mis le feu à la Ville & à la Forteresſe. Alexandre Farneſe inſtruit de leur deſſein, ne jugea pas à propos de réduire au déſeſpoir de ſi vaillans hommes, & leur accorda tout ce qu'ils demanderent.

Les diviſions du Comte de Leyceſter avec les Etats ne laiſſoient pas que de cauſer du chagrin à Eliſabeth. Cette Princeſſe d'ailleurs commen-

çoit à s'ennuyer des dépenſes qu'elle étoit obligée de faire en faveur des Flamands, & elle n'avoit pas envie de ruiner ſes ſujets pour ſoutenir des étrangers. Comme elle ſouhaitoit la paix, & qu'elle ne vouloit pas en faire les premieres propoſitions, elle pria le Roi de Dannemarck de vouloir bien ſe charger de cette affaire. Rantzow Ambaſſadeur du Monarque Danois ſe rendit à la Cour d'Eſpagne, & propoſa à Philippe d'accorder la liberté de conſcience aux Flamands, & de les maintenir dans leurs anciens Priviléges. Le Roi d'Eſpagne répondit qu'il n'y conſentiroit jamais, & les États ayant été inſtruits de cette négociation déclarerent qu'ils ne vouloient point entendre parler d'accommodement avec la Cour de Madrid. On ne doit pas être ſurpris que les Flamands refuſaſſent de rentrer ſous la domination de leurs anciens maîtres. Ces peuples avoient pouſſé les choſes trop loin, & connoiſſoient trop le génie de Philippe pour ſe flatter d'une réconciliation ſincere. C'eſt pourquoi ils réſolurent de tout hazarder plutôt que de s'ex-

poſer à devenir un jour les victimes de l'Inquiſition.

Tandis que les Etats ne ſongeoient qu'à s'oppoſer aux entrepriſes de l'Eſpagne, & aux intrigues du Comte de Leyceſter qui cherchoit à s'emparer de toute l'autorité, quelques Flamands, & entre-autres les Habitans d'Utrecht tramoient des complots contre la liberté de leur propre Patrie, & avoient formé le deſſein de faire paſſer aux Anglois toute la puiſſance dont les Etats étoient revêtus. Pour réuſſir dans ce projet, ils mirent en œuvre les Prédicateurs & les libelles diffamatoires, afin de ſoulever le Peuple, & d'introduire les Anglois dans toutes les Villes des Pays-Bas, ſous prétexte que la Religon étoit en danger. Ils entreprirent d'abord de ſe rendre maîtres de Leyden, mais leur complot fut découvert & les principaux auteurs de la conſpiration laiſſerent leur tête ſur un échaffaut.

Cette entrepriſe ſur la liberté des Flamands acheva de rendre odieux le Comte de Leyceſter ; de ſorte que la Reine d'Angleterre ſe vit contrainte de le révoquer. La protection

que cette Princeſſe avoit accordée aux Provinces-Unies, penſa lui devenir bien funeſte. Philippe II. forma le projet d'envahir l'Angleterre, & de déthrôner la Reine Eliſabeth. Dans ce deſſein il fit équiper une des plus formidables flottes qu'on eût jamais vues ſur la mer. Elle étoit compoſée de cent cinquante Vaiſſeaux, & portoit huit mille hommes d'équipage, & vingt mille hommes de débarquement ſans compter la Nobleſſe & les Volontaires qui étoient en grand nombre. On n'avoit pas auſſi épargné les munitions de guerre. Il y avoit ſur cette flotte douze cens mille (*a*) boulets, cinq mille ſix cens quintaux de poudre, mille quintaux de balles, douze cens quintaux de meche, ſept mille mouſquets & arquebuſes, dix mille haches, hallebardes ou pertuiſanes, quantité d'inſtrumens propres à remuer ou à tranſporter la terre, & un grand nombre de chevaux & de mulets. Les proviſions étoient abon-

(*a*) Quelques Hiſtoriens prétendent qu'il n'y avoit que 120 mille boulets.

dantes, & on en avoit pour plus de ſix mois.

La Cour d'Eſpagne avoit nommé pour Généraliſſime de cette grande armée navale Dom Louis Perez de Guſman Duc de Medina-Sidonia, Seigneur plus diſtingué par ſa naiſſance & par ſes grands biens que par ſon expérience & ſon habileté dans le métier de la guerre. Comme les Eſpagnols vouloient perſuader que cette expédition n'étoit entrepriſe que pour la défenſe de la Religion, ils avoient embarqué un Vicaire général du Saint Office, des Jeſuites, des Capucins & pluſieurs Religieux de différens Ordres.

Le Pape Sixte V. avoit accordé à Philippe II. une Bulle qui devoit être publiée auſſitôt que les Eſpagnols auroient mis le pied en Angleterre, & par laquelle le Pontife Romain autoriſoit le Monarque Eſpagnol à chaſſer Eliſabeth du thrône. » Cette femme, diſoit Sixte V. en » parlant de la Reine d'Angleterre, a » donné lieu au Schiſme par ſon at- » tachement à l'héréſie. Elle a enga- » gé nos Prédéceſſeurs à la ſéparer » de la communion des Fideles,

» parce qu'au mépris de tous les » droits divins & humains, elle s'at- » tribue ſur l'Egliſe d'Angleterre une » autorité & une juriſdiction qui ne » lui appartient pas ; parce qu'elle » a uſurpé un thrône auquel elle n'a » aucun droit & qu'elle a fomenté » dans les Etats voiſins la ſédition » & la révolte contre leur Souve- » rain légitime. » Il l'accuſoit auſſi d'avoir accordé un aſyle dans ſon Royaume à des traîtres, à des hérétiques, à des perturbateurs du repos public ; d'avoir pris ſous ſa protection des hommes chargés de toutes ſortes de crimes ; d'avoir ſollicité & excité le Turc à prendre les armes contre les Princes Chrétiens ; d'avoir maltraité les Evêques, & tous les Prêtres Catholiques ; d'avoir fait périr la Reine d'Ecoſſe ſur un échaffaut, & enfin d'avoir aboli en Angleterre la Religion Romaine : pour ces cauſes & pluſieurs autres, le Pape excommunioit de nouveau la Reine Eliſabeth, la déclarant déchue de tous ſes droits aux Royaumes d'Angleterre & d'Irlande comme étant uſurpatrice, & dégageoit les Anglois du ſerment de fidélité. En conſéquence

il prioit tous ceux qui auroient connoiſſance de cette Bulle, de quelque condition qu'ils fuſſent, ſous peine d'encourir la diſgrace de Dieu, de ne donner aucun ſecours ni aucun appui à cette Princeſſe, de n'entretenir avec elle aucun commerce, mais de réunir plutôt toutes leurs forces pour la punir de ſa déſobéiſſance à l'Egliſe; & promettoit de grandes récompenſes à ceux qui s'aſſureroient de cette femme excommuniée, & la livreroient aux Catholiques pour la punir de ſes forfaits.

Eliſabeth qui redoutoit beaucoup moins les foudres du Vatican que l'armée navale des Eſpagnols, ſongea à ſe précautionner contre le péril qui la menaçoit. En peu de tems elle mit en mer cent Vaiſſeaux commandés par Charles Howard, & elle nomma pour Vice-Amiral le fameux Francois Drach, l'homme de ſon tems qui avoit le plus d'habileté dans la marine. Cinquante autres Vaiſſeaux ſous les ordres de Henri Seimer devoient croiſer dans la Manche, entre Douvre & Calais. Eliſabeth leva enſuite des troupes,

& fit un camp à Tilebury dans le Comté d'Eſſex vis-à-vis de Graveſende, & on éleva des Forts ſur les bords de la Tamiſe dans tous les poſtes qu'on jugea les plus avantageux, afin de s'oppoſer à la deſcente des ennemis.

Cependant la flotte Eſpagnole ſortit du Port de Liſbonne le 29. de Mai 1588, & mouilla d'abord à la Corogne. Elle eſſuya une tempête furieuſe qui la diſperſa de telle ſorte qu'il ne reſta guères que quatre-vingt vaiſſeaux autour de l'Amiral. Ils ſe rallierent tous enſemble à l'exception de huit qui avoient perdu leurs mats. Cette flotte formidable remit à la voile, & entra dans la Manche le 28. de Juin. Le même jour l'Amiral Howard ſortit du Port de Plimouth, & après avoir été longtems incertain de la route que prendroient les ennemis, il les rencontra le lendemain qui cingloient à pleines voiles vers le même Port qu'il venoit de quitter.

Les vaiſſeaux Eſpagnols furent pourſuivis par les vaiſſeaux Anglois qui étant plus petits & plus légers gagnerent le deſſus du vent, & com-

mencerent l'attaque par pluſieurs bordées de canon. Il y eut quatre combats entre les deux flottes. Les Anglois eurent toujours l'avantage, & dans la derniere action, les Eſpagnols furent obligés de prendre la fuite. Ceux-ci perdirent beaucoup de monde & de vaiſſeaux.

Avant que d'arriver en Eſpagne, ils eſſuyerent encore une horrible tempête qui leur cauſa beaucoup de dommage. Ils furent contraints d'aborder ſur les côtes d'Ecoſſe où le Commandant fit la revuë du reſte de ſes forces qui ſe trouverent réduites à ſix-vingt vaiſſeaux. On tint conſeil de guerre, & il fut réſolu qu'on partageroit la flotte, & que chacun ſe rendroit en Eſpagne du mieux qu'il pourroit. Le Duc de Medina-Sidonia eut le bonheur de ſe tirer d'affaire, mais le Vice-Amiral qui conduiſoit l'autre partie de la flotte fut pouſſé par les vents ſur les Côtes d'Irlande & fait priſonnier. Quoiqu'on ne pût pas imputer au Généraliſſime Eſpagnol le malheureux ſuccès de cette entrepriſe, & qu'il ne fût reſponſable ni des hazards, ni des maladies qui avoient emporté

une partie de ſon équipage, cependant il eut ordre de ne pas paroître à la Cour,& de ſe retirer dans ſes terres. Philippe parut auſſi très-mécontent de la conduite du Prince de Parme qui ne s'étoit pas mis en mer aſſez promptement pour ſecourir la flotte Eſpagnole. Tandis que toute l'Eſpagne étoit dans la conſternation, on faiſoit des réjouiſſances publiques en Hollande & en Angleterre. La Reine d'Angleterre avoua hautement que ce n'étoit point aux forces de la Nation Angloiſe qu'on devoit attribuer une victoire ſi ineſpérée, mais à la Providence ſeule qui prend plaiſir à ſe jouer des vains projets des Princes de la Terre.

Alexandre Farneſe chagrin du mauvais ſuccès de la flotte Eſpagnole, chercha à réparer par quelque ſervice important la faute qu'on lui reprochoit. Dans cette vuë il réſolut de ſe rendre maître de Ter-Tolen & de Berg-op-zoom; ces deux entrepriſes ne lui réuſſirent pas. La fortune ſembloit s'être déclarée en faveur des Etats, qui eurent alors la ſatisfaction de voir la Ville d'Utrecht ſe ſoumettre à leur obéiſſance.

Philippe II. au lieu d'employer ſes forces à réduire les Flamands, envoya le Prince de Parme en France pour ſoutenir le parti des Ligueurs. C'eſt ainſi que ce Monarque qui ſe plaignoit continuellement de la Reine d'Angleterre, parce qu'elle appuyoit la révolte des Pays-Bas, ſe déclaroit en faveur des François qui avoient pris les armes contre leur Souverain légitime. Les affaires des Eſpagnols qui étoient déja en fort mauvais état dans la Flandre avant le départ d'Alexandre Farneſe, ſouffrirent beaucoup de l'abſence de ce Prince. Comme les Peuples de la Frontiere d'Allemagne portoient une partie du poids de la guerre qui duroit depuis ſi longtems dans les Pays-Bas, ils nommerent des Députés pour faire leurs plaintes aux Etats-Généraux & aux Eſpagnols. Ceux-ci ſe mirent peu en peine de répondre d'une maniere ſatisfaiſante. Les Députés ſe rendirent à la Haye où ils furent très-bien reçus, & après leur avoir témoigné combien on étoit ſenſible aux maux qu'ils avoient à ſouffrir, on leur parla de la ſorte : » Plaignez notre ſitua-

» tion plutôt que de nous accuſer d'ê-
» tre les auteurs de toutes ces calami-
» tés. Comme les Eſpagnols ont allu-
» mé un funeſte incendie dans ces
» Provinces, il n'eſt pas étonnant qu'il
» s'en répande quelques étincelles juſ-
» ques ſur vous. Nous déſavouons tout
» ce qui s'eſt fait contre nos Edits
» & contre la diſcipline militaire :
» mais il eſt impoſſible de faire ob-
» ſerver les loix en de pareilles cir-
» conſtances. Songez d'ailleurs qu'en
» défendant notre pays, nous tra-
» vaillons pour le ſalut commun de
» tous nos voiſins. Sans nous, vous flé-
» chiriez peut-être un jour ſous le
» joug le plus dur & le plus cruel.
» En effet, qu'y a-t-il de plus inſup-
» portable pour des Peuples libres
» que l'Inquiſition, ce tribunal alté-
» ré de ſang que l'Eſpagne cherche
» à introduire dans ces Provinces ?
» On veut abolir les droits les plus
» ſacrés, les priviléges, les libertés,
» les coutumes & les loix des Peu-
» ples. L'Eſpagne tend toujours à la
» Monarchie univerſelle, projet an-
» cien & monſtrueux qui a déja
» couté tant de ſang à l'Allemagne.
» Les Napolitains, les Milanois,

» les Maures & les Indiens nous ont
» appris ce que doivent craindre les
» Peuples malheureux qui obéiſſent
» aux Eſpagnols. Quels maux ces
» barbares tyrans n'ont-ils pas faits
» dans toute l'Europe ? ils ont dé-
» pouillé Antoine Roi de Portugal.
» L'Angleterre & l'Ecoſſe ont pen-
» ſé ſuccomber ſous les différentes
» conſpirations qu'ils ont tramées
» contre ces Royaumes. Ils troublent
» encore à préſent l'Irlande. Enfin
» leur ambition paroît au grand jour
» dans la guerre qu'ils ont allumée en
» France, où ils ſoutiennent publi-
» quement que les ſujets ne doivent
» pas ſe ſoumettre au légitime héri-
» tier de la Couronne. Cependant ils
» oſent nous reprocher que nous
» ſommes des rebelles & des per-
» turbateurs du repos public, nous
» qui n'avons pris les armes que
» quand nous nous y ſommes vus
» contraints par la plus dure néceſ-
» ſité, & après avoir employé inu-
» tilement les plus humbles & les
» plus reſpectueuſes remontrances.
» Nous ferons ceſſer les plaintes de
» nos voiſins, pourvû qu'on pren-
» ne de juſtes meſures pour la ſure-

» té & la défenſe de ce Pays. N'a-
» vons-nous pas droit de faire pour
» la conſervation de ce qui nous
» appartient, ce que ceux qui ſe
» plaignent des Etats-Généraux per-
» mettent aux Eſpagnols de faire
» impunément pour envahir le bien
» d'autrui ? D'ailleurs ce n'eſt pas
» nous qui nous ſommes emparés
» les premiers de quelques Places
» de vos Frontieres. Les Eſpagnols
» nous en ont donné l'exemple. Nous
» ſommes prêts de reſtituer celles
» dont nous nous ſommes ren-
» dus maîtres, pourvu qu'on nous
» donne des cautions ſuffiſantes. On
» doit nous excuſer ſi nous ſommes
» à charge à nos voiſins. La néceſſité
» d'une juſte défenſe nous y oblige.
» Nous tâchons de garder tous les
» ménagemens poſſibles, & pour
» prévenir les déſordres, nous payons
» réguliérement les Soldats qui ſont
» à notre ſolde. L'Eſpagne au con-
» traire ne fait ſubſiſter ſes troupes
» qu'aux dépens des Peuples, & per-
» met qu'elles demeurent des mois
» entiers dans des Pays qui ne ſont
» point de ſa domination. En un
» mot, quoique nous ayons été con-

» traints de prendre certaines meſu-
» res pour la conſervation de notre
» liberté, on ne peut pas dire néan-
» moins que nous ſoyons la cauſe
» des déſaſtres qui ont ſuivi cette
» funeſte guerre. Les Députés parurent très-ſatisfaits de la réponſe des Etats-Généraux.

L'Empereur Rodolphe, à l'exemple de l'Empereur Maximilien ſon pere, temoigna un grand deſir de réconcilier les Flamands avec la Cour d'Eſpagne. Mais les Etats prierent S.M.I. de ne pas travailler à une négociation qui ne pouvoit avoir aucun ſuccès, & repréſenterent que les Eſpagnols n'agiſſoient pas de bonne foi. Rodolphe ſe flatta pendant quelque tems de pouvoir réuſſir dans ſon projet; mais à la fin il s'apperçut qu'il étoit impoſſible de ménager un accommodement entre les deux partis.

1590. Cette année qui fut ſi heureuſe pour les Etats-Généraux, vit jetter les premiers fondemens de leur République, & finir l'autorité de Philippe II. ſur les Pays Bas. Pendant que les Eſpagnols occupoient leurs forces contre la France, les Hollandois qui s'étoient tenus juſqu'alors

ſur la défenſive, commencerent à attaquer leurs ennemis, & leur arracherent enfin les Provinces voiſines. La victoire les ſuivit toujours ſur mer & ſur terre, dans les ſiéges comme dans les batailles. On eut beau repréſenter au Roi d'Eſpagne qu'il devoit laiſſer la France tranquille, & ne pas y entretenir le feu de la diſcorde ; que cette conduite lui faiſoit peu d'honneur, & ruinoit ſes affaires dans les Pays-Bas ; qu'il fourniſſoit aux Hollandois les moyens de s'affermir dans leur révolte, de ſorte qu'ils ſeroient bientôt aſſez puiſſans pour attaquer la Flandre d'un côté, tandis que les Anglois y entreroient de l'autre ; que les forces de l'Eſpagne s'épuiſeroient inutilement à ſoutenir le parti des Ligueurs ; que les François après s'être déchirés pendant quelque tems, calmeroient la fureur qui les armoit les uns contre les autres, & que ces Peuples touchés de l'amour de la patrie, rentreroient enfin dans le devoir, & reprendroient leurs anciens ſentimens de haine contre l'Eſpagne ; toutes ces ſages remontrances ne produiſirent aucun effet. Phi-

ſippe aveuglé par ſon ambition aima mieux expoſer une partie conſidérable de ſes Etats à tous les hazards d'une guerre incertaine, que de renoncer aux projets chimériques qu'il avoit formés pour l'établiſſement de ſa Maiſon en France. Philippe II. qui ſe piquoit d'être un grand politique ſe comporta en cette occaſion comme le Chien de la Fable qui abandonna ſa proye pour courir après ſon ombre.

Tandis que les Eſpagnols s'opiniâtroient à faire la guerre en France, leurs affaires alloient fort mal dans les Pays-Bas, à cauſe de l'abſence du Prince de Parme. Le Comte Pierre Erneſt qui commandoit à ſa place n'ayant preſque point de troupes ni d'argent, n'étoit pas en état de réſiſter aux armées des Hollandois. Le Prince d'Orange aſſiégea Steenwick dont les Etats-Généraux avoient été autrefois en poſſeſſion. Cette Ville ſe rendit après une longue réſiſtance. On rapporte qu'il y eut vingt-neuf mille coups de canon tirés à ce ſiége. Le Prince d'Orange ſe rendit maître de pluſieurs autres Places importantes.

Sur ces entrefaites le Duc de Parme tomba malade à Arras. Le chagrin que lui cauſa la décadence des affaires en Flandres augmenta ſon mal & le réduiſit à l'extremité. Sentant que ſes forces diminuoient : *C'en eſt fait*, dit-il, *les remedes ſont inutiles.* Mais ſon Secrétaire étant alors entré & l'aſſurant qu'il ſe portoit mieux: *Travaillons donc*, répondit le Prince, *tant que mes forces pourront le permettre.* Il ſe leva, ſigna quelques lettres : mais on le remit bientôt ſur ſon lit, où il expira à l'âge de quarante-ſept ans. 1592.

Le Duc de Parme étoit un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle. Ce ne fut pas ſeulement en Flandres qu'il fit la guerre avec ſuccès. La France devint auſſi le théâtre de ſes exploits. Pendant les fureurs de la Ligue, il fit lever le ſiége de Rouen & de Paris. Ce qu'il y eut de plus glorieux pour lui, c'eſt qu'il montra en certaines occaſions qu'il pouvoit donner à Henri IV. lui-même des leçons dans l'Art militaire. Farneſe rendit de grands ſervices à l'Eſpagne ; mais ils furent preſque tous effacés par la perte de

cette flotte formidable qui devoit anéantir l'Angleterre & la Hollande. Quoique chargé de ſervir la vengeance des Eſpagnols, le Duc de Parme ne fut point haï des Flamands comme l'avoient été ſes prédéceſſeurs ; car on ſe ſouvenoit toujours avec plaiſir de la Princeſſe Marguerite ſa mere qui avoit gouverné les Pays-Bas avec beaucoup de modération, & dont le rappel cauſa tous les malheurs de la Flandre. Le corps d'Alexandre Farneſe fut tranſporté à Parme & inhumé ſans appareil. On prétend qu'il avoit ordonné par ſon teſtament qu'on l'enterrât avec un habit de Capucin. Il laiſſa deux fils dont l'aîné qui s'appelloit Ranuce lui ſuccéda : Odoard qui étoit le ſecond fut Cardinal. Le Duc de Parme eut auſſi une fille qui épouſa le Prince de Mantoue ; mais ce mariage fut caſſé (*a*) quelque tems après, & la Princeſſe ſe retira dans un Couvent.

Philippe II. donna le Gouvernement de la Flandre au Comte de

(*a*) Cette Princeſſe n'étoit pas propre au mariage, *quòd arctior eſſet*, dit le Texte Latin.

Mansfeld juſqu'a l'arrivée de l'Archiduc Erneſt frere de l'Empereur; mais le ſucceſſeur du Duc de Parme n'étoit pas capable de le remplacer. Comme les affaires des Eſpagnols alloient fort mal, la Cour de Madrid chercha quelques moyens pour les rétablir. Il fut décidé quon ne rendroit plus les priſonniers de guerre & qu'on n'en feroit aucun échange, afin que les troupes qui étoient à la ſolde des Etats-Généraux quittaſſent le ſervice ou ſe ſoumiſſent. On défendit ſous peine de mort les contributions que les Payſans payoient aux deux Partis pour racheter leurs biens de l'incendie & du pillage, & on interdit ſous la même peine les ſauve-gardes que les Eccléſiaſtiques donnoient à preſque tous les Gentilshommes & à quelques autres particuliers pour mettre leurs biens à couvert de la violence. Cet Edit révolta tous les Flamands & leur fit craindre qu'on ne renouvellât les cruautés qui avoient été autrefois exercées par le Duc d'Albe. Le Soldat ſe trouvoit réduit par cette barbare Ordonnance à ſe faire tuer ou à ſouffrir un ſupplice igno-

minieux ; car on prévoyoit que les ennemis uſeroient de repréſailles. En effet les deux Partis agirent de la ſorte pendant quelque tems. Dès que l'ennemi paroiſſoit, on donnoit le ſignal du haut des Tours. Les Payſans prenoient les armes, s'aſſembloient dans un lieu marqué & ſe joignoient aux troupes qui avoient beſoin de leurs ſecours. Si quelqu'un d'eux étoit pris, il ne lui étoit pas permis de racheter ſa vie, & on le pendoit ſur le champ.

Les Etats-Généraux firent un Edit contraire dans lequel ils expoſoient les funeſtes effets de la barbarie Eſpagnole qui pour ruiner la Flandre ſe ſervoient des habitans mêmes du Pays. S'adreſſant enſuite à toute la Nation, ils exhortoient les Flamands en général & en particulier de veiller à leur conſervation, & à celle de leurs femmes, de leurs enfans & de leur poſtérité ; de joindre leurs forces pour la défenſe de la liberté, & pour s'oppoſer à l'exécution des ordres tyranniques que venoit de donner la Cour d'Eſpagne. Ils menaçoient d'uſer de repréſailles envers tous ceux qui obéiroient

roient au cruel Edit de Philippe II. Cette ordonnance des Etats-Généraux arrêta toutes les horreurs qu'avoit occaſionnées le dernier Réglement fait par les Eſpagnols.

La guerre continuoit toujours entre les deux partis, & les Etats avoient réſolu de s'emparer de Gertrudenberg. Le Prince d'Orange vint mettre le ſiége devant cette Place, & la força de ſe rendre. Il y eut encore quelques expéditions qui réuſſirent au Prince d'Orange. Le Comte de Mansfeld ne put s'oppoſer aux progrès des Etats-Généraux, & revint à Bruxelles ſans avoir pû rien faire pendant toute la campagne. 1593.
Lorſque le Prince d'Orange tout couvert de gloire prenoit la route de la Zelande, il ſurvint tout-à-coup une furieuſe tempête qui briſa pluſieurs vaiſſeaux en les heurtant les uns contre les autres, ou les pouſſant ſur des rochers. Malgré les efforts que firent les matelots, cette flotte ſe perdit preſque entierement; quarante vaiſſeaux furent engloutis avec plus de mille hommes tant ſoldats que matelots. Cet accident diminua bien la joie qu'avoit d'abord cauſée aux Etats

le ſuccès de leur armée ; il y eut quantité de Marchands qui ſe trouverent ruinés par la perte de cette flotte. Le Prince d'Orange eut le bonheur de ſe ſauver. Sa mort auroit été regardée par les Hollandois comme une perte beaucoup plus irréparable que celle de tous leurs vaiſſeaux. En effet ce Prince eſt en quelque ſorte le Créateur de la République de Hollande.

1594. L'Archiduc (*a*) Erneſt que Philippe II. avoit nommé Gouverneur des Pays-Bas, ſe rendit à Bruxelles, & tenta auſſitôt après ſon arrivée de reconcilier les Etats avec la Cour d'Eſpagne. Dans les lettres qu'il leur écrivit, il expoſa tous les malheurs que leur rébellion avoit attirés ſur la Flandre, & leur conſeilla de ſonger à la paix qui pouvoit ſeule rétablir leur Pays dans ſon ancienne ſplendeur. Les Etats répondirent par un écrit fort long & ſemé de reproches amers. Ils détaillerent tous les ſujets de plaintes qu'ils avoient contre les Eſpagnols, & accuſoient leurs

(*a*) Il étoit frere de l'Empereur Rodolphe.

anciens Maîtres d'avoir exercé ſur la Flandre la plus cruelle tyrannie. Il ne fut donc point queſtion d'accommodement, & on continua la guerre avec autant de fureur que jamais.

Verdugo étoit toujours attaché au Siege de Coevorden : mais comme on vint au ſecours de cette Place, il fut obligé de renoncer à ſon entrepriſe. Après le départ des Eſpagnols, le Comte Maurice s'approcha de Groningue Capitale de la Friſe Occidentale. Les habitans ſommés de ſe rendre firent une réponſe très-fiere. Il ne conviendroit pas, dirent-ils, qu'une Ville telle que Groningue ſongeât ſitôt à capituler. Ils ajouterent qu'ils y penſeroient dans un an, ſuppoſé que le Siége durât juſques-là. Le Comte de Naſſau attaqua dans le même tems le Fort d'Awardezil (*a*) & s'en rendit maître. On paſſa au fil de l'épée la garniſon qui étoit de cent trente hommes.

La Réponſe des habitans de Groningue détermina le Comte Maurice

(*a*) Ce Fort étoit près de l'Ecluſe & avoit été bâti par les Royaliſtes.

à pouſſer le Siége de cette Ville avec beaucoup de vigueur. Il fit un feu terrible & ſe prépara enſuite à donner l'aſſaut, les Aſſiégés parurent ſur la brêche dans la diſpoſition de ſe bien défendre. Une mine qui joua alors fit ſauter en l'air un grand nombre de Soldats : la garniſon ſe voyant réduite à la derniere extrémité, ſans aucune eſperancede ſecours, demanda à capituler. Mais pour le faire avec plus de décence, ils prierent le Comte de vouloir bien les ſommer une ſeconde fois de ſe rendre ; ce qui leur fut refuſé. La Ville enfin capitula, & ouvrit ſes portes aux Aſſiégeans.

Maurice ayant tout réglé à Groningue, ſe rendit dans la Province de Hollande. Peu de tems après un des Gardes de ce Prince fut convaincu d'avoir voulu l'aſſaſſiner. Il étoit marqué dans la ſentence, que l'Archi-Duc Erneſt l'avoit exhorté lui-même à commettre ce crime, & que pour l'encourager, on lui avoit fait accroire, que par la vertu & l'efficace de la Meſſe, à laquelle il venoit d'aſſiſter, il diſparoîtroit à la vuë de tous ceux qui ſeroient préſens

auſſitôt qu'il auroit fait ſon coup. Ce malheureux fut condamné au dernier ſupplice & exécuté à Berghe.

L'Archi-Duc Erneſt après avoir joué un rôle peu brillant dans les Pays-Bas, fut attaqué d'une fiévre violente qui le conduiſit au tombeau. Ce Prince ſelon les vuës de Philippe II. devoit épouſer l'Infante Iſabelle & devenir Roi de France au préjudice de Henri IV. que les Ligueurs vouloient écarter du Thrône. Si cet inſenſé projet eût réuſſi, nous aurions eu pour Souverain un Prince très-médiocre à la place du plus grand Roi qui ait jamais régné en France. Après la mort de l'Archi-Duc, le Comte de Fuentes qui avoit déja toute l'autorité en Flandres, prit le Commandement Souverain des Pays-Bas. Ce Seigneur Eſpagnol voulut ſignaler le commencement de ſon Généralat par le Siége de Huy. Il ſe rendit maître de cette Ville & y mit une garniſon. 1595

Sur ces entrefaites il y eut une conférence pour la paix entre les Etats-Généraux & les Eſpagnols. Le Comte Maurice témoigna qu'il reſſentoit beaucoup de joye de voir

l'heureuſe occaſion qui s'offroit enfin de terminer la guerre: mais il déclara en même tems que les Etats-Généraux des Provinces-Unies avoient pris la réſolution de ne traiter qu'avec les Etats des autres Provinces, & non point avec le Roi d'Eſpagne qu'ils excluoient abſolument de la négociation, parce qu'ils ſçavoient que ce Prince n'oublieroit jamais leurs procédés à ſon égard, & chercheroit toutes les occaſions d'en tirer vengeance. Comme les deux Partis ne pouvoient s'accorder, la Conférence ceſſa & fut remiſe à un autre tems.

Le Comte de Fuentes, qui avoit formé le projet d'aſſiéger Cambrai, faiſoit tous les préparatifs néceſſaires pour une ſi grande entrepriſe. On commença par ravager les environs de cette Ville: enſuite on réſolut de ſe rendre maître de quelques Places de la Frontiere de France, & de commencer par le Catelet qui eſt un Fort bâti vis-à-vis le Château Cambreſis. Mais tandis qu'on conduiſoit la tranchée, il arriva une choſe qui traverſa l'entrepriſe du Comte de Fuentes.

La Ville de Han en Picardie tenoit

pour le parti de la (*a*) Ligue. Les Eſpagnols qui avoient envie de ſe rendre maîtres de cette Place, eurent recours à une perfidie inſigne. Ils propoſerent à Louis de Moui de Gomeron qui en étoit Gouverneur de recevoir une garniſon Eſpagnole, moyennant quoi ils lui feroient une compoſition très-avantageuſe, & lui payeroient tous les arrérages des appointemens qui lui étoient dûs. Gomeron qui étoit extrêmement avare prêta l'oreille à ces propoſitions. Il ſe rendit à Bruxelles pour traiter lui-même avec le Comte de Fuentes, & il amena avec lui ſes deux freres pour les y laiſſer en otages. Le Général Eſpagnol les retint priſonniers & fit dire à Madame de Gomeron leur mere que, ſi elle refuſoit de reçevoir une garniſon de dix Compagnies Eſpagnoles, il lui enverroit la tête de ſes trois enfans au bout de trois lances.

Les Généraux qui étoient du parti

(*a*) Il s'agit ici de cette Ligue qui ſe forma en France pour écarter Henri IV. du Thrône.

du Roi craignant que la Ville de Han ne tombât au pouvoir des Eſpagnols réſolurent de s'en emparer. Ils réuſſirent dans leur projet : mais cette entrepriſe leur couta beaucoup de ſang. Ils perdirent ſurtout le brave d'Humieres Seigneur d'une grande naiſſance & d'un mérite diſtingué. Henri IV. ayant appris la mort de ce vaillant Officier ne put s'empêcher de verſer des larmes, & dit en eſſuyant ſes yeux : » J'ai perdu d'Humieres ; » Han me coute trop cher. Je donne- » rois cette Place & bien d'autres pa- » reilles pour le racheter à la vie.

D'Orvilliers, qui avoit épouſé une ſœur de Gomeron & qui commandoit dans la Citadelle de Han, ne ſçavoit comment s'y prendre pour retirer ſes trois beaux-freres des mains du Comte de Fuentes. Il avoit en ſa diſpoſition quelques Officiers Eſpagnols ſur leſquels il comptoit bien uſer du droit de repréſailles, en cas qu'on ſe portât à quelques violences contre Gomeron & ſes deux freres ; mais on trouva le moyen de lui enlever ces priſonniers Eſpagnols. D'Orvilliers ſe trouva alors dans un

cruel embarras ; car il n'avoit point envie de livrer ſa Citadelle au Comte de Fuentes. Celui-ci pendant ce tems-là fit dire à la mere de Gomeron qu'il vouloit abſolument qu'on exécutât le traité qu'il avoit conclu avec ſon fils, ſans quoi il exécuteroit les menaces qu'il avoit fait faire. Cette Dame infortunée employa les prieres, les careſſes ; les larmes pour toucher d'Orvilliers & l'engager à livrer la Citadelle aux Eſpagnols. La choſe n'étoit pas facile ; car il y avoit dans cette Place une garniſon Françoiſe très-nombreuſe qui ne ſe ſeroit pas conformée aux vues du Commandant. D'Orvilliers allégua donc à Madame de Gomeron toutes ſortes de motifs pour ſe défendre de faire ce qu'elle ſouhaitoit, & pour la déterminer à attendre un tems plus favorable.

L'amour maternel ne pouvant ſouffrir un ſi long retardement, & cette Dame ſe perſuadant que ſi les Eſpagnols ſe préſentoient devant la Citadelle, d'Orvilliers ne feroit plus alors de difficulté de ſe rendre, elle fit ſçavoir au Comte de Fuentes, qui venoit de ſe rendre maître

du Catelet (*a*), que s'il paroiſſoit avec ſon armée devant la Citadelle, le traité conclu avec Gomeron s'exécuteroit. Le Général Eſpagnol lui fit réponſe qu'il ne tarderoit pas à paroître, mais à condition que ſi elle ne tenoit pas ſa parole, Gomeron & ſes freres payeroient de leurs têtes la perfidie dont on auroit uſé à ſon égard. Le Comte de Fuentes arriva bientôt, & s'approchant des murs de la Citadelle, il montra aux ſoldats de la garniſon leur infortuné Gouverneur, promettant de le rétablir, s'ils livroient la Place, & de le faire perir, s'ils ſongeoient à ſe défendre. D'Orvilliers ſe trouva alors dans la plus cruelle ſituation: ne ſçachant quel parti prendre, il envoya prier un Officier appellé Seſſeval, de venir le remplacer; il s'échappa enſuite fort inquiet de ce qui pourroit arriver.

Le nouveau Commandant fit auſſitôt tirer le canon ſur les Eſpagnols.

(*a*) Le Comte de Fuentes avoit interrompu le Siége de cette Place pour venir au ſecours de Han, lorſque les François Royaliſtes voulurent s'en rendre maîtres.

De Fuentes furieux de ſe voir ainſi dupé, fit couper la tête à Gomeron & envoya ſes deux autres freres priſonniers à Anvers : il conduiſit enſuite ſes troupes du côté de Peronne & ſe rendit maître ſans aucune difficulté de Cleri, Place apartenante à la France, ſituée ſur le bord de la Somme. La priſe de Dourlans lui couta davantage : mais pour ſe vanger de la réſiſtance des François il les fit tous paſſer au fil de l'épée.

Tandis que le Général Eſpagnol étoit occupé ſur nos frontieres, le Comte Maurice aſſiégeoit la Ville de Grolle en Gueldre ; cette entrepriſe ne lui réuſſit pas : il y eut auſſi un combat entre les Confédérés & les Eſpagnols Royaliſtes. Ceux-ci furent battus ; mais les vainqueurs perdirent le Comte de Naſſau, Général de la Cavalerie & Gouverneur de Nimegue. Le Comte de Fuentes ſongea alors à aſſiéger Cambrai. Cette Place fut bientôt inveſtie & attaquée par toute l'armée Eſpagnole. La garniſon fit une ſi belle réſiſtance que les Aſſiégeans furent pluſieurs fois ſur le point de ſe retirer, & ils auroient échoué dans leur entrepriſe,

ſi le Maréchal de (*a*) Balagny, Gouverneur de Cambrai, ne s'étoit pas rendu odieux aux Soldats qui défendoient cette Place. Il s'éleva dans la Ville une ſédition qui fut extrêmement favorable aux Eſpagnols.

La Maréchale de (*b*) Balagny, qui avoit des ſentimens au-deſſus de ſon ſexe, remplit pendant tout le ſiége les devoirs d'un Soldat intrépide. Elle ſe trouvoit ſur les remparts, ſur la breche, & on la voyoit pointer l'artillerie, mettre le feu aux canons & faire la ronde à cheval la nuit & le jour. Voyant que les habitans ſongeoient à ſe rendre: » Que faites-vous, » mes enfans, leur dit-elle? Avez- » vous pû vous laiſſer abattre par de » vaines frayeurs, juſqu'à mettre vo- » tre eſpérance dans un cruel enne- » mi, qui ne reſpire que le ſang & » le carnage? Que ne continuez-vous » de vous défendre vaillamment? » La bréche eſt ſi eſcarpée, ſi étroi- » te & ſi roide que le Soldat ne pour- » ra jamais y monter. Croyez-vous » qu'il ſoit aſſez hardi pour tenter un

(*a*) Henri IV. le fit Maréchal de France.
(*b*) Renée de Clermont de Buſſi-d'Amboiſe.

» aſſaut, tandis qu'une de nos portes
» lui ferme l'entrée du foſſé ? mais
» je veux qu'ils le franchiſſent, ces
» Eſpagnols l'objet de votre haine,
» n'auront-ils pas à combattre con-
» tre cinq cens hommes qui défen-
» dront leur poſte avec vigueur ? L'a-
» vantage eſt ſi grand de notre côté
» que les Soldats François qui ſont
» ici peuvent repouſſer une armée
» de cinquante mille hommes des
» meilleures troupes : voyez donc
» quel ſuccès peut attendre une poi-
» gnée d'Eſpagnols qui vient nous
» attaquer : ce n'eſt point leur cou-
» rage, c'eſt notre frayeur qui les
» enhardit : raſſurez-vous donc &
» prenez courage, à l'exemple de ces
» François que vous voyez les ar-
» mes à la main. Songez que vous
» êtes ſûrs de tout avec vos amis, &
» que vous ne pouvez eſperer de
» faire une paix durable avec des en-
» nemis reconciliés & ſurtout avec
» les Eſpagnols. Ne ſoyez point en
» peine de la rareté de l'argent : j'en-
» gage ma parole de vous faire chan-
» ger après le Siége cette monnoye
» de cuivre qu'on ne vous donne que
» pour vous ſervir de gage. Je m'oblige

» à récompenſer les efforts que vous » ferez pour vous défendre. Jettant enſuite quelques pieces d'or & d'argent : » Je ne vous trompe point, » continua-t-elle, vous voyez que je » fais ce que je puis. » En même tems cette héroine ſe ſaiſit d'une pique & ſe mettant en devoir de marcher : » Suivez-moi, dit-elle, ve» nez combattre avec moi ſur la » breche, venez, nous allons à la vic» toire. Mais s'appercevant que la haine que l'on avoit pour ſon mari l'emportoit ſur tout ce qu'elle pouvoit dire, elle ſe tourna vers les Chefs de la garniſon & leur dit: » Bra» ves François, je me repoſe ſur vous » pour la conſervation de ma digni» té, & pour la défenſe d'une Ville » que ſes habitans abandonnent avec » tant de lâcheté. Je vous donnerai » l'exemple autant qu'il me ſera poſ» ſible. J'aime mieux mourir Souve» raine (*a*) que de vivre ſujette.

(*a*) Balagny avoit été fait Gouverneur de Cambrai, lorſque le Duc d'Alençon étoit Gouverneur des Pays-Bas. Balagny embraſſa d'abord le parti des Ligueurs, & ſe déclara enſuite pour Henri IV, & fit un traité avec ce Prince

Malgré toutes les exhortations de la Maréchale de Balagny, Cambrai ſe rendit, à condition qu'on accorderoit aux habitans une amniſtie générale pour tout le paſſé, qu'ils jouiroient de tous leurs priviléges, que la Ville ne ſeroit point expoſée au pillage, & demeureroit au pouvoir de l'Archevêque ſon ancien Souverain. La Citadelle fut auſſi obligée de ſe rendre trois jours après que les Eſpagnols eurent pris poſſeſſion de Cambrai. Le Conſeil de Ville s'étant aſſemblé, les habitans préſenterent une Requête par laquelle ils prioient le Roi d'Eſpagne de réunir cette Ville à ſes autres Etats pour la ſureté de la Place & pour celle des Provinces voiſines. L'Archevêque députa vers Philippe II. pour le ſupplier de ne pas permettre qu'on le dépouillât ainſi, lui & les Archevêques ſes Succeſſeurs, d'une Principauté qui leur appartenoit. On lui conſerva pour ſauver les apparences la Juriſdiction & la Seigneurie pleine & en-

---

par lequel Henri accordoit à Balagny la Souveraineté de Cambrai. Cette Ville avoit eu autrefois ſes Souverains particuliers.

tiere de la Ville & de tout le Cambreſis : on lui abandonna auſſi la Citadelle en propriété, & le droit de protection ſur les bourgeois.

Depuis la mort de l'Archiduc Erneſt on attendoit en Flandres le Cardinal Albert ſon frere qui étoit alors Vice-Roi de Portugal, & que S. M. C. avoit nommé Gouverneur Général des Pays-Bas. Albert menoit avec lui Philippe Guillaume (*a*) de Naſſau, que Philippe II. avoit toujours tenu en priſon pendant la vie du Prince d'Orange ſon pere, & longtems même après ſa mort. Le Roi d'Eſpagne venoit enfin de le mettre en liberté, & lui avoit donné l'Ordre de la Toiſon, eſperant que par le moyen de ce jeune Prince, le Comte Maurice & les Etats-Généraux, qui avoient été ſi dévoués au feu Prince d'Orange, ſe porteroient plus aiſément à la paix.

1596. Albert arriva à Bruxelles, & ſon premier ſoin fut de ſecourir la Fere aſſiégée par les Royaliſtes François.

(*a*) Il étoit l'aîné des fils du Prince d'Orange, & le Comte Maurice étoit ſon cadet.

C'étoit la ſeule de nos Places qui reſtât aux Eſpagnols après tant de millions qu'ils avoient dépenſés pour ſoutenir le parti de la Ligue. Philippe II. employoit depuis ſix ans ſes troupes contre la France, & procuroit ainſi aux Etats-Généraux la facilité de faire tous les jours de nouveaux progrès, de ſorte que ce Prince, en voulant envahir le bien d'autrui, avoit imprudemment perdu le ſien. Albert entreprit donc de faire entrer des vivres dans la Fere, & il y réuſſit. Quelques jours auparavant il avoit écrit aux Etats-Généraux qu'il n'étoit venu en Flandres que pour terminer cette malheureuſe guerre qui duroit depuis tant d'années ; qu'il les prioit de ne point s'éloigner de la paix, & d'envoyer des Députés pour traiter avec lui. Il ordonna en même tems au Prince d'Orange (*a*) d'écrire en conformité au Comte Maurice ſon frere, & de

(*a*) C'eſt ce Philippe Guillaume qui avoit été ſi longtems en priſon, & qu'Albert avoit amené avec lui en Flandres. Les Etats-Généraux le regardoient comme un homme dévoué aux intérêts de l'Eſpagne.

s'offrir pour Médiateur : mais les Etats qui n'étoient rien moins que convaincus de la ſincerité de cette démarche, refuſerent nettement la conférence. Bien plus, ils donnerent un Edit par lequel ils défendoient tout commerce avec les Eſpagnols ſans une permiſſion expreſſe des Etats ou du Sénat, ou du Comte Maurice, ou de Guillaume de Naſſau ſon couſin. Les Jéſuites étoient furieuſement maltraités dans cet Edit. On ſent bien que leur Société devoit paroître extrêmement odieuſe à tous ceux qui s'étoient révoltés contre l'Egliſe Romaine.

Albert voyant que les Etats ne vouloient écouter aucune propoſition de paix, ſe diſpoſa à la guerre. Il entreprit d'aſſiéger Calais pour ſe ſignaler par quelque action d'éclat, eſperant d'ailleurs que la crainte de perdre une Place ſi importante obligeroit les François à lever le Siége de la Fere. Calais fut donc inveſtie, & les Eſpagnols s'en rendirent maîtres, ainſi que de la Citadelle. On crut d'abord que Henri IV. feroit tout ſon poſſible pour reprendre un Port ſi avantageuſement ſitué : mais

comme il ſçavoit que les Anglois & les Hollandois n'étoient pas moins intéreſſés que lui à l'arracher des mains des Eſpagnols, il attendit des circonſtances plus favorables : il retourna à la Fere qui ne pouvoit pas déſormais tenir longtems faute de vivres & de munitions.

Sur ces entrefaites les Hollandois profitant de l'éloignement d'Albert d'Autriche, ravagerent la partie du Brabant qui eſt la plus éloignée de la mer, & firent des courſes juſqu'aux portes de Louvain. Les Eſpagnols de leur côté, qui venoient de prendre Calais avec une facilité dont ils eurent lieu d'être ſurpris, formerent de nouvelles entrepriſes, & vinrent mettre le ſiége devant Ardres. Cette Place tomba en leur pouvoir par la lâcheté d'un François, nommé Belin, qui s'embaraſſa fort peu de ſoutenir la gloire de ſa Nation & les intérêts de ſon Roi. Tous les Officiers Généraux, les Capitaines & les Soldats lui reprocherent d'avoir rendu la Place contre leur avis & ſans aucune néceſſité preſſante. On pourſuivit en Juſtice ce lâche Commandant, & il auroit laiſſé ſa tête ſur un échaf-

faut, ſi le crédit de quelques femmes ne l'avoit ſouſtrait à la rigueur des Loix. On ſe contenta de lui ôter ſon Gouvernement de Picardie. La priſe de la Fere conſola un peu Henri IV. de ce fâcheux événement.

Paul Chouart de Buzenval, notre Ambaſſadeur en Hollande, fit au nom du Roi un diſcours plein de force dans l'aſſemblée des Etats pour réveiller les Hollandois de leur aſſoupiſſement. » Ne regardez pas, leur dit-il, le » péril de la France, mais voyez celui qui vous menace. Les Eſpagnols » font la guerre chez nous, il eſt » vrai : mais c'eſt moins les François que les Etats-Généraux qu'ils » attaquent. Calais perdu, la France » qui a été longtems ſans poſſéder » cette Place, n'en deviendra pas plus » foible ; mais cet empire de la mer » que vous partagez ſans contredit » avec l'Angleterre, on va vous le » diſputer, & vous ſçavez que vos richeſſes & celles de l'Angleterre ne » ſubſiſtent que par la liberté du commerce. A l'égard de la France ; » riche de ſon fond, & de ce qu'elle » produit dans ſon ſein, elle ſe met

» peu en peine de cet avantage. Au-
» jourd'hui donc qu'on en veut à
» votre liberté, & que vous devez mê-
» me déja la regarder comme perduë,
» que vous reſte-t-il à faire, ſinon de
» ſortir du profond ſommeil qui vous
» tient dans l'inaction, & de mettre
» tout en œuvre pour tirer vos Alliés
» d'un péril qui vous menace égale-
» ment ? Vous ſçavez que les Eſpa-
» gnols ont fait faire des propoſitions
» de paix à la France. Quelle eſt leur
» vuë, ſinon de s'aſſurer de ce côté-là,
» pour tourner enſuite toutes leurs
» forces contre l'Angleterre & la
» Hollande ? mais le Roi, né pour la
» guerre & élevé au milieu des armes,
» eſt trop généreux pour changer
» jamais à l'égard de ſes Alliés, pour-
» vu que ſes amis ne l'abandonnent
» point. Leurs intérêts lui ſeront tou-
» jours plus chers que les ſiens pro-
» pres, & il gardera juſqu'au dernier
» ſoupir le glorieux deſſein qu'il a
» formé de ſoutenir non ſeulement
» l'honneur de la France contre l'am-
» bition ſans bornes des Eſpagnols,
» mais de délivrer même ſes voiſins
» du joug de ces tyrans impitoyables.

Ce diſcours & les remontrances

que fit le Duc de Bouillon aux Etats ; déterminerent les Hollandois à entrer dans la Ligue que la France & l'Angleterre venoient de former contre l'Eſpagne. En conſéquence du traité conclu entre ces trois Puiſſances, les Hollandois joignirent leur Flotte à celle d'Angleterre. Le Comte d'Eſſex & l'Amiral Howard, qui commandoient cette armée navale, ſe mirent en mer, aborderent dans le Port de Cadis, & ſe rendirent maîtres de cette Ville, après une action ſanglante qu'il y eut entre les flottes ennemies. Les Hollandois étoient d'avis qu'on profitât de ce premier ſuccès, & qu'on portât la guerre juſques dans le cœur de l'Eſpagne: mais les Anglois qui ne pouvoient s'accoutumer à ce climat, & qui ſe voyoient chargés de butin, ne voulurent jamais prêter l'oreille à ces propoſitions, & revinrent en Angleterre.

Le Cardinal Albert, après la priſe de Calais & d'Ardres, tint conſeil avec les Généraux, touchant les opérations de la campagne: il s'agiſſoit d'aſſiéger quatre Villes, Breda Berg-op-zoom, Gertrudenberg &

Hulſt : on ſe détermina à faire le ſiége de cette derniere Place, & les habitans après une vigoureuſe réſiſtance, furent enfin contraints de ſe rendre. Le Cardinal s'en retourna à Anvers où il fut reçu comme en triomphe. La priſe de Hulſt couta aux Eſpagnols un fameux Capitaine, nommé de Roſne, de l'illuſtre Maiſon de Savigny en Lorraine : il fut élevé en France, s'attacha au Duc d'Alençon, le ſuivit dans les Pays-Bas, & après la mort de ce Prince, ſe livra entierement au parti des Eſpagnols. Il fut de l'aveu de tout le monde le plus habile homme pour les campemens & pour les ſiéges : ce fut en ſuivant ſes conſeils que le Duc de Parme, en France; le comte de Fuentes & le Cardinal Albert, dans les Pays-Bas, ſe ſignalerent par de très-belles actions, & ne firent plus rien de mémorable après ſa mort. Il auroit été à ſouhaiter que de Roſne eût été auſſi honnête homme que grand Capitaine. Le Prince d'Orange, qu'on avoit d'abord ſoupçonné d'être dans les intérêts des Eſpagnols, fit bientôt voir à ſes compatriotes qu'il vouloit mar-

cher ſur les traces de ſon illuſtre pere, & ne tarda pas à être chargé du commandement général ſur les troupes des Provinces-Unies. Il attaqua les (*a*) Eſpagnols proche Tournhout, & battit leur armée : le Cardinal, après la défaite de ſes troupes, ſe donna beaucoup de mouvemens pour faire de nouvelles recrues. Tandis qu'il étoit occupé de ce ſoin, il arriva une choſe très-fâcheuſe pour nous & très-avantageuſe pour lui. Les Eſpagnols au nombre de trois mille ſurprirent (*b*) Amiens où il y avoit plus de quinze mille Bourgeois portant les armes. Comme la perte de cette Place étoit de grande conſéquence pour les François, Henri IV. employa toutes ſes forces pour reprendre Amiens, & eut bien de la peine à y réuſſir. Cet évenement accélera la concluſion de la paix entre la France & l'Eſpagne.

Peu de tems après mourut Philip-

(*a*) Le Comte de Varax commandoit les troupes Eſpagnoles qui furent défaites par le Prince d'Orange.

(*b*) Le détail de cet évenement regarde l'Hiſtoire de France.

pe II. qui par la dureté de ſon Gouvernement força les habitans de la Flandre à ſe révolter contre lui. La perte de tant de belles Provinces dut lui apprendre avant que de mourir qu'une exceſſive rigueur n'eſt pas le moyen le plus ſûr de contenir les Peuples dans le devoir. Le genre de ſa maladie étoit bien propre à humilier ce fier Monarque. Son corps fut couvert d'ulceres, dont l'humeur venant à ſe répandre engendra une ſi grande quantité de poux qu'on ne pouvoit preſque lui ôter ſes chemiſes. Pendant que quatre hommes le tenoient ſuſpendu dans un drap, deux domeſtiques ſuffiſoient à peine pour le nettoyer tour à tour: ce Prince fit apporter devant lui le cercueil de fer dans lequel on devoit bientôt le mettre, & ordonna qu'on plaçât deſſus une tête de mort ceinte d'un diadême afin de ſe conſoler par la vue de ces objets qui devoient bientôt finir toutes ſes douleurs. La maladie de Philippe augmentant de momens à autres, il prit quatre jours avant ſa mort un crucifix ſur lequel il dit qu'il vouloit expirer: il ſe fit auſſi apporter un fouet enco-

re tout ſanglant, dont il aſſuroit que Charles-Quint avoit autrefois fait uſage. Enfin ce Prince qui s'étoit occupé pendant tout ſon regne à ſouffler le feu de la diſcorde dans preſque toutes les parties de l'Europe; qui avoit entrepris de déthrôner une Princeſſe dont les grandes qualités faiſoient la gloire & le bonheur de l'Angleterre ; qui s'étoit déclaré en faveur de cette abominable Faction ſi connue parmi nous ſous le nom de la Ligue ; qui avoit uſurpé ſur la Maiſon de Bragance le Royaume de Portugal & toutes les Colonies qui en dépendent ; qui avoit réduit les Flamands au déſeſpoir en les accablant d'impôts, en violant leurs Priviléges & en voulant établir parmi ces Peuples le Tribunal de l'Inquiſition ; qui ne trouva point d'autre moyen pour réduire Dom-Carlos ſon fils, l'héritier préſomptif de la Couronne, qu'en lui arrachant la vie à la fleur de ſon âge ; qui pouſſa peut-être l'inhumanité juſqu'à tremper ſes mains dans le ſang d'une Epouſe (*a*) que la jalouſie ſeule lui

(*a*) Eliſabeth de Valois ſœur de Henri *III.* Roi de France.

fit paroître criminelle, Philippe II. en un mot mourut à l'Eſcurial le 13. de Septembre 1598. âgé de 72 ans & après en avoir regné quarante.

Ce Prince avant que de mourir avoit fait ſa paix avec la France craignant de laiſſer à ſon ſucceſſeur une guerre à ſoutenir contre une Nation belliqueuſe, qui étoit alors gouvernée par un Monarque que ſes exploits avoient rendu redoutable aux Eſpagnols. Philippe ſe démit de la ſouveraineté des Pays-Bas en faveur de ſa chere fille (*a*) Iſabelle Claire Eugenie qu'il avoit deſtinée pour épouſe au Cardinal Albert que nous appellerons déſormais Archiduc. Philippe avoit eu quatre femmes, Marie de Portugal, Marie Reine d'Angleterre, Eliſabeth de France & Anne d'Autriche. Celle-ci lui donna trois enfans mâles dont il ne reſta que Philippe III. Dom Carlos étoit fils de Marie de Portugal. Marie Reine d'Angleterre & Eliſabeth n'eurent point d'enfans.

Dans le Teſtament de Philippe II.

(*a*) Philippe appelloit cette Princeſſe ſon miroir & la lumiere de ſes yeux.

on voyoit plutôt les penſées d'un Moine que les ſentimens d'un grand Prince. On ne peut pas nier que ce Monarque n'eût beaucoup de Religion ; mais comment pouvoit-il l'accorder avec ſa déteſtable Politique ? Croyoit-il effacer par des pratiques de dévotion toutes les injuſtices dont il ſe rendit coupable pendant le cours d'un long regne ? Il eut quelques ſcrupules au ſujet du Royaume de Navarre, & il chargea ſon fils de faire examiner cette affaire par d'habiles Juriſconſultes ; cependant Philippe vint à bout d'appaiſer les remords de ſa conſcience, en venant à ſonger que le Royaume de Navarre auroit pu être infecté du poiſon de l'Héréſie, s'il eût été réuni à la Monarchie Françoiſe. On célébra les obſeques de Philippe II. avec beaucoup de magnificence : celui qui fit l'Oraiſon funebre de ce Prince, ne manqua pas de lui trouver mille vertus.

Albert-d'Autriche qui aimoit mieux une Souveraineté qu'un chapeau de Cardinal, mit bas la pourpre Romaine, & quitta la Flandre pour aller épouſer l'Infante Iſabelle Claire

Eugenie, à qui Philippe II. avoit fait donation des Pays-Bas ; une partie de ces Provinces n'étoit plus ſous la domination Eſpagnole, & comptoit bien n'y rentrer jamais. Albert avant ſon départ avoit encore fait une tentative auprès des Etats-Généraux pour les reconcilier avec l'Eſpagne. Il leur propoſa la paix aux conditions ſuivantes : que les ſept Provinces conſerveroient leur Religion & la forme du gouvernement qu'elles avoient établie : que tous ceux qui poſſedent des Charges & des Dignités y ſeront maintenus, & qu'on feroit paſſer à leurs enfans ces mêmes emplois, s'ils étoient capables de les remplir. On promettoit au Comte Maurice le Commandement de toutes les troupes que le Roi d'Eſpagne devoit envoyer en Hongrie contre l'Empire Ottoman. Ces belles promeſſes qu'on faiſoit à Maurice ne ſervirent qu'à fortifier les ſoupçons des Hollandois en rappellant dans leurs eſprits la fable d'Eſope où l'on rapporte que les loups voulant faire alliance avec les brebis, demanderent pour premiere condition, qu'elles éloignaſſent leurs chiens.

Les propoſitions de l'Archiduc ayant été rejettées, on continua de part & d'autre les actes d'hoſtilité dans les Pays-Bas. Le Roi d'Eſpagne envoya en Flandres ſous les ordres de Dom Sanche de Leyva, quatre mille hommes d'Infanterie qui débarquerent à Fleſſingue : ce fut alors qu'un Habitant d'Ypres, nommé Pierre Panne, attenta à la vie du Comte Maurice : l'aſſaſſin accuſa les Jéſuites de l'avoir ſuborné ; mais ces Religieux publierent une apologie pour leur juſtification, & prétendirent que les Calviniſtes leurs ennemis mortels avoient ſollicité Pierre Panne à les calomnier de la ſorte : on ſçait juſqu'où alloit l'animoſité des Proteſtans contre les Jéſuites.

François de Mendoſe Amirante d'Arragon qui avoit le Commandement de l'armée Eſpagnole ſous le Cardinal André (*a*) d'Autriche, en l'abſence de l'Archiduc Albert, pénétra dans le Duché de Cleves avec près de vingt mille hommes ; qui

(*a*) Il étoit frere de l'Archiduc Albert.

commirent toutes ſortes (*a*) d'excès. Le Général Eſpagnol avoit à ſa ſuite des Bourreaux & des Capucins; ceux-ci lui ſervoient de Heraults, & ſommoient les Villes de ſe rendre. Juliers, Berg, le Pays de Cologne, & l'Evêché de Munſter ne furent pas mieux traités que le Duché de Cleves. Ces hoſtilités réveillerent les Etats-Généraux. Le Comte Maurice qui craignoit pour les Provinces de Friſe, d'Ower-Iſſel & de Zutphen, prit des

(*a*) Il parut un écrit intitulé *Plaintes*, dans lequel on accuſoit les Eſpagnols de s'être portés aux plus affreux excès; par exemple d'avoir aſſemblé toutes les Religieuſes du Monaſtere de Schlenhorſt, de les avoir miſes toutes nues & d'avoir violé celles qui étoient les plus belles; d'avoir fait aſſeoir & lier ſur ſon ſiége le Juge de la Ville de Duſſemont & d'avoir fait violer devant lui ſa femme par ſept Soldats; d'avoir enfoncé une épée dans la matrice d'une femme groſſe qui avoit reſiſté à leurs infames deſirs, & de l'avoir fait périr avec ſon fruit; d'avoir pluſieurs fois tiré les enfans du ventre de leurs meres; d'avoir fait entrer la tête d'un enfant d'un an dans la matrice d'une femme qui en fut étouffée; d'avoir poignardé un Bourguemeſtre qui étoit accouru au cri de ſa fille qu'on vouloit forcer; d'avoir attaché cette fille ſur le cadavre de ſon pere, & de l'avoir enſuite violée. Telles ſont les horreurs où ſe porta, dit-on, une armée commandée par un Cardinal.

meſures pour arrêter les Eſpagnols & les empêcher de venir exercer leurs fureurs dans toutes les Provinces qui étoient confiées à ſes ſoins.

L'Archiduc Albert revint en Flandres avec l'Infante ſon épouſe, & reprit le commandement dont il avoit laiſſé jouir pendant ſon abſence le Cardinal André. Quelque tems après l'arrivée de l'Archiduc, on fit de nouvelles propoſitions de paix ; mais comme les Etats-Généraux, demandoient avant que de parler de tout autre article, que l'on commençât par faire ſortir des Pays-Bas toutes les troupes étrangeres, c'eſt-à-dire les Eſpagnols & les Italiens, & qu'on remît toutes les Fortereſſes à la garde des Flamands. Albert qui ſçavoit que cela ne dépendoit pas de lui, & qu'il ne pouvoit accorder cette demande ſans encourir l'indignation du Roi d'Eſpagne, rompit la négociation & ne ſongea plus qu'à continuer la guerre plus vivement que jamais.

Le Comte Maurice de ſon côté faiſoit des préparatifs pour le Siége de Nieuport : mais l'Archiduc marcha avec des troupes pour s'oppoſer à cette entrepriſe ; il y eut une

action entre les deux partis, les Hollandois furent battus, & perdirent quantité de bons ſoldats. Albert enflé de ce ſuccès, voulut dès le même jour riſquer une bataille contre Maurice: celui-ci qui ne demandoit pas mieux, chercha à encourager ſes troupes par le diſcours ſuivant. » Camarades, la victoire eſt à nous, » l'ennemi vient lui-même nous la » préſenter; s'il ſe fût retranché entre Oſtende (*a*) & notre camp, » nous étions perdus ſans reſſource, » la faim nous eût forcés à nous » rendre; ou ſi, pour éviter ce malheur, nous euſſions voulu regagner nos vaiſſeaux, rien n'eût été » plus facile aux Eſpagnols que de » nous attaquer dans notre retraite » & de nous tailler en pieces: mais » ignorent-ils donc que dans la guerre les évenemens ne ſe reſſemblent » pas, & que la fortune y eſt plus que » partout ailleurs inconſtante & volage? Le malheureux ſuccès de la » derniere action a dû nous apprendre

(*a*) C'étoit le conſeil qu'on avoit donné à l'Archiduc.

» que nous devons nous comporter » avec plus de ſageſſe, & profiter des » circonſtances mêmes où nous nous » trouvons pour prendre notre parti » généreuſement : enfermés entre » la mer & l'ennemi, nous n'avons » point de retraite à attendre ſur » notre flotte ; c'eſt pour cette raiſon- » là même que je lui ai fait prendre » le large. Du reſte elle nous ſervira » beaucoup par les décharges qu'elle » fera ſur les flancs de l'armée enne- » mie. C'eſt donc à notre valeur à » nous ouvrir un paſſage. Il faut au- » jourd'hui vaincre, ou mourir de » faim. »

Après cette harangue, on donna la bataille, & on combattit de part & d'autre avec beaucoup d'acharnement. L'Archiduc qui donna en cette occaſion des preuves d'un grand courage, voyant ſa Cavalerie en déroute & ſon Infanterie taillée en pieces, fit d'inutiles efforts pour rallier ſes troupes, & les obliger à retourner à la charge. Vaincu par les prieres de ſes principaux Officiers, il ſongea enfin à mettre ſa perſonne à couvert, & prit le chemin de Bruges avec les débris de ſon armée. Il perdit envi-

ron ſix mille hommes en cette action. Ce Prince écrivit auſſitôt à toutes les Provinces de Flandres pour leur demander des ſecours capables de réparer la perte qu'il venoit de faire & dont il eut ſoin de diminuer beaucoup la grandeur. Maurice de ſon côté remit le Siége devant Nieuport; mais comme malgré toutes ſes précautions on vint pluſieurs fois à bout de faire entrer du ſecours dans cette Place, & que d'ailleurs ſes troupes avoient beſoin de repos, il renonça à cette entrepriſe, embarqua ſon armée, ſon artillerie, ſon bagage, & revint à Oſtende, qui fut peu de tems après aſſiégé par les Eſpagnols.

Le Siége de cette Ville eſt un des plus mémorables évenemens de la guerre des Pays-Bas. On aſſure qu'il y périt de part & d'autre près de cent quarante mille hommes: mais le plus grand nombre des morts fut du côté des Aſſiégeans. Les maladies emporterent preſque autant de monde que les combats qui furent livrés entre les deux partis. Le Siége d'Oſtende dura trois ans trois mois & quelques jours. La garniſon qui avoit fait une ſi belle défenſe

étoit compoſée de François, de Hollandois, d'Anglois & d'Ecoſſois. Tous ces braves Soldats au nombre de trois mille furent comblés de louanges par le Marquis de Spinola qui commandoit l'armée des Aſſiégeans ſous les ordres de l'Archiduc. Cette même Ville d'Oſtende, qui réſiſta ſi longtems aux forces des Eſpagnols, fut priſe au bout de quelques jours par les François dans la derniere guerre que nous avons eue avec la Reine de Hongrie. Il eſt vrai que cette Place n'étoit pas ſi bien pourvue de troupes que dans le tems qu'elle fut aſſiégée par les Eſpagnols. D'ailleurs les Flamands ne combattoient pas pour leur liberté.

L'Archiduc & l'Archiducheſſe qui étoient à Gand ſe rendirent à Oſtende pour voir les ruines de cette malheureuſe Ville. On dit que la Princeſſe ne put retenir ſes larmes en ſe repreſentant tout le ſang qu'un ſi long ſiége avoit fait répandre. Quelque tems avant que les Eſpagnols ſe fuſſent rendus maîtres d'une Place ſi importante, les Etats-Généraux avoient fait la conquête de l'Ecluſe qu'ils regardoient comme

une (*a*) compenſation avantageuſe de la perte d'Oſtende. Ils prirent en même tems des meſures pour la continuation de la guerre. Cependant on jettoit les préparatifs d'une tréve ou même de la paix par des écrits que l'on répandoit dans les Pays-Bas, & dans leſquels on expoſoit les motifs & les moyens de continuer la guerre ou de la terminer.

Les Hollandois non ſeulement ſe ſoutenoient contre l'Eſpagne : mais ils formoient encore dans les Indes ces établiſſemens avantageux qui ont ſi fort contribué à enrichir leur République. Ils commençoient déja à recueillir le fruit de leur liberté. Ces Peuples qui venoient de mettre ſur pied une armée nombreuſe, réſolurent de tourner leurs efforts contre Anvers. Ils ſe mirent en marche pour attaquer cette Place ; mais leur entrepriſe ne réuſſit pas. Ils furent plus heureux ſur mer ; car ils défirent une flotte Eſpagnole commandée par

(*a*) Ils firent frapper à cette occaſion une Médaille avec ces mots : *Jehova plus dedit quam perdidimus. Dieu nous a plus donné que nous n'avons perdu.*

Dom Pedre Sarmianto. Spinola de ſon côté aſſiégea Lingen & s'en rendit maître; mais il tenta inutilement de s'emparer de Berg-op-zoom. Les deux partis s'enlevoient mutuellement des Villes, & ſe livroient des combats qui ne décidoient point la querelle.

Tandis qu'on prenoit de part & d'autre des meſures pour continuer la guerre avec avantage, les Princes Autrichiens & l'Empereur propoſerent plus d'une fois la paix ou du moins une tréve entre la Hollande & l'Eſpagne. Il parut pluſieurs libelles à cette occaſion. Dans le premier l'Auteur commençoit par s'étendre ſur les défauts qu'il trouvoit dans la conſtitution de la nouvelle République, & prétendoit que ne pouvant longtems ſubſiſter par elle-même, elle ſeroit obligée de ſe donner ou à l'Eſpagne, ou à la France, ou à l'Angleterre; mais il concluoit que les Etats n'avoient d'autre parti à prendre que de ſe mettre ſous la domination des Archiducs, à condition que la Flandre ſous aucun prétexte ne pourroit revenir aux Eſpagnols, & que les Empereurs ne de-

viendroient jamais Souverains des Pays-Bas. L'Auteur de ce libelle propoſoit enſuite les conditions de paix entre les Etats & les Archiducs. Ces conditions portoient que tous les Eſpagnols & les Etrangers qui étoient en garniſon dans les Villes de Flandres vuideroient ce Pays ; que l'autorité de tous les Ordres ſeroit rétablie & maintenue en ſon entier ; qu'on leur donneroit par une loi de l'Empire la liberté de Religion, & qu'ils jouiroient ſans aucun empêchement de tous leurs Priviléges ; qu'il ſeroit permis d'engager les biens Eccléſiaſtiques pour le payement des dettes ; qu'on fermeroit l'entrée du pays à tous les Ordres, Communautés & Compagnies nouvelles, & en particulier aux Jéſuites qui leur portoient le plus d'ombrage ; que la Cour des Archiducs ſeroit reglée ſur le modele de la Cour des anciens Ducs de Bourgogne ; que les Provinces-Unies auroient la liberté du Commerce dans les Etats du Roi d'Eſpagne & des Archiducs tant en Italie qu'en Allemagne aux mêmes conditions que les autres Nations de l'Europe, & ſans payer de plus

gros droits ; que les Charges publiques & les Gouvernemens ſe donneroient d'un commun accord ; qu'on ne pourroit ſans un conſentement mutuel démolir ni réparer les Forts & les Citadelles, changer le prix des Monnoyes, ni faire aucune des autres choſes qui pouvoient concerner la tranquillité publique ; qu'en cas que le Roi d'Eſpagne balançât à accepter ces conditions, la France & l'Angleterre prêteroient main-forte à Maurice, & l'établiroient Souverain des Pays-Bas.

L'Auteur d'un autre Libelle, s'efforçoit de prouver que, vû la foibleſſe des Archiducs, & la haine des Flamands contre les Eſpagnols, le ſeul moyen de terminer les troubles, étoit de donner la Souveraineté des Provinces-Unies au Roi de France qui ſçauroit bien, non ſeulement les garder, mais encore étendre leurs limites malgré tous les efforts de l'Eſpagne.

Il parut un troiſiéme écrit, dans lequel on faiſoit voir qu'il ſeroit auſſi utile qu'honorable à Philippe & aux Archiducs de renoncer à tous leurs droits ſur les Pays-Bas,

& de les déclarer libres, moyennant une groſſe ſomme d'argent qu'ils donneroient. On prétendoit auſſi que le Roi d'Eſpagne devoit ceſſer de faire la guerre aux Flamands, & pour ſon propre intérêt, & pour celui de ſes Peuples qui ſoupiroient après le repos.

Dans un autre Libelle compoſé ſelon toutes les apparences par l'ordre des Archiducs, on tâchoit de lever tous les ſoupçons & de perſuader aux habitans des Pays-Bas qu'on leur laiſſeroit la liberté de conſcience; mais ils ſe défioient trop des Princes Autrichiens pour ajouter foi à leurs diſcours. » On a beau, diſoient-ils, nous » promettre de maintenir nos Pri» viléges & les anciens uſages, de ne » point gêner les conſciences, & de » faire ceſſer les maux dont la Flan» dre gémit depuis tant d'années, tou» tes ces belles promeſſes ſont autant » d'appas que nous préſentent les é» miſſaires de la tyrannie Eſpagnole, » afin de pouvoir un jour nous oppri» mer impunément. Pouvons-nous » compter ſur la parole des Eſpagnols » qui ont pour principe qu'on ne doit » pas la tenir aux hérétiques, ſous

» prétexte que toutes les conven-
» tions des Princes avec des ſujets
» armés & infideles à Dieu & au Roi,
» ſont nulles de plein droit ? On pro-
» met de ne point nous inquieter
» ſur l'article de la Religion ; mais
» pouvons-nous nous en flatter ?
» L'exemple récent d'une jeune fille
» enterrée toute vive à Bruxelles,
» doit nous apprendre juſqu'où nos
» ennemis pouſſent la cruauté à l'é-
» gard de ceux qui profeſſent une
» autre croyance. On ſçait avec quelle
» fureur l'Archiduc s'eſt déclaré con-
» tre la Religion Proteſtante. Peut-
» on croire que ce Prince ait changé
» tout-à-coup ? Seroit-ce le Pape ou
» les Inquiſiteurs qui lui auroient
» inſpiré de plus douces penſées ?
» D'ailleurs perſonne n'ignore que les
» Eſpagnols viſent à la Monarchie
» Univerſelle. Ce projet chimérique
» s'en iroit en fumée, s'ils ne pou-
» voient poſſéder nos Provinces en
» toute ſouveraineté, ni ruiner nos
» Priviléges qui leur ſont obſtacle.

» Mais, dira-t-on peut-être, on ne
» verra donc jamais la fin de ces
» troubles? Le ſang coulera donc tou-
» jours, & nos inimitiés ſeront im-

» mortelles ? A Dieu ne plaiſe : la
» paix eſt un bien trop précieux pour
» ne pas la deſirer de tout notre
» cœur ; mais il faut une paix ſincere
» & durable. Les guerres finiſſent par
» un traité, ou par la victoire.
» Voyons s'il y a de la ſureté pour
» nous de traiter avec un ennemi
» puiſſant qui par les engagemens
» que nous contracterons avec lui
» deviendra l'arbitre de notre ſort.
» Un pareil acommodement ne peut
» être que périlleux. Le ſeul parti
» qui nous reſte eſt donc de tenir
» ferme, & de réduire notre ennemi
» à ſe laſſer enfin d'une guerre ſi lon-
» gue & ſi ruineuſe : nous ne pou-
» vons rien faire de mieux dans les
» circonſtances préſentes. C'eſt de
» notre ſeul courage que nous de-
» vons tout eſpérer. Quels avantages
» la guerre n'a-t-elle pas procurés
» aux Flamands ? C'eſt elle qui a
» étendu leur domaine, équippé des
» flottes, élargi les remparts des
» Villes, conſtruit des fortifications
» nouvelles, établi des écoles, réglé
» la diſcipline militaire ſous d'ex-
» cellens Capitaines, ouvert le paſ-
» ſage des mers vers des terres in-

» connues, & recueilli par la navi-
» gation des richeſſes immenſes. Auſ-
» ſi les Provinces fourniſſent-elles
» abondamment les ſubſides de la
» guerre, & de quoi ſoutenir leur
» glorieux établiſſement. Il ne s'agit
» que de maintenir par notre cou-
» rage le bonheur qui en eſt le fruit.
» Les Eſpagnols au contraire ſont
» épuiſés & ſe voyent contraints de
» deſirer la paix. Philippe II. rebuté
» lui-même d'une ſi pénible guerre
» a laiſſé ſon fils dans la néceſſité de
» la finir plutôt que dans le deſſein
» de la pourſuivre. Sera-t-il dit
» qu'une République qui dès ſon
» berceau a pû tenir contre les forces
» du pere, lorſqu'il étoit tout-puiſſant,
» ne pourra reſiſter au fils dont la
» puiſſance eſt beaucoup moins for-
» midable?

» Rappellez-vous la mort tragique
» des Comtes de Horn & d'Egmont,
» & de tant d'autres Seigneurs qui
» ont fini leurs jours par la main d'un
» Bourreau. Redoutez ſurtout l'In-
» quiſition, cet affreux Tribunal qui
» condamne les Accuſés ſans les en-
» tendre, qui s'attribuë le monſtrueux
» privilége d'admettre le témoigna-

» ge de gens ſans foi & ſans hon-
» neur, vil rebut des autres Tribu-
» naux ; qui a réduit les Portugais à
» la plus déplorable ſituation, & qui
» vous rendroit les malheureux Eſ-
» claves de la tyrannie Eſpagnole.

Un pareil Libelle ne contribua pas peu à fortifier les Flamands dans la haine qu'ils avoient conçue contre les Eſpagnols. Ce fut en vain que l'Empereur tâcha de ménager un accommodement entre les deux Partis : les Etats-Généraux lui repréſenterent qu'ils ne pouvoient ſe reconcilier avec une Nation qui avoit ſecrettement conjuré leur perte. Ils ajouterent que le Roi d'Eſpagne & l'Archiduc toujours occupés du projet chimérique de la Monarchie Chrétienne, étoient perſuadés que le Gouvernement de l'Univers avoit beſoin de réforme, & que le moyen de le remettre en bon état étoit d'établir excluſivement deux Puiſſances ſur les ruines de toutes les autres, l'une ſpirituelle en la perſonne du Pape, l'autre temporelle ſous le Roi d'Eſpagne.

Comme les eſprits ne paroiſſoient rien moins diſpoſés qu'à la paix, le 1606.

Marquis de Spinola & le Comte Maurice mirent chacun leur armée en campagne. On attaqua de part & d'autre des Villes tantôt avec ſuccès, tantôt ſans pouvoir réuſſir. Les Hollandois eurent pendant le cours de l'année 1606. quelques avantages ſur mer. Ils équipperent une flotte compoſée de dix-neuf vaiſſeaux, & ravagerent les Iſles Canaries & les Côtes du Bréſil. Il ne leur reſtoit plus que treize vaiſſeaux qui attaquerent la flotte (*a*) Eſpagnole qui revenoit des Indes. On en vint aux mains, & le Vice-Amiral ſe vit attaqué de toutes parts, & obligé de ſoutenir ſeul tous les efforts des ennemis. Après s'être défendu courageuſement pendant deux jours, ſon vaiſſeau fut tellement maltraité qu'il lui étoit impoſſible de tenir la mer, quand bien même on lui auroit laiſſé la liberté de ſe retirer. Comme les Eſpagnols n'oſoient venir à l'abordage, & que les Hollandois de leur côté n'appréhendoient rien tant que de tom-

(*a*) Elle étoit compoſée de 18 vaiſſeaux & eſcortée de neuf galeres.

ber au pouvoir de ces cruels ennemis, le Vice-Amiral Renier, du conſentement d'environ ſoixante hommes qui compoſoient ſon équipage & qui étoient tous bleſſés, mit le feu à la Ste. Barbe, & fit ſauter ſon vaiſſeau en l'air. Les Hollandois donnerent en cette occaſion des preuves de leur courage : mais ils ne purent empêcher la flotte Eſpagnole, qui fut bientôt jointe par d'autres (*a*) vaiſſeaux revenant des Indes, d'aborder en Galice, avec toutes les richeſſes dont elle étoit chargée.

Jean Uſſelinex, d'Anvers, qui avoit longtems ſéjourné en Eſpagne & dans les Iſles de l'Amérique, conſeilla aux Hollandois d'entreprendre la navigation aux Indes Occidentales : il fit voir par pluſieurs raiſons que ces voyages ne ſeroient pas moins avantageux à la République que ceux qu'on avoit fait juſqu'alors aux Indes Orientale : » Ceux-ci, » diſoit-il, ne ſervent qu'à enrichir » l'Etat ; ceux-là contribueront à ſa » ſureté. Si nous attaquons les Eſpa-

(*a*) Toute la flotte étoit de 50 vaiſſeaux.

» gnols en Amérique, ils ſeront obli-
» gés d'y porter leurs forces pour y
» conſerver ce qu'ils y poſſédent, &
» cette diverſion affoiblira en Eſpagne
» une Puiſſance qui nous accable.» Les Etats-Généraux goutent ce projet, & ordonnerent l'établiſſement d'une Compagnie pour la navigation aux Indes Occidentales.

Philippe III. ennuyé d'une guerre qui épuiſoit ſes thréſors, cherchoit à faire la paix avec les Provinces-Unies. L'Archiduc Albert, pour ſe conformer aux vues du Roi d'Eſpagne, envoya en Flandres des Députés qui firent des propoſitions de paix aux Etats, & les flatterent de conditions avantageuſes.

Les Députés de l'Archiduc repréſenterent aux Etats-Généraux que le Prince qui les avoit envoyés ſouhaitoit avec ardeur qu'une paix ſincere & durable terminât enfin une guerre ſi longue & ſi cruelle, & rendît aux Pays-Bas leur ancienne ſplendeur. Ils ajouterent que l'Archiduc & la Princeſſe ſon épouſe ayant un droit naturel & inconteſtable ſur toute la Flandre, leurs Alteſſes ne répétoient que le bien de leurs peres.

Après

Après s'être fort étendus ſur la clémence de l'Archiduc & ſur les miſères publiques qu'ils ne manquerent pas d'éxagerer, ils conjurerent les Etats de jetter la vuë ſur leur Pays, le préférer une paix ſolide aux plus glorieux triomphes, de ſe défier de la fortune, & de ne pas trop compter ſur quelques ſuccès.

Les Etats répondirent que la paix étoit impraticable, tandis que l'Archiduc perſiſteroit à croire qu'il avoit des droits ſur leur Pays, ſurtout après avoir déclaré qu'ils prétendoient être libres, & qu'ils ne vouloient reconnoître aucune domination étrangere : ils ajouterent qu'ils étoient déterminés à tout entreprendre plutôt que d'abandonner les intérêts de la liberté publique. Les Députés retournerent auprès de l'Archiduc, & lui rapporterent la réponſe des Etats. Quelques jours après ils écrivirent que leur Maître n'avoit jamais eu deſſein de changer la forme du Gouvernement, ni d'attenter à leur liberté. Cette lettre n'eut pas plutôt été envoyée aux Etats-Généraux, que le Pere Jean Neyen, Commiſſaire Général des Cordeliers,

eut ordre de paſſer en Hollande. Ce Religieux étoit un homme intriguant, parlant pluſieurs langues & plus verſé dans les manéges de la Cour qu'il ne convenoit à un homme de ſa profeſſion. Les Princes employent quelquefois fort avantageuſement des hommes d'un état obſcur pour entamer des négociations épineuſes, afin d'avoir la liberté de ſe dédire, & de déſavouer ceux qui ont porté la parole, lorſque la propoſition n'a pas réuſſi.

Le Cordelier ſe rendit donc en Hollande, & s'arrêta dans un Bourg voiſin de la Haye juſqu'à ce qu'il eût donné avis de ſon arrivée aux Etats. Quelque tems après il expoſa ſa commiſſion, qui portoit que l'Archiduc n'entreprendroit rien contre les Etats, qu'il laiſſeroit dans leur ancienne forme le Gouvernement, la liberté & la Religion, & qu'il ne toucheroit, jamais aux droits, aux Priviléges ni aux immunités des Provinces-Unies. Les Etats répondirent qu'ils ne pouvoient entamer aucune négociation de paix avec l'Archiduc, que ſon Alteſſe n'eût déclaré auparavant qu'elle regardoit les Provinces-

Unies comme une République indépendante. Comme il paroiſſoit que le Roi d'Eſpagne ne conſentiroit jamais à une déclaration ſi préjudiciable à ſes intérêts, & que d'ailleurs les Etats ne vouloient point ſe départir de leurs prétentions, le Cordelier ne s'engagea à rien vis-à-vis les Hollandois, & ſe contenta de dire qu'il feroit à l'Archiduc un fidele rapport de leurs intentions.

Le Pere Neyen partit pour Bruxelles, & revint enſuite à la Haye avec des lettres qui portoient en ſubſtance que l'Archiduc n'avoit rien plus à cœur que de terminer par une paix ſincere & éternelle une guerre auſſi longue que ſanglante. On propoſoit juſqu'à la concluſion de la paix, une treve de pluſieurs années, & on offroit une ſuſpenſion d'armes afin qu'on pût prendre de part & d'autre les arrangemens convenables. Les Etats conſentirent à toutes ces propoſitions, & on donna partout des marques publiques de la joye que cauſa la nouvelle d'un bonheur ſi ineſperé.

Henri IV. Roi de France qui s'interreſſoit ſincerement à cette grande

affaire, députa pour aſſiſter de ſa part aux Conférences qui devoient ſe tenir, le Préſident (*a*) Jeannin, Paul Chouart de Buzenval, & Elie de la Place de Ruſſi. Ces trois Ambaſſadeurs eurent Audience peu de jours après leur arrivée à la Haye. Le Préſident Jeannin qui portoit la parole s'étendit beaucoup ſur les témoignages réciproques d'amitié que s'étoient donnés la France & la Hollande. Après cela il ſe plaignit doucement de la précipitation qu'avoient eue les Etats à conclure la treve ſans conſulter S. M. T. C. mais il fit entendre en même tems que cette précipitation ne ralentiroit en aucune maniere le zele que le Roi ſon Maître avoit toujours fait paroître pour ſecourir les Hollandois. Ceux-ci témoignerent en termes affectueux la reconnoiſſance qu'ils devoient aux bontés d'un ſi grand Roi, & ils nommerent ſur le champ un Député de chaque Province, pour diſcuter avec les Ambaſſadeurs de France les articles de la paix.

(*a*) Il étoit Préſident au Parlement de Dijon & Conſeiller d'Etat.

Sur ces entrefaites on apporta de Madrid une ratification par laquelle le Roi d'Eſpagne déclaroit en bonne forme qu'il approuvoit tout ce que les (*a*) Archiducs, Maîtres, Seigneurs & Propiétaires de toute la Flandre avoient réglé au ſujet de la treve & de la ſuſpenſion d'armes. Cette propriété des Pays-Bas qu'on accordoit aux Archiducs, révolta les Etats-Généraux ; de ſorte qu'il fallut que le Roi d'Eſpagne envoyât un nouvel Acte de ratification. Cet Acte étoit conçu dans les termes ſuivans. » Puiſque » les Sereniſſimes Archiducs ont en» gagé leur parole qu'ils obtiendront » de nous des lettres patentes de ra» tification, de déclaration & de con» ſentement ſelon la forme & teneur » de celles qu'ils ont données à l'Aſ» ſemblée des Etats, après une mure » & ſérieuſe délibération de notre » certaine ſcience & de notre pleine » volonté, en vertu de notre puiſ» ſance & de notre autorité Royale, » Nous conſentons & il nous plaît, en» tant que cela nous regarde, que les

(*a*) C'eſt-à-dire, l'Archiduc & ſon épouſe.

» Sereniſſimes Archiducs exécutent &
» accompliſſent entierement tout
» ce qu'ils ont promis : qu'ils ména-
» gent en notre nom & au leur, la
» paix, la concluſion d'une treve ou
» d'une paix avec les Etats que nous
» reconnoiſſons pour Pays, Provin-
» ces & Peuples libres & ſur leſquels
» nous ne prétendons aucuns droits.
Voilà le langage que fut obligé de tenir Philippe III. en parlant d'un Peuple qui avoit été ſi longtems ſous ſa domination ou plutôt ſous celle de ſes Prédéceſſeurs. Cet exemple doit ſervir d'inſtruction à tous les Princes qui veulent exercer un pouvoir tyrannique ſur leurs Sujets. Le Roi d'Eſpagne, après s'être exprimé de la maniere que je viens de dire, déclara cependant que ſi la paix ou une longue treve ne ſe concluoit point, les choſes demeureroient en leur premier état.

Les Etats délibérerent ſur ce nouvel Acte comme ils avoient fait ſur le premier. Après un ſérieux examen, & bien des conteſtations, il fut décidé qu'on procéderoit à la concluſion du traité, pourvu qu'on ſe fit une loi inviolable de maintenir

dans toute ſa force & dans toute ſon étendue cette liberté qui avoit couté aux Etats tant d'argent, tant de travaux & tant de combats.

Enfin, les Hollandois qui combattoient depuis quarante ans pour ſe ſouſtraire aux fureurs de l'Inquiſition, & qui venoient d'acquerir la liberté au prix du ſang de tant de millions d'hommes, ſe voyant épuiſés d'argent & accablés de dettes, conclurent avec l'Eſpagne une Treve qui leur étoit extrêmement avantageuſe, & qui dérangea les projets du Comte Maurice de Naſſau. Ce Prince qui ſongeoit à devenir le Souverain de ſon Pays, regardoit la continuation de la guerre comme l'unique moyen de réuſſir dans ſon deſſein. Auſſi Maurice pendant tout le cours des négociations, forma mille difficultés & remplit toute l'Angleterre & la Hollande de Libelles contre les auteurs & les promoteurs de ce Traité. 1609.

La Tréve fut concluë à Anvers pour douze ans, & la Hollande reconnue pour un Etat libre & ſouverain. Cette Tréve ayant expiré le 9.

d'Avril 1621. la guerre recommença au mois de Septembre ſuivant au ſujet de Juliers qui fut aſſiégé par les Eſpagnols ; & depuis ce tems-là les Hollandois firent divers Traités avec la France dont les ſecours leur étoient abſolument néceſſaires contre une Nation qui, après les avoir reconnus pour un Peuple libre & indépendant, prétendoit être encore en droit de les gouverner. On peut dire que ce furent les François qui empêcherent la Hollande de retomber ſous la domination Eſpagnole. Quels ſervices ne rendit pas Henri IV. aux Provinces-Unies ? Ce Prince eut plus de part que perſonne à la Tréve d'Anvers, malgré toutes les conſidérations d'Etat qui devoient l'engager à entretenir la guerre contre une Nation dont nous avions alors ſi grand ſujet de nous plaindre. En 1635. Louis XIII. & les Hollandois firent une ligue offenſive & défenſive. Dans le ſixiéme Article il étoit dit que la rupture entre les deux Couronnes de France & d'Eſpagne dureroit juſqu'à ce que les Eſpagnols fuſſent entierement expulſés des Pays-Bas, ſans que ni le

Roi Très-Chrétien, ni les Etats-Généraux puſſent traiter de paix, de tréve, ni de ſuſpenſion d'armes que conjointement & d'un commun accord. L'Article dixiéme portoit que ſi les Provinces-Unies rompoient ouvertement avec l'Empereur ou avec tout autre Prince de la Maiſon d'Autriche, le Roi de France s'obligeoit de rompre pareillement. En un mot la France & la Hollande s'engagerent par divers Traités à ſe ſecourir mutuellement. Cependant en 1648. les Hollandois au mépris des Traités les plus ſolemnels conclurent ſéparément leur paix avec l'Eſpagne, & firent tomber ſur nous ſeuls tout le fardeau de la guerre. La reconnoiſſance fut en cette occaſion, comme en bien d'autres, ſacrifiée à la Politique.

Par la Treve d'Anvers, il fut permis aux Hollandois de trafiquer aux Indes; mais les Eſpagnols voulurent que cet article du traité fût exprimé en termes généraux & ambigus, pour ſauver l'honneur du Roi d'Eſpagne, en lui donnant lieu de pouvoir dire, lorſqu'il le jugeroit à propos, qu'il n'avoit jamais accordé une pa-

reille permiſſion aux Hollandois. L'Article qui regardoit le commerce des Indes étoit conçu en ces termes. » Les Sujets & Vaſſaux de Meſſieurs » les Etats jouiront dans tous les » Pays, Terres & Seigneuries & » Domaines du Roi d'Eſpagne & » des Archiducs de la même liberté » & franchiſe qui a été accordée aux » Sujets du Roi de la Grande-Bre» tagne, en vertu du traité de paix » fait avec lui en 1604. conformé» ment aux articles ſecrets qui ont » été arrêtés & conclus à Londres » avec Dom Juan de Velaſco Conné» table de Caſtille; mais dans le traité de paix que les Etats-Généraux conclurent à Munſter avec le Comte de Pegnaranda, Plénipotentiaire d'Eſpagne, la navigation des Indes Orientales & Occidentales leur fut accordée en termes formels & poſitifs.

Ce fut le Comte de Pegnaranda qui en 1648 détacha les Hollandois du parti de la France, & les détermina à faire ſéparément leur paix avec l'Eſpagne ſans y comprendre le Roi Très-Chrétien à qui ils avoient tant d'obligations. Ce traité particu-

lier fut concerté & conduit ſous main par Adrien Paw & Jean de Knuyt les deux plus fins perſonnages de leur Pays. Ils avoient été les principaux auteurs de la rupture entre les Couronnes de France & d'Eſpagne; & il ſemble qu'ils ne s'étoient ſervis de notre alliance & de nos armes que pour faire à nos dépens leur condition meilleure auprès des Eſpagnols. Les Hollandois ne ſe piquerent pas de bonne foi en cette occaſion; car le jour même que leur traité fut conclu avec l'Eſpagne, Knuyt qui étoit le ſecond des ſept Ambaſſadeurs des Provinces-Unies ayant rendu viſite avec deux de ſes Collegues à nos Plénipotentiaires ſur les huit heures du ſoir, & ayant promis poſitivement de ne rien conclure, ils ſe rendirent tout de ſuite chez le Comte de Pegnaranda & ſignerent le traité. Ce fut ainſi que le Plénipotentiaire d'Eſpagne, en faiſant conſentir les Hollandois à une paix particuliere, rompit tous les meſures du Cardinal Mazarin. Celui-ci écrivit à Pegnaranda une lettre dans laquelle il s'exprimoit de la ſorte. »Votre excellence eſt un des »plus grands Miniſtres qu'ait au-

» jourd'hui la Couronne d'Eſpagne.
» Vous avez rendu au Roi votre
» Maître dans la paix de Hollande le
» ſervice le plus ſignalé qu'il pût ja-
» mais attendre d'aucun de ſes Sujets.
» Vous avez en votre particulier
» acquis beaucoup de réputation d'a-
» voir ſçu par votre adreſſe ſéparer
» d'avec la France, des Alliés qui lui
» étoient ſi unis & ſi obligés & dont
» les intérêts en bonne politique
» devoient être à jamais communs &
» indiviſibles. Vous avez fait éclater
» votre prudence, quand vous avez
» tout ſacrifié pour rompre le nœud
» de cette liaiſon.

Le Traité que conclut la Hollande avec les Eſpagnols, fut plutôt un effet de la crainte & de la jalouſie des Etats-Généraux que d'aucun deſſein prémédité de rompre avec la France. Pour en juger, il faut ſçavoir que dès le vivant du Prince d'Eſpagne, le Cardinal Mazarin avoit fait propoſer par les Médiateurs à l'Aſſemblée de Munſter, le mariage du Roi ſon Maître avec l'Infante d'Eſpagne, à condition que cette Princeſſe auroit pour dot tous les Pays-Bas. Le Cardinal ſentoit bien que les Eſ-

pagnols n'accepteroient pas ce parti, mais il prétendoit par-là tenir les Hollandois en reſpect, & les mettre dans la néceſſité de s'unir plus étroitement avec la Couronne de France. Le Prince d'Eſpagne étant venu à mourir en 1646. Pegnaranda ſe ſervit adroitement de l'ouverture faite par le Cardinal Mazarin aux Médiateurs pour perſuader aux Plénipotentiaires des Etats-Généraux qu'il avoit ordre de conclure le mariage de l'Infante avec Sa Majeſté Très-Chrétienne; le Roi d'Eſpagne aimant mieux, diſoit-il, procurer le repos à tous ſes Royaumes par une paix honorable, que de s'expoſer à la honte de perdre les Pays-Bas en continuant la guerre. Cette nouvelle s'étant répanduë, toute la Hollande fut en rumeur. M. d'Eſtrades notre Ambaſſadeur, & tous les François qui étoient pour lors dans le Pays coururent riſque d'être maſſacrés par le Peuple, tant la crainte de tomber ſous la domination de France avoit allarmé ces Républicains qui comprenoient bien que les ſept Provinces faiſant partie des Pays-Bas, le Roi de France

ſuccéderoit au droit des Eſpagnols en épouſant l'Infante. C'eſt pourquoi les Etats-Généraux, ſans délibérer davantage, ordonnerent à leurs Ambaſſadeurs de conclure inceſſamment la paix avec l'Eſpagne.

Nous ne tardâmes pas à avoir notre revanche. Le Comte de Servient qui reſtoit ſeul Plénipotentiaire à Munſter, entreprit de détacher l'Empereur du parti des Eſpagnols, & il mania ſi bien cette affaire que huit mois après le Traité de Hollande, il fit le ſien avec Sa Majeſté Impériale, & ave les Etats de l'Empire à l'excluſion du Roi d'Eſpagne, & du Duc Charles de Lorraine leur Allié; cela donna lieu au Cardinal Mazarin de railler agréablement le Comte de Pegnaranda. » Avouez » donc, Monſieur, lui écrivit-il, que » ſi vous nous avez porté une botte » franche dans le Traité de Hollande, » la ripoſte que nous vous avons » rendue par la paix que nous venons » de conclure avec l'Allemagne, à » votre excluſion, vaut encore » mieux. » En effet il étoit bien plus difficile de ſéparer l'Empereur d'avec le Roi d'Eſpagne que le ſang & les

intérêts d'Etat uniſſoient enſemble, que de détacher les Hollandois d'avec la France à laquelle ils n'étoient unis que par les liens du ſerment & de la reconnoiſſance : d'autant plus que le Roi d'Eſpagne ſe trouvant alors ſans enfants mâles, l'Empereur avoit intérêt de le ménager afin de pouvoir un jour recueillir ſa ſucceſſion.

Je terminerai l'hiſtoire des Conjurations & des Révolutions de Flandres par le récit d'un évenement ſingulier qui regarde ce Pays.

Pendant le tems des Croiſades, 1225.
Baudouin Comte de Flandres fut élu Empereur d'Orient. Il ne jouit pas longtems de cette nouvelle dignité. Un an après ſon élévation à l'Empire, il alla mettre le ſiége devant Andrinople. Il fut attaqué, défait, & tué ſelon toutes les apparences; car on ne put jamais ſçavoir ce qu'il étoit devenu. Au bout de vingt ans, il parut en Flandres un homme qui prétendit être cet Empereur qu'on croyoit mort depuis ſi longtems. Jeanne, fille aînée de Baudouin, avoit ſuccédé à ſon pere dans les Comtés de Flandres & de Haynaut.

Cette Princeſſe avoit eu pluſieurs guerres à ſoutenir, & ſon mari fut fait priſonnier à la fameuſe bataille de Bouvines, & renfermé dans le Château du Louvre à Paris, pour avoir pris les armes contre Philippe Auguſte. L'impoſteur dont je viens de parler ſe préſenta d'abord dans le Haynaut, où il fut très-bien reçu, parce que les Peuples de ce Pays ne ſe voyoient qu'avec peine ſous la domination d'une femme, & auroient mieux aimé voir à leur tête un Prince guerrier. Les Flamands ne firent pas dans les commencemens un ſi favorable accueil au prétendu Baudouin. Ils ne lui permirent l'entrée de la Flandre qu'à condition qu'il paroîtroit avec peu de ſuite, & ils ne voulurent point le reconnoître pour leur Comte, ni pour Empereur des Grecs.

Cet impoſteur affectoit un air de dignité afin de s'attirer le reſpect des Peuples. La Comteſſe Jeanne refuſa de le voir : mais on lui conſeilla de le faire interroger ; il eut ordre de comparoître, & on chercha à l'embarraſſer par différentes queſtions. » S'il » eſt vrai, lui dit-on, que vous ſoyez

» le véritable Baudouin & que vous
» ne preniez pas à faux le titre d'Em-
» pereur d'Orient, pourquoi avez
» vous abandonné vos Sujets de
» Conſtantinople ? Convient-il que
» vous les délaiſſiez, tandis qu'ils ſont
» dans la plus déplorable ſituation,
» & qu'ils ont beſoin de votre ſecours?
» Ne vous ſouvenez-vous plus des
» obligations que vous avez à tant
» de braves Capitaines qui vous ont
» mis ſur la tête le Diadême Im-
» périal, & que vous expoſez à la
» rage des Nations barbares ? Quand
» bien même vous ſeriez le véri-
» table Baudouin, votre conduite
» devroit nous empêcher de vous
» reconnoître, & nous détermine-
» roit à vous regarder comme un
» impoſteur. Car comment pouvons-
» nous croire que ce Baudouin qui
» fut autrefois notre Maître, ait tout-
» à-coup renoncé à l'Empire, comme
» s'il ſe fût ſenti incapable de ſou-
» tenir ce peſant fardeau ? On vous a
» cru mort pendant vingt années.
» Quelle raiſon aviez-vous de nous
» cacher que vous viviez encore ?
» Et pourquoi avez-vous tardé ſi
» longtems à reparoître ? Que n'êtes-

» vous revenu du tems de Philippe
» Auguſte qui auroit pu ou vous
» convaincre d'impoſture, ou vous
» reconnoître pour ſon beau-frere ?
» Dans quel déſert vous êtes-vous
» retiré pour vivre inconnu à toute
» la Terre après avoir joué un rôle ſi
» éclatant ? Parlez ſincerement, ſi
» vous étiez à notre place, ajoute-
» riez-vous foi aux diſcours d'un
» homme qui viendroit vous dire
» après un ſi long intervalle, *Je ſuis*
» *l'Empereur Baudouin* ? Ce n'eſt pas la
» premiere fois, comme vous le
» ſçavez, qu'on a vu des hommes de
» néant uſurper le nom & le titre de
» Roi, ou d'Empereur. La Flandre &
» le Haynaut ont eu beaucoup à ſouf-
» frir depuis le départ du véritable
» Baudouin ? Nous avez-vous aſſiſtés
» dans nos malheurs ; & vous voulez
» que nous vous reconnoiſſions pour
» notre Maître, après nous avoir lâ-
» chement abandonnés dans le tems
» que nous avions le plus de beſoin
» de votre aſſiſtance ?

L'impoſteur écouta ce diſcours avec beaucoup de tranquilité : mais au lieu de répondre à toutes les queſtions qu'on venoit de lui faire,

il ſe plaignit de la conduite qu'on tenoit à ſon égard : » J'ai trouvé, » dit-il, plus d'humanité chez mes » ennemis que parmi mes Sujets. » Après avoir été battu & fait priſonnier devant Andrinople, les » vainqueurs me traiterent avec » toute la conſidération qui étoit » duë à un Prince & à un Empereur. J'ai vêcu parmi eux pendant » vingt années auſſi content que le » peut être un homme qui a perdu » ſa liberté. Je me ſuis ſauvé de ma » priſon, mais j'ai été pris par d'autres Barbares, qui ſans me connoître, m'ont mené en Aſie & m'ont » traité comme un miſérable eſclave. Je me ſuis vu réduit à conduire » la charrue, & à bêcher la terre avec » ces mains accoutumées à manier le » ſceptre. Tandis que j'étois employé » à ces viles occupations, quelques » Marchands d'Allemagne qui paſſerent par le lieu où je travaillois, » m'appellerent & me firent différentes queſtions : je leur dis qui » j'étois & je leur fis le recit de mes » triſtes aventures, ils furent ſenſiblement touchés de mon ſort, & me » racheterent pour une ſomme aſſez

» modique. Me voyant libre, je me
» ſuis preſſé de revenir dans mes
» Etats, je ne m'attendois pas à y
» être traité d'impoſteur, & je
» croyois qu'on reverroit avec plai-
» ſir un Prince qui avoit autrefois
» rendu ſon pays ſi floriſſant. Sujets
» ingrats, eſt-ce là ce que je dois
» attendre de vous après tous les
» bienfaits dont je vous ai comblés
» autrefois? Je ne ſuis plus étonné
» que la Flandre ait éprouvé tant
» de malheurs pendant mon abſence,
» mon Peuple a dégéneré de la ver-
» tu de ſes Ancêtres & s'eſt rendu
» indigne de la protection du Ciel.

Le faux Baudouin eût continué à leur faire de plus vifs reproches, ſi le grand Tréſorier qui préſidoit à ce Conſeil ne l'eût interrompu, & n'eût rompu l'Aſſemblée, alléguant qu'on ne pouvoit rien conclure ſur une affaire de cette importance ſans ſçavoir les intentions de leur Souveraine.

La Princeſſe Jeanne ne pouvoit douter que ſon pere étoit mort, elle avoit envoyé en Grece quelques perſonnes de confiance qui rapporterent que Baudouin ayant été pris

par le Roi des Bulgares, fut conduit par ſon ordre dans une affreuſe priſon, où après l'avoir chargé de chaînes, on le fit perir d'une maniere cruelle. La Comteſſe qui étoit accoutumée depuis longtems à commander, craignoit de ſe voir contrainte à remettre l'autorité ſouveraine entre les mains d'un homme qu'elle regardoit comme un impoſteur ; c'eſt pourquoi elle réſolut d'employer toutes ſortes de moyens pour découvrir la fourberie. Cependant une partie de la Nobleſſe reconnut le faux Baudouin pour Comte de Flandres & pour Empereur d'Orient. Il étoit habillé à l'Arménienne, portoit une longue barbe hériſſée. Le Peuple ajouta foi à ſes impoſtures, voyant que cet homme connoiſſoit très-bien le Pays, & qu'il avoit pluſieurs traits de reſſemblance avec Baudouin. Ce fourbe ſe trouva ſi bien appuyé, qu'il chercha à ſe ſaiſir de la Comteſſe Jeanne, & peu s'en fallut qu'il ne la ſurprît dans le Queſnoi. Cette Princeſſe après avoir pourvu à ſa ſureté, envoya des Ambaſſadeurs à Louis VIII. Roi de France pour le prier d'exa-

miner cette affaire. Le Monarque François donna ordre au prétendu Baudouin de le venir trouver à Compiegne. L'impoſteur s'y rendit accompagné de pluſieurs perſonnes d'un rang diſtingué. Lorſqu'il parut devant le Roi, il le ſalua fierement: » Je ne ſçais, dit Louis VIII. de quel» le maniere je dois vous rendre le » ſalut, ni quel titre je puis vous » donner. Baudouin étoit mon on» cle & un Prince très-reſpectable. » J'ai pleuré ſa mort pendant ma » jeuneſſe. Son frere Henri & ſa fille » Jeanne lui ont ſuccédé l'un à l'Em» pire, & l'autre au Comté de Flan» dres, qui eſt un Fief de ma Cou» ronne. Je ſouhaiterois que ce cher » parent vêcût encore, mais nous » avons des preuves trop certaines » de ſa mort. Vous qui prétendez » être ce Baudouin, comment pour» rez-vous le prouver? Je n'ai » qu'un petit nombre de queſtions » à vous faire, & vous ſerez votre » propre Juge. Répondez donc aux » différens articles que je vais vous » propoſer. Le Roi Philippe mon » pere vous a-t-il traité comme ſon » Feudataire, & vous a-t-il donné

» l'inveſtiture du Comté de Flan-
» dres ? En quel lieu, en quel tems,
» de quelle maniere, devant quels
» témoins, de quelle ſorte vous a-
» t-il fait Chevalier ? Quelle femme
» aviez-vous priſe en France ? Qui
» ont été les Entremetteurs de ce
» mariage ? En quel endroit, & avec
» quelles cérémonies l'avez-vous
» contracté ? Le véritable Baudouin
» ne peut pas ignorer toutes ces
» choſes.

L'impoſteur ne ſçut que répondre. Cependant il paroît qu'il n'y avoit rien de fort embarraſſant dans la plupart des queſtions qu'on venoit de lui faire. Il ne devoit pas ignorer par exemple juſqu'au nom de la Princeſſe que Baudouin devoit avoir épouſée. Etoit-il bien difficile auſſi de ſçavoir en quel lieu & avec quelles cérémonies on célébra le mariage ? A l'égard des autres queſtions, un fourbe habile auroit encore pû s'en tirer aiſément : mais il paroit que celui-ci n'avoit pas bien étudié ſon rôle. Quand on vit qu'il demandoit du tems pour répondre à tous ces articles, on fut pleinement convaincu que c'étoit un impoſteur. Alors le

Roi lui ordonna de ſortir en trois jours de ſon Royaume.

Le faux Baudouin voyant que ſa fourberie étoit découverte ſe retira d'abord à Valenciennes. Sentant qu'il ne ſeroit pas en ſureté dans cette Ville, il ſe traveſtit à deſſein de ſe ſauver en Bourgogne où il eſpéroit rétablir ſes affaires ; mais il fut ſi bien obſervé qu'on le ſaiſit en chemin. Il tomba entre les mains d'un Gentilhomme Bourguignon nommé Caſtenac qui le livra à la Comteſſe de Flandres pour 400 marcs d'argent. Dès que la Princeſſe eut ce fourbe en ſon pouvoir elle le fit appliquer à la queſtion & le força d'avouer ſon impoſture. On ſçut alors qu'il étoit Champenois, qu'il ſe nommoit Bertrand de Rans, & qu'il avoit été Hermite demeurant dans la Forêt de Valenciennes. Il avoit oui dire à pluſieurs Bourgeois que toute la Flandre ſe laſſoit d'être gouvernée par une femme, & ils avoient ajouté : *Ah ! ſi notre cher Prince revenoit dans le Pays, qu'il y trouveroit de changement !* Il leur répondit : *Sçavez-vous ſi le Prince que vous regrettez, après avoir briſé ſes chaînes, ne reparoîtra pas bientôt*

bientôt dans ses Etats. Ces paroles firent beaucoup de plaisir aux Flamands, ils examinerent celui qui venoit de les flatter d'une si douce espérance, & crurent que l'Hermite pouvoit bien être leur Ancien Maître.

Le bruit se répandit par toute la Flandre que Baudouin vivoit encore, chacun le venoit voir dans sa solitude. On le traitoit en Prince, & on lui fournissoit de l'argent pour le mettre en état de paroître avec la magnificence convenable à son rang. Il profita de la crédulité des Peuples, & entreprit de se faire Souverain. Tel fut l'aveu que lui arracha la torture. Pour le punir de son imposture, on le lia sur un chevalet & on le promena par toutes les Villes de Flandres Haynaut : ensuite il fut (*a*) pendu.

Cet Imposteur avoit tellement séduit les Flamands que la plupart demeuroient convaincus qu'il étoit réellement le Comte Baudouin, & que sa fille avoit mieux aimé le faire pendre que de lui rendre ses Etats. On prétend que, lorsqu'on le menoit au

(*a*) A Lille en Flandres.

ſupplice, il déclara que la Princeſſe Jeanne avoit une certaine marque ſur cette partie du corps que la pudeur ne permet pas d'expoſer aux yeux, que perſonne n'avoit jamais eu connoiſſance de cette marque que lui, ſon épouſe & la nourrice de la Princeſſe. Comme la nourrice étoit morte depuis longtems, on ne pouvoit croire qu'elle eût découvert ce myſtere à l'impoſteur, & on concluoit de-là qu'il étoit le véritable Baudouin. On dit que la Princeſſe en demeura ſi perſuadée, que pour obtenir du Ciel le pardon de ſon parricide, elle fit bâtir à Lille en Flandres un grand Hôpital qu'on nomme *l'Hôpital Comteſſe*, où l'on expoſa partout d'une maniere très-expreſſive le ſujet de la fondation; car on voyoit des potences ſur les vitres, les murailles, & ſur preſque tous (*a*) les uſtenciles de cet Hôpital. Ce fut ainſi qu'on donna lieu à toute l'Europe de douter ſi celui que la Comteſſe de Flandres venoit de faire périr étoit réellement un impoſteur.

(*a*) Sur les rideaux des lits, ſur les plats, aſſiettes, nappes & ſerviettes.

CONJURATION*

Contre le Duc de Farneſe.

LE Pape Paul III. qui ne ſongeoit qu'à l'élévation de ſa famille, avoit fait Pierre-Louis de Farneſe ſon fils Duc de Parme & de Plaiſance, & retrancha ainſi du patrimoine de l'Egliſe ces deux Villes que les François avoient miſes autrefois 1547.
ſous la domination des Souverains Pontifes. Mais le Pape pour les remplacer, attacha au S. Siége en forme d'échange la Principauté de Camerino, & la Seigneurie de Nepi, qu'il avoit données à ſon petit-fils Ottavio, lorſque celui-ci épouſa Marguerite d'Autriche fille naturelle de l'Empereur. Paul III. ordonna auſſi qu'on payeroit par an à la Chambre Apoſtolique huit mille écus de pen-

* Comme on doit avoir l'eſprit rempli du Prince de Parme qui joua un ſi grand rôle pendant la guerre des Pays-Bas, je crois ne pouvoir mieux placer que dans cet endroit la conjuration ſuivante qui fut formée contre le pere de ce Prince.

ſion pour le Duché de Parme & de Plaiſance. Tout cela ne ſe fit pas ſans conteſtation ; car le Cardinal de Trani qui étoit un homme de grande autorité s'y oppoſa vivement, cherchant par cette apparence de fermeté à ſe concilier l'affection de ſes Confreres afin de parvenir un jour au Pontificat. D'un autre côté Ardinghel'o qui venoit d'être décoré de la Pourpre Romaine, voulant en témoigner ſa reconnoiſſance à Paul III. favoriſa autant qu'il lui fut poſſible, les entrepriſes de ce Pape & travailla à les faire réuſſir.

Tous ces arrangemens déplurent à l'Empereur Charles-Quint qui prétendoit que les Villes de Parme & de Plaiſance dépendoient du Duché de Milan. Marguerite d'Autriche parut très-mécontente de ce qu'on lui ôtoit Camerino & Nepi, dont elle & ſon époux Ottavio étoient en poſſeſſion, & cela pour faire un échange qui ne devoit être avantageux qu'à Pierre-Louis Farneſe. Il eſt bien vrai qu'après la mort de celui-ci, Parme & Plaiſance devoient appartenir à Ottavio ſon fils, mais on préfere communément une jouiſſan-

ce réelle à des eſpérances éloignées.

L'Empereur commençoit à tenir pour ſuſpect Pierre-Louis Farneſe comme ayant eu part à la Conjuration de Genes. Il ne ſe fioit gueres plus au Pape qu'on ſoupçonnoit avec aſſez de fondement de vouloir ſe rendre maître de Sienne ; c'eſt pourquoi il ne voulut point ratifier ce que Paul III. venoit de faire en faveur de Pierre-Louis Farneſe ; & il fit dire au ſouverain Pontife que ſi Parme & Plaiſance appartenoient à l'Egliſe, ce n'étoit pas au Pape à en diſpoſer, & que ſi ces deux Villes dépendoient de l'Empire, il n'étoit pas en ſon pouvoir de les aliéner au préjudice de la dignité Impériale. Ce refus mortifia vivement Paul III. Pour ſe venger il rappella ſon petit-fils Ottavio, & ne ſongea plus qu'à diminuer la puiſſance de l'Empereur en Italie. Il ſouleva les Vénitiens contre ce Prince, fit alliance avec Henri II. Roi de France ; & ſe déclara ouvertement ennemi de l'Empereur. Ce fut dans ce tems-là que le Duc d'Urbain Guidobaldo épouſa en ſecondes nôces Vittoria Farneſe petite-fille du Pape. Quand

on vit Paul III. appuyé de ces alliances, on ſe douta bien que les Farneſes ne demeureroient pas longtems en repos, & qu'ils chercheroient à ſe venger de tous ceux dont ils croyoient avoir lieu de ſe plaindre, ou à s'aggrandir par quelque nouvelle acquiſition.

Les Farneſes ne tarderent pas à manifeſter leurs deſſeins, car l'Empereur qui craignoit que la Ville de Sienne ne fût ſurpriſe, ayant voulu y mettre une garniſon, le Pape fit tout ſon poſſible pour l'en empêcher; cependant après bien des difficultés les Siennois reçurent Diego Urtado de Mendoſe, avec les troupes de l'Empereur, à la ſollicitation de Côme de Medicis, Duc de Florence qui eſperoit que ſi les Imperiaux pouvoient être une fois les Maîtres de cette Ville, elle pourroit quelque jour paſſer ſous ſa domination. Voilà la cauſe des diviſions qui étoient entre le Pape, l'Empereur & le Duc de Parme, à quoi l'on peut encore ajouter les mécontentemens particuliers de Ferdinand de Gonzague, Gouverneur du Milanois, qui ſe plaignoit de ce que

le Pape lui avoit enlevé une partie de ſes biens, & que Pierre-Louis Farneſe s'étoit emparé par force de quelques Châteaux que la Maiſon de Gonzague avoit longtems poſſedés.

A peine le fils de Paul III. fut-il inſtallé dans ſa Principauté de Parme & de Plaiſance, qu'il ſe rendit odieux à ſes Sujets, & principalement à la Nobleſſe. Ce Prince ſe livroit avec impudence aux plus ſales débauches, & n'aimoit rien tant que les plaiſirs qui révoltent la Nature. On s'imagine bien que les habitans de Parme & de Plaiſance ne devoient regarder qu'avec horreur un Prince capable de pareils excès. Mais ce qui acheva d'irriter les Nobles du Pays, fut le peu d'égard qu'on leur témoignoit, tandis que le Prince cherchoit par toutes ſortes de bons traitemens à gagner l'affection de la plus vile populace.

On réſolut de ſe défaire d'un monſtre qui deshonoroit l'humanité. Le Comte Jean de l'Anguiſciola fut l'Auteur de la Conjuration. Sa fermeté & ſa prudence lui firent ſurmonter tous les obſtacles qui ſe rencontrent ordinairement en de pa-

reilles entrepriſes. Le premier à qui il communiqua ſon projet, fut Camille fils de Scipion Pallavicin. Ils délibérerent enſemble pour ſçavoir quelles perſonnes ſeroient propres à l'exécution de ce deſſein. Auguſtin Lando Comte de Campiano, Jean-Louis Gonfalonieri, Alexandre & Hieronime Pallavicin, freres de Camille, furent jugés dignes d'être admis au nombre des Conjurés. Ferdinand de Gonzague entra auſſi dans le complot, & avertit l'Empereur de ce qui ſe paſſoit. On prétend que Charles V. conſentit à tout, excepté à la mort du Prince; mais ſelon toutes les apparences il permit qu'on aſſaſſinât ſon gendre; car il y auroit eu trop de riſques à exécuter une pareille entrepriſe contre ſa volonté.

Le Duc de Parme fut averti qu'il ſe tramoit une conſpiration dans ſes Etats. Le Pape ſon pere lui manda de ſe donner garde du dixiéme de Septembre, parce que les Aſtres (a) le menaçoient ce jour-là de quelque

(a) Paul III. étoit fort adonné à l'Aſtrologie judiciaire.

grand malheur. Farneſe mépriſa d'abord tous ces avertiſſemens. Cependant quelques-uns de ſes amis lui ayant écrit de Cremone qu'on devoit attenter à ſa vie & qu'ils lui diroient les noms des Conjurés, s'il vouloit leur envoyer quelque homme de confiance ; cet avis hâta le moment de ſa mort ; car il commença alors à montrer de l'inquiétude, & fit partir pour Cremone le Comte de Villa-Chiara pour ſçavoir les particularités de la Conſpiration. Il commanda en même tems au Capitaine Alexandre de Terni Commandant de ſes troupes de ſe rendre auprès de lui pour une affaire d'importance. Les Conjurés qui furent inſtruits de toutes ces démarches virent qu'il étoit tems d'agir. Ils allerent à la Citadelle de Plaiſance où logeoit le Prince, & quand le moment parut favorable pour l'exécution, le Comte Lando tira un petit coup de piſtolet, c'étoit le ſignal dont on étoit convenu. Auſſitôt le Pont fut levé ; on tua ſans peine les Gardes qui étoient à la porte. Des Soldats Allemands qui s'amuſoient à jouer dans la ſalle, furent taillés en

piéces. Enſuite le Comte de l'Anguiſciola entra dans la chambre du Prince qui étoit perclus & ſans armes, il le tua d'un coup de poignard, & après cette expédition Hieronime Pallavicin qui étoit demeuré dans la Ville avec une troupe de gens choiſis, afin de donner ordre à tout ce qui pourroit ſurvenir de nouveau, entra dans la Citadelle pour rejoindre ſes compagnons. On ferma les portes & on tira trois coups de Canon pour avertir Ferdinand de Gonzague qui étoit hors de la Ville avec des troupes, que le projet avoit heureuſement réuſſi.

Le Peuple qui ignoroit encore ce qui venoit de ſe paſſer courut en foule à la Citadelle. Les Conjurés ſe mirent aux fenêtres, & déclarerent qu'ils venoient de tuer le Tyran, & de rendre la liberté à leur patrie. Ils attacherent le cadavre avec une chaîne, & après l'avoir ſecoué pendant quelque tems, ils le jetterent dans le foſſé. Le corps de Pierre-Louis Farneſe fut expoſé pendant quatre jours à toutes ſortes d'ignominies, & on ne l'enterra que quand les Conjurés ſe furent raſſaſiés du

plaiſir que fait gouter la vengeance en de pareilles occaſions. Cet évenement ne cauſa aucun trouble dans la Ville, & perſonne ne regretta le Tyran, excepté peut-être le Pape qui s'attendoit bien que ſon fils périroit d'une maniere funeſte.

CONJURATION DE ZUSKI,

Contre le faux Demetrius.

JEan Baſilide, qui tyranniſa la Moſcovie pendant un regne de quarante-huit années, laiſſa en mourant deux fils, dont l'un des deux s'appelloit Démetrius & l'autre Fœdor; l'aîné ſucceda à ſon pere: mais comme on n'avoit pas grande opinion de ſa capacité, on confia le Gouvernement à Boris Gudenon, Grand Ecuyer & beau-frere du jeune Czar. Le Régent s'acquita ſi bien de ſon emploi & ménagea tellement l'affection des Moſcovites, que l'on diſoit hautement qu'il méritoit de ſucceder aux deux Princes, en cas qu'ils vinſſent à mourir: on ne ſentoit pas les conſéquences d'un pareil diſcours: c'étoit mettre un poignard dans les mains de Gudenon pour en percer le cœur de ſon Maître. Il ne tarda pas à manifeſter ſes ambitieux projets; Démetrius fut

ſa premiere victime, il s'en délivra par le moyen d'un Gentilhomme de ſa ſuite à qui il avoit promis les plus grandes récompenſes, mais Gudenon au lieu de lui tenir parole, le fit tuer auſſitôt qu'il fut de retour d'Uglitz où s'étoit commis l'aſſaſſinat. Non content d'avoir trempé ſes mains dans le ſang de ſon Roi, il fit encore mettre le feu en différens quartiers de Moſcou, afin que les Habitans de cette grande Ville fuſſent plus occupés de leurs intérêts perſonnels que du bien public. Cependant il affectoit d'être fort ſenſible à la mort de Démetrius : on faiſoit par ſon ordre des informations très-exactes, & des exécutions très-rigoureuſes contre les habitans d'Uglitz ; on raſa leur Château, comme ſi c'eût été une retraite d'aſſaſſins.

Le perfide Boris n'avoit plus qu'une barriere à renverſer pour s'élever au thrône. Il ne voulut cependant pas précipiter la perte de Fœdor, qui lui abandonnoit tout le ſoin du Gouvernement. Le jeune Czar, après un regne de quelques années, tomba ſubitement malade, & mou-

rut ſans laiſſer d'enfans. On offrit alors la Couronne à Boris Gudenon, qui feignit de ne vouloir pas l'accepter, & qui parut ne ſe rendre qu'aux inſtantes ſollicitations de ſes amis ; par ce refus affecté, il vouloit ſans doute écarter les ſoupçons qu'on avoit conçus contre lui au ſujet de la mort des deux jeunes Princes.

Ce fut ſous le regne de Boris, que parut l'impoſteur dont je vais écrire l'hiſtoire. Il étoit de Gereſlaw & s'appelloit Griska Utropeia, ſes parens qui étoient Nobles, mais pauvres, le contraignirent de ſe faire Moine, à cauſe de ſon penchant à la débauche. Il entra dans l'Ordre de S. Baſile où il paſſa quelques années. Un Religieux du même Monaſtere, voyant que Griska étoit bienfait de ſa perſonne & qu'il avoit beaucoup d'eſprit, crut que de ſemblables qualités ne devoient pas reſter enſevelies dans un Cloître. Il entreprit de placer ſon jeune confrere ſur le thrône, dans l'eſperance ſans doute qu'il pourroit un jour figurer lui-même à la Cour. Quand le vieux Moine eut donné à Griska de bon-

nes inſtructions ſur le rôle qu'il devoit jouer, il le fit ſortir du Couvent, & l'envoya en Lithuanie au ſervice d'un Seigneur de grande qualité qui ſe nommoit Adam Wenewetski. Celui-ci s'étant un jour fâché contre ſon nouveau domeſtique, l'appella de ce nom inſultant qu'on ne peut donner qu'aux perſonnes dont la naiſſance eſt illégitime, & accompagna de mauvais traitemens cette groſſiere injure. Griska ſe mit à pleurer, & dit que ſi on le connoiſſoit on ne le traiteroit pas de la ſorte. *Et qui es-tu donc ?* lui demanda le Seigneur Lithuanien : » Je » ſuis, répondit le jeune Moſcovi» te, fils du Czar Jean Baſilide ; » Boris voulut me faire aſſaſſiner, » mais quelques-uns de mes amis » ſubſtituerent à ma place le fils d'un » Prêtre qui me reſſembloit parfaite» ment, & me firent enſuite éva» der. Vous voyez ſi j'ai eu raiſon » d'être ſenſible aux indignes trai» temens que vous venez de me » faire eſſuyer. » L'impoſteur montra en même tems une croix d'or garnie de pierres précieuſes qu'il diſoit lui avoir été pendue au col, lorſ-

qu'il fut baptiſé : il ajouta que l'appréhenſion de tomber entre les mains de Boris l'avoit empêché juſqu'alors de ſe faire connoître. Se jettant enſuite aux genoux de Wenewetski, il le conjura de s'intereſſer pour un Prince malheureux qui ſe trouveroit peut-être un jour en état de reconnoître les ſervices qu'on lui auroit rendus. Griska fit ſi bien ſon perſonnage que le Lithuanien demeura perſuadé que ce fourbe étoit le fils de Jean Baſilide. Il lui fit donner ſur le champ des habits, des chevaux, & un équipage digne d'un Prince. Cette nouvelle ſe répandit bientôt dans le Pays, & on y ajouta foi d'autant plus aiſément que Boris offrit une ſomme conſidérable à quiconque lui livreroit mort ou vif ce faux Demetrius.

Wenewetski voulant pourvoir à la ſureté du prétendu Prince, l'envoya en Pologne chez le Vaivode de Sandomir qui le reçut très-bien, & qui lui promit des ſecours ſuffiſans pour le remettre ſur le thrône, à condition qu'il établiroit la Religion Romaine en Moſcovie. Demetrius conſentit à tout, & s'engagea à épouſer la fille

du Vaivode après ſon rétabliſſement. L'Impoſteur ſe vit bientôt à la tête d'une puiſſante armée, avec laquelle il entra en Moſcovie; il prit pluſieurs Villes, & eut de ſi grands avantages ſur ſes ennemis, que le Czar en mourut de chagrin.

Les Seigneurs Moſcovites élurent d'abord pour leur Souverain Fœdor, fils de Boris; mais lorſqu'ils vinrent à refléchir ſur le bonheur qui accompagnoit continuellement les armes de Démetrius, ils conclurent que le Ciel ne pouvoit s'intéreſſer pour un impoſteur, & que celui dont toutes les entrepriſes étoient ſuivies d'un ſi éclatant ſuccès, devoit être leur Prince légitime. Le peuple adopta ans peine ce faux raiſonnement, & cria dans un tranſport de joie: *Vive Démetrius, & meurent tous ſes ennemis.* Auſſi-tôt les Moſcovites courent au Château; renferment le jeune Fœdor, chaſſent tous les parens de Boris, envoyent des Députés à Démetrius, pour le prier de venir au plutôt prendre poſſeſſion de ſes Etats; & pour preuve de leur fidélité, ils offrent de lui livrer le Czar Fœdor & toute ſa famille. Sur le champ il

envoye étrangler la mere & le fils de ce Prince, & fait courir le bruit qu'ils ſe ſont empoiſonnés.

L'Impoſteur ſe rendit à Moſcou, & fut couronné avec les cérémonies ordinaires. Afin qu'on ne pût douter de ſa naiſſance, il envoya chercher la mere du véritable Démétrius que Boris avoit autrefois relèguée dans un Couvent fort éloigné de la Capitale. Il fut au-devant d'elle, la logea au Château & la fit traiter avec beaucoup de magnificence. Tous les jours il alloit la voir, & lui rendoit tous les honneurs qu'une mere eût pu attendre de ſon fils. Cette Princeſſe ſçavoit cependant bien que Démetrius ne vivoit plus; mais elle diſſimula, tant par reſſentiment contre la mémoire de Boris, & par la crainte d'eſſuyer quelques mauvais traitemens, que parce qu'elle étoit bien aiſe de ſe voir honorée de la ſorte, & de mener une vie agréable, après les ennuis qu'elle avoit ſoufferts depuis la mort de ſes deux fils.

Le faux Démetrius ſe rendit bientôt odieux aux Moſcovites, quand ils virent qu'il vouloit épouſer une Ca-

tholique Romaine *(a)*, & qu'il pilloit les thréſors du Royaume pour envoyer au Vaivode de Sandomir ſon futur beau-pere de quoi le mettre en équipage. On commença à le ſoupçonner & à décrier ſa conduite ; un des principaux Officiers nommé Waſilis-Zuski fut le premier qui excita les eſprits à la révolte : il repréſenta le danger où la Religion & l'Etat alloient ſe trouver expoſés par l'alliance que le nouveau Czar avoit deſſein de contracter avec une femme étrangere, & qui étoit Catholique Romaine ; il ajouta que Démetrius étoit un impoſteur & un traître, dont il falloit délivrer la Moſcovie. On forma auſſi-tôt une conſpiration, qui ne tarda pas à être découverte. Zuski, qui en étoit le principal auteur, fut pris & condamné à mort ; lorſqu'on étoit prêt à l'exécuter, Démetrius lui accorda ſa grace, eſpérant par cet acte de clémence gagner l'affection des Moſcovites. On laiſſa le Czar aſſez tranquille juſqu'au jour de ſes nôces. La

(*a*) Démetrius avoit lui-même embraſſé la Religion Romaine.

fille du Vaivode étant arrivée à Moſcou avec un grand nombre de Polonois bien armés, & capables de ſe rendre maîtres de la Ville, les habitans commencerent à ouvrir les yeux. Zuski raſſembla dans ſa maiſon les principaux Seigneurs du Pays, & leur fit conſidérer la ſituation préſente des affaires, & offrit d'expoſer encore ſa vie pour le maintien de la Religion & de l'Etat (*a*). Tous ces Seigneurs le remercierent & promirent de le ſecourir de leurs biens & de leurs perſonnes quand il jugeroit l'occaſion favorable. Elle ſe préſenta le dernier jour des noces du Czar. Ce Prince & tous les gens de ſa Cour étant

(*a*) On dit que ce qui irrita les Moſcovites, fut que Démétrius ne demanda pas au Patriarche la permiſſion de coucher avec ſa femme, qu'il ne ſe lavoit point dans certaines Etuves après avoir couché avec elle, comme cela ſe pratiquoit dans le Pays, & que la nouvelle Mariée & les autres Dames Polonoiſes jouant au piquet avoient marqué leurs points avec de la craye ſur le revers d'un petit tableau qui repréſentoit *S.* Nicolas; ce qui fut regardé par les Moſcovites comme un énorme ſacrilége.

yvres & endormis, les Moſcovites firent ſonner le tocſin vers minuit, prirent les armes & attaquérent le Château, où ils maſſacrerent d'abord les Gardes Polonoiſes; ils entrerent dans la chambre de Démétrius qui pour ſe dérober au peril dont il étoit menacé, ſauta par une fenêtre & tomba dans la cour du Château, où il fut pris. Zuski lui caſſa la tête d'un coup de piſtolet, & on mit en priſon le Vaivode de Sandomir, ſon fils & ſa fille qui n'avoit gouté que très-peu de tems le plaiſir de ſe voir Grande Ducheſſe de Moſcovie. Les Dames qui ſe trouverent dans le Palais furent outragées, & plus de 1700 hommes la plupart Polonois furent tués. On dépouilla le corps de Demetrius, & on le traîna ſur une place qui étoit devant le Château. Il demeura expoſé pendant trois jours à la vue du Peuple. Enſuite il fut inhumé ſans aucune cérémonie, mais on le déterra pour bruler ſon cadavre & le réduire en cendres. Ce fut ainſi qu'un ſimple Moine trouva le ſecret de ſe faire Souverain d'un vaſte Empire dont il auroit pû demeurer tranquille poſſeſ-

ſeur, s'il s'étoit comporté avec autant de prudence ſur le thrône, qu'il avoit montré de courage pour y parvenir.

Après un évenement ſi ſingulier les Moſcovites élurent pour leur Souverain Jean Baſilowitz Zuski, le principal Auteur de la révolution. Mais à peine ſe fut il mis en poſſeſſion de la Couronne, qu'elle lui fut diſputée par un autre impoſteur nommé Knez Gregori Schacopski. Celui-ci ayant trouvé le moyen de ſe ſaiſir des grands Sceaux ſe retira en Pologne, où à l'imitation de ſon Prédéceſſeur, il publia qu'il s'étoit ſauvé pendant la nuit, qu'on avoit pris un autre pour lui, & qu'il étoit venu en Pologne pour y lever des troupes, à deſſein de ſe venger des outrages qu'il avoit reçus. Les Polonois appuyerent cet Impoſteur pour avoir occaſion de faire éclater leur reſſentiment contre les Moſcovites. Ceux-ci eurent de longues guerres à ſoutenir, dont le ſuccès ne fut pas heureux. Ils imputerent leurs diſgraces à Zuski leur nouveau Souverain, & lui firent un crime de ce que la victoire ſe déclaroit toujours en faveur de ſes

ennemis. Pour l'en punir, ils le chaſſerent du thrône & l'enfermerent dans un Couvent.

Les Seigneurs Moſcovites, pour éviter tout ſujet de jalouſie entr'eux, réſolurent de ſe donner pour maître un Prince étranger. Ils offrirent la couronne à Uladiſlas fils aîné de Sigiſmond, Roi de Pologne. Leurs offres furent acceptées à certaines conditions. Un des articles du Traité portoit, que Zuski ſéroit tiré de ſon Couvent, & remis avec quelques Seigneurs de ſa famille entre les mains du Monarque Polonois, qui les garda fort long-tems priſonniers à Smolensko, où Zuski mourut.

Staniſlas Solkouski qui étoit parti de Pologne à la tête d'une bonne armée, & qui venoit d'arriver à Moſcou dans le deſſein de venger la mort de ſes compatriotes qu'on avoit maſſacrés pendant les nôces de Demetrius, ayant appris la concluſion du Traité, mit bas les armes, & reçut au nom d'Uladiſlas la foi & l'hommage des Moſcovites. Ceux-ci après avoir prêté ſerment de fidélité conduiſirent ce Général Polonois dans le Château avec mille de ſes gens.

Le reſte de l'armée reſta hors de la Ville, n'entreprenant rien qui pût donner ombrage aux habitans du Pays. Les deux Nations vécurent d'abord en bonne intelligence; mais les ſoldats Polonois s'étant peu à peu gliſſés dans la Ville juſqu'au nombre de ſix mille, & s'étant ſaiſis des avenues du Château, ils ſe logerent chez les Bourgeois, à qui ils devinrent inſupportables par leurs inſultes & leurs violences. Les femmes & les filles n'étoient pas en ſureté; elles ſe voyoient expoſées à toutes les inſolences, dont eſt capable un ſoldat ſans pudeur. On ne reſpectoit pas davantage les images des Saints, ſur leſquelles on tiroit par amuſement des coups de piſtolets.

Les Habitants de Moſcou indignés d'une pareille conduite, s'aſſemblerent devant le Château & ſe plaignirent des outrages qu'ils eſſuyoient à chaque inſtant: Il nous » eſt impoſſible, diſoient-ils, d'en» tretenir ſi longtems cette multi» tude de Soldats: notre commer» ce ſe ruine, & nous ſouffrons con» ſidérablement; d'ailleurs nous ne » voyons point arriver notre nou-

veau

» veau Souverain : que devons-nous
» penſer de ce retardement ? Nous
» ne pouvons plus vivre de la ſor-
» te & on nous force de recourir
» aux moyens que la Nature a don-
» nés aux hommes pour leur con-
» ſervation. » Staniſlas tâcha de les appaiſer, & fit même châtier ceux de ſes Soldats qui lui parurent les plus coupables ; mais voyant que cette démarche ne produiſoit rien, & ayant tout lieu de craindre un ſoulevement général, il doubla les Gardes, ſe ſaiſit des principales rues & défendit aux habitans de porter des armes. Les Moſcovites refuſerent d'obéir, & tinrent des aſſemblées en différens quartiers de la Ville, pour tâcher de faire diverſion. Les Polonois de leur côté, non contens de ſe tenir ſur la défenſive, mirent le feu en pluſieurs endroits de cette Capitale, & par ce moyen obligerent les Moſcovites à courir au ſecours de leurs femmes & de leurs enfans. Profitant du déſordre que cauſoit l'incendie, ils attaquoient ces malheureux habitans partout où ils les rencontroient, & en firent un ſi horrible carnage, qu'il périt pendant deux

jours plus de deux cens mille perſonnes par le fer ou par les flammes. Preſque toutes les maiſons de la Ville furent brûlées. On pilla les Palais, les Egliſes, les Couvens, & on en tira une prodigieuſe quantité d'or, d'argent & de pierreries. On prétend que les ſoldats firent un butin ſi conſidérable, qu'ils chargeoient leurs piſtolets avec de groſſes perles.

Quinze jours après cet évenement Zacharias Lippenart, Seigneur Moſcovite, arriva avec une puiſſante armée au ſecours de ſa Nation. Il aſſiégea les Polonois dans le Château, tua pluſieurs de leurs gens en diverſes attaques, les contraignit d'en venir à un accommodement, & de ſortir du Royaume. Ce fut l'impoſture de Démetrius qui occaſionna toutes les ſanglantes révolutions dont je viens d'expoſer l'affreux tableau.

Les Moſcovites qui n'avoient que trop ſujet de déteſter les Polonois, ne voulurent plus d'Uladiſlas pour leur Souverain. Ils élurent un Seigneur de leur Nation, appellé Michel Fœderowitz, qui régna pendant trente-deux ans avec beaucoup de douceur & de ſageſſe. Sous l'empire

de ſon fils Alexis, un nouveau Démetrius, ſoutenu par les Polonois, excita encore de grands troubles; mais celui dont je veux parler, ne fut que malheureux ſans être coupable; c'eſt ce qu'il faut développer.

La fille du Vaivode de Sandomir, qui avoit épouſé le faux Démetrius, ayant été miſe en priſon après la mort de ſon mari, & craignant d'être maltraitée par les Moſcovites, fit entendre qu'elle ſe croyoit groſſe, & elle l'étoit effectivement. Quoiqu'on la veillât de fort près pour s'aſſurer de l'enfant qu'elle mettroit au jour; elle trouva le moyen quand elle fut accouchée de faire paſſer ſon fils entre les mains d'un Coſaque en qui elle avoit confiance. Le Prêtre qui baptiſa l'enfant, lui imprima ſur les épaules avec de l'eau forte de certains caracteres qui déſignoient ſa naiſſance. Le Coſaque emporta dans ſon Pays le dépôt qu'on venoit de lui confier, & quelque tems après la veuve de Démétrius mourut dans ſa priſon. Avant ſa mort, elle déclara à quelques-unes des Demoiſelles qui étoient à ſon ſervice, ce qu'elle avoit fait pour ſauver ſon fils. Les Polonois

furent instruits de cette aventure; mais ils ne pouvoient découvrir où étoit le jeune Démetrius, car le Cosaque ne vêcut pas long-tems, & on ne sçavoit en quel lieu il étoit mort, ni où il avoit laissé le jeune Prince dont il s'étoit chargé.

Le hasard fit enfin trouver le jeune Démetrius. Etant à Samberg petite Ville de la Russie noire, il alla un jour se laver le corps dans un bain public. Quelqu'un ayant apperçu les marques qu'il portoit sur les épaules, s'imagina que c'étoit un homme flétri par ordre de la Justice; ce qui attira beaucoup d'injures à Démetrius. Celui-ci répondit ingénument, qu'il ne se souvenoit pas qu'on eût gravé ces marques sur son corps, & que selon toutes les apparences, il les avoit reçues en venant au monde, où portées dés le ventre de sa mere; ce qu'il disoit parut d'autant plus plausible, que ces caracteres n'étoient point semblables à ceux qu'on imprime sur les corps des malfaiteurs.

Le bruit de cette aventure se répandit d'abord dans la Ville de Samburg, & parvint aux oreilles de Jean Nicals Danielonski, Grand Trésorier

de Pologne. Ce Seigneur envoya plusieurs de ſes Domeſtiques chercher Démetrius. On le trouva dans la plus pauvre hôtellerie du lieu. Il avoit un vieux habit verd fourré de peaux de mouton, & portoit un méchant bonnet fait des mêmes peaux; ſous un extérieur ſi peu impoſant, on appercevoit un homme de bonne mine, & d'une figure noble. On le conduiſit devant le Seigneur Polonois, qui par une eſpece de preſſentiment, ſe douta que ce pouvoit bien être le Prince Démetrius, qu'on avoit cherché ſi long-tems ſans qu'on pût en apprendre de nouvelles. Danielonski le reçut très-gracieuſement, & le pria de montrer ces marques qu'il portoit ſur ſes épaules. Démetrius n'en fit aucune difficulté: comme le Seigneur Polonois ne connoiſſoit rien à ces caracteres, il envoya chercher un Pope ou Prêtre Ruſſe, qui déchiffra ſix lettres, dont voici la ſignification: *Démetrius, fils du Czar Démetrius.*

Tous ceux qui étoient préſens firent retentir l'air de cris de joie, & on vint en foule pour ſaluer le (*a*)

(a) Il avoit alors vingt-ſix ans.

jeune Prince. Le Grand Tréſorier lui donna de magnifiques habits, & envoya un Courier au Roi de Pologne pour l'avertir de la découverte qu'il venoit de faire. Uladiſlas qui, comme je l'ai dit, avoit été élu Grand Duc de Moſcovie, & qui régnoit pour lors en Pologne, apprit cette nouvelle avec plaiſir, & ordonna qu'on fît partir Démetrius pour Warſovie. Celui-ci parut à la Cour, & s'y attira l'eſtime & la conſidération de tous les Seigneurs Polonois; il ſe forma une liaiſon très-étroite entre lui & le neveu du Grand Cam des Tartares, que ſon oncle avoit diſgracié, & qui étoit venu ſe réfugier en Pologne. Le rapport de leurs infortunes ne contribua pas peu à les unir enſemble. Uladiſlas qui n'avoit point d'enfans, les careſſoit comme s'ils euſſent été ſes propres fils, & leur proteſtoit à chaque inſtant qu'il feroit tout ſon poſſible pour les mettre ſur le thrône.

Ces nouvelles étant parvenues à Moſcou, le Czar Alexis Michaelowitz envoya Gabriel Pouski en Pologne pour demander au Roi qu'il lui livrât Démetrius. Voici de quelle ma-

» nière s'exprima l'Ambaſſadeur : « Si
» jamais l'Empereur mon Maître a
» eu lieu de compter ſur les effets de
» l'amitié du très-généreux Prince
» Uladiſlas, Roi de Pologne, c'eſt
» ſurtout dans l'occaſion préſente. Je
» ne viens point ici lui demander des
» Provinces, ni la reſtitution des
» tréſors emportés par les Polonois
» dans le tems des déſordres que ſuſ-
» cita en Moſcovie le faux Déme-
» trius; ce n'eſt point pour obtenir
» quelqu'avantage en faveur de no-
» tre Religion; ni pour diſputer des
» droits de préſéance que l'Empe-
» reur mon Maître m'a envoyé en
» ces lieux : il ne s'agit que d'un hom-
» me de qui l'on demande la puni-
» tion; & de quel homme? D'un
» fourbe inſigne, qui prétend ſouil-
» ler le ſang royal des Empereurs de
» Moſcovie, par la baſſeſſe de ſon
» extraction. Nous nous rappellons
» avec douleur les calamités & les
» déſaſtres qu'a attirés ſur nous l'im-
» poſture de Griska; des guerres ſan-
» glantes, des milliers d'hommes
» égorgés, notre Capitale réduite en
» cendres : voilà les malheurs que
» nous avons éprouvés, & que nous

» courons risque d'éprouver encore,
» si on ne nous livre celui qui peut
» les occasionner : il est de la géné-
» rosité d'un grand Roi tel qu'Ula-
» dislas de délivrer la Russie de ses
» justes frayeurs, & d'en user avec
» nous comme il voudroit qu'on en
» usât avec lui en de pareilles cir-
» constances. Votre Majesté peut se
» trouver exposée aux mêmes pe-
» rils : il n'est pas rare de voir des
» Imposteurs qui bouleversent les
» Royaumes, & qui font les plus ter-
» ribles ravages pour usurper des
» Thrônes & des Empires. Vous pré-
» serve le Ciel d'avoir un jour vos
» droits à soutenir contre de pareils
» scélérats : mais aussi nous vous con-
» jurons d'avoir égard à notre de-
» mande & de nous livrer celui qui
» nous cause de si vives alarmes.
» Votre Majesté fera voir par cette
» action combien elle s'intéresse au
» bonheur du Czar mon Maître &
» à la tranquilité de ses Etats.

Uladislas répondit qu'il ne pouvoit pas accorder ce qu'on lui demandoit : « Si la couronne de Moscovie, disoit-
» il, appartient à celui que vous
» êtes venu chercher, je n'ai aucun

» pouvoir ſur lui, & je regarderois « comme un crime de ſacrifier ce » jeune Prince à l'ambition de ſon » rival. Suppoſé que cet homme ne » ſoit pas le véritable Démetrius, » comme il n'a encore fait aucune » démarche pour manifeſter ſes pré- » tentions, de quoi vous plaignez- » vous ? S'il étoit Polonois & qu'il » ſe fût rendu coupable de quelque » faute conſidérable, ce ſeroit aux Ju- » ges du pays à le punir ſelon les » Loix. Mais puiſqu'il eſt étranger, » & que d'ailleurs, il ſe comporte » ſagement, les loix de l'hoſpitalité » & le devoir de Chrétien m'obligent « à lui accorder ma protection. C'eſt « pourquoi ne me ſollicitez pas da- » vantage, car toutes vos ſupplica- a tions ſeroient inutiles.

« L'Ambaſſadeur s'en retourna ſans avoir rien pu obtenir, & Démetrius fut conſidéré plus que jamais à la Cour de Pologne ; après la mort d'Uladilas les choſes changerent de face. Jean Caſimir frere & ſucceſſeur de ce bon Roi ayant la guerre à ſoûtenir contre la Suede, ſe vit contraint de cultiver l'amitié des Moſcovites. Démetrius ſentit alors qu'il falloit

chercher un autre aſyle. Il ſe retira à Revel en Livonie, petite République qui relevoit de la Suéde; les Magirats craignant de s'attirer quelque fâcheuſe affaire de la part des Moſcovites, le prierent de choiſir une retraite ailleurs; mais pour corriger ce qu'il y avoit de trop dur dans leur procédé, ils le forcerent d'accepter un aſſez beau préſent, & le firent conduire à leurs dépens juſquà Riga qui eſt un port de mer. Démetrius alla en Suéde; des raiſons d'Etat l'empêcherent encore d'y reſter. La réputation du Duc d'Holſtein Gottorp le détermina à ſe rendre auprès de ce Prince. Il fut d'abord aſſez bien reçu; mais un certain Jean Fangourne, Facteur ou Commiſſionnaire des Marchands Moſcovites, négocia avec quelques-uns des Miniſtres du Duc, & leur perſuada ſi bien que Démetrius étoit un impoſteur qu'ils le livrerent par ordre de leur Maître à des gens envoyés exprès de la part du grand Czar Aléxis. Le Duc d'Holſtein en ſacrifiant un malheureux, s'acquita d'une ſomme très-conſidérable que ſes Ambaſſadeurs avoient empruntée en ſon nom ſur

le tréſor de l'Empereur Moſcovite.

Dès que Démetrius fut arrivé à Moſcou, on l'enferma & on lui mit un bâillon à la bouche pour l'empêcher de parler. On fit enſuite paroître devant lui une vieille femme, une de ces miſérables qui mandient aux portes des Egliſes. » Quoi, mon fils, lui dit-» elle, tu feins de ne me pas con-» noître ! Il faut que tu ſois bien déna-» turé : avoue ta faute, & ne me » donne pas la douleur de te voir » mourir obſtiné dans ton crime. Démetrius détourna la tête pour témoigner l'horreur que lui inſpiroient la vue & les propos de cette femme. Les Prêtres vinrent auſſi lui parler à peu près ſur le même ton, mais au lieu de les écouter il leva ſes mains & ſes yeux vers le Ciel comme pour ſe recommander à Dieu. L'infortuné Démetrius ſentoit bien qu'on ne lui pardonneroit pas d'être le fils d'un homme qui s'étoit fait Souverain de la Moſcovie, & qui par-là lui avoit laiſſé une eſpèce de droit à l'Empire. On ne tarda pas à lui prononcer ſon Arrêt de mort. Il fut exécuté le dernier jour de l'an 1635. ſur une grande

eſplanade qui eſt devant le Château de Moſcou. On lui coupa la tête & les quatre membres qu'on éleva au même lieu ſur de hautes perches. Le reſte du corps fut laiſſé ſur la neige & ſervit de pâture aux chiens.

L'Ambaſſadeur de Pologne qui ce jour-là avoit eu audience du Czar, fut conduit par les cochers de la Cour au lieu où venoit de ſe faire l'exécution; il vit les reſtes hideux de cet homme qui avoit joué un rôle ſi brillant en Pologne ſous le regne du Roi Uladislas. Le neveu du grand Cam des Tartares qui s'étoit réconcilié avec ſon oncle, & qui venoit de lui ſuccéder, fut très-ſenſible à la mort de Démetrius pour lequel il avoit toûjours conſervé un grand fond d'affection, & qu'il s'étoit flatté de voir un jour ſur le Thrône de Moſcovie.

CONJURATION
DE SABATAI-SEVI.

JE puis mettre au rang des Conjurations, l'entrepriſe de ce Juif audacieux qui ſe fit paſſer pour le Meſſie, & qui par ſon impoſture excita les eſprits à la révolte, en voulant ſe faire reconnoître pour le ſeul Souverain de l'Univers. Les Conjurations n'ont communément pour objet que la mort d'un Prince ou le bouleverſement d'un Etat ; mais celle-ci eſt d'une eſpece particuliere, & peut être regardée comme un attentat contre tous les Rois. Car ſi le célébre Impoſteur de l'Arabie établit autrefois ſa grandeur ſur les ruines de pluſieurs Empires, quelles révolutions n'étoit pas capable d'exciter dans le monde un homme qui eut l'imprudence de ſe faire paſſer pour le fils de Dieu ? Nous allons voir un Peuple errant ſe raſſembler de différens endroits de la Terre, & venir ſe ranger ſous les Drapeaux d'un ſéditieux qui en s'annonçant comme l'Envoyé

de l'être ſuprême, attira ſur lui ſeul tous les regards d'une Nation crédule, & qui ſe ſeroit bientôt vu en état de tout entreprendre, ſi on ne ſe fût oppoſé de bonne heure à ſes vaſtes projets.

Les Juifs s'étant révoltés contre l'Empereur Adrien, ce Prince envoya contre eux Julius Severus l'un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle. Le chef des rebelles pour augmenter le nombre de ſes Partiſans prit le titre de Meſſie, & ſe fit appeller *Bencochab*, qui veut dire *Fils de l'Etoile*, voulant faire alluſion à la Prophetie qui annonçoit *qu'une étoile ſortiroit de Jacob*. Cet Impoſteur s'empara de pluſieurs Places, & fortifia ſi bien le Château de Betheron, qu'on fut trois ans ſans pouvoir le prendre. Il fallut que l'Empereur vînt en perſonne à ce Siége qui couta bien du ſang aux Juifs. On prétend qu'il y en eut 200000. de tués ſans compter un grand nombre qui perirent par la peſte ou par la famine. *Bencochab* trouva la mort en combattant, & replongea plus que jamais ſa nation dans les horreurs de la ſervitude, au lieu de l'en délivrer comme il l'avoit promis.

Un autre Juif nommé David El-Roy eut auſſi l'impudence de ſe dire le Meſſie, & annonça à tous ceux 932
de ſa Nation qu'il étoit venu pour les tirer d'eſclavage, & pour les rétablir dans Jeruſalem. le Sophi de Perſe écrivit à toutes les Synagogues diſperſées dans ſes Etats, que ſi on n'empêchoit pas cet Impoſteur de ſéduire le Peuple par ſes preſtiges, il extermineroit tous les Juifs. Ceux-cy effrayés d'une pareille menace envoyerent la Lettre ſuivante.

Au prétendu Meſſie.

» Nous te faiſons ſçavoir que le tems » de notre délivrance n'eſt pas encore » venu, & que nous n'avons vu au- » cun des ſignes qui précederont l'ar- » rivée de notre Liberateur. Quoique » tu faſſes des choſes ſurprenantes, » tu n'en impoſeras jamais qu'à des » eſprits foibles: renonce à tes chimé- » riques projets, ſi tu veux que nous » te regardions comme un des enfans d'Iſraël. » L'Impoſteur n'eut aucun égard à cette remontrance, & perſiſta dans ſa folle entrepriſe, mais ſon beau-pere qu'on avoit gagné à force

d'argent le poignarda pendant ſon ſommeil : le peu de ſuccès qu'eurent les deux Impoſteurs dont je viens de parler n'empêcha pas Sabatai-Sevi de jouer le même perſonnage.

Certains Commentateurs avoient trouvé dans l'Apocalypſe qu'en l'année *1666.* les Juifs devoient ſe convertir à la Religion Chrétienne, & voir le rétabliſſement de leur Royauté, quelque ridicule que fût cette opinion, elle ne laiſſa pas de ſe répandre, & de faire impreſſion ſur des eſprits foibles. Les Juifs ſurtout qui penſent continuellement à leur grandeur future, ſe perſuadérent que le moment de leur délivrance étoit arrivé, & que rien ne pouvoit plus s'oppoſer à la félicité qu'ils eſperoient depuis ſi longtems. Il courut alors pluſieurs bruits qui les confirmérent dans cette folle perſuaſion. On parla de la marche d'une infinité de Peuples qu'on diſoit être les dix Tribus & demie perdues depuis tant de ſiécles, qui venant de Pays inconnus ſe raſſembloient dans les déſerts les plus éloignés de l'Arabie. On publioit même que l'on avoit vu dans les parties les plus ſeptentrionales de l'Ecoſſe un Vaiſ-

ſeau dont les voiles & les cordages étoient de ſoie, & que ceux qui le montoient ne parloient point d'autre langue que celle des Hébreux, & portoient pour deviſe *les douze Tribus d'Iſraël.*

Pluſieurs perſonnes entêtées de ces prédictions étoient dans l'attente de ce qui devoit arriver: lorſque Sabatai-Sévi parut à Smyrne. Cet homme déclara hautement qu'il étoit le Meſſie, & ne parla aux Juifs que de la grandeur prochaine de leur Monarchie, & de la puiſſance de Dieu par le moyen de laquelle il alloit les délivrer de la ſervitude, & les raſſembler de toutes les parties du monde. Tous les Juifs diſperſés mirent ordre à leurs affaires, afin de partir pour Jéruſalem: leurs entretiens ne rouloient que ſur le prétendu Meſſie dont je vais rapporter l'origine, la naiſſance, l'édutation, les folies, & la cataſtrophe.

Le célebre Impoſteur dont il eſt ici queſtion étoit fils de Mardochai Sevi facteur d'un Marchand Anglois: comme il n'avoit aucun goût pour le commerce, il ſe livra entiérement à l'étude, & fit de grands progrès

dans les Sciences & dans la connoiſſance des Langues. Les Interprêtes de la Loi qui en conçurent de la jalouſie, examinerent toutes ſes démarches, & voyant qu'il converſoit fréquemment avec les Rabins, qu'il cherchoit à comprendre les points les plus obſcurs de l'Ecriture Sainte & du Talmud, qu'il ſe vantoit de vouloir réformer la langue Hébraïque, & la purger de tous les mélanges qui s'y étoient introduits depuis la deſtruction du Temple, qu'il avoit inventé une nouvelle doctrine & attiré pluſieurs Sectateurs qui ſcandaliſoient leurs Synagogues, tous ces griefs déterminerent les Interprêtes de la Loi à le bannir de Smyrne. Pendant ſon exil il alla à Salonique où il épouſa une fort belle femme qui fit bientôt divorce avec lui. La même choſe lui arriva avec une ſeconde, il continua ſes voyages & prit à Ligourne une troiſiéme femme qui ne fut pas plus contente de ſon mari que les deux précédentes : car il étoit hors d'état de remplir les plus eſſentielles fonctions du mariage.

Sabatai-Sevi pouvoit avoir quarante ans, lorſqu'il commença à s'an-

noncer ſous le titre de Meſſie. Sa vie étoit fort auſtere, & il obſervoit à la rigueur la Loi de Moyſe dont il entreprit cependant de réformer certains articles, entr'autres celui du jeûne de Thamus : cinq ou ſix Rabins formoient ſa ſuite. Le plus conſidérable étoit un certain Nathan Benjamin natif de Gaza, qui paſſoit pour un homme très-éclairé, fort vertueux, & ſurtout d'une grande humilité. La Synagogue de Jéruſalem qui l'avoit banni par les intrigues de ſes envieux, ayant appris qu'il prédiſoit le rétabliſſement d'Iſraël, & qu'il appuyoit ſes prédictions par des prophéties, députa cinq Rabins pour examiner de près cet homme dont la réputation commençoit à faire grand bruit.

Les Députés après quelques entretiens qu'ils eurent avec Nathan, s'en formerent une idée très-avantageuſe, & applaudirent à ſes viſions. Ils impoſerent une rude pénitence à ceux qui avoient témoigné du mépris pour ſa perſonne, les déclarant indignes de voir le ſuccès de ſes prophéties. La principale étoit la venue du Meſſie dont il ſe diſoit le Pré-

curſeur. Dès que Sabatai eut commencé à ſe faire connoître pour le libérateur des Juifs, Nathan publia qu'il étoit ſon Prophete. Il défendit les jeûnes à tous les Juifs qui étoient dans Jéruſalem, & leur déclara que le nouveau marié étant venu, on ne devoit entendre parmi eux que des chants de joye & de triomphe. Il écrivit à toutes les Synagogues pour leur faire part de ce grand évenement, & il eut l'impudence de prophétiſer qu'au mois de Juin de l'année *1666* le Meſſie paroîtroit devant le Grand-Seigneur, & lui enléveroit ſa couronne, & le meneroit enchaîné comme un captif.

Sabatai prêchoit de ſon côté dans la Ville de Gaza., & exhortoit les habitans à recevoir la doctrine qu'il venoit leur annoncer. Ces prédications produiſirent leur effet. Les Juifs étoient toujours en prieres, faiſoient des aumônes, & n'oublioient rien de ce qui pouvoit témoigner la joye que leur cauſoit la venue du Meſſie. Cette nouvelle s'étant répandue, on vit arriver à Gaza des Envoyés de tous les lieux où il y avoit des Juifs, avec des lettres de félicitation ſur

leur prochaine délivrance : on ne voyoit entre leurs mains que des prophéties dont les unes annonçoient l'Empire que le Meſſie doit avoir ſur tout le monde ; d'autres contenoient qu'il diſparoîtroit neuf mois après ſon arrivée, que pendant ce tems-là les Juifs auroient beaucoup à ſouffrir, & que quelques-uns d'entr'eux endureroient le martyre : mais qu'enſuite le Meſſie revenant monté ſur un Lion céleſte, une bride de ſerpent à ſept têtes à la main, & accompagné des Juifs qui habitoient de l'autre côté de la riviere Sabbatique, il ſeroit reconnu pour le ſeul Monarque de l'Univers ; qu'alors le ſaint Temple deſcendroit du Ciel tout bâti, orné & paré de toute ſorte de magnificence, & qu'ils y offriroient leurs ſacrifices juſqu'à la fin du monde.

Les lettres de Jéruſalem marquoient qu'il y avoit plus de cent mille Juifs réſolus de ſuivre le Meſſie & de le reconnoître pour leur Roi & leur Prophete. En effet une infinité de perſonnes ſe rendoient en Paleſtine de preſque tous les endroits du monde pour ſe ranger ſous ſa conduite. Il y en eut même dans Amſterdam qui

vendirent leurs poſſeſſions pour ſe mettre à la ſuite de l'Impoſteur qui les avoit ſéduits.

Sabatai voyant que ſon entrepriſe réuſſiſſoit ſi bien, réſolut de faire un voyage à Smyrne, & de paſſer enſuite à Conſtantinople où devoit s'accomplir le plus grand ouvrage de ſa prédication. Nathan avant que de l'aller joindre s'arrêta quelque tems à Damas pour y enſeigner ſa doctrine & écrivit à Sabatai la Lettre ſuivante.

Le 22 Keſvan de cette année.

» Au Roi notre Roi, Seigneur de » nos Seigneurs qui ramaſſe les diſ- » perſés d'Iſraël, qui nous rachette » de la captivité; l'homme élevé au- » deſſus de ce qui eſt de plus haut, » le Meſſie du Dieu de Jacob, le vé- » ritable Meſſie, le Lion Céleſte, Sa- » batai Sévi dont l'honneur ſoit ex- » alté & la domination élevée en fort » peu de tems & pour toujours. *Amen.* » Après avoir baiſé vos mains & » eſſuyé la pouſſiere de vos pieds, » comme il eſt de mon devoir à l'é- » gard du Roi des Rois dont la Ma- » jeſté ſoit exaltée & l'Empire éten- » du : Cette Lettre ſera pour faire

» connoître à votre Souveraine Excel-
» lence, qui eſt ornée & parée de la
» beauté de votre ſainteté, que la pa-
» role du Roi de la Loi a illuminé nos
» viſages. Ce jour a été un jour ſolem-
» nel à Iſraël, & un jour de lumiere à
» ceux qui nous gouvernent; car à
» peine a-t-il paru que nous nous appli-
» quons à faire vos commandemens,
» comme c'eſt notre devoir; & quoi-
» que nous ayons oui pluſieurs choſes
» terribles, nous ſommes cependant
» courageux, & notre cœur eſt un
» cœur de Lion. Nous ne demandons
» pas la raiſon des choſes que vous
» faites, parce que vos œuvres ſont
» merveilleuſes, nous ſommes entié-
» rement confirmés dans notre fidélité
» & conſacrons nos propres ames pour
» la ſainteté de votre nom: nous ſom-
» mes préſentement à Damas dans le
» deſſein de pourſuivre notre chemin
» vers Scanderonne comme vous nous
» l'avez commandé, afin que par ce
» moyen nous puiſſions montrer &
» & voir la face de Dieu dans ſa
» ſplendeur, comme la lumiere de
» la face du Roi de vie, & nous ſervi-
» teurs de vos ſerviteurs nettoyerons
» la pouſſiere de vos pieds. Nous ſup-

» plions votre Excellence & glorieuſe
» Majeſté d'avoir ſoin de nous du
» lieu où vous habitez, de nous ai-
» der de la force de votre main
» droite & de votre puiſſance, &
» d'abréger le chemin qui eſt devant
» nous, & nous aurons nos yeux vers
» Jah qui ſe hâtera de nous ſecourir,
» & de nous ſauver, afin que les en-
» fans d'iniquité ne nous faſſent point
» de mal; nos cœurs ſoupirent pour
» lui, & ſont conſommés au-dedans
» de nous. Qui nous donnera des
» ongles de fer pour demeurer ſous
» l'ombre de votre aîné? Ce ſont ici
» les paroles du ſerviteur de vos ſer-
» viteurs qui ſe proſterne pour être
» foulé par la plante de vos pieds.

NATHAN BENJAMIN.

Le prétendu Précurſeur du Meſſie écrivit auſſi aux Juifs d'Alep & des environs. Voici la Lettre qu'il leur adreſſa.

Aux reſtes des Iſraëlites, paix ſans fin.

» Cette Lettre eſt pour vous avertir
» que je ſuis arrivé en paix à Damas,
» & que j'ai formé le deſſein d'aller
» à la rencontre de la face de Notre
Seigneur

» Seigneur dont la Majeſté ſoit exal-
» tée. Il nous a commandé ainſi
» qu'aux douze Tribus de lui élire
» douze hommes. Nous avons exé-
» cuté ſes ordres. Nous allons pré-
» ſentement à Scanderonne par ſon
» commandement avec quelques-uns
» de ſes amis particuliers, auſquels
» il a permis de s'aſſembler en ce
» lieu-là. Vous avez déja oui-dire
» des choſes ſurprenantes du Souve-
» rain Seigneur qui vient pour vous
» délivrer de la ſervitude. Fortifiez
» vous dans votre foi, parce que tou-
» tes les actions de votre Libérateur
» ſont ſi merveilleuſes que l'enten-
» ment humain ne ſçauroit les com-
» prendre. Qui pourroit en péné-
» trer la profondeur ? Dans peu tou-
» tes choſes vous ſeront manifeſtées
» clairement & dans toute leur pu-
» reté. Vous les connoîtrez, vous les
» conſidérerez & ſerez inſtruits par
» celui-là même qui en eſt l'auteur.
» Beni eſt celui qui peut atteindre
» & arriver au ſalut du véritable
» Meſſie, qui manifeſtera bientôt
» ſon Autorité & ſon Empire ſur
» nous, à préſent & à jamais.

NATHAN BENJAMIN.

Ces Lettres confirmerent tous les Juifs du Levant dans l'attente du Meſſie, & ils abandonnerent ſur le champ leur commerce & leurs travaux pour ſe livrer totalement aux exercices de la pénitence. Il y en avoit qui jeunoient ſept jours entiers ſans prendre aucune nourriture; d'autres ſe laiſſoient mourir de faim; quelques-uns s'enterroient dans leurs jardins, couvroient leurs corps nuds de terre, à la réſerve de la tête, ou ſe couchoient dans la fange & dans la boue juſqu'à devenir tous roides de froid. Les uns ſe faiſoient dégouter ſur les épaules de la cire fonduë; d'autres ſe rouloient dans la neige ou ſe plongeoient dans l'eau glacée pendant le plus fort de l'hyver; mais la maniere la plus commune de ſe mortifier étoit de ſe piquer le dos & le côté avec des épines, & de ſe donner enſuite trente coups de fouet.

Les Juifs publioient que les Bachas de Jéruſalem & de Gaza avoient baiſé par reſpect les mains au Prophéte Nathan, & qu'un de leurs freres avoit ſoulevé dans une Ville de l'Arabie heureuſe un grand nombre de

Juifs qui s'étoient rendus Maîtres des fameuſes Villes de Sidon & de la Mecque, & avoient taillé en piéces trente mille Turcs. La folie des Juifs augmentoit tellement de jour en jour, que les plus grandes extravagances qu'on pouvoit concevoir au ſujet de Sabatai-Sevi, paſſoient dans leur eſprit pour des choſes indubitables. Quoique cette prétention fût extrêmement avantageuſe à l'Impoſteur, il jugea cependant à propos de faire des miracles pour confirmer ſes Diſciples dans leur foi, pour étonner les Infideles, & pour perſuader à tout le monde qu'il étoit le véritable Meſſie. On ne riſque rien en voulant opérer des prodiges devant un Peuple aveuglé par le fanatiſme. Sabatai étant aller trouver un jour le Cadi, afin de juſtifier quelques-uns de ſes Sectateurs, tous les Juifs qui l'accompagnoient crierent qu'ils voyoient une colonne de feu entre lui & le Juge. Le bruit s'en répandit auſſi-tôt par toute la Salle. Les uns juroient & proteſtoient que rien n'étoit plus vrai, & qu'ils l'avoient vûe de leurs propres yeux. Ceux qui n'avoient pas eu le bonheur de voir la

colonne, s'en rapporterent aiſément à ce que diſoient les autres.

Sabatai s'en retourna chez lui tout triomphant au milieu des acclamations du Peuple. Ce prétendu miracle acheva de confirmer les Juifs dans leur ridicule opinion : Il s'en trouva cependant quelques-uns qui ne paroiſſoient pas bien convaincus de l'arrivée du Meſſie ; on les traitoit d'Hérétiques, & il étoit défendu de manger avec ces Infidéles. Les vrais diſciples de Sabatai apportoient à ſes pieds leur or, leur argent, leurs pierreries, en un mot tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Il auroit pu diſpoſer de toutes les richeſſes de Smyrne ; mais il n'eut garde de rien accepter, craignant qu'on ne le ſoupçonnât d'ambition ou d'avarice.

Pendant ce tems-là, toutes les affaires étoient négligées, & le commerce interrompu. Perſonne ne travailloit, & on n'ouvroit plus les boutiques que pour en ôter les marchandiſes. Ceux qui avoient plus de meubles qu'il ne leur en falloit, les vendoient pour ce quon vouloit leur en donner, mais non pas aux Juifs, parce qu'il leur étoit défendu d'ache-

ter & de faire aucun trafic ſous peine d'excommunication, d'amende pécuniaire, même de punition corporelle. C'étoit une opinion commune parmi eux, qu'aux jours de l'apparition du Meſſie, ils deviendroient maîtres de tout ce qui appartenoit aux Infideles, & ils croyoient juſqu'à ce tems-là, devoir ſe contenter des choſes néceſſaires à la vie; mais parce que la plûpart n'avoient pas aſſez de bien pour vivre ſans travailler, afin d'appaiſer les plaintes & les murmures des pauvres, & de prévenir la vie déréglée de quelques Juifs qui ſeroient devenus vagabonds, on ordonna des collectes qui ſe firent avec tant de facilité, que dans la ſeule ville de Salonique, quatre cens pauvres étoient nourris tous les jours de la charité des riches.

Dans la crainte qu'on n'accusât les Juifs d'avoir négligé le précepte *de croître & de multiplier*, ils marioient enſemble des enfans de dix ans & quelquefois de moins âgés. Ils n'avoient égard alors ni à la qualité ni aux richeſſes. Mais dans la ſuite preſque tous ceux qu'on avoit mariés de la ſorte profiterent de la loi qui permettoit le divorce.

Il ne ſe tenoit à Smyrne aucune Aſſemblée où Sabatai ne ſe trouvât accompagné d'un grand nombre de ſes Sectateurs ; les rues par où il paſſoit étoient tendues & couvertes de ſuperbes tapis, mais il affectoit de ne pas marcher deſſus, pour donner une haute opinion de ſa modeſtie. Quand il vit les Juifs dans les diſpoſitions qu'il ſouhaitoit, il commença alors à ſe déclarer ouvertement pour le Fils de Dieu. Voici la Lettre qu'il adreſſa à toute la Nation Juive.

» L'unique Fils de Dieu Sabatai-
» Sevi, le Meſſie & Sauveur d'Iſrael,
» l'Elu de Dieu, vient pour vous
» rendre dignes de voir ce grand
» jour de la délivrance & du ſalut
» d'Iſrael & de la conſommation de
» la parole de Dieu promiſe par les
» Prophetes, & afin que votre triſ-
» teſſe ſe tourne en allégreſſe, &
» que chacun de vous ſoit dans la
» réjouiſſance ; c'eſt pourquoi ne
» vous plaignez point, mes chers en-
» fans d'Iſrael, puiſque Dieu vous a
» donné une conſolation inénarra-
» ble. Célebrez des Fêtes avec le ſon
» des cloches & avec la muſique,
» en rendant graces à celui qui a

» accompli ce qu'il avoit promis
» aux ſiécles à venir ; pratiquez cha-
» que jour quelque choſe de ce que
» vous avez coutume de faire les
» premiers jours des mois, changez
» le jour de triſteſſe & d'affliction en
» un jour plein de réjouiſſance, pour
» raiſon de ce que je me ſuis mani-
» feſté ; & ne vous épouvantez au-
» cunement, parce que vous obtien-
» drez le domaine ſur toutes les
» Nations, non ſeulement ſur celles
» qu'on voit ſur la terre, mais en-
» core ſur celles qui ſont au fond de
» la mer, le tout pour votre con-
» ſolation & réjouiſſance.

Tous les Juifs ne croyoient pas à ce prétendu Meſſie ; il y en eut qui publierent que c'étoit un Impoſteur. Le plus conſidérable de ſes adverſaires fut un Juif nommé Samuel Pennia, homme fort riche & de grande réputation ; il ſoutint en pleine Synagogue que Sabatai étoit un fourbe qui n'avoit aucun des caracteres du Meſſie. Pennia ne fut pas longtems ſans ſe repentir d'avoir entrepris de détruire l'impoſture de ce nouveau Prophete. Il donna lieu par ſes diſcours, à une ſédi-

tion ſi conſidérable que ſa vie fut en danger, & il eut bien de la peine à éviter la furie du Peuple. Quelque tems après ce même Pennia devint un des plus zelés Partiſans de Sabatai, & toute ſa famille ſuivit ſon exemple.

Le Fanatiſme faiſoit tous les jours de nouveaux progrès. On ne voyoit que Prophetes & Prophetesſes, qui l'écume à la bouche & le corps agité par d'horribles convulſions, annonçoient les proſpérités futures & la délivrance d'Iſraël. Tous ces heureux ſuccès redoublant l'audace de Sabatai, il fit choix des Princes qui devoient gouverner les Juifs pendant leur marche vers la Terre-Sainte, & leur rendre la juſtice après le rétabliſſement de la Nation. L'impoſteur ſe voyant en état de tout entreprendre, publia qu'il étoit appellé de Dieu pour aller à Conſtantinople. Il s'embarqua & n'emmena avec lui que très-peu de monde, de peur que le trop grand nombre de ſes Diſciples ne donnât quelque inquiétude aux Turcs. Cependant une quantité incroyable de Juifs ſe rendit par terre à Conſtantinople pour être témoins des pro-

diges qu'il alloit opérer. Le voyage de Sabatai fut plus long qu'on ne penſoit. Le vent ſe trouva contraire, & ce Meſſie qui ne ſçavoit pas commander aux élémens demeura trente-neuf jours ſur mer.

Les Juifs de Conſtantinople firent des préparatifs pour le bien recevoir. Mais le Grand Viſir qui craignoit les troubles qu'un homme de ce caractere pouvoit exciter, envoya deux Barques au-devant de lui, avec ordre de l'arrêter & de le mettre en priſon, ce qui fut exécuté. On s'imagine quelle dut être la ſurpriſe de tous les Juifs. Cependant ils ne perdirent point courage: au contraire cet évenement les confirma dans leur opinion. Ils regarderent le traitement qu'on faiſoit à leur Meſſie comme un accompliſſement des Prophéties touchant les choſes qui devoient précéder ſa domination & ſa gloire. Ils alloient le voir dans ſa priſon, & lui témoignoient autant de reſpect que s'il eût été aſſis ſur le Thrône d'Iſraël. On en voyoit qui demeuroient des journées entiéres devant lui le corps courbé, les yeux fixés à terre, & les mains croiſées ſur l'eſto-

mac. Tous les Juifs de Conſtantinople uniquement occupés de leur prétendu Libérateur, ne ſongeoient plus à leur commerce, & négligeoient même de payer leurs dettes. Quelques Marchands Anglois de Galata à qui ils devoient de l'argent, ne ſçachant comment retirer leurs fonds, jugerent à propos de porter leurs plaintes à Sabatai. Il les écouta, & écrivit cette Lettre aux Juifs qui réſidoient à Conſtantinople.

» J'ai déja été informé que vous » deviez de l'argent à quelques Par» ticuliers Anglois. Nous vous or» donnons de les ſatisfaire. Si vous » refuſez d'obéir, ſçachez que vous » n'entrerez pas avec nous dans no» tre joye & dans notre Royaume. Cette Lettre produiſit ſon effet, & les dettes furent payées.

Il y avoit déja deux mois que Sabatai étoit priſonnier à Conſtantinople. Le Grand Viſir qui étoit ſur le point de s'embarquer pour l'expédition de Candie, ne voulut pas laiſſer dans la Capitale de l'Empire pendant ſon abſence & celle du Grand-Seigneur, un homme qui pouvoit occaſionner des troubles & des déſor-

dres. On transfera donc Sabatai aux Dardanelles, & on l'enferma dans un lieu moins désagréable que celui d'où il venoit de sortir. Les Juifs demeurerent alors plus convaincus que jamais que ce prisonnier étoit le Messie. Ils supposoient que s'il eût été au pouvoir du Grand Visir & des autres Officiers Turcs de perdre Sabatai ; ils ne l'auroient pas transferé ni laissé vivre si longtems, parce qu'ils sont dans l'usage de faire périr tous ceux qui peuvent leur causer de l'inquiétude. Or les Ottomans avoient de fortes raisons pour se défaire de Sabatai. Non seulement il s'étoit déclaré Roi d'Israël, mais il avoit encore publié des Prophéties qui annonçoient la ruine entiere du Grand Seigneur & de son Empire.

Les Juifs se rendoient en foule aux Dardanelles. Il en venoit de toutes parts de Pologne, d'Allemagne, de Livourne, de Venise, d'Amsterdam, de Hambourg & de plusieurs autres endroits. Sabatai leur donnoit des bénédictions pour les dépenses de leur voyage, & leur promettoit une augmentation extraordinaire de leurs biens, & une grande étendue d'héri-

tages qu'ils devoient avoir dans la Terre-Sainte.

Les Turcs jugerent à propos de tirer avantage de la folie des Juifs ; ils augmentoient le prix de tout ce qu'ils leur vendoient, & ne laiſſoient voir Sabatai que pour de l'argent, ils rançonnoient chacun à proportion de ſon zele ou de ſes facultés. Cela fut cauſe qu'on ne ſe plaignit point à la Cour Ottomane de ce qui ſe paſſoit aux Dardanelles. Pendant que Sabatai étoit en priſon, il s'occupa à compoſer une nouvelle méthode de dévotion pour les Juifs ; il leur apprit ſurtout de quelle maniere ils devoient célébrer le jour de ſa naiſſance : leur folie augmentoit de plus en plus. On publia une lettre des Rabins de Jéruſalem écrite à la Synagogue d'Amſterdam, dans laquelle ils mandoient que le Temple alloit être rétabli. *Nous voyons*, diſoient-ils, *des choſes ſi admirables, que tout le papier & toute l'encre qui eſt au monde ne ſuffiroient pas pour les écrire.* La Synagogue d'Amſterdam en témoigna ſa joye par des illuminations & d'autres marques de réjouiſſance. Quelque tems après,

on vit paroître un petit livre écrit en Hébreu contenant les cérémonies qui devoient se faire pour la Réception, le Sacre & le Couronnement du nouveau Roi.

Les Disciples de Sabatai se vantoient de prophétiser : ils se laissoient tomber dans les rues, rouloient les yeux & écumoient comme les personnes attaquées d'épilepsie, se relevoient ensuite & débitoient mille extravagances, se servant principalement des Prophéties de Joel, qu'ils assuroient être accomplies. Il se trouvoit cependant encore parmi les Juifs quelques personnes sensées, mais le nombre en étoit peu considérable. Un Docteur de la Loi craignant que l'imposture de Sabatai ne devînt funeste à toute la Nation, prit à tâche de décrier la conduite de cet Imposteur. Il alla trouver le Cadi de Smyrne, & fit des protestations publiques contre les extravagances de Sabatai, assurant qu'il n'y avoit aucune part, & qu'il étoit l'ennemi déclaré de ce prétendu Messie & de tous ses Sectateurs : l'amour de la vérité n'étoit pas le principal motif qui faisoit parler le Docteur de la Loi, il ap-

préhendoit de ſe voir enveloppé dans la ruine dont il croyoit que ſa Nation étoit menacée: mais il n'avoit rien à redouter de la part des Turcs; l'impoſture de Sabatai ne ſervit qu'à les amuſer & à augmenter le mépris qu'ils avoient pour les Juifs. Ceux-ci furent extraordinairement indignés contre le Docteur; ils crurent qu'il n'y avoit point de punition aſſez ſévere contre un homme qui offenſoit la ſainteté de leur Meſſie; ils n'épargnerent rien pour le venger, à force d'argent ils mirent le Cadi dans leurs intérêts, & condamnerent le Docteur à perdre la barbe & à ramer ſur les Galeres.

On n'attendoit plus que l'arrivée d'Elie qui ne ſe hâtoit pas de combler les vœux de ſa Nation. On eut enfin la ſatisfaction de le voir paroître. Dans un grand repas qu'un habitant de Smyrne donna à pluſieurs Juifs, un des convives après avoir bien bû, ſe leva bruſquement de table, & aſſura qu'il voyoit Elie (a) con-

(a) Comme les Juifs attendent toujours Elie, ils ſervent ordinairement une table pour ce Prophéte. Ils y invitent les Pauvres & laiſſent

tre la muraille de la chambre, & alla lui faire la révérence & des complimens avec une profonde humilité; les autres prévenus de la même opinion & troublés par les vapeurs du vin, demeurerent d'accord qu'ils avoient auſſi vû le Prophéte. Un Juif de Conſtantinople rapporta qu'il l'avoit rencontré habillé à la Turque, & que dans un long entretien Elie lui avoit ordonné de rétablir pluſieurs cérémonies qu'on négligeoit, principalement celles dont il eſt fait mention dans je ne ſçais quel endroit de l'Ecriture, où il eſt dit : *Parlez aux enfans d'Iſraël, & dites-leur qu'ils mettent des franges aux coins de leurs manteaux, & qu'ils y joignent des bandes de couleur d'hyacinthe.... Vous ne couperez point vos cheveux en rond, & vous ne raſerez point votre barbe.*

---

la premiere place vuide pour Elie qu'ils croient être inviſiblement au feſtin qu'on lui prépare, & où il boit & mange ſans qu'il paroiſſe aucune diminution. La veille du Sabbat, les Juifs prennent une coupe remplie de vin qu'ils répandent goute à goute dans toute la maiſon, en diſant par trois fois : *Elie, viens promptement à nous avec le Meſſie le Fils de Dieu & de David.*

Cette apparition d'Elie ayant été auſſitôt crue que publiée, chacun commença à exécuter les ordres du Prophete. On mit des franges au bas des habits, & quoique ce ſoit un uſage, & même une commodité parmi les Orientaux d'avoir la tête raſe, les Juifs laiſſerent croître leurs cheveux, & prirent bien garde de les couper en rond. Cette marque ſervit à diſtinguer les Fideles d'avec les Hérétiques.

Sabatai étoit toujours priſonnier dans le Château des Dardanelles, plus honoré & plus reſpecté que jamais, viſité par des Pélerins qui venoient de tous les endroits du monde où l'arrivée du Meſſie s'étoit répandue. Un des plus conſidérables d'entre eux étoit Nehemie Cohen, homme très-ſçavant & qui auroit été capable de jouer le rôle de Meſſie, ſi un autre ne s'en étoit pas déja chargé. Il alla voir Sabatai avec lequel il eut une diſpute fort vive. Cohen ſoutenoit que conformément à l'Ecriture & aux interprétations des Sçavans, il devoit y avoir deux Meſſies. Le premier pauvre, mépriſé, ſerviteur de l'autre & ſon précur-

leur, étoit deſtiné à prêcher la Loi. Le ſecond riche & puiſſant devoit rétablir les Juifs dans Jeruſalem, s'aſſeoir ſur le Thrône de David & faire des conquêtes. Cohen ſe contentoit d'être le Meſſie ſubalterne, Sabatai ne s'y oppoſoit pas d'abord ; mais quand il eut démêlé le caractere de celui qui vouloit être ſon Collégue, il ne voulut plus s'aſſocier un homme qui pourroit un jour le ſupplanter. La querelle des deux Meſſies vint à la connoiſſance des Juifs qui raiſonnerent là-deſſus chacun ſelon ſon caprice ; mais comme Sabatai étoit le plus autoriſé, ſa doctrine prévalut, & Cohen fut rejetté comme un Schiſmatique. Ce dernier ſenſible à l'affront qu'on venoit de lui faire, entreprit de s'en venger. Dans cette vue il ſe rendit à Andrinople où ſe tenoit pour lors la Cour Ottomane, & il informa les principaux Miniſtres de ce qui ſe paſſoit aux Dardanelles : pluſieurs Docteurs de la Loi ſe joignirent à Cohen & repréſenterent au Kaimakan qui étoit chargé des affaires pendant l'abſence du Grand Viſir que Sabatai étoit un fourbe qui ſéduiſoit les Juifs, &

les empêchoit de rendre au Grand Seigneur l'obéiſſance qu'ils lui devoient. Ils ajouterent que cet Impoſteur étoit un homme dangereux dont il falloit ſe défaire, ſans quoi on ſeroit expoſé à voir de grands troubles dans l'Empire. Le Kaimakan donna avis à ſon Maître de tout ce qu'on venoit de lui repréſenter, & ſur ſon rapport on dépêcha un Chiaoux pour enlever Sabatai du Château des Dardanelles, pour le conduire à Conſtantinople. Cela fut exécuté avec tant de promptitude que le priſonnier n'eut pas le tems de dire adieu à ſes amis ni à ſes Diſciples.

Toute ſa hardieſſe, ou plutôt ſon imprudence l'abandonna, lorſqu'il parut devant le Grand Seigneur, ce Prince lui fit pluſieurs queſtions en langue Turque. Sabatai demanda un interprete, qui lui fut accordé, mais tous les aſſiſtans parurent fort étonnés de ce que le Meſſie n'avoit pas la connoiſſance des langues. Le Sultan lui dit: » Puiſque tu es le » Fils de Dieu, les miracles ne doi» vent rien te couter. Il faut que tu » me rendes témoin de quelque pro-

» dige. Je vais te faire dépouiller » tout nud, attacher à un poteau, & » tu ſerviras de but à ceux de mes » Archers qui tirent le plus adroite- » ment. Si ton corps eſt impénétra- » ble à leurs fléches, dans l'inſtant » je me fais Juif, & je te regarderai » comme le Meſſie.

Sabatai ne voulut pas ſubir une ſi rude épreuve. Il renonça à toutes ſes prétentions, & avoua ſa fourberie. Cette confeſſion ne ſatisfit pas le Sultan. Il dit à l'impoſteur: » Comme tu » as cauſé un ſcandale public à tous » ceux qui profeſſent la Religion » Mahometane, pour expier un ſi » grand crime, il faut que tu te faſſes » Muſulman, ſans quoi on va t'em- » paler. Sabatai ne délibéra pas. J'a- » vois toujours eu deſſein, répondit- » il, d'embraſſer la Religion de Ma- » homet. Je m'eſtime heureux de » pouvoir exécuter cette réſolution » en préſence du Grand Seigneur.

Quel fut l'étonnement des Juifs, lorſqu'ils virent leur Meſſie prendre le Turban! Ce dénouement auquel ils ne s'attendoient pas, les couvrit de confuſion. Leur ſotte crédulité donna lieu aux railleries les

plus ſanglantes, & ils devinrent le jouet de tous les peuples de la terre. Il ſe trouva cependant encore quelques Juifs aſſez fanatiques pour ſoutenir que Sabatai ne s'étoit point fait Turc, & que c'étoit ſeulement ſon ombre qui paroiſſoit avec un Turban. Ils prétendoient que ſon véritable corps & ſon ame avoient été enlevés au Ciel pour y demeurer juſqu'au tems où les Prophéties devoient s'accomplir.

L'impoſture de Sabatai-Sevi fait naître des réflexions bien humiliantes pour l'eſprit humain. On voit un fourbe qui en ne débitant que des rêveries & des extravagances, trouve le moyen de faire adopter une fable ridicule, d'arracher à ſes occupations lucratives la Nation la plus intéreſſée qui fût jamais, & d'attirer auprès de lui des milliers d'hommes diſperſés dans les différentes parties du monde. Parmi un peuple extrêmement nombreux, il n'y a preſque perſonne qui puiſſe ſe garantir de l'erreur, & s'il ſe trouve dans toute la Nation Juive quelques hommes aſſez ſenſés pour fronder l'opinion commune, on leur fait un crime de

penſer mieux que les autres, & ils s'attirent les plus rudes châtimens. Il faut cependant convenir que les Juifs ſont plus expoſés à la ſéduction que les autres Peuples de la terre. Comme ils attendent encore le Meſſie, il n'eſt pas extraordinaire qu'il ſe ſoit trouvé & qu'il ſe trouve dans la ſuite des hommes aſſez entreprenants pour en jouer le perſonnage.

Fin du Tome cinquieme.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce cinquiéme Volume.

Conjurations & Conſpirations des Flamands contre l'Eſpagne, Page 1

Conjuration de Zuski contre le faux Démetrius, 396

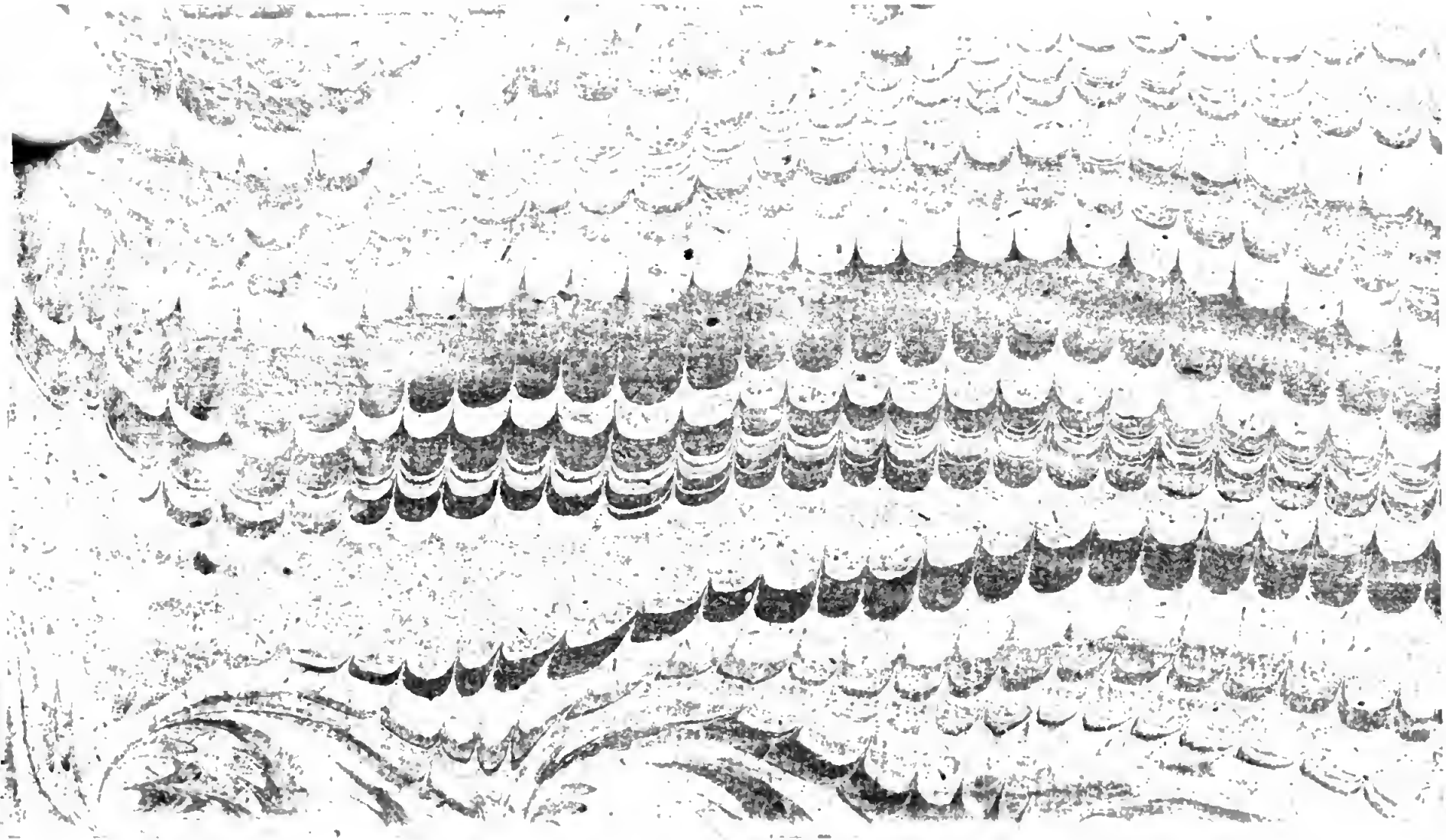
Conjuration de Sabatai-Sevi, 421

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Chancelier les Tomes 4, 5 & 6, de l'*Hiſtoire des Conjurations* &c. & j'ai cru que l'impreſſion pouvoit en être permiſe. A Paris le 29 Mai 1756.

TRUBLET.

Le Privilége ſe trouve à la fin du Tome troiſiéme.

584580
SBN